

LES MEILLEURES PAGES

Joseph de Maistre

Introduction d'ALEXIS CROSNIER



TOURCOING

J. DUVIVIER, Éditeur

—
1922



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

Joseph de Maistre

Tous droits réservés
par les auteurs et l'éditeur.

INTRODUCTION

Joseph de Maistre mourait, voilà cent ans et quelques mois. Un siècle, c'est beaucoup plus qu'il ne faut, à l'ordinaire, pour que s'étende sur nous l'oubli, « le second linceul des morts ». Mais, en dépit du calendrier, pouvons-nous compter parmi les morts un *homme* dont la noble et originale physionomie n'a jamais disparu de notre horizon ; le *penseur* dont les idées ont dominé la marche du dix-neuvième siècle, tant il est vrai que, malgré les découvertes de la science et les inventions modernes, ce sont toujours les idées qui mènent le monde ; l'*écrivain catholique* dont les ouvrages, d'aspect sévère, et bien qu'ils ne soient jamais, ou trop rarement, recommandés par les programmes universitaires, s'imposent toujours à l'attention des vrais amis de notre langue ; l'Allobroge qui, chassé de chez lui et dépouillé de ses biens par la France et ne voulant pas, pour les reconquérir, dire adieu à sa petite patrie, n'en a pas moins parlé de notre pays, de son rôle et de sa mission divine, aussi bien que le meilleur des Français ?

Maistre est donc très vivant. Il le paraît de plus en plus, ce semble, avec le recul des années. Depuis quelques mois, toutes les Revues françaises, de toutes les couleurs et de toutes les nuances, ont parlé de lui ; et presque tous les journaux, en nos temps agités où les difficultés diplomatiques et les sports tiennent tant de place, ont trouvé des loisirs et quelques lignes pour rappeler sa gloire. Avec les Universités catholiques et tout l'enseignement libre, l'Université de France l'a célébré. Si l'union sacrée n'est pas encore complète à son

endroit, c'est que la légende, qui a fleuri depuis cent ans autour de son nom et de ses œuvres, n'est pas encore entièrement, ni partout, dissipée. Le sera-t-elle jamais ? Et n'est-elle pas l'accompagnement quasi-obligé des louanges qui se lèvent sur les pas des militants et des conquérants ?

On sait, en effet, que le comte de Maistre passe, aux yeux d'un grand nombre de nos contemporains et même de quelques catholiques peu avertis, pour être le tenant, non pas seulement de la monarchie, ce qui était son droit, mais, chose plus grave, du « fanatisme » et de la « réaction » ! N'a-t-il pas exalté, avec Grégoire VII et Boniface VIII, la « théocratie » où il voudrait nous ramener ? Les socialistes et les pacifistes qui crient, en toute occasion : « Guerre à la guerre ! » lui font un crime d'avoir dit que la guerre peut être chose purifiante et divine ; ne serait-il pas, par hasard, de la famille du Kaiser pangermaniste ? Bien plus, ce tigre ou cet ogre, non content de clamer l'*appel aux armes*, se complaît dans le sang des victimes innocentes ; et, après Bossuet qui écrit : « Tout est sang dans la Loi ! », il prêche l'expiation par le sang : chose assurément intolérable pour certaine mollesse de nos jours, qui n'a rien compris aux héroïsmes et aux sacrifices de la grande guerre ! Sans compter que sa page sur le bourreau, dans les *Soirées de Saint-Petersbourg*, révèle une âme d'inquisiteur, aussi despotique que sanguinaire ! Voilà pour la légende, dans quelques-uns de ses traits. Elle s'évanouirait facilement, si on lisait avec attention les textes cités, et le contexte. Mais combien de gens ont ce courage, ou cette conscience ? Il est plus facile de bêler avec les moutons, ou de hurler avec les loups.

D'autres traits de la légende viennent nettement d'une incompréhension prestigieuse. Joseph de Maistre est un catholique instruit autant que convaincu. Sans être un théologien de profession, il lui arrive d'exposer, au cours de ses ouvrages, la doctrine de l'Église ; ce qu'il fait, comme pour le reste, avec clarté et profondeur. Mais il peut arriver que plus d'un lecteur, et non

des moindres, s'y méprenne étrangement. Passe encore, de reprocher à Maistre d'avoir vu en Dieu, non pas le bon et doux Nazaréen qui avait pitié des pauvres hommes, mais le Jéhovah du Sinaï, le Dieu irrité et jaloux qui évoque, dit-on, les cruelles divinités de l'Orient ; il y a, hélas ! nombre de nos contemporains qui, en fait de religion, n'ont pas dépassé le sensible Jean-Jacques et le romanesque Ernest Renan. Mais, à propos d'une belle page sur la communion des saints, sur la communion sacramentelle, ou sur l'union des élus avec Dieu et en Dieu dans la vision béatifique, ou, comme on dit, sur « le corps mystique du Christ », parler de panthéisme et mettre Fichte ou Hégel en parallèle avec l'écrivain catholique, c'est prouver une fois de plus que l'ignorance de la vérité religieuse est le plus grand des maux qui rongent notre société. Peut-être, devant de telles affirmations, Maistre lui-même se serait-il contenté de hausser les épaules ou de sourire... Il disait : « Lorsque l'homme le plus habile n'a pas le sens religieux,... nous n'avons aucun moyen de nous faire entendre de lui, ce qui ne prouve rien que son malheur. »

Joseph de Maistre a d'autres détracteurs, parmi nous. D'aucuns s'en prennent à ses défauts ou à ses qualités, selon leur tempérament. Les uns, les dilettantes, ne peuvent goûter en lui l'affirmation intrépide, et tranchante, de la vérité. D'autres, des timides, blâment l'ironie vengeresse que prodigue sa plume aux erreurs multiples qu'elle flagelle, et parfois à leurs défenseurs : le « mercure parisien, autrement nommé le ridicule », (1) dont il a parsemé plus d'une de ses pages, l'a fait appeler par Scherer « un Voltaire retourné », et annonçait la manière de son disciple, Louis Veuillot, que des ennemis ont dénommé bassement « l'aboyeur des idées de Joseph de Maistre » ! Un plus grand nombre ont de la peine à lui pardonner le tour paradoxal de son argumentation, qui semble amené à point pour nous étonner, ou pour nous éblouir. Mais quoi ?

(1) Le mot est de Maistre.

Il a dit, mettons qu'il a crié, sa joie immense de posséder la vérité ; ce n'est ni un crime, ni une faiblesse : le catholicisme est, pour nous tous, une lumière et une force. Son ironie est souvent tempérée de finesse, de grâce, et de bonté. Quant à ses paradoxes, ils sont loin d'être aussi nombreux qu'on le prétend ; et, si l'on concède que tel est l'un de ses défauts, que l'écrivain qui est sans défaut lui jette la première pierre.

Ajoutons que, sur son chemin, depuis plus d'un siècle, Maistre a rencontré d'autres opposants, plus nombreux et plus décidés, qui se sont mis en travers de sa réputation : les Gallicans ; les Jansénistes, et leurs amis ; et, du même coup, les ennemis des Jésuites.

Il a eu raison des Gallicans, et ç'a été sa plus belle et sa plus douce victoire ; y aurait-il, par aventure, des Gallicans retardataires capables de la contester ? Il n'est que juste d'observer qu'il a aimé l'Église Gallicane, pour ses grandes vertus.

A propos des Jansénistes, il a pu écrire : « Tout Français, ami des Jansénistes, est un sot ou un janséniste. » C'était en un moment d'humeur, fort explicable. Le mot était dur, et certainement excessif : car nous avons connu de ces « amis » qui ne manquaient ni de foi ni d'esprit. Les Jansénistes, et leurs amis, n'ont pas pardonné à Maistre son réquisitoire vif et violent, si fondé qu'il fût en histoire et en raison. Leur hérésie avait des racines plus profondes que le Gallicanisme.

Enfin, les ennemis des Jésuites ne sauraient désarmer. Maistre les brave aimablement. Il a dit des Jésuites, avec la plus belle ingénuité, dans une lettre à son beau-frère Saint-Réal : « Mon grand-père les aimait, mon père les aimait, ma sublime mère les aimait, je les aime, mon fils les aime, son fils les aimera, si le Roi lui permet d'en avoir un. » On ne peut déclarer son amitié avec plus de franchise ; et la prophétie, par surcroît, s'est réalisée. Il reste que l'amitié des « bons Pères » a grandement servi à Maistre pour la formation de son âme, et que, d'autre part, leurs ennemis, qui demeuraient aussi les siens, n'ont pas nui pour autant à sa mémoire.

Les pages choisies que nous présentons aux lecteurs leur permettront de se faire une idée de la manière de l'écrivain, et, lues à loisir et méditées, de mieux connaître le procès engagé entre Maistre et ses contradicteurs. Elles sont, dans son héritage, les plus célèbres, et, considérées du point de vue apologétique, elles nous ont paru les plus belles. Puissent-elles donner, à tous ceux qui les parcourront, le désir d'entrer plus avant dans son œuvre complète, et, par conséquent, de connaître plus à fond l'âme du grand penseur catholique ! Ils y trouveront autant de profit que de plaisir. Pour nous, ce serait la meilleure des récompenses.

Nous voudrions, dans ces quelques pages liminaires, leur donner, sur l'homme et sur son œuvre, l'un et l'autre si attachants, les éclaircissements utiles qui leur serviront comme de fil conducteur.

I. — *La Vie — L'Homme*

Les États Sardes comprenaient la Savoie, le comté de Nice, le Piémont et la Sardaigne. Chambéry, Turin et Cagliari, trois villes où a passé et travaillé Maistre, en étaient comme les capitales. Petite nation, placée entre la France et l'Italie, soumise à une monarchie toute patriarcale, soutenue par une noblesse héréditaire, race de soldats assez rudes et d'agriculteurs laborieux, qui maintenaient, avec leurs tenanciers, les vieilles mœurs et les antiques traditions. Mais déjà leurs traditions et leurs montagnes, et même leur peu de curiosité, défendaient mal les seigneurs et leurs sujets contre les idées nouvelles qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, soufflaient de la France et s'infiltraient partout.

Parmi la noblesse savoisiennne, la famille Maistre tenait un rang très honorable. Elle était sortie de notre Provence. « Le soufre de Provence », au dire de Joseph de Maistre lui-même, expliquerait en partie l'ardeur

qui l'anima. La devise des ancêtres était belle : « Fors l'honneur, nul soucy. » Elle inspira sa vie tout entière et pourrait servir d'exergue à la médaille où serait burinée sa mâle figure.

Le chef de la famille, le comte François-Xavier Maistre, avait été nommé par le roi Président en second du Sénat de Savoie : figure austère d'inquisiteur, magistrat intègre et rigide, vraie « terreur des coupables », et « grand caractère » que rien de vil ne pouvait entamer. Il épousait, à l'âge de 44 ans, Christine Demotz, fille d'un de ses collègues au Sénat, qui lui donna quinze enfants. C'est de cette race vigoureuse et chaste que naquit Joseph. Il était le troisième par la date ; mais, comme deux sœurs aînées moururent en bas-âge, il devint l'aîné de la nombreuse famille. Il était venu au monde le 1^{er} avril 1753, à Chambéry.

Il fut à bonne école, élevé non à la manière molle d'un Montaigne, mais à l'ancienne mode, c'est-à-dire « dans l'antique sévérité », selon la forte discipline de l'obéissance, qu'il n'abandonna pas dans son adolescence et dans sa jeunesse, puisque, vers la dix-huitième année, étudiant en droit à Turin, et à la veille de recevoir l'anneau de docteur, il ne lisait aucun livre sans la permission de ses parents. Cette discipline sévère, qu'il accepta et dont il se loua toujours, n'avait tué en lui ni l'initiative ni l'élan. Elle n'avait nullement comprimé la tendresse du cœur : son culte pour sa « sublime mère » est connu de tous.

Un précepteur, qu'il reçut dès l'âge de 5 ans, puis le collège des Jésuites, à Chambéry, formèrent son esprit aux lettres humaines. Il garda toute sa vie, pour les Pères, une gratitude émue et raisonnée : il ne leur dut pas seulement de n'avoir pas été « un orateur de la Constituante ». Ils n'éteignirent pas son génie ; ils restèrent les guides aimés de leur ancien élève, et, à Saint-Pétersbourg où il les retrouva, il fut encore instruit par eux et préservé de plus d'une erreur.

Quand il partit, âgé de seize ans, pour Turin où il allait faire son droit, sa mère, en le mettant dans la voiture, lui fit cette recommandation : « Allez, mon

enfant, et souvenez-vous de Dieu, de votre nom, et de votre mère. » Il s'en souvint, pour être un étudiant parfait.

Docteur à 19 ans, il revint s'inscrire au barreau de Chambéry. L'avocat rapportait chez les siens, dans sa famille et dans sa ville natale, un « cœur pur », une « imagination en fleur ». Il y vécut deux années d'un bonheur presque complet, brusquement assombri par la mort de sa mère, le 21 juillet 1774 ; ce fut la plus grande douleur de sa vie.

Cette année même, il entra dans la magistrature, en qualité de substitut de l'avocat fiscal général. Peu après, il devenait sénateur. Comme magistrat et comme sénateur, il marcha sur les traces de son père : même intégrité, même sérieux, même amour du travail et de sa profession.

Il mit une fin à sa vie de garçon, qu'il avait passée dans l'étude et les occupations de sa charge. En 1786, à l'âge de trente-trois ans, il épousa Françoise-Marguerite de Morand. Mariage d'inclination, sans aucune visée romanesque, et qui fut très heureux, très chrétien. D'elle à lui, c'était le contraste le plus absolu ; le ménage ainsi constitué produisit, comme il arrive souvent, l'harmonie parfaite. Il était, lui, le « métaphysicien », le « Sénateur *pococurante* (1) ». Elle était « Madame Prudence », un bon comptable.

Ils eurent trois enfants : Adèle, en 1787 ; Rodolphe, deux ans après ; et Constance, née en 1793, que son père n'eut guère que le temps d'embrasser : car on était, alors, dans les dures vicissitudes que subissait la monarchie sarde, du fait de la Révolution française.

Déjà, en janvier 1789, le Président Maistre était mort, instituant le fils aîné Joseph-Marie son « héritier universel », lui recommandant de tenir lieu de père à ses frères et sœurs et de perpétuer dans la famille l'union qui avait fait sa force et sa joie. Il accepta le fardeau, pour le porter avec un courage sans défaillance. Malheureusement, voici venir la Révolution, qui

(1) Insouciant des choses matérielles.

va l'alléger singulièrement de ses biens. Il l'avait saluée, pourtant, à ses débuts, un peu comme La Fayette, avec on ne sait quelle allégresse intérieure où il se mêlait de grandes illusions. Quand elle se présenta aux portes de Chambéry, pour offrir la *liberté* aux sujets de la monarchie sarde, c'était sous les espèces du général de Montesquiou, (septembre 1792). Il écoute, comme les autres, ce mot magique, où les hommes se laissent prendre trop aisément. Mais il se rappelle sa devise : l'*honneur* lui commande de rester fidèle à son prince, et d'aller le rejoindre à Turin. Il part, avec sa femme et ses enfants, par la route du Petit Saint-Bernard. Dans la voiture qui les emmène, il se penche vers M^{me} de Maistre : « Ma chère amie, lui dit-il, le pas que nous faisons aujourd'hui est irrévocable : il décide de notre sort pour la vie. » C'était vrai. Ils allaient commencer une vie héroïque, faite de privations de toutes sortes, allègrement supportées.

A Lausanne, tout d'abord, où ils se mêlent au flot des émigrés de France et de Savoie, Maistre rend service aux uns et aux autres, tout en travaillant, comme un bon sujet, pour son roi. Il fréquente les salons, où il voit M^{me} de Staël, correspond avec ses amis, et, sous la poussée des événements, commence d'écrire et d'imprimer pour le public. Le miracle, si l'on peut parler ainsi, c'est le budget qui alimente la famille pendant ces quelques années. La plus jeune des filles, Constance, devenue duchesse du Laval-Montmorency, écrivait, au souvenir de ces années héroïques : « Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, ont vécu quatre ans, en état d'émigration, d'une petite somme de 3.000 francs, sauvée de la confiscation jacobine. Ma mère faisait la cuisine, ma sœur balayait, mon frère portait un petit panier de charbon pour le pot-au-feu journalier. Toute cette stricte économie, afin de ne pas faire d'emprunt. Ma mère en était à son dernier louis, lorsque mon père fut appelé en Sardaigne. »

En 1797, Charles-Émmanuel IV l'appelle à Turin. Maistre reste environ deux ans à la cour. Cependant, tout fidèle et tout dévoué serviteur qu'il est, ce milieu

ne lui convient guère ; son esprit d'indépendance et sa franchise déplaisent, visiblement, au roi et à ses courtisans. La pension qu'on lui sert est très maigre. Et, de nouveau, lorsque Charles-Emmanuel IV cède à l'émeute et se retire en Sardaigne, Maistre se jette dans une barque avec sa famille, et se sauve à Venise, en terre autrichienne. A Venise, c'est presque la misère noire ; il est obligé, pour vivre, de vendre les restes de son argenterie.

Il rentre avec Souvarow victorieux. Alors il est nommé Régent de la Chancellerie royale en Sardaigne. A Cagliari, pendant un peu plus de deux ans, il débrouille le chaos des affaires judiciaires. Sa femme et ses deux aînés l'y ont suivi. Mais une autre oppression étreint son âme. Jadis, à Chambéry, dans la vie quotidienne et monotone d'une toute petite ville, parmi les petits évènements du jour et les potins des salons, il avait senti tomber sur lui « l'énorme poids du Rien ». Dans cette île sauvage, où il est, lui semble-t-il, à mille lieues de l'Europe intellectuelle, il sent l'ennui, l'inexorable ennui, envahir son cœur. Et, le 25 septembre 1802, quand, sur le môle du pont, il a dit adieu à M^{me} de Maistre qui a dû se rembarquer pour aller, sur le désir de son mari, essayer de ressaisir en Savoie les débris de leur avoir familial, il ne sait quel noir pressentiment lui fait craindre une séparation perpétuelle.

Son pressentiment ne l'a pas tout-à-fait trompé. En janvier 1803, après l'abdication de Charles-Emmanuel IV, il est mandé lui-même à Rome par Victor-Emmanuel, qui lui offre l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Il ira donc en Russie, accrédité auprès du tzar Alexandre 1^{er} pour tâcher de faire rendre au roi son maître les provinces dont la France l'a dépouillé. La proposition est honorable, et même brillante ; mais il y a une ombre : le roi est pauvre, et le faible traitement qu'il accorde suffira tout juste, si même il suffit, à l'entretien du seul ministre plénipotentiaire on verra ensuite... Maistre se résigne, et, par amour pour son pays, comme aussi par tendresse pour sa famille qui,

un jour ou l'autre, ne peut manquer de s'en ressentir, accepte généreusement le service commandé.

Le voilà donc qui part dans la berline qui lui a été offerte par le roi : carrosse vermoulu qui avait coûté deux cents piastres, et qu'on avait payé encore trop cher, puisqu'il fallut deux ou trois fois le radouber en chemin. Le voyage, par Venise et par Vienne, dura six semaines bien comptées. S'il n'avait pas été effectué sans peine, il n'avait pas été sans consolation. Le voyageur sentait que sa vie prenait une orientation nouvelle et avait un but. Il a jeté sur son agenda ces lignes, dans le style des « notes intimes » : « En moins de trois mois, je suis présenté au Pape, à l'Empereur d'Allemagne et à l'Empereur de Russie. C'est beaucoup pour un Allobroge qui devait mourir attaché à son rocher comme une huître. »

Il est à Saint-Pétersbourg, sur les bords de la Néva, non loin des « glaciers du pôle ». Il y séjourne quatorze ans. Dans sa vie, c'est la période de gloire. Il la soutient, par son génie, par sa patience, et par un travail sans répit. Il paie cette gloire — n'est-ce pas dans l'ordre ici-bas ? — par la douleur.

Dans les jours ternes et mornes de Chambéry, de Turin et de Cagliari, où, plus courageusement que son illustre contemporain Chateaubriand, il savait occuper et utiliser son ennui, avait-il jamais rêvé, malgré les aspirations confuses qui faisaient tressaillir son âme, une situation comparable à celle-là ? Vivre à la cour de Russie, au centre de l'immense empire moscovite, qui pouvait seul alors, avec l'Angleterre, contrebalancer, où même inquiéter, la merveilleuse fortune de Napoléon ; prendre part, chaque jour, aux réunions de la haute société, qui remuait, dans ses salons, tant de problèmes politiques et religieux ; être admis dans l'intimité d'Alexandre I^{er}, le jeune empereur qui séduisait son entourage par ses tendances humanitaires et mystiques, et qui plus d'une fois consulta Maistre, dont il admirait la conversation et le talent, sur les constitutions qu'il ne cessait d'élaborer, ou sur l'organisation de l'instruction publique ; converser avec les

ambassadeurs des divers Etats du monde entier, et profiter du passage des célébrités du temps : y eut-il, alors, un observatoire mieux placé pour sentir palpiter la vie de la planète, et tout particulièrement de l'Europe ? S'il ne perdit jamais de vue l'objet précis de sa mission — tout en n'obtenant qu'une minime partie des avantages escomptés, c'est-à-dire simplement une subvention concédée au pauvre roi de Sardaigne — il put suivre, de haut et de loin, la marche des événements où ses yeux perspicaces et son âme de chrétien démêlaient l'action de la Providence. Et notamment, de son belvédère qui paraissait à l'abri de tout péril et néanmoins trembla un jour de 1812, il contempla l'évolution entière de l'épopée napoléonienne, de ce « champignon impérial » qu'il avait eu le tort de dédaigner au premier moment, et qui faillit absorber jusqu'à la grande Russie, si bien défendue cependant par son immensité et ses neiges. Réaliste en politique, et personnellement agréable à Napoléon qui avait goûté les « Considérations sur la France », il pensa obtenir de l'*heureux usurpateur* un rendez-vous pour plaider la cause de Victor-Emmanuel et de sa propre patrie. Mais le roi blâma l'audace de son ministre. En tout cas, Maistre assista, de son poste d'observation, à la première déroute de Napoléon ; ses lettres diplomatiques sont les plus émouvants des bulletins...

La médaille a son revers. Le roi qui emploie Maistre, dont il connaît la dignité rare et les talents, ne lui met pas en mains, vraisemblablement parce qu'il ne l'aime pas assez ou que son entourage est jaloux du ministre plénipotentiaire, toutes les cartes qui peuvent assurer le succès de son jeu. On va jusqu'à lui refuser l'habit de chambellan, et, dans une cour où certaines dignités sont la parure obligée des diplomates, on tarde trop à lui conférer la grande croix des Saints Maurice et Lazare, à laquelle il avait droit. On use de la même parcimonie à l'égard de son fils Rodolphe, quand on le lui envoie comme auxiliaire en 1807. Autant de coups d'épingle qui, en blessant son amour-propre, sont de

nature à provoquer le découragement ; mais rien n'ébranle sa fidélité.

Sa pauvreté lui est peut-être moins pénible que ces manques d'égard, parce que son roi lui-même, privé des trois quarts de ses provinces, fait petite figure parmi les souverains et, aurait-il pour lui les meilleures dispositions, est bien empêché de lui fournir tous les subsides nécessaires. Mais que cette pauvreté, presque besogneuse, est donc un grand obstacle à son action diplomatique, dans une cour orientale où l'apparat est quasi-obligatoire ! Aussi, pour faire face à son devoir et pour garder sa dignité, il endure toutes les privations possibles, dans son logement, dans ses sorties, dans ses vêtements, dans sa table. Par moments, s'il faut en croire M^{me} de Swetchine, il vit au pain et à l'eau : il garde à ce prix le carrosse qui lui est nécessaire pour la parade. Sa fille Constance écrit, dans le même sens : « Il n'aurait pu dîner les sept jours de la semaine, s'il n'avait eu son couvert chez les opulents Russes de sa connaissance. » Il convient de remarquer, à la louange de la société russe, que ni sa pauvreté ni la petitesse des Etats Sardes n'empêchèrent Maistre d'exercer, dans les salons de Saint-Pétersbourg, une vraie royauté d'influence.

Dix années durant, ce mari très aimant, ce père très tendre fut condamné, pour le même motif, à vivre loin de ses enfants chéris et de sa femme. Ce fut, pour lui et pour eux, le plus vif des chagrins, supporté avec la résignation le plus admirable. Peu à peu, toutefois, leur ciel s'éclaircit. Rodolphe, d'abord, vint rejoindre son père, et fut engagé comme cornette dans l'armée russe. L'oncle Xavier fut nommé directeur du Musée de l'Amirauté de Moscou, avec le grade de lieutenant-colonel et plus tard de général. Puis, vers la fin de 1814, sa femme et ses deux filles, Adèle et Constance, arrivèrent. Les difficultés d'argent n'étaient pas, il s'en faut, aplanies. Ils eurent du moins — c'est Maistre qui nous le dit — « le bonheur d'être malheureux ensemble ».

Ce bonheur ne dura pas longtemps. Pour une raison

que nous donnerons tout à l'heure, Maistre sollicita son rappel. En 1817, il revenait à Turin, où il retrouva la même froideur. On le laissa dix-huit mois sans place ; après quoi, il fut nommé ministre d'Etat et grand chancelier du royaume. Mais, dans les derniers mois de 1820, une attaque de paralysie fut, pour le grand lutteur, l'avertissement du ciel d'avoir à préparer le dernier voyage, le voyage du temps à l'éternité. Il expira le 26 février 1821. Son corps fut déposé dans l'église des Martyrs, à Turin, en attendant le jour de la résurrection ..



Dans cette esquisse tracée d'une main trop rapide, et mieux encore dans les documents où elle s'appuie, on saisit les traits de l'*homme*. L'homme est attachant, non pas tant par la supériorité de son intelligence, que par la vraie beauté, qui est la beauté morale, faite de tendresse et d'énergie.

Au cimetière, il n'est pas rare de lire, sur des tombes fraîches, des épitaphes trop louangeuses où s'exprime l'affection naïve des survivants : « Il fut bon époux, bon père, bon ami... » Pareille épitaphe, allongée d'autres qualités, aurait pu, sans flatterie aucune, être gravée sur la tombe de Maistre, après son nom.

C'était un *homme*, dans le beau sens du mot, c'est-à-dire un fort, et, s'il est permis de jouer sur son nom patronymique, un vrai *maître*, en fait de droiture, de conscience, de générosité, d'endurance et de courage. Les douleurs, ou les tracasseries, peuvent lui tirer des plaintes, ou même, car il a le tempérament très vif, susciter des tempêtes dans son âme. Au malheur, ou à la jalousie dont l'honorent les médiocres, il oppose ce qu'il appelle son « coin gallican », ou encore, « ce fond de génie gallican qui déconcerte le malheur en lui riant au nez ». Bonne humeur, et bonne grâce de chevalier, à la française.

Du *chevalier*, il a le sentiment et la pratique de l'*honneur* : il défend tous les droits, étant magistrat

intègre ; en vrai chevalier, il tâche de remplir scrupuleusement tous ses devoirs. C'est pourquoi il est égal à toutes les situations. Il est donc :

Bon fils. Le testament de son père, qui lui confie toute la famille, et le souvenir attendri qu'il a gardé de sa mère, en sont l'attestation la plus éloquente. Son obéissance parfaite, sous le régime de l'*antique sévérité*, est, également, pour lui, le meilleur des éloges.

Bon époux. Il avait abordé le mariage, comme on doit faire son salut — c'est lui-même qui le dit — avec crainte et tremblement. « Mon occupation de tous les instants, ajoutait-il, sera d'imaginer tous les moyens possibles de me rendre agréable et nécessaire à ma compagne, afin d'avoir tous les jours devant mes yeux un être heureux par moi. Si quelque chose ressemble à ce qu'on peut imaginer du ciel, c'est cela. » Sans doute, ce mariage était de ceux qui sont écrits au ciel : car il fut heureux, malgré tout l'imprévu que les événements y jetèrent. La « prudence » terre à terre de la femme s'allia parfaitement à la « métaphysique » du mari. Elle fut la vraie compagne de sa pensée, une mère héroïque dans les années de l'émigration, et toujours l'intermédiaire qu'il fallait entre le père et ses enfants. Elle avait, en éducation, « le huitième don du Saint-Esprit... Comment fait-elle ? Je l'ai toujours vu sans le comprendre, car pour moi je n'y entends rien. » Celui qui parle ainsi s'est calomnié. Mais, autant que le sentiment de l'honneur, la valeur et les vertus de sa femme le gardèrent, pendant les années de veuvage passées à Saint-Petersbourg, dans la fidélité la plus rigoureuse, que les amitiés féminines, contractées dans les salons, n'entamèrent en rien.

Bon père. Il n'est que de lire sa volumineuse correspondance, pour s'en convaincre. Car, si toutes les lettres qu'il a écrites peuvent être classées parmi les modèles du genre, à côté de celles de M^{me} de Sévigné et de Louis Veillot, celles qu'il adressa, durant les années d'exil, à ses deux filles, Adèle et Constance, sont de toutes les plus naturelles, et montrent à nu, dans ce patricien qu'on nous dépeignait comme un homme sec et rigide

et assez semblable aux parchemins de ses titres de noblesse, le cœur le plus tendre, aussi tendre — et ce n'est pas peu dire — que son intelligence est vive. On se rappelle son désespoir, quand, après Friedland, il crut mort son fils Rodolphe, à qui souvent il écrivait : « Allez bravement votre chemin. Vive la conscience et l'honneur ! » Cœur de lion, si l'on veut, mais vrai cœur de père. Sa correspondance, qui a la grande part de notre recueil, nous dispense de nous arrêter davantage sur ce point.

Bon ami. A toutes les époques de sa carrière, surtout à Chambéry et à Saint-Petersbourg, Maistre cultiva la fleur précieuse de l'amitié ; les noms du chevalier Roze, de Salteur et des Costa de Beauregard sont de la Savoie ; ceux de Marcellus et de Blacas sont de France ; à la Russie se rattachent M^{me} de Swetchine, et combien d'autres. Quand il dit adieu à ceux-ci, en 1817, il a le cœur tout meurtri : « Je donne à cette séparation éternelle le nom d'amputation. » Il a eu des amis partout où il a passé, chez les protestants de Genève et les schismatiques russes, comme chez les catholiques. Certes, il n'avait pas un cœur banal, celui qui aimait les hommes au point d'écrire : « Rien ne réjouit dans cette vallée de larmes comme de trouver une nouvelle occasion d'estimer la nature humaine. »

Bon citoyen. On ose à peine écrire ce mot pour le lui appliquer, vu que le mot appartenait surtout, en ce temps, à la langue de la Révolution. Il lui convient pourtant, dans sa plénitude. Nul mieux que lui n'a travaillé pour la cité, pour sa petite patrie. Il a réédité à sa manière le mot touchant du vieux Plutarque, qu'il connaissait : « Nous autres, qui habitons un petit État, et qui ne voulons pas nous en séparer, de peur qu'il ne devienne plus petit encore... » Il était, lui, le « ministre » d'un petit prince et d'un petit État, qu'il servait de toutes ses facultés. Un jour, le tzar Alexandre, qui l'estimait et avait recours à lui, voulut l'attacher à sa cour par une fonction importante. Maistre consulta son roi : « Croyez-vous que je puisse vous être plus utile en acceptant ? » La question était

admirablement posée. Le roi, embarrassé peut-être ou indifférent, n'y fit pas de réponse. Maistre se décida pour ce motif très noble, très chevaleresque : « Je ne quitterai pas mon souverain pauvre et malheureux pour un souverain au faite de la grandeur. » Sa fille Constance, qui nous a conservé ce trait, y a joint cet autre, qui met à cette mâle figure comme une auréole. En l'année 1820, dans le dernier conseil royal où il prit part, Maistre s'était opposé avec vigueur à des innovations qu'il jugeait dangereuses. Victor-Emmanuel, sentant tout ce qu'il y avait de dévouement et de conscience dans cette attitude, lui dit avec une familiarité affectueuse : « Tu es vraiment mon bon sujet et un parfait honnête homme. » Et Joseph de Maistre, le soir, rapportant aux siens ces paroles bienveillantes et imprévues, ajoutait avec un sourire mélancolique : « Voyez, mes enfants, voilà cinquante ans que je le sers (1), et c'est aujourd'hui seulement qu'il reconnaît mon zèle et ma fidélité. Cela signifie que je dois mourir bientôt. » Aurait-il souscrit à la maxime célèbre de La Bruyère : « Il faut travailler à se rendre très digne de quelque emploi. Le reste ne nous regarde pas : c'est l'affaire des autres. » Non, peut-être ; il l'eût trouvée trop stoïque, presque orgueilleuse. Il aurait dit plutôt, en songeant aux emplois et à leur récompense : « C'est l'affaire de Dieu. »

Avec cela, il était homme d'esprit, homme du monde... N'y insistons pas.

II. — *Le Catholique*

On ne comprend bien de Maistre, que si on est soi-même catholique. Car il n'a pas établi de cloison étanche entre sa vie intérieure et sa vie publique ; et toute sa religion a passé dans ses écrits.

Un de ses disciples, déjà mentionné, Louis Veuillot écrivait fièrement : « Etre chrétien, il n'y a rien de

(1) Lui et ses prédécesseurs.

plus beau sur la terre... Je voudrais que l'on vît en nous, chrétiens, la joie, la fierté, l'ivresse, je dirais volontiers la *superbe* d'être chrétien.» Paroles de néophyte, oui, mais paroles admirables, et malheureusement peu comprises de beaucoup de nos contemporains. Maistre les aurait-il écrites ? En somme, s'il n'a pas tenu exactement ce langage, il a pratiqué ce qu'il signifie. Il fut un *fier* chrétien. Sa foi était éclairée, solidement raisonnée, et, comme il convient, intransigeante. Elle se traduisait, dans sa vie, par les vertus qui l'ont soutenue et illuminée.

Des libres-penseurs (1), faisant flèche de tout bois contre l'apologiste, suspectèrent, voilà quelque soixante ans, ses convictions et prétendirent que sa vie intérieure ne répondit point à son action religieuse : cet aristocrate jouait un rôle, et combattait simplement, en politique, pour l'alliance du trône et de l'autel. L'attaque était intéressée. La réponse fut prompte. Parents et amis rappelèrent l'éducation de Joseph au foyer de la famille ; les leçons des Jésuites ses maîtres, qui le formèrent à la piété ; son entrée, à la fin de son collège, dans deux confréries, où il fut dignitaire : la confrérie des « Messieurs (2) », qui avaient l'habitude des retraites fermées ; et celle des « Pénitents noirs », dont le règlement, entre autres articles, obligeait chaque pénitent à passer, tour à tour, la dernière nuit avec les condamnés à mort. « Toute sa vie, ajoutaient-ils, fut d'un catholique fervent. Feuillotez ses écrits, dans l'édition Vitte ; vous y sentirez battre l'âme religieuse de l'écrivain. »

Mais voilà que les registres des vieilles loges savoyardes, s'entr'ouvrant à la lumière, induisaient à conclure que, de 1774 à 1789, Joseph de Maistre avait été un

(1) En particulier Edmond Scherer. Cf. les deux articles de G. Goyau sur *la Pensée religieuse de Joseph de Maistre* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} Mars et 1^{er} Avril 1921). Ils nous ont servi grandement.

(2) Ou des « Nobles ». C'est la Congrégation de N.-D. de l'Assomption.

franc-maçon fervent. La découverte était troublante. Fort heureusement, des documents de famille, les notes prises par Maistre sur ses lectures et sur ses rapports avec le monde des loges, et le journal intime où, depuis 1790, il a consigné les événements de sa vie, ont permis d'éclaircir ce mystère.

Oui, le Joseph de Maistre d'alors, qui se laissa prendre quelque temps à l'ivresse et à la langue du siècle, et batailla même contre l'Inquisition, « alla en loge ». Il s'affilia, d'abord, à la loge Saint-Jean des Trois Mortiers, qui ressortissait au Grand-Orient d'Angleterre. Il la quittait, le 30 avril 1778, pour adhérer à la loge écossaise de la *Sincérité*, qui s'ouvrait à Chambéry ; celle-là s'orientait vers Lyon. Joseph de Maistre en fut l'un des « quatre grands profès ». Elle contenait, a dit de Maistre, « tout ce qu'il y avait de mieux à Chambéry dans toutes les classes ». A côté d'elle, se constitua une loge des « Sept amis », recrutée dans la rôturerie, avec qui Maistre et d'autres « frères » fraternisèrent quelquefois. Comment concilier, en Maistre, le catholique et le franc-maçon ?

Vit-il simplement dans la franc-maçonnerie une société de secours mutuel ? Non. Dans les « convents », à Lyon, il eut la révélation des « mystères de théurgie qu'avait élaborés Martinez Pasqualis », et il connut les « élus cohens », qui, par les puissances de la région astrale, prétendaient percevoir physiquement le Christ Rédempteur. Ces parades l'intéressaient. Et, dans son mémoire au duc de Brunswick-Luneburg, grand-maître de toutes les loges écossaises unies, Maistre exposait ingénument sa conception du « but de la maçonnerie, de son organisation et de ses devoirs (1) ». La maçonnerie est « la science de l'homme par excellence », de son origine et de sa destinée. Mais, pour y arriver, lui dit-il, qu'elle laisse résolument de côté les initiations égyptiennes et grecques, et qu'elle se mette à l'école de l'Évangile, à l'école du christianisme qui « naquit le jour que naquirent les jours » ; à l'école

(1) G. Goyau.

des Pères de l'Église. Et, descendant dans le détail où nous ne voulons pas le suivre, il traçait, pour les trois grades maçonniques, tout un programme d'organisation, conduisant l'initié depuis la croyance à la religion naturelle, à l'acte de foi qui unifierait la chrétienté et enfin « au christianisme transcendant, à la révélation de la révélation » ; pour la forme du gouvernement, il recommandait, comme modèle, le régime de l'Église sous l'autorité du Pape. Voilà qui est plus rassurant, pour ceux qui se demandent, au seul nom de la franc-maçonnerie, où en était la conscience catholique de Maistre.

Il fut même, en ce temps-là, l'un des « petits poulets » de Claude de Saint-Martin, le « philosophe inconnu », auteur de « l'Homme de désir ». Mais il ne vit, et dans les livres et dans la conversation de cet homme, rien de contraire à l'orthodoxie ; ses rêveries sur la religion et sur Dieu lui semblaient de nature à satisfaire son imagination, que le rationalisme froid des philosophes du XVIII^{me} siècle ne pouvait nourrir ; son illuminisme l'intéressait, par ses convergences avec le *Credo* catholique ; Maistre y cherchait plus de lumière pour comprendre Dieu. C'est ce qui explique l'intérêt assez prolongé qu'il lui témoigna.

Il se détacha de la franc-maçonnerie vers 1789, quand le roi, Victor-Amédée III, lui demanda de ne plus prendre part à ses réunions secrètes. Mais il ne voulut jamais avouer, ni reconnaître même, que cette institution, celle du moins qu'il avait pratiquée à Chambéry, fût autre chose qu'une honnête « société de plaisir », et tout au plus, une « niaiserie », un « enfantillage ». Ainsi en parlait-il à Vignet des Etoles, dans une lettre de 1793. Plus tard, dans les Soirées de Saint-Petersbourg, il traita les francs-maçons d'illuminés. En 1811, il déclare que leur secte, « telle qu'elle existe encore en Angleterre... ne saurait alarmer ni la Religion ni l'État. »

Cependant, Maistre connaissait l'opinion de l'évêque de Chambéry, nettement défavorable aux loges. La constitution de Clément XII, du 28 avril 1738, *In*

eminenti, où, après avoir longuement expliqué les motifs de son intervention, le Pape donnait aux fidèles l'ordre rigoureux de s'abstenir de ces réunions (1), sous peine d'encourir l'excommunication *latae sententiae*, n'avait pas pu lui échapper ; de même, l'Encyclique *Providus* de Benoît XIV (18 mai 1751). Il ne paraît pas s'en être jamais ému, entendez au point que sa conscience, pourtant délicate et scrupuleuse, en ait pu être troublée. M. Georges Goyau en a donné la raison : « Les documents pontificaux, à cette époque, étaient à demi déchus de cette influence qu'à la voix même de l'auteur du *Pape*, le XIX^e siècle leur restituera : se heurtant aux frontières, au lieu de planer au-dessus d'elles, ils étaient comme humiliés par la dure nécessité de cogner à la porte des Parlements pour se faire enregistrer, et l'on s'habituaient facilement à ne voir en eux que des opinions de la puissance spirituelle, livrées aux disputes des hommes. » Ce qui revient à dire qu'à cette époque Maistre, membre d'un « Sénat gallican », tenait pour les libertés de l'Église gallicane, qu'il attaquera plus tard victorieusement.

Il ressort, de cette étude, que les fils des ténèbres furent plus habiles que les fils de la lumière ; que les dirigeants de la Franc-Maçonnerie allaient à leurs fins par des voies détournées, de façon à ne pas offusquer les honnêtes gens, qui les aidaient inconsciemment dans leur travail ; et que les Papes, voyant de plus haut et plus loin que leurs fidèles, ceux-ci fussent-ils des intelligences de premier plan comme Joseph de Maistre, méritaient, sans parler de l'autorité divine dont le Vicaire du Christ est le dépositaire, d'être écoutés et obéis par eux.

Tel est le plus gros nuage, et le plus noir, qui ait pu voiler la foi catholique de Maistre. Mais, après que la tempête révolutionnaire se fut abattue sur les contrées voisines de la France ; ouvrant les yeux de Maistre ; donnant à ce *réfugié* l'occasion de rendre service à d'autres réfugiés, les prêtres de son pays et

(1) *Assemblées, convents, agrégations ou conventicules.*

les prêtres français ; avivant sa pratique religieuse ; éveillant l'activité de sa pensée et la tournant vers l'étude du protestantisme ; le légitimiste Maistre « eut une atroce secousse ». C'était en 1804. Là-bas, aux bords de la Néva, il apprit que Pie VII allait sacrer l'*heureux brigand* qui devait prendre le titre d'Empereur et le nom de Napoléon I^{er}. Sa doctrine politique, à lui Maistre, était atteinte. Son âme fut toute bouleversée. Dans une lettre diplomatique à son souverain, elle s'exhala en colère violente, voire en injures : « Je souhaite au Pape, de tout mon cœur, la mort. » Ce qui suit corrige, et explique la violence de ce début : « de la même manière et par la même raison que je la souhaiterais aujourd'hui à mon père, s'il venait à se déshonorer demain. » Le Pape demeurait donc, pour lui, un père. Les Jésuites, près desquels il vivait à Saint-Pétersbourg, puisque la Russie de Catherine II et de Paul I^{er} les avait recueillis et leur avait permis d'y vivre en « corps organisé », réformèrent assez vite son jugement.

Grâce aux Jésuites encore, il jugea plus sainement de la franc-maçonnerie et de l'illuminisme. Par eux il devint un catholique plus fervent, ce qui signifie plus apostolique, parce que tout fidèle, s'il est vraiment convaincu, doit être un soldat qui combat pour l'extension du règne de Dieu en ce monde. C'est ainsi qu'il remit son frère Xavier, par des admonestations fraternelles répétées, dans la pratique des sacrements. Et, de conserve avec le P. Gruber, le général des Jésuites, il espéra longtemps rétablir avec solidité le catholicisme dans l'empire des tzars. Le plan était magnifique : faire l'alliance entre les catholiques et Alexandre I^{er}, et, doucement, briser « la barrière traditionnelle entre Rome et l'âme slave » en ramenant l'intégrité du *Credo*. Il s'exécutait avec prudence ; déjà, dans la haute société, les conversions se produisaient. Mais d'autres influences, et notamment celle de M^{me} de Krudner, furent les plus fortes. La Société biblique fut préférée aux Jésuites ; et, en 1815, ceux-ci, rendus responsables de la conversion d'un jeune prince de Galitzin, furent

expulsés de Saint-Pétersbourg, et ensuite de l'Empire.

Maistre, à son tour, eut à s'expliquer devant Alexandre : il était désigné comme complice. Il s'expliqua nettement : au tzar qui repoussait la propagande catholique, il répondit qu'il ne voudrait pas inquiéter la bonne foi d'un Russe, mais qu'il ne détournerait pas de la conversion celui qui lui en manifesterait la volonté. Alexandre n'insista pas ; seulement, quelques mois plus tard, il faisait demander à Turin, par son ambassadeur, le rappel de Maistre. Celui-ci eut-il vent des plaintes qu'avait formulées Alexandre contre son prosélytisme et son catholicisme intransigeant ? Il avait perdu la confiance de l'Empereur ; il le sentit, et, en mai 1817, il quittait de lui-même, l'âme navrée, la « patrie d'adoption » où il avait espéré de finir sa vie en travaillant pour l'Église.

D'autres spectacles le consolèrent : en Suisse, en Angleterre, en France, où il voyait s'avancer « la grande révolution religieuse inévitable en Europe. » Il la secondait par ses livres et par ses prières. Nous allons parler de ses livres. Mais il faut lire, dans notre recueil, les pages admirables, et trop peu connues, sur la prière et sa puissance dans le plan divin, sur la beauté des prières de l'Église, et en particulier des psaumes. Son âme, dès l'enfance, avait été imprégnée de foi catholique. A mesure qu'il avançait en âge, il comprenait mieux que la religion, c'est l'union avec Dieu. Il communiait plus fréquemment. Dans sa dernière maladie, il se faisait lire, tous les jours, l'Évangile de Saint-Jean. Un passage de l'Apocalypse l'avait ému fortement : « A celui qui m'aura confessé devant les hommes, je lui ouvrirai une porte que nul ne pourra fermer. » Constance, en mai 1821, trois mois après la mort, racontait à un ami qu'il répéta ces mots « avec enthousiasme » et que ses yeux, alors, « brillaient d'un feu qui n'était plus de la terre ».

Son dernier geste religieux, la veille de sa mort, fut de mettre des signatures au bas de quelques mandements d'évêques. Sur quoi, M. Goyau fait cette remarque piquante et juste : « De par ses fonctions adminis-

tratives, qui lui imposaient une besogne de magistrat gallican, il devait veiller à ce que l'estampille de l'État sarde fût apposée sur les écrits pastoraux. Il lui répugnait de laisser à des fonctionnaires inférieurs le soin d'attester par leurs visas cette indiscrete insolence de l'État, contre laquelle les livres du *Pape* et de l'*Eglise Gallicane* inauguraient une réaction décisive. Il sentait que le nom de Maistre avait désormais une vertu et que, au bas des documents épiscopaux, la signature de ce moribond, *Maistre*, au lieu d'apparaître aux hommes d'Église comme le sceau d'une servitude, leur rappellerait les livres émancipateurs auxquels cette même signature devait une gloire. Et les évêques sardes apprirent bientôt que l'archaïque gallicanisme sarde, fortuitement incarné dans Maistre, avait délicatement paraphé leurs mandements et que, tout de suite après, le grand apologiste de l'Église libre et de la Papauté souveraine était mort. »

III. — *Le Penseur*

Le catholicisme de Maistre était donc de bon aloi. Le penseur, en lui, fut de premier ordre. Il relève du catholique.

On peut affirmer, sans paradoxe, que l'unité, recon nue et visible, de son œuvre vient de là. Maistre a vécu sa foi. Elle a passé dans ses livres, tout naturellement. Elle y a mis sa marque, sa grandeur. Et, comme la foi nous fait remonter à Dieu, qui est l'auteur et la fin de tout, elle explique, ou elle aide à expliquer tout ce qui existe. Elle n'est pas seulement — pardon de l'expression — le garde-fou qui nous préserve de la chute et de l'erreur, si on y adhère fermement. Elle est, puisqu'elle contient ce que Dieu, la Vérité même, a daigné nous manifester de Lui, la lumière qui éclaire notre raison humaine, qui est certes solide dans sa sphère, mais toujours « courte par quelque endroit » ; et, par là, elle peut élargir singulièrement notre horizon. Elle est la beauté même, venant de

Dieu. Dans le V^me Entretien des Soirées de Saint-Pétersbourg, Maistre déclare qu'il y a « le sujet d'une méditation délicieuse sur l'inestimable privilège de la vérité et la nullité des talents qui osent se séparer d'elle. » Dans cette déclaration, qu'il s'agit d'entendre, y a-t-il de la fierté ? Certainement. De l'orgueil ? Pas le moins du monde, puisque la vérité n'est pas de nous, mais vient de Dieu. L'orgueil est chez d'autres : chez ceux qui ont mis l'homme à la place de Dieu, et leur raison vacillante sur le trône où doit seule siéger la Vérité éternelle. Ils en arrivent jusqu'à préférer à ses dogmes très clairs les difficultés et les doutes où leur intelligence s'embarrasse. Maistre estime folie, très justement, cet état d'âme, et abominable ce renversement des rôles. Aussi n'hésite-t-il pas à proclamer que la Révolution, qui a détrôné Dieu pour le remplacer par l'humanité, est, dans son fond, d'essence *satanique*, étant inspirée par le grand adversaire de Dieu, Satan. Et les hommes qui l'ont préparée, les philosophes du XVIII^e siècle, qui veulent organiser la société sans Dieu, ou contre Dieu, il les regarde comme ses ennemis personnels. D'où la rigueur et la continuité de ses attaques ; d'où la nature de son œuvre, à lui, qui tourne sans cesse à l'apologie du catholicisme.

S'il est permis de reprendre la comparaison célèbre de Pascal, il a donc une « montre » d'après laquelle il juge tout : c'est la foi du chrétien, par suite, la philosophie chrétienne, qui est la philosophie du bon sens. Quand il se trompe lui-même, ce qui lui advient de temps à autre — car, malgré l'assurance du ton, il ne se donne pas pour le docteur infallible — c'est qu'il a oublié de s'en rapporter à sa montre. Nous avons noté, par exemple, sa colère injuste contre Pie VII en 1804, quand fut sacré par lui Napoléon. Maistre avait oublié, sous le coup de la passion, que le Pape est le vicaire de Jésus-Christ en terre, le juge suprême de ce qui est utile à l'Église et au monde...

Redisons, aussi, qu'il n'est pas un théologien, bien qu'il ait un goût prononcé pour la science de la révélation. Maistre est un « athlète laïque », un fils dévoué

de l'Église, qui, dans les rangs du peuple chrétien, défend sa mère et combat pour la cause de Dieu. C'est pourquoi le sens religieux est si profondément empreint dans ses ouvrages, du premier au dernier. Le premier chef-d'œuvre, les *Considérations sur la France*, devait être intitulé : *Considérations religieuses sur la France* : l'éditeur de Neufchâtel fit supprimer le mot, par crainte « de scandaliser le XVIII^e siècle. » Le dernier en date, où Maistre dit qu'il avait « versé toute sa tête » — les *Soirées de Saint-Petersbourg*, — a un sous-titre : *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*. Dans l'intervalle, sa correspondance, où fourmillent tous les problèmes, et ses autres livres, ne peut-on pas prouver que l'idée de Dieu en est le point central où tout converge ? Encore un coup, c'est la vraie unité de son œuvre, comme ce fut l'unité de sa vie. Quelqu'un (1), fort ingénieusement, résumant cette œuvre, a pu dire que l'idée de l'ordre était, dans la philosophie de Maistre, l'idée centrale autour de laquelle tout se groupait harmonieusement : morale, politique, esthétique, etc. L'ordre, c'est chaque chose mise à sa place, dans le monde créé par Dieu.

Mais, pour reconstituer cet ordre, comme pour arriver, en chaque science, à la vérité, surtout dans les choses de ce monde qui sont livrées à la discussion des hommes, en philosophie, en histoire, en politique, en littérature ; comme aussi pour atteindre la vérité religieuse et la présenter aux générations qui se succèdent, il est besoin d'un travail incessant. On ne parle plus, Dieu merci, de l'ignorance et du défaut de critique de Maistre : la légende, sur ce point, n'a plus cours. Le fait indéniable, c'est qu'il fournit, de son collège à ses derniers jours, un labeur acharné. La bibliothèque du jeune homme, constituée avec les livres que lui avaient légués son oncle le sénateur Demotz et un prêtre de ses amis, comprenait déjà des milliers de

(1) *Joseph de Maistre et l'idée de l'ordre*, par Charles Baussan, Gabriel Beauchesne (1921).

volumes. Il les avait lus, avant d'en être le propriétaire. Sa curiosité, qui fut prodigieuse, fut toujours en quête de pâture. Avec le français et l'italien, il possédait cinq autres langues : autant de langues, dit-on, autant d'âmes nouvelles. Lecteur infatigable, il prenait des notes ou copiait des extraits ; ainsi furent composés les recueils, in-folios ou in-octavos, dont il se fit suivre jusqu'à Saint-Pétersbourg. Il lut l'Écriture ; les Pères ; les théologiens les plus célèbres ; les philosophes chrétiens, parmi lesquels au premier rang Saint Thomas d'Aquin, et beaucoup d'autres ; les classiques anciens et modernes ; d'innombrables livres d'histoire et ouvrages de droit ; nous avons vu déjà que son imagination un peu aventureuse prenait plaisir aux élucubrations des « illuminés ». Sa raison, qui était solide, son esprit, qui était perspicace, mettait de l'ordre et de la lumière dans ces broussailles. Et, au jour le jour, suivant les besoins, ou suivant les découvertes, il composait.

On peut se demander par quel prodige, en même temps qu'il remplissait tous ses devoirs d'état, il mit sur pied des ouvrages si variés et si profonds. Alléguer la facilité et la vie intense de son esprit ne suffit pas. Il faut se souvenir qu'il eut une santé magnifique et qu'il ordonna très bien son temps, ce temps qui semble devenir élastique pour les bons travailleurs. Durant presque cinquante années, il travailla quinze et seize heures par jour. « A Saint-Pétersbourg, il se fit faire un fauteuil tournant placé devant sa table de travail : quand son valet lui avait servi son repas dans son dos, il imprimait au fauteuil une demi-rotation et il mangeait ; en avalant la dernière bouchée, il tournait en sens inverse et se remettait au travail (1). » Il ne dormait guère plus de trois heures par nuit ; aussi, en revanche, avait-il parfois, dans le jour, de petites crises de sommeil : un soir qu'elle l'avait invité, M^{me} de Staël le constata, non sans quelque déplaisir.

(1) Louis Arnould, *La Providence et le bonheur d'après Bossuet et Joseph de Maistre*, p. 119.

Erudit, Maistre l'était incontestablement ; ses connaissances s'étendaient dans toutes les directions. Mais il était plus encore un penseur qu'un érudit. Sa science, comme sa bonne humeur, était à la française : l'esprit dominait et gouvernait l'érudition.

Maintenant, de tracer les chemins suivis par sa pensée, est une tâche qui exigerait plus d'espace que nous n'en pouvons avoir ici. Contentons-nous des lignes principales et des problèmes les plus importants que l'auteur a posés et résolus, en nous tenant, autant que possible, à l'ordre chronologique.

La Révolution française — nous le disons, avec et après tout le monde — est le *fait* capital qui donna l'essor à son génie. En 1796, quand parut le livre des *Considérations sur la France*, elle était décidément victorieuse, au dehors et au-dedans de chez nous ; elle avait réussi en tout. Comment Maistre va-t-il la juger ? Elle l'a expulsé de la Savoie, elle l'a privé de ses biens. Il ne peut pas l'aimer : elle est le *désordre*. Mais n'est-elle, comme le veulent les émigrés et des hommes d'État à courte vue, qu'un accident destiné à disparaître bientôt ? Il la regarde de plus haut, et, pour ainsi parler, des collines éternelles. Il a observé les sept années qui viennent de s'écouler, et il prononce qu'elles ne sont pas un accident ; il le disait déjà en 1792, dans le *Discours à Madame de Costa* : la Révolution « est une époque » En elle, ce qu'il y a de plus frappant est « cette force entraînant qui courbe tous les obstacles » et qui, « marchant invariablement à son but, rejette également Charette, Dumouriez et Drouet. » Les révolutionnaires ne la mènent pas ; ils sont menés par elle ; ils ne sont que les instruments de la Providence. Que veut donc la Providence ? Punir la France coupable... pour la régénérer.

La France avait une mission. Elle « exerce sur l'Europe une véritable magistrature... dont elle a abusé de la manière la plus coupable. » De Dieu elle avait reçu « deux bras avec lesquels elle remue le monde, sa langue et l'esprit de prosélytisme... La monarchie de la langue française est visible... Quant à l'esprit de prosélytisme,

il est connu comme le soleil ; depuis la marchande de modes jusqu'au philosophe, c'est la partie saillante du caractère national. » La France a failli à sa mission : au XVI^e siècle, où l'hérésie protestante rejeta l'Église ; plus encore au XVIII^e, où le philosophisme, le rationalisme, le naturalisme, nia Jésus-Christ, et, par son déisme, amena l'athéisme révolutionnaire. Elle est châtiée ; c'est dans l'ordre ; les agents de la Révolution « exécutent des arrêts divins. » Le châtement a été immense, et pour les « prétendus innocents » et pour les bourreaux. Il a été « naturel », logique. On voulait se passer de Dieu. Dieu « a dit : *Faites*, et tout a croulé. »

Châtiment, non anéantissement. Les armées de la Révolution sauvent la France. Les royalistes, qui combattent dans ses armées, non pour la République, « mais pour la Patrie », préservent son sol de l'invasion étrangère. Maistre referra le même éloge, en 1813, pour les royalistes qui servent dans les armées de Napoléon. Car « le plus grand malheur qui puisse arriver à l'Europe, c'est que la France perde son influence. » Cela était écrit dans une lettre au baron Vignet des Etoles, du 22 août 1794. Et Maistre, fidèle toujours à la même pensée, écrira en 1819, dans le *discours préliminaire* de son livre *du Pape* : « Je crois... que la vérité a besoin de la France. » Il veut dire, apparemment, que Dieu, qui est la vérité, *se fait besoin* de la France. Au fond, c'est le même sens. Sur notre pays, sa pensée n'a jamais varié. En 1796, il distinguait et signalait les premiers signes de la régénération de la France : l'intrépidité des prêtres insermentés devant la guillotine, et la vie des prêtres exilés parmi les nations schismatiques. Il avait conclu d'avance, dans son style lapidaire : « Si la Providence efface, sans doute c'est pour écrire. »

Dans ce même livre, il s'était demandé si la République pouvait durer en France. Et il s'était dit, d'abord : Existe-t-elle ? Il répond : Si l'on veut parler de gouvernement par le peuple, une *grande république* est aussi absurde que le *cercle carré*. Le peuple demeure étranger au gouvernement ; car le Souverain sera toujours à Paris. Que s'il s'agit du Directoire, qui incarne

à ce moment la Révolution, peut-il durer ? Il ne durera pas, car il porte en lui les signes de la mort. Né du mal, il est imposé à la nation française, qui le souffre et ne l'accepte pas. Et il est irréligieux : il fait la guerre au sacerdoce, et au christianisme, qui a toujours été vainqueur. D'ailleurs, la Révolution, dont il est l'organe, n'a rien de vraiment national : elle fait et défait, inconsidérément, lois et constitutions. Constitutions faites, non pour les Français, mais pour « *l'Homme* ». Or, « l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie. S'il existe, c'est bien à mon insu. » Une constitution, comme celle de 1795, qui est faite pour toutes les nations, n'est faite pour aucune : c'est une pure abstraction, une œuvre scolastique faite pour amuser l'esprit... et qu'il faut adresser à l'homme dans les espaces imaginaires où il habite... »

Il est revenu, plus tard, en 1809, sur le néant des constitutions faites par la seule philosophie ; et c'est le sujet même de *l'Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, qui reprenait, en le complétant, *l'Essai sur la Souveraineté* (1) ; deux essais dirigés contre le XVIII^e siècle, et plus spécialement contre Rousseau, qui, dans le *Contrat social*, opposait le fameux état de nature à l'état de société et, guidé par le pur esprit révolutionnaire, l'esprit satanique, reconstruisait le monde en se passant de Dieu. Chimère ! Pas plus qu'il ne peut créer un arbre, l'homme ne crée ni le droit, ni la justice, ni l'autorité, ni le pouvoir. Et, malgré qu'il en ait, il ne peut créer ni même écrire une constitution. Car « la raison et l'expérience se réunissent pour établir qu'une constitution est une œuvre divine et que ce qu'il y a précisément de plus fondamental et de plus essentiellement constitutionnel ne saurait être écrit. » Une telle constitution est la solution du problème suivant : « étant données la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes et les mauvaises qualités *d'une certaine nation*, trouver

(1) Ecrit vers 1795, et édité seulement en 1869.

les lois qui lui conviennent. » Seule, l'union du divin et du national assure en même temps la liberté et l'autorité. Doit-on, pour cela, crier au miracle ? Pas du tout. Car, sans miracle, c'est encore Dieu qui est le principal auteur des traditions et des coutumes où s'appuient les meilleures constitutions. Qu'on ne s'avise pas, non plus, de les écrire. Les droits du prince et ceux du peuple s'accordent mieux dans le silence. Et la coutume vénérable, par la demi-obscurité de ses origines, nous reporte aisément jusqu'à cette Providence qui a favorisé sa lente éclosion (1). Pour fonder son église, Jésus n'a rien écrit... Ainsi se mêle, dans l'œuvre de Maistre, le profane au sacré !

Guerroyer contre les philosophes du XVIII^e siècle était chose nécessaire, mais, somme toute, incomplète. L'athlète laïque devait aller plus loin, pour la restauration qu'il rêvait, et qui était avant tout religieuse. Dans le monde, il y a les nations. Dans les nations il y a les âmes. Pour gouverner les âmes, pour guider le troupeau spirituel du Christ dans l'ordre et l'unité, il faut une autorité spirituelle, visible, qui est le Pape. De là, le livre du *Pape*, préparé en Russie dans les années où Maistre travaillait à la réunion des Églises séparées, mais destiné à la France de la Restauration, comme l'expose le *Discours préliminaire* : « On s'apercevra aisément que je me suis particulièrement occupé de la France. Avant qu'elle ait bien connu ses erreurs, il n'y a pas de salut pour elle... Il y a des nations privilégiées qui ont une mission dans le monde... Le Français a besoin de la religion plus que tous les autres hommes. S'il en manque, il n'est pas seulement affaibli, il est mutilé... » Cette France, la citadelle du catholicisme, il la défendait contre ses ennemis, en particulier contre les schismatiques. Mais elle en avait d'autres, les jansénistes et les gallicans ; contre eux, il avait composé le livre de *l'Église gallicane*, complément du *Pape*, mais qui ne fut publié qu'après la mort de son auteur, en 1821. Magnifique tâche, où son optimisme coura-

(1) Cf. *le XIX^e siècle*, du P. Longhaye, p. 182.

geux s'entraînait par les plus belles espérances : « Nous touchons à la plus grande des époques religieuses, où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, une pierre pour l'édifice auguste dont les plans sont visiblement arrêtés. »

L'infailibilité du Pape, Maistre l'établit, non par une argumentation théologique, mais par une démonstration philosophique et politique. On peut la réduire à ce syllogisme : Toute souveraineté, tout gouvernement est, de sa nature, *infaillible*, c'est-à-dire absolu. Or l'Église est une souveraineté, un gouvernement. Donc elle est infailible. Précisons. Où réside, dans l'Église, cette souveraineté ? Dans les Conciles ? Dans le Pape ? Elle réside dans le Pape, vrai souverain. Les Conciles généraux n'ont point la souveraineté sans le Pape, ni contre le Pape. A plus forte raison, les Conciles nationaux. Donc le Pape, seul souverain, est infailible. Où il est, là est l'Église. « Otez la *reine* d'un essaim, vous aurez des abeilles tant qu'il vous plaira ; mais de *ruches*, jamais. »

Là-dessus, des théologiens s'émurent vivement, et, en particulier, un « très docte Romain ». Comment, disait-on, Maistre avait-il pu confondre le concept d'infailibilité avec le pouvoir légal de décider en dernier ressort ? Et, pour démontrer l'infailibilité elle-même, quels arguments, tout autres que ceux de l'Écriture, n'a-t-il pas présentés ! On a répondu (1) que Maistre n'ignorait pas les arguments scripturaires et les avait, en passant, signalés ; mais qu'il avait cru légitime, et avec raison, de développer les arguments rationnels et de convenance. D'autre part, entre la souveraineté politique et l'infailibilité religieuse, il n'avait garde de voir un rapport d'identité, mais un simple rapport d'analogie. Lui-même, écrivant au théologien de Rome, et avouant qu'il n'avait peut-être pas mis dans son exposé « toute la clarté requise » déclarait très haut ne pas croire seulement au Pape

(1) Lire les pages éloquentes, et justes, de Mgr Breton, dans le *Bulletin de l'Institut catholique de Toulouse* (1920).

« inappellable », mais au Pape « infallible », constitué tel par les paroles de Jésus-Christ. Il était donc, et il reste, « le premier messenger laïque » de ce dogme qu'a défini, en 1870, le concile du Vatican.

Avec une semblable hardiesse, il évoquait, pour la glorifier devant ses contemporains prévenus, la « magistrature pacificatrice » des Papes dans la « chrétienté » du moyen-âge, leurs interventions dans les affaires temporelles, qui furent toujours pour le bien des mœurs publiques et de la civilisation. Et, tout en protestant, comme il l'avait fait ailleurs, ne point défendre le « gouvernement des prêtres », bien que les prêtres au cours de l'histoire aient été les meilleurs ministres des princes, il se demandait si, dans la reconstitution de l'Europe, le Pape de Rome ne pourrait pas, ne devrait pas, redevenir le « médiateur-né » de la paix chrétienne. Puis, après avoir rappelé tous les bienfaits dont l'Europe et le monde sont redevables à la Papauté ; après avoir comparé l'Église mère et maîtresse, aux églises schismatiques, « protestantes, variables dans la doctrine, condamnées à la division » ; après avoir salué les Grecs « légers et menteurs » dont la réputation lui semble usurpée ; il adjure les hérétiques, et parmi eux les Anglicans, qu'il aime pour tant de bonnes qualités, de se faire « les protagonistes de l'unité religieuse » sous l'obéissance de la Papauté. Qui ne connaît la finale de sa conclusion, le cri d'amour du fils pour sa mère, le même qu'avaient poussé Fénelon et Bossuet : « O Sainte Eglise romaine...! »

Maistre n'a point dit : « O Sainte Eglise gallicane ! » Il a parlé, seulement, de la « noble Eglise gallicane », qu'il vénérât pour ses services, malgré ses préjugés, et dont il espérait tant pour la régénération du monde chrétien, une fois qu'elle aurait repris sa place, qui est la première, dans l'armée de l'Église. Là encore — faut-il dire ? là *surtout* — il batailla ferme contre les ennemis de l'unité.

A l'endroit des jansénistes, sa verve est mordante et rude. Jansénisme, calvinisme honteux et hypocrite, d'autant plus dangereux qu'il proteste à tout propos

de son orthodoxie et qu'il veut rester dans l'Eglise, malgré l'Eglise ; secte « la plus subtile, la plus dangereuse que le diable ait tissée », faite pour décourager l'homme dans ses élans vers Dieu ; religion froide et sèche, où le Crucifié aux bras étroits, qui n'est mort que pour le petit nombre des élus, n'embrasse plus l'humanité coupable. Mais, dans le jansénisme, il ne trouve « rien d'aussi extraordinaire que l'établissement et l'influence de Port-Royal. » Le portrait est enlevé d'une main prestigieuse ; il n'est que de lire ce style à l'emporte-pièce pour s'en souvenir. — Mais quoi ? Tant de talents et tant de vertus livrés à la risée ! Les solitaires, (ces solitaires illustres, dont Sainte-Beuve, le souriant sceptique, ne parle que sa calotte à la main, et que Madame de Sévigné révérait, Nicole en tête) comparés à des cuistres lourds, ennuyeux, secs et, par dessus le marché, plagiaires ; les religieuses, et parmi elles la mère Angélique, la mère Agnès, traitées de « Vierges folles » ; Pascal lui-même, le grand Pascal, bafoué dans sa science, réprimandé pour son entêtement et son sectarisme : tout cela est-il supportable ? — Tout cela, au premier abord, semble plus divertissant encore que méchant : volée de bois vert, administrée indirectement sur le dos de ceux qui, depuis près de trois siècles, n'ont exalté outre mesure les solitaires, et les religieuses de Port-Royal, que pour faire pièce aux jésuites et parfois, en fin de compte, pour dauber l'Eglise. — Soit. Mais vous ne faites que plaider les circonstances atténuantes. — Faisons donc un second pas. Et, laissant de côté Pascal, dont Maistre a toujours reconnu le génie profond et, en dépit de ses torts, les qualités extraordinaires, cherchons, de sang-froid, en quoi il aurait pu calomnier. Où est donc la sainteté de Port-Royal, à la ville et aux champs ? Et, sans entrer dans la conscience des docteurs et des religieuses, et tout en espérant fermement pour eux la miséricorde divine, peut-on sainement appeler la révolte une vertu, et attribuer le *sens catholique* à l'orgueil obstiné ? Leurs talents sont-ils donc de premier ordre ? On lit encore Nicole, Le grand Arnauld

et les autres, qui les lit ? A tout prendre, Maistre l'intransigeant, qui fustige l'erreur et l'hérésie, est beaucoup plus près de la vérité sur Port-Royal que les admirateurs intéressés de sa littérature et d'une morale qui se flatte d'aller à la sainteté en désobéissant à l'autorité légitime.

Il y a encore le Gallicanisme, ecclésiastique et parlementaire, ... et Bossuet. Qu'est-ce que Maistre a fait de la gloire et du génie de Bossuet, qui est « une des religions de la France » ? — L'a-t-il donc accablé d'injures ? — Il n'est pas allé jusque là. Mais il lui a décoché, en chemin, quelques impertinences de grand seigneur, dans un style quelque peu païen : « J'en demande bien pardon à l'ombre illustre de Bossuet ! » — Pardon pour les impertinences, et il y en a. De grand homme à grand homme, elles sont presque de mise. Mais, sur les quatre articles de 1682, et sur la *Déclaration*, et sur sa *Défense*, pouvez-vous estimer que le réquisitoire de Maistre, l'ancien substitut au Sénat de Savoie, ne soit pas aussi serré et aussi fondé que possible ? Et ne vaudrait-il pas mieux souffrir quelques faiblesses, si elles sont véritables, dans nos grands hommes, que de fermer les yeux à l'évidence et de plaider les causes perdues ? Maistre l'a fait. Seulement, comme il avait vu le plus grand génie de France dans une posture hésitante et timide en face de Louis XIV, il a remercié Dieu d'avoir établi sur notre terre une autorité infaillible, plus haute et plus lumineuse encore que le génie. Son livre l'a fait entendre au clergé de France, qui a compris et suivi. Il a aidé à tuer le Gallicanisme chez nous. C'est sa gloire.

Et, puisque nous en sommes au Maistre détracteur, joignons, sans tenir trop de compte de la suite des temps, une autre victime illustre à la liste. — Laquelle ? — Le chancelier François Bacon. Aussi bien c'est avec celui-là que la lutte a été la plus chaude. « Nous avons boxé comme deux forts de Fleet-Street ; et, s'il m'a arraché quelques cheveux, je pense bien aussi que sa perruque n'est plus à sa place. »

L'examen de la philosophie de Bacon est le plus violent, et le plus jeune, de ses écrits. Composé vers 1815, il ne fut publié qu'après 1821.

Maistre regarde Bacon comme l'un des plus grands ennemis de la religion. La méthode expérimentale qu'il a inaugurée — observation, expérimentation, induction — mène tout droit au matérialisme scientifique. Elle exclut l'étude des *causes finales* : elle ne dit jamais : *Pourquoi ?* Elle refuse de mêler à la science la religion ou la métaphysique. Et elle se moque du syllogisme. Au vieil *outil* d'Aristote, elle oppose l'*outil nouveau*, *novum organum*. Alors Maistre saisit corps à corps son adversaire. Son outil est-il donc si nouveau ? Il y a longtemps qu'on observe, qu'on fait des expériences, et des inductions. L'induction, qu'est-elle, « qu'un syllogisme contracté, un syllogisme que vous ne voulez pas voir ? »

En réalité, cette méthode n'a pas conduit à de grandes découvertes : Bacon n'est rien à côté de Copernic, de Leibnitz et de Galilée. Et, toute seule, elle ne pouvait pas en produire. La maîtrise du verre par le feu, l'invention des lentilles et des miroirs, a été chose beaucoup plus importante et féconde... Passons. Où Maistre triomphe, c'est quand il accuse Bacon d'avoir détruit la hiérarchie des connaissances humaines. Dans Bacon, il n'y a qu'une science, la *physique* expérimentale : à elle seule appartient la certitude ; les autres « ne résident que dans l'opinion ». Système extrêmement dangereux, et qui « tend directement à l'avilissement de l'homme. » C'est par là que le pharmacien Homais ne veut plus écouter son curé, et, au milieu de ses boccoux, se moque de lui quand il passe dans la rue. Si la science a son prix, elle est comme le feu, qui ne doit pas être confié aux enfants. Et il faut la tenir à sa place, « la préséance allant de droit » aux sciences morales qui forment l'homme. Mais Bacon a voulu séparer la science et la religion. S'il n'a pas voulu positivement le détruire, au moins n'a-t-il pas compris l'*ordre universel*. L'outil qu'il recommande n'est rien sans la main ; la main elle-même n'est rien sans l'intel-

ligence et la volonté. L'âme est la plus grande des forces humaines. Somme toute, il est plus difficile, et il est meilleur, d'être le maître de soi que le maître de la nature. Et toutes les erreurs, et toutes les confusions de méthode, qui nous sont venues par les « scientifiques », justifient suffisamment la campagne de Maistre. Nous jugeons inutile de donner des exemples des invectives violentes dont le réquisitoire est tout fleuri. Il est visible que Bacon est, pour Maistre, le philosophe chéri du XVIII^e siècle et qu'en lui c'est leur naturalisme qu'il poursuit.

Avec quelle joie, au contraire, il montre dans l'Eglise la gardienne et le dépositaire de la science ! Elle la surveille, par l'Inquisition, qui protège les faibles contre l'erreur et l'hérésie, toujours dissolvantes. Elle la modère, en la confiant aux mains des prudents. Et, en la modérant, elle est « le grain d'aromate qui l'empêche de se corrompre » et de corrompre les autres. Sur l'union de la science et de la religion, que Bacon rejetait brutalement, Maistre est intarissable. Les objections ne l'effraient pas : par exemple, celle qui revient sans cesse, et que l'on prend de la condamnation de Galilée. Il l'expose sans peur et la réfute avec sa franchise ordinaire, tout comme il justifie, en 1815, dans ses lettres à un gentilhomme russe, l'Inquisition espagnole qu'avait supprimée, en 1812, un décret des Cortès. Il est partout sur la brèche, infatigable autant que brave...

Mais le meilleur de son esprit et de son cœur, il l'a mis dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* : livre très cher, élaboré avec soin pendant presque toute sa vie, et qu'en mourant il laissait inachevé. Le sujet est indiqué dans le sous-titre : *le gouvernement temporel de la Providence*. Il ne s'agit pas, bien entendu, de l'ordre du monde physique : les étoiles, dans le firmament, obéissent à la main qui les guide ; et, sur la terre, les saisons se succèdent avec une harmonieuse uniformité. Mais le monde moral nous offre une tout autre apparence et pose un problème angoissant : la loi de la souffrance, le bonheur des méchants et les souffrances

des justes. Il est posé par l'un des trois amis qui, un soir de juillet 1809, remontent en barque le cours de la Néva : nuit d'été chaude et belle, dont l'enchantement inspire au chevalier de Bray l'idée suivante :

Je voudrais bien voir ici, sur cette même barque où nous sommes... un de ces monstres qui fatiguent la terre... A quoi le comte de Maistre et le Sénateur de Tamara répliquent ensemble : Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît ? — Je lui demanderais si cette nuit lui semble aussi belle qu'à nous. »

Il y avait bien longtemps que cette question obsédait la pensée de Maistre et qu'il avait pris parti. La mort de sa mère, en 1774, avait mis Joseph au « désespoir. » Mais sa sœur Jeannette était, plus que lui, au comble de la douleur ; un témoin (1) raconte qu'elle poussait des « imprécations sublimes » contre le ciel. Joseph s'approcha d'elle et, dans une conversation « forte », il justifia la sagesse de la Providence qu'elle attaquait. Peu à peu rassérée, elle fut « la première à essuyer ses larmes et à consoler les autres. » Vingt ans plus tard, la marquise Costa de Beauregard perdait à la guerre un fils bien-aimé. Dans la « Consolation » qu'il lui adressa, Maistre évoquait à ses yeux et à son cœur le Dieu « très bon et très grand » qui nous a dit, « par la bouche d'un de ses envoyés : « Je vous aime d'un amour éternel. » Au cours de la Révolution, dans les années de souffrance et d'exil, ses lettres sont pleines des mêmes sentiments, provoqués par le spectacle des souffrances humaines. Enfin, des *Considérations sur la France*, on a pu dire que le livre est une « histoire contemporaine de la Providence », (2) autrement difficile à écrire que l'histoire de la Providence dans le passé.

A la suite de Bossuet, Maistre constate le mystère : l'accord de la Providence et de la liberté humaine ; et, pour l'exposer, il trouve une formule ingénieuse et vraie : « Nous sommes tous attachés au trône de

(1) Le chevalier Roze, ami de Joseph de Maistre.

(2) Georges Goyau.

l'Éternel par une *chaîne souple* qui nous retient sans nous asservir. » La Providence, ajoute-t-il, pour qui « tout est moyen, même l'obstacle » emploie, pour arriver à ses fins, les causes secondes, même indignes ; elle n'a besoin que de quelques personnes, pour la révolution comme pour la contre-révolution. Qu'est-ce que cette « volonté populaire », dont les démocrates nous rebattent les oreilles ? Il suffirait de quatre ou cinq personnes, qui s'entendraient bien, pour donner un roi à la France. Et Maistre, d'imaginer le récit d'une restauration, qui est une très piquante scène de comédie... La guerre même — et voilà le paradoxe « apparent » qui l'a fait traiter de sauvage et de cannibale — la guerre est un bien. Les mères la détestent, et l'Église, fort justement, prie Dieu de l'écarter de nous. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est une loi naturelle, une loi historique, et que « les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles, tiennent souvent à l'état de guerre. » Le Sénateur des *Soirées* dira : « *La guerre est divine* ».

Les *Soirées* reprennent le problème avec plus d'ampleur, mais dans une autre ligne que celle de Bossuet. La réponse ordinaire, que « la vie éternelle » doit réparer les injustices d'ici-bas, ne le satisfait pas pleinement. Il en cherche d'autres, et, sans réfuter Bossuet, il le complète. Ce que Bossuet effleurait à peine, il le développe. Il examine le fait humain : les innocents sont-ils réellement plus malheureux que les autres, et les méchants sont-ils, en fait, plus heureux ? Une fois de plus, Maistre est l'athlète laïque, le philosophe, qui vient renforcer la démonstration des théologiens. Et la discussion commence, appuyée sur les faits. Résumons-la (1).

L'objection courante et banale ne porte pas. Nous sommes en face d'une grande loi, la loi de la souffrance, qui frappe tous les hommes : « les maux de

(1) Cf. Louis Arnould, *La Providence et le bonheur d'après Bossuet et Joseph de Maistre*.

toute espèce pleuvent sur tout le genre humain, comme les balles sur une armée, sans aucune distinction de personnes. » Si les malheurs et les balles s'arrêtaient devant la vertu, ce serait la ruine de l'ordre moral, et le régime du miracle perpétuel : c'est-à-dire, un malheur et une absurdité.

Serrons les faits de plus près. Mettons en parallèle, pour le bonheur, les gens de bien et les vicieux. L'égalité est rompue en faveur des premiers. Car ils échappent la plupart du temps aux peines judiciaires, et ils n'ont pas la crainte du « bourreau » ; ils sont exemptés d'un grand nombre de maladies, les maladies ayant toutes une origine morale, ce qui est prouvé par la raison et l'expérience et, beaucoup moins bien, par une philologie de fantaisie ; les exceptions confirment la règle.

Allons encore plus à fond. Les générations sont solidaires. Nous payons les fautes commises par nos ancêtres, et surtout par nos premiers parents. « Le péché originel, qui explique tout et sans lequel on n'explique rien, se répète malheureusement à chaque instant de la durée. » Les morts parlent en nous. Le « bon sauvage », tant vanté par Jean-Jacques, n'existe pas ; tout sauvage est un dégradé...

Enfin, la vertu a deux autres privilèges : la paix du cœur, tout comme le remords est le fruit naturel du péché ; et la bonne réputation, « une des jouissances les plus délicieuses de la vie. » Le peuple ne dit-il pas couramment : *Contentement passe richesses*, ou : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée* ? — Mais, hélas ! où est l'innocence ? « Où est le juste ? » Portant la lampe jusqu'au fond de notre âme, Maistre analyse nos fautes et leur répercussion sociale : « *complicité, conseil, exemple, approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse. » D'autre part, « quelle effrayante recherche que celle qui aurait pour objets le *petit nombre*, la *fausseté* et l'*inconsistance* de nos vertus ! » Les innocents — il y en a — sont extrêmement rares ; et justement, à l'exemple du Christ, ce sont les seuls qui ne se plaignent pas... Les murmureurs sont les orgueilleux, les révoltés.

Pour couronner cette théorie déjà si lumineuse, Maistre ajoute l'étude de ces deux causes qui diminuent le mal humain ; la *prière* qui, par le mécanisme des causes secondes, écarte le mal suspendu sur nos têtes, « comme les médicaments écartent la fièvre qui eût abouti à la souffrance ou à la mort » ; et la *réversibilité des mérites*, par quoi « les douleurs de l'innocence peuvent se reporter au profit des coupables. »

Dans les limites où il a voulu la circonscrire, la thèse de Maistre est victorieuse, et les pages où il l'expose contiennent de vrais trésors.

Il en a d'autres. Car nous n'avons pris que les sommets. Dans les livres cités, nombre de questions sont soulevées et, à l'ordinaire, résolues en des pages qui sont souvent étincelantes de raison et de verve. Et, si nous voulions fouiller dans sa correspondance, dont la publication, il y a quelque cinquante ans, révéla l'homme, nous verrions se lever, devant nous, d'autres problèmes ressortissant à presque toutes les connaissances humaines. Ce penseur, qui a tout lu, a des idées sur tout.

Il serait curieux, par exemple, d'ouvrir les lettres que le père adressait à ses filles, Adèle et Constance, et d'en tirer un petit traité sur l'éducation des jeunes filles, que l'on pourrait comparer à certaines pages de Molière ou de Fénelon ou de Madame de Maintenon. Les réflexions originales, et justes, y abonderaient ; et, si quelques notes nous sembleraient aujourd'hui détonner, c'est que l'horizon change aux détours du chemin, et que non seulement les situations et les temps, mais les progrès des connaissances humaines doivent modifier nos programmes. Mais les principes établis sont inattaquables, bien que, çà et là, l'expression soit un peu vive.

Par exemple, c'est l'évidence même que la jeune fille soit formée à sa mission, laquelle est, en général, d'être mère et la première éducatrice des enfants. Que si Maistre dit à Constance : « Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre » ; il se reprend soudain : « Elles font quelque chose de plus

grand : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : un honnête homme et une honnête femme. » Cela ne serait-il pas mieux que l'*Iliade* ou le *Télémaque* ? Les livres de Madame de Staël ne pouvaient rien changer à son opinion.

Quand il ajoute que la femme est différente de l'homme, sans lui être inégale, et que l'éducation doit tenir compte de cette différence, la sagesse écrit encore avec sa plume ; et les comparaisons appropriées, pour illustrer cette vérité d'expérience, naissent aussi fraîches et presque aussi nombreuses que les fleurs au printemps.

Les femmes peuvent être savantes... avec mesure. Il ne leur prêche pas l'ignorance ; à Dieu ne plaise ! Il ne veut pas qu'elles soient pédantes, et que leurs études les détournent de leurs devoirs d'état, mais qu'elles soient *instruites et modestes*.

Arrêtons-nous, sans chercher à épuiser notre sujet. Négligeons volontairement de relever les erreurs de l'historien, moins nombreuses qu'on ne le pense ; les étymologies abracadabrantes d'un philologue qui était mal outillé pour ce travail ; ou même ce qu'on nomme les prophéties de Maistre. Il est sûr qu'il n'a jamais posé pour le prophète ; parmi les pronostics qu'il formulait, chemin faisant, ceux qui se sont réalisés prouvent la perspicacité de son intelligence, les autres sont la preuve, déjà connue, que l'esprit de l'homme n'est pas infini...

IV. — L'Écrivain

Jésus a dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice ; tout le reste vous sera donné par surcroît. » Joseph de Maistre, assurément, mit au premier plan de ses recherches la gloire de Dieu. Le reste, entendons ici le talent de l'écrivain, fut la couronne et la récompense du penseur catholique. Le penseur a été, comme par surcroît, un grand écrivain. Mais à l'écrivain, le penseur, parce qu'il était catholique militant, a fait tort auprès d'un grand nombre, surtout auprès de ceux

qui distribuent la gloire littéraire et tracent les programmes pour l'enseignement. Les catholiques, soit timidité, soit insouciance, soit habitude d'accepter des jugements tout faits, n'ont pas tous assez réagi, dans le sens de l'équité, en faveur de leurs grands hommes.

Il convient, pour juger l'écrivain, de mettre à part sa correspondance avec les intimes. Si le mot de Buffon est juste : « Le style est de l'homme même », jamais il ne s'est mieux appliqué. Maistre s'y présente au vif et au vrai, et sous tous ses aspects, chrétien, diplomate, ami, penseur, homme du monde, père : tout cela, sans affectation, avec le naturel le plus aisé, et, quand il le faut, avec toute la dignité convenable. Cherchez les épistoliers les plus vantés ; quel est celui, ou celle, qu'il n'égale pas ? On dirait volontiers : où sont ceux qu'il ne dépasse pas et par la variété de son style et par l'élévation de son âme ? Son âme s'est épanchée dans ses lettres, comme elle se montrait dans la conversation à Lausanne et à Saint-Petersbourg. Causeur merveilleux qui prend tous les tons, aimable, spirituel, gaulois même, sérieux, érudit sans pédantisme, et grave sans préciosité.

Pour ses œuvres imprimées, opuscules et livres, ce n'est pas dès les premiers jours qu'il a trouvé le ton naturel, en un mot, qu'il s'est trouvé lui-même : n'est-ce pas la dernière chose dont on s'avise ? On commence par imiter les autres, ceux qui ont imprimé avant nous. Il imite donc les auteurs à la mode, Bernardin de Saint-Pierre, surtout Jean-Jacques ; il est, comme eux, sensible, éloquent. Dans l'éloge de Victor-Amédée III (1775), il exalte ainsi, devant un « jeune étranger », la simplicité du roi, en montrant le palais royal, dont « des gardes menaçants ne défendent pas l'entrée » : « Voilà le lieu où le Roi-Pasteur coule des jours tranquilles, au sein d'une famille chérie ; c'est ici qu'il médite en silence sur les besoins de son peuple, qu'il projette les réformes possibles et qu'il gémit sur les abus inévitables. Voyez ce salon : c'est là que le dernier de ses sujets peut venir librement assister au repas de son maître et s'enivrer du plaisir de le voir. » Souvenons-

nous que l'auteur avait alors 22 ans. Son *prospectus* pour l'ascension de son frère Xavier en montgolfière (1784) a de l'esprit et une gaieté franche, mais il garde trop, à l'adresse des dames, les grâces surannées du XVIII^e siècle. On reste toujours de son temps, malgré qu'on en ait. Comme Joseph de Maistre se montra l'adversaire implacable du XVIII^e siècle, on s'est diverti à retrouver, dans ses ouvrages, les traits du siècle abhorré ; l'éloquence de Rousseau, l'ironie de Voltaire, l'esprit de Montesquieu et de Fontenelle : petite revanche, pour consoler les vaincus. Accordons que, dans le tissu très serré de son argumentation et de sa phrase, on rencontre çà et là un grain de déclamation, laissé par le polémiste.

Les années de la Révolution tirèrent ce génie de sa gangue et révélèrent l'écrivain. Il apparaît dans le *Discours à la Marquise Costa*, où il achève de jeter sa gourme. Exercice d'école, inspiré de Senèque, où les réminiscences classiques s'enchâssent jusqu'à la satiété, mais où éclatent, précisément sur la Révolution et sur la Providence, des pages pleines et vigoureuses, qui annoncent la bonne facture de l'artiste.

Cette bonne facture est presque achevée dans les *Considérations sur la France* ; elle atteint sa perfection dans les *Soirées*. Quelle est-elle ? Parmi le concert de nos grands écrivains, quelle est la note personnelle de Joseph de Maistre ? Car « son style — lui-même l'a reconnu et dit — a une espèce de timbre qui le trahit toujours. » Il peut ne pas signer, les lecteurs le nomment. L'écrivain n'est point, ou il n'est que très peu, du XVIII^e siècle ; nous savons pourquoi : en vérité, ce siècle était trop peu chrétien et trop peu français, pour lui agréer.

Il est plus voisin du dix-septième, où il admire l'union de la religion et de la science, qui lui tient tant à cœur. C'est un plaisir, pour lui, de l'opposer au siècle suivant, qui a brisé cette union si nécessaire. Il aime ces grands esprits nourris aux lettres classiques : Corneille et ses héros ; Racine, dont les vers harmonieux, récités par M^{me} la présidente Maistre, ont bercé son adolescence,

et, par Racine, les Grecs, qu'il fait profession de mépriser, ont influé sur lui, indirectement ; Fénelon, qu'il exalte ; Pascal, Bossuet, dont il salue le génie, malgré les divergences de doctrine qu'il peut avoir avec eux. Mais, comme leur sérénité diffère de son attitude combative ! S'il est, comme eux, assuré de posséder la vérité, il est obligé de lutter, pied à pied, dans une mêlée incessante, pour refouler les libertins devenus singulièrement plus audacieux et impudents. Son activité, d'où partent tant de coups, est plus vivante, et comme grouillante. Nous l'avons entendu : avec quelques-uns, notamment Bacon, il *boxe*. Pour cette raison, et pour d'autres, qui tiennent à ses habitudes, il n'a pas leur composition ordonnée, lui qui est pourtant si ami de l'ordre. Son style est une conversation. En le lisant, on l'écoute, on suit les modulations de sa voix, qui gronde, qui flatte, qui s'indigne, qui a l'accent du triomphe, selon les moments et les adversaires. A proprement parler, ce n'est pas la conversation ordinaire, à bâtons rompus. Ce n'est pas non plus un dialogue, où les interlocuteurs, dénommés A, B ou C, n'expriment tour à tour que la pensée de l'écrivain ou ne sont occupés qu'à lui donner la réplique. Il a écrit des *entretiens* ; ceux qui parlent savent où ils vont, et ils ont chacun leur caractère ; mais ils ne s'interdisent pas les digressions, quand elles sont nécessaires pour éclairer le débat. Il n'a pas, c'est vrai, les coups d'aile de Platon ; mais le pied est plus sûr. Et parce que ce sont des entretiens, on ne trouve nulle part, chez lui, ce grand palais d'idées, lumineux et logique, comme l'est, par exemple, le *Discours sur l'histoire universelle*. Son système, qui est bien lié, le lecteur a le plaisir, ou la peine, de le reconstruire.

Maistre ne ressemble pas, non plus, aux grands romantiques. Le mal du siècle, de René, n'avait pas de prise sur ce chrétien croyant et pratiquant ; ses douleurs, à lui, sont plus profondes, moins sonores. Dans le passé, qu'il fouille en historien, il ne cherche pas le décor, mais les faits pour confirmer ses thèses. Et la nature, tant observée par eux, ne lui fournit

aucune description : les premières pages des *Soirées* ne sont pas de Joseph, mais de Xavier. Ses paysages sont proprement des vues sur le monde intérieur des âmes : on peut constater, en le lisant, qu'il a, lui aussi, une bonne « lanterne » pour y projeter une vive lumière. Entre ses contemporains, ceux dont il fut l'ami fidèle, étaient Félicité de Lamennais, à qui fut adressée sa dernière lettre, et dont il admirait les vues, dans sa *première manière*, avec le premier volume de *l'Indifférence en matière de religion* ; et le vicomte de Bonald, chez qui — disait-il — il retrouvait toutes ses idées. La formule heureuse de Bonald : « La Révolution, qui a commencé par la déclaration des droits de l'homme, ne finira que par la déclaration des droits de Jésus-Christ », Maistre l'adoptait pleinement, en y ajoutant que cette déclaration se ferait par la France. Mais il n'eut jamais, quoi qu'on en ait dit, la seconde manière de Félicité de Lamennais, la manière apocalyptique qu'il n'a pas pu connaître et qu'il n'a pas employée ; et il dépasse de bien des coudées son ami de Bonald.

Sa langue est pleine sans bavures, sobre, vigoureuse, agile, colorée. Elle éclaire les idées par les images ; aux notions abstraites des logiciens, elle donne le mouvement et la vie « par de brusques appels à l'expérience familière, au bon sens (1) », par des rapports imprévus qui éveillent l'attention. Il dira d'un livre de Port-Royal : « Il est aussi impossible d'y trouver une absurdité ou un solécisme qu'un aperçu profond ou un mouvement d'éloquence ; c'est le poli, la dureté et le froid de la glace. » Pour montrer que la Providence dans ses grandes opérations, agit à long terme : « On peut, dit-il, voir soixante générations de roses ; quel homme peut assister au développement total d'un chêne ? » Au piquant des rapports imprévus, joignez le sel de l'esprit, qui l'a fait appeler « un Voltaire retourné » ; et ajoutez quelques impertinences de grand seigneur : « il faut, en effet, de l'impertinence dans certains ouvrages, comme du poivre dans les ragoûts. »

(1) Cf. le P. Longhaye, *XIX^e siècle*, p. 160.

L'appétit du lecteur est excité. Et Maistre, par la variété de la forme autant que par l'intérêt du fond, ne lui permet pas de s'endormir.

Est-il besoin de faire remarquer que, dans la trame de ce style, surgissent de temps en temps, souvent même, des *maximes*, des *pensées*, d'une frappe vigoureuse et nette, qui restent dans la mémoire des lecteurs, et parfois sont de vraies argumentations en raccourci. Maistre n'a point fait un recueil de *maximes*, comme La Rochefoucauld, ou de *pensées*, comme Joubert. Mais sa récolte, si on la séparait, vaudrait la leur et serait peut-être plus abondante. Donnons un ou deux exemples : « Aucune religion, excepté une, ne peut supporter l'épreuve de la science.... La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux, excepté l'or. » « Il n'y a rien de si infailible que l'instinct de l'impiété. Voyez ce qu'elle hait, ce qui la met en colère et ce qu'elle attaque partout, et avec fureur : c'est la vérité. » Et lui, qui a si bien réussi dans les épigrammes, a dit encore : « La pointe française pique, comme l'aiguille, pour faire passer le fil... »

Après cela, nierons-nous que cette langue, et ce style, ait des défauts : des expressions impropres, des termes scolastiques — ils sont rares — quelques affirmations trop tranchantes, des paradoxes provocants et des vivacités un peu excessives dans la polémique ? Non. Ces faiblesses, si quelques-unes paraissent cherchées pour arrêter ou frapper les lecteurs, sont les défauts de ses éminentes qualités.

Conclusion

Il fut donc un bon ouvrier, un grand ouvrier.

Sa vie, toute de probité scrupuleuse, de droiture et d'honneur, mérite d'être proposée en exemple à la jeunesse contemporaine, surtout quand on songe que la conscience professionnelle subit, chez nous, une crise sans précédent.

Son œuvre est un arsenal de hautes pensées, qu'il

faut aussi présenter à la jeunesse, pour l'armer contre le découragement dans les luttes incessantes qui sont le lot de l'humanité en route vers le ciel.

L'homme a été un grand ami de la France. Sans être Français, il a très bien connu et parlé notre langue ; et il nous a aimés envers et contre tous, bien que la France l'eût réduit à la pauvreté. Il disait : « Le Roi de France n'a pas de meilleur sujet que moi parmi ceux qui ne le sont pas. » Son témoignage en faveur de la France est d'autant plus précieux, qu'il est plus désintéressé. Relisons-le pour affermir notre confiance, et pour nous entraîner à collaborer, de toutes nos forces, à la mission providentielle qui nous est dévolue.

Grand chrétien, il s'est fait, dans tous ses ouvrages l'historien de la Providence. Il l'a justifiée des accusations et des blasphèmes que des aveugles et des impies osent proférer contre elle. Son argumentation nous apparaît plus forte et plus lumineuse encore, à nous qui sortons de l'un des plus grands cataclysmes qui ait ébranlé le monde. Repassons ses raisonnements et ses preuves, pour nous en imprégner, et pour nous refaire, s'il en est besoin, un tempérament catholique.

A l'école du penseur, qui est un optimiste convaincu et convaincant, nous prendrons, comme lui, la plus absolue confiance dans le bonheur qu'obtient la vertu, même sur cette terre, et dans le « triomphe final du bien ».

Par son nom, par sa vie, par ses œuvres, il est donc un maître, un de ceux qui sont les plus dignes d'être contemplés, écoutés et suivis.

Angers, le 17 juillet 1921.

ALEXIS CROSNIER,
prêtre,

*Directeur de l'enseignement libre et des
œuvres de jeunesse au diocèse d'Angers.*

LES MEILLEURES PAGES

DE

JOSEPH DE MAISTRE

Correspondance

A M^{me} de Constantin, sa Sœur

Chambéry, 17 février 1792.

Non : je ne me priverai point du plaisir d'adresser une lettre à *Madame Constantin*. C'est une jouissance pour moi, et j'en veux écrire la date dans mon journal. Eh bien, ma douce Thérésine, te voilà donc *cheu toi*. Oh ! le grand mot et qu'il est agréable à prononcer ! Dis-moi donc, mon cœur, combien as-tu fait de tours dans ta campagne ? Combien as-tu de journaux de terre, de bœufs, de vaches, de moutons, de poules et de coqs ? J'espère bien qu'on ne dira pas de toi comme de Perrette :

Adieu veau, vache, cochon, couvée.

Tu ne bâtiras point de châteaux en Espagne : plus heureuse que Perrette, tu tiens des réalités,

et je tiens pour sûr que ta sagesse les fera fructifier. Oh ! qu'il me tarde de t'embrasser chez toi, ma bonne amie, et d'y voir le bonheur fixé par ta bonne conduite ! Après le moment où j'ai vu la certitude de ton établissement, il n'y en aura pas de plus doux pour moi que celui où je sauterai à bas de ma voiture dans ta cour.

Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.

J'ai joui d'ici de ton entrée triomphale à La Roche. Quel temps ! quel soleil fait exprès ! Et la preuve que la Providence s'en mêlait, c'est que d'abord, après ton arrivée, l'hiver est revenu de plus belle nous faire la guerre à outrance ; on se souffle dans les doigts comme au mois de janvier, et même davantage ; car il s'est élevé une bise noire ou grise qui nous perce comme cinquante millions d'aiguilles de Paris. Ce qu'il y a de vraiment fatal, c'est que, si elle continue à faire la diablesse, elle va nous priver d'une mémorable mascarade, qui doit avoir lieu lundi prochain. Trente chevaliers modernes, habillés en chevaliers anciens, courront la ville et rompront des lances comme dans le XII^e siècle ; on portera une bannière, et sur la bannière on lira : *Le Roi, l'honneur et les dames*. Les dames seront aussi masquées, je ne sais comment ; enfin ce sera une belle chose, Dieu aidant : mais j'ai peur que quelque cheval ne s'abatte, et que les bourgeois ne disent que la Chevalerie est à bas. Enfin nous verrons, et nous en instruirons certainement. Madame Constantin de la Bâtie, que j'embrasse de tout mon cœur, avec un attachement fraternel, paternel, éternel.

A vous, Monsieur Constantin.

Tout est commun entre époux, mon cher ami, jusqu'au papier ; ainsi *je vous fais la présente* sur la même feuille, pour vous dire que pour les femmes comme pour les montres on a six mois d'essai ; ainsi, mon très cher, si tu n'es pas content de la tienne (femme), si elle ne marche pas exactement, si elle a des quintes, si la répétition t'ennuie, tu peux me la renvoyer. Si, au contraire, tu en es content, il faut aussi m'en faire part, afin que je puisse te témoigner ma satisfaction de voir que tu aies trouvé une bonne pièce dans mon magasin. Raconte-moi un peu ton entrée à La Roche. Sans compliment, ta moitié a-t-elle eu bonne façon, à pied, le long de cette superbe rue ? S'est-on mis aux fenêtres ? A-t-on approuvé ton choix ? Ma vanité est aussi intéressée que la tienne à toutes ces nouvelles ; aussi, je veux être instruit. J'embrasse Baus et la bonne Nane. Ces deux personnages sont-ils sages chez toi ? S'ils font du désordre dans la paroisse, et si le curé n'en est pas content, je ne les laisserai plus sortir sans moi. — Adieu, très cher frère : ma pensée passe une partie du jour à Truaz, et ton bonheur est devenu pour moi une de mes affaires les plus capitales.

A M. le Baron Vignet des Etoles

Lausanne, 9 décembre 1793.

Vous êtes d'une colère terrible, mon cher ami mais faites un peu votre examen de conscience et voyez si vous n'avez pas vous-même tous les

caractères de la prévention. *Dic nobis placentia.* Voilà votre devise. Eh bien, ne parlons plus de rien. Tout va à merveille, puisque vous le voulez. Voilà précisément le caractère de la passion qui ne veut rien entendre. Ne dirait-on pas que je prêche la révolte sur les toits, ou du moins le mépris pour le gouvernement ? Je vous dis ce que je sais, autant qu'il est possible de savoir ce qu'on n'a pas vu ; il importe de tout savoir, une lettre est une conversation. Vous ne voulez rien entendre de contraire à vos systèmes et à vos inclinations ; vous traitez de *côhue* tout ce qui pense autrement : à la bonne heure ! Je vous en félicite : c'est un grand bonheur que la persuasion, quand on voit les objets couleur de rose. Vous avez vu que, quand j'ai parlé pour le public, j'ai toujours eu le ton de l'approbation et de la confiance ; c'est un devoir, à mon avis, et je ne l'ai jamais violé. Tenons-nous en là, si vous m'en croyez ; mais quant aux communications particulières, défions-nous de ces systèmes tranchants qui nous font regarder comme des lépreux tous ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme nous. Ne disons pas comme le personnage de Molière :

Nul n'aura de l'esprit, hors nos amis et nous.

Dans ma manière de penser, le projet de mettre le lac de Genève en bouteilles est beaucoup moins fou que celui de rétablir les choses précisément sur le même pied où elles étaient avant la révolution. Je puis me tromper, mais c'est en bonne compagnie. J'ai tort avec Arthur Young, que vous m'avez envoyé, et même avec le Roi d'Angleterre, qui reconnaît publiquement, dans sa Déclaration,

que les puissances n'ont pas droit d'empêcher la nation française de *modifier* son gouvernement. J'ai toujours détesté, je déteste, et je détesterai toute ma vie le gouvernement militaire ; je le préfère cependant au jacobinisme. Le gouvernement militaire vaut mieux que ce qu'il y a de plus exécrable dans l'univers, c'est l'unique éloge qu'on en puisse faire ; je ne le lui dispute point. Je suis magistrat (pour mon malheur, il faut être juste). Si ce beau gouvernement, qui est la mort de la Monarchie, se rétablit, je dirai ce que j'ai toujours dit : « *Obéissez* » ; j'excuserai les excès les plus scandaleux sur le ton le plus filial ; mais si, par hasard, la Monarchie se rétablissait, séparée de la *Bâtonocratie*, j'espère que vous me permettrez d'être content. Je ne déteste nullement les Piémontais, je sais ce qu'ils valent : mais je préfère ma nation, du moins le peuple. Vous préférez, vous, les ultramontains : permis à vous, je ne m'en fâche ni ne m'en étonne. Quant à mes ennemis, je suis leur très humble serviteur, je n'y pense plus. Tous les cris que j'ai entendu pousser contre vous, ici et ailleurs, ne peuvent égratigner l'amitié qui m'unit à vous. J'espère que mes clabaudeurs ne vous font pas plus d'impression.

A M. le Comte Henri Costa de Beauregard

Nyon, dans la chambre de votre femme, 31 mai 1794.

Oh ! quel coup ! quel horrible coup ! Je me prosterne, je ne sais où je suis. Pauvre Eugène ! Charmant enfant ! Malheureux père ! Que vous

dirai-je ? A la première nouvelle de votre malheur, j'ai volé à Nyon, où j'ai demeuré deux jours avant de monter l'escalier de votre femme. Enfin, il a fallu se déterminer : il n'y a plus eu moyen de lui cacher sa perte. Il y a trois heures qu'elle le sait. Je n'entreprends point de vous peindre sa tristesse. Elle est profonde, mais elle est religieuse ; c'est le désespoir que je craignais. Elle échappera à cet état. Votre nom sort de sa bouche aussi souvent que celui de votre fils. Elle tremble pour vous, elle m'ordonne de vous l'écrire, de vous prier de vous conserver pour elle, pour Victor qui est allé tenir la place de l'ange que vous regrettez, pour vos autres enfants qui ne peuvent se passer de vous. Au milieu du triste spectacle que j'ai sous les yeux, j'éprouve une satisfaction inexprimable à voir que les soins de l'amitié sont doux pour votre malheureuse femme. Je connaissais sa situation isolée, je savais qu'elle était mal placée pour pleurer. Je suis venu pleurer avec elle ; elle m'en sait gré. Cher et malheureux ami, que ne puis-je me partager, que ne puis-je pleurer à Nyon et à Coni ! J'ai peur que personne ne vous entende et que vous soyez forcé de renfermer votre douleur. Si mes devoirs et ma fortune me permettaient de voyager, je ne me refuserais pas le triste plaisir d'aller vous embrasser, et vous dire une petite partie de ce que je sens, et qu'il m'est impossible d'exprimer à mon gré. Si quelque chose pouvait augmenter la tendre amitié que j'ai pour vous, c'est le malheur. Il me semble que vous m'êtes plus cher, depuis que je ne vois rien dans ce monde de plus infortuné que vous. Je n'entreprendrai pas de vous consoler. Mon Dieu, peut-on consoler un père qui a perdu ce que vous venez de perdre ? Je ne puis cependant

pas m'empêcher de vous dire que votre excellent enfant est parti du monde au moment où il est bien triste de l'habiter. Ou je me trompe fort, mon cher ami, ou nous touchons à un moment épouvantable. Tout va de mal en pis. Heureux ceux qui ne verront point ce qui s'apprête. Je ne compte pas quitter Madame de Costa avant deux jours, et j'espère même l'emmener à Lausanne. Ma maison, celle de Madame Hubert, et Madame Marie de Divonne lui rendront la vie plus supportable ; que ferait-elle ici ? et à qui pourrait-elle parler ? Je suis venu à Nyon toute affaire cessante, mon cher ami, comme si vous m'en aviez donné la commission ; je continuerai de même à m'acquitter des tristes devoirs de l'amitié. Je ne quitterai pas votre femme tant que je pourrai lui être utile. Je lui donnerai tous les soins qui dépendent de mes faibles pouvoirs. Je croirai que vous êtes là et que c'est aussi à vous que je les rends. Madame de Costa est au lit ; elle est aussi tranquille qu'elle peut l'être dans cette circonstance fatale. Nous ne craignons pas pour sa santé ! Un prêtre respectable qui a sa confiance, la fidèle Cha et moi, voilà les entours qu'elle préfère ; le reste est à quelque distance. Je passerai la nuit auprès d'elle. Si je puis, je l'emmènerai moi-même. Je finis par force : que puis-je vous dire encore ? A moins de perdre mon fils ou mes frères, mon cœur ne pouvait recevoir de blessure plus douloureuse que l'affreuse nouvelle de la mort de votre fils, si bon, si chéri, si digne de l'être. Pauvre ami, pleurez, pleurez, mais conservez-vous...

A M. le Baron Vignet des Etoles

Lausanne, 15 août 1794.

Les Français, mon cher ami, ont sans doute des côtés qui ne sont pas aimables ; mais souvent aussi nous les blâmons, parce que nous ne sommes pas faits comme eux. Nous les trouvons légers, ils nous trouvent pesants : qui est-ce qui a raison ? Quant à leur orgueil, songez qu'il est impossible d'être membre d'une grande nation sans le sentir. Les Anglais et les Autrichiens n'ont-ils point d'orgueil ? Lorsqu'un ci-devant seigneur français se voit apostrophé par tel magistrat de Lausanne ou de Nyon, qui n'aurait pas osé, il y a cinq ans, aspirer à l'honneur de dîner avec lui ; quand je vois M. le bailli traiter, je ne dis pas lestement, mais cruellement des militaires français, en montrant sur sa poitrine, sur ses portraits, et à la tête de toutes ses ordonnances, l'ordre du Mérite, qu'il tient de la France, je ne puis me défendre de leur permettre un peu d'impatience. « On n'en veut nulle part », dites-vous ; il faut donc les faire conduire sur la frontière de France, comme M. de Buven en a menacé, il y a deux jours, le jeune de Savon, qui travaille ici pour nourrir sa mère ; et alors le premier bourreau de la frontière fera son acquit, par lequel il confessera avoir reçu de la Suisse, du Piémont, de l'Espagne et autres nations chrétiennes, tant de têtes d'émigrés pour la guillotine. Le reproche que vous faisiez l'autre jour aux Français *de se réjouir des succès de leurs bourreaux* vient encore de la prévention, si vous y regardez de près ; car ce sentiment est très raisonnable, et même héroïque. Les

soldats français ne sont point les bourreaux des émigrés, mais les sujets de ces bourreaux : ils se battent pour une mauvaise cause, mais leurs succès n'en sont pas moins admirables. M. Mallet du Pan a très justement insisté sur ce point dans son ouvrage. Je ne vois pas comment un Français pourrait ne pas sentir un certain mouvement de complaisance en voyant sa nation seule, avec une foule de mécontents dans l'intérieur, non seulement résister à l'Europe, mais encore l'humilier et lui donner beaucoup de soucis. Certainement c'est de la force bien mal employée, mais cependant c'est de la force. D'ailleurs un Français peut penser, comme je pense, que la division de la France serait un grand mal. La foule des étourdis voudrait voir l'Empereur à Paris, pour rentrer vite dans leurs terres ; mais il ne faut pas blâmer celui qui dirait : « J'aime mieux souffrir pendant quelque temps de plus, et que ma patrie ne soit pas morcelée. » La société des nations, comme celle des individus, est composée de grands et de petits ; et cette inégalité est nécessaire. Vouloir démembrer la France, parce qu'elle est trop puissante, est précisément le système de l'égalité en grand. C'est l'affreux système de la convenance, avec lequel on nous ramène à la jurisprudence des Huns ou des Hérules. Et voyez, je vous prie, comme l'absurdité et l'*impudeur* (pour me servir d'un terme à la mode) se joignent ici à l'injustice. On veut démembrer la France ; mais, s'il vous plaît, est-ce pour enrichir quelque puissance du second ordre ? Nenni :

Dantur opes nullis nunc, nisi divitibus.

C'est à la *pauvre* maison d'Autriche qu'on veut

donner l'Alsace, la Lorraine, la Flandre. Quel équilibre, bon Dieu ! J'aurais mille et mille choses à vous dire, sur ce point, pour vous démontrer que notre intérêt à tous est que l'Empereur ne puisse jamais entrer en France comme conquérant pour son propre compte. Toujours il y aura des puissances prépondérantes, et la France vaut mieux que l'Autriche. Nous n'avons nul besoin d'un Charles V. Si je n'ai point de fiel contre la France, n'en soyez pas surpris : je le garde tout pour l'Autriche. C'est par elle que nous sommes humiliés, perdus, écrasés ; c'est par elle que nous sortirons d'ici, non seulement sans argent, mais sans considération, j'ai presque dit sans honneur. Vous parlez d'orgueil, de prétentions ; trouvez-moi une suprématie, une domination plus insultante que celle que l'Autriche exerce à notre égard. J'aimerais mille fois mieux 30.000 émigrés qui se battraient pour nous, que 30.000 Allemands qui sont venus pour nous voir assommer sur les montagnes avec des lunettes d'approche. M. d'Autichamp, M. de Narbonne, me plairaient tout autant, je vous l'avoue, que M. de Vins avec sa fistule qui s'ouvre à point nommé toutes les fois qu'on le contrarie. On reproche aux Français de vouloir commander partout où ils sont. Et les Autrichiens ne commandent-ils pas ? Partout les grands commandent aux petits. Encore un coup, je connais les défauts français, et j'en suis choqué autant qu'un autre ; mais je sais aussi ce qu'on peut dire en leur faveur. Au reste, cher ami, la politique est comme toutes les autres sciences : *Mundum tradidit disputationi eorum*. Mais je vous dis qu'on se trompe sur la France ; qu'il ne faut point se décider par les idées du moment, encore moins par des considérations de pure inclination ;

qu'en persécutant partout le bon parti, on gâte l'esprit des peuples, et qu'on donne une force incalculable à la république, parce qu'on grossit son parti de tous ceux (et le nombre en est prodigieux) qui voudraient bien un autre ordre de choses, mais qui voient qu'il n'y a pas moyen de faire un noyau hors de la France, et qui finissent par servir, de dépit et de désespoir, un parti qu'ils n'aiment point.

A M^{lle} Adèle de Maistre

Turin, 3 juin 1797.

J'ai été très content, ma bonne petite Adèle, de l'extrait du *Rédacteur* que tu m'as envoyé. Il est très bien choisi, et contient des vérités intéressantes. Quand on cite les journaux, il faut citer le jour et l'an, et même le numéro, si l'on peut, pour le retrouver à volonté ; par exemple : *Rédacteur* du samedi 27 mai 1797, n^o 185. Quand il s'agit de livre, on cite le tome, le chapitre et quelquefois la page. Voilà, mon enfant, une petite leçon que je te donne en passant ; car, en te louant sur ce que tu fais de bien, je tâche toujours de te conduire à faire encore mieux : rien ne me faisant plus de plaisir que d'avoir de nouvelles raisons de t'aimer.

J'ai aussi été très content du *verbe chérir* que tu m'as envoyé. Je veux te donner un petit échantillon de conjugaison ; mais je m'en tiendrai à l'*indicatif*, c'est bien assez pour une fois.

Je te *chér*is, ma chère Adèle ; tu me *chér*is aussi, et maman te *chér*it : nous vous *chér*issons également, Rodolphe et toi, parce que vous êtes tous

les deux nos enfants, et que vous nous *chérissiez* aussi également l'un et l'autre ; mais c'est précisément parce que vos parents vous *chérissent* tant, qu'il faut tâcher de le mériter tous les jours davantage. Je te *chérissais*, mon enfant, lorsque tu ne me *chérissais* point encore ; et ta mère te *chérissait* peut-être encore plus, parce que tu lui as coûté davantage. Nous vous *chérissions* tous les deux, lorsque vous ne *chérissiez* encore que le lait de votre nourrice, et que ceux qui vous *chérissaient* n'avaient point encore le plaisir du retour. Si je t'ai *chérie* depuis le berceau, et si tu m'as *chéri* depuis que tu as pu te dire : mon papa m'a toujours *chérie* ; si nous vous avons *chérés* également, et si vous nous avez *chérés* de même, je crois fermement que ceux qui *ont tant chéri* ne changeront point de cœur. Je te *chérirai* et tu me *chériras* toujours, et il ne sera pas aisé de deviner lequel des deux *chérira* le plus l'autre. Nous ne *chérirons* cependant nos enfants, ni moi, ni votre maman, que dans le cas où vous *chérirez* vos devoirs. Mais je ne veux point avoir de soucis sur ce point, et je me tiens pour sûr que votre papa et votre maman vous *chériront* toujours.

Marque-moi, mon enfant, si tu es contente de cette conjugaison, et si tous les temps y sont (pour l'indicatif). Adieu, mon cœur.

A la Môme

Turin, 18 octobre 1797.

Sans doute, ma très chère enfant, tu as fort bien deviné le sentiment qui empêche ta maman de te vanter à toi-même. Il en pourrait résulter

deux inconvénients : celui d'augmenter ton amour-propre et celui de nourrir ta paresse. Tu sens bien par toi-même qu'on est toujours porté à s'arrêter en chemin, à dire : *C'est assez* ; et c'est un grand mal. Maman voudrait donc éviter cette nonchalance, et t'animer constamment à de nouveaux efforts : mais il est bien sûr (et sûrement tu en es persuadée) qu'il n'y a personne au monde qui t'aime plus que cette bonne maman, et qui rende plus de justice aux efforts que tu fais pour être une bonne et aimable personne. Jamais tu ne fais quelque chose de bien sans qu'elle ait soin de m'en faire part ; plus tu vivras, mon cher enfant, plus tu regarderas autour de toi et plus tu verras que, nulle part, tu ne peux être mieux qu'auprès d'elle. Je te remercie de la chanson que tu m'as envoyée, et que j'ai trouvée très jolie. Je suis aussi assez content de ton style et de ton orthographe, qui se perfectionnent ; j'ai bien envie d'être auprès de toi pour y donner la dernière main. En attendant, je puis t'assurer que tu as des dispositions pour écrire purement ; ainsi, il faut les cultiver. Voilà peut-être qui va te donner de l'orgueil ; mais une autre fois je ne te parlerai que de tes défauts pour t'humilier. Tu feras fort bien, mon cher enfant, de m'écrire de temps en temps ; mais il faut laisser courir ta plume, et me dire tout ce qui te passe dans la tête. Tu as toujours quatre chapitres à traiter : tes plaisirs, tes ennuis, tes occupations et tes désirs ; avec cela on peut remplir quatre pages. Pour moi, il me suffit de quatre mots, en suivant cette même division : Mon *plaisir* serait d'être avec toi, mon *chagrin* est d'en être éloigné, mon *occupation* est de trouver les moyens de te rejoindre, et mon *désir* est d'y réussir. Adieu, mon cher enfant.

A M^{lle} Constance de Maistre

Cagliari, 13 janvier 1802.

Mon très cher enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque Dieu ne veut pas encore me donner celui de te voir. Peut-être tu ne sauras pas me lire couramment : mais tu ne manqueras pas de gens qui t'aideront à déchiffrer l'écriture de ton vieux papa. Ma chère petite Constance ! Comment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis petits bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise ? Je ne puis me consoler d'être si loin de toi. Mais prends bien garde, mon cher enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi : quand même tu ne me connais pas, je ne suis pas moins dans ce monde, et je ne t'aime pas moins que si tu ne m'avais jamais quitté. Tu dois me traiter de même, ma chère petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit tout comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue. Pour moi, je pense continuellement à toi ; et, pour y penser avec plus de plaisir, j'ai fabriqué dans ma tête une petite figure espiègle qui me semble être ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines petites fantaisies ; mais tout cela n'est rien, je sais qu'elles ne durent pas. Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout avec ta bonne maman et ta tante, qui ont tant de bontés pour toi : toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une

pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait un peu ; mais ce sont des discours de mauvaises langues, que le bon Dieu ne bénira jamais. Si tu en entends parler, tu n'as qu'à dire que les enfants gâtés réussissent toujours. Je ne veux point que tu te mettes en train pour répondre à cette lettre ; je sais que la bonne maman veut ménager ta petite taille, et elle a raison. Tu m'écriras quand tu seras plus forte ; en attendant, je suis bien aise de savoir que tu aimes beaucoup la lecture, et que tu sais ton *Télémaque* sur le bout du doigt. Je voudrais bien parler avec toi de la grotte de Calypso et de la nymphe Eucharis que j'aime bien, mais cependant pas autant que toi. Je voudrais aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau, tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah ! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte. Un bon oncle, que tu ne connais pas encore, te portera bientôt de ma part un livre qui t'amusera beaucoup : il est tout plein de belles images, et, dès qu'on t'aura expliqué comment il faut se servir du livre, tu pourras t'amuser toute seule. Adèle et Rodolphe s'en sont bien divertis ; à présent, c'est ton tour : je te le donne, et, quand tu le feuilletteras, tu ne manqueras jamais de penser à ton papa.

Ta maman, ton frère, ta sœur t'embrassent de tout leur cœur ; et moi, ma chère enfant, juge si je t'embrasse, si je te serre sur mon cœur, si je pense à toi continuellement ! Adieu, mon cœur, adieu, ma Constance. Mon Dieu ! Quand pourrai-je donc te voir !

A M^{lle} Adèle de Maistre

Cagliari, 14 décembre 1802.

Hier, ma chère enfant, j'ai reçu ta lettre du 24 octobre, et aujourd'hui celle du 14. Tu vois comme les lettres vont. Depuis longtemps, tu en aurais reçu une de moi, si j'avais su où t'écrire ; mais j'ignorais ta *destination* ; maintenant, me voilà tranquille, au moins sur ce point ; mon imagination sait où te chercher, c'est déjà beaucoup pour moi. Vraiment, ma chère amie, je voudrais te savoir un peu plus à ton aise. Ce souper à six heures, ce coucher à huit sont bien difficiles à digérer ; mais crois que cette gêne passagère ne te sera point du tout inutile. Se vaincre, se plier aux circonstances, est un devoir pour tout le monde, mais surtout pour les femmes. Si la bonne dame dont tu me parles te querelle sur une mode indifférente, dis-lui qu'elle a raison. Fais mieux encore ; parais le lendemain accoutrée différemment. Tu sais fort bien les béatitudes de l'Évangile ; mais il n'est pas défendu d'en savoir d'autres, comme, par exemple : *Heureuses les femmes douces, parce qu'elles posséderont les cœurs*. Voilà un sujet de méditation que je t'envoie, quoique tu sois dans un couvent. Quand tu sentiras que ton petit nerf impertinent se met en train, applique tout de suite ma lettre, comme on met de la mauve sur une inflammation. Mande-moi si tu fais toujours la petite statue lorsqu'il s'agit de parler, et surtout de parler italien. Je t'écrirai une autre longue lettre sur la vertu des langues. Si l'on ne t'avait pas sagement exceptée de la loi des décachètements, je me serais servi de voies détournées pour t'écrire ; je ne veux point que des profanes

viennent mettre le nez dans nos petits secrets. Je te sais bon gré des regrets que tu me témoignes, car je les crois bien sincères ; tu sais assez, de ton côté, que, loin de mes chers enfants et de celle qui les a faits, je n'ai qu'une demi-existence. Ce n'est pas que je ne sois *ici* aussi bien qu'on peut être *ici* ; mais je suis fait à la vie patriarcale : celle d'officier de garnison n'est point du tout mon fait. Je ne pense qu'à nous réunir. Quand viendra cet heureux jour ? Dieu le sait. En attendant, applique-toi bien, et tire parti de ta position. J'ai vu avec plaisir qu'il t'en avait beaucoup coûté de te séparer de ton frère ; j'en ai été d'autant plus aise que j'ai vu les mêmes sentiments très bien et très naturellement exprimés dans la lettre qu'il m'a écrite. Il faut maintenir dans cette génération l'union qui a régné dans la précédente, et qui est la meilleure chose qui se trouve sur la terre.

Pour revenir aux lettres, je suis fort content des tiennes. Le style est bon, et fait mine de se perfectionner : je *dirais*, je *ferais*, au futur, ne sont qu'une distraction ; il suffit d'être attentive. Il faut que Madame de F... te prête de nouveau *Marie de Rabutin-Chantal*. Je te déclare d'avance très solennellement qu'il me suffit que tu écrives comme elle ; je ne suis pas comme ces gens qui ne sont jamais contents.

Adieu, ma bonne Adèle. Tu sais combien je te suis attaché ; je m'occupe continuellement de toi : enfin, je suis tout à fait digne de tes bontés. Embrasse ta bonne et excellente tante Eulalie ; je veux absolument que tu fasses sa conquête, car je l'aime *notablement*. Mes honneurs aux deux autres dames. Regarde tout, ne blâme rien, aime

les aimables, fais bonne mine aux autres, et Dieu te bénisse ! Adieu, Adèle.

A la Môme

Saint-Pétersbourg, 19 octobre 1803.

Quand ta mère devrait en être jalouse, c'est par toi que je veux commencer, ma bien aimée Adèle ; je veux te remercier de ta jolie page du 3 septembre qui m'a fait un plaisir infini. Je sais bien que tu es *sotte*, que tu ne sais ni *parler*, ni *caresser* ; que tu es *cruelle*, *barbare*, *traîtresse*, etc., etc. ; n'importe, l'amour est aveugle, et cette passion de la cité d'Aoste dure toujours ; enfin, je t'épouserais si je n'étais pas marié. Tu m'as fait grand plaisir de me faire un détail de tes études. J'approuve surtout le petit cours de sphère ; et telle est ma corruption que je suis prêt à préférer les *fuseaux* dont tu me parles à ceux de la femme forte tant célébrés par Salomon. Je me figure aisément la joie que tu as goûtée, lorsque la porte de ta cage s'est ouverte, et que tu t'es trouvée de nouveau assise à cette table où il ne manque qu'une personne ; mais je t'avoue, mon très cher enfant, que je n'ai nullement été ennuyé de tes ennuis, et que rien au monde ne m'a été plus agréable que d'apprendre que tu avais su dévorer en silence tes petites *seccature*, (1) et te faire aimer de tes *saintes geôlières*. Ce monde-ci, ma chère Adèle, est une gêne perpétuelle ; et qui ne sait s'ennuyer ne sait rien. J'espère que tout ira bien, et que tu ne cesseras de croître *en*

(1) Ennuis.

grâce, en science et en sagesse, afin d'être agréable à nos yeux (c'est le style de saint Paul), et que je puisse t'embrasser avec une joie ineffable au jour de la consolation, qui arrivera bien tôt ou tard. Amen.

Pour mon fils unique. — Et mon cher petit Rodolphe, où est-il ? Qu'il vienne aussi prendre son mot. Tu ne peux pas me donner une plus douce assurance, mon cher ami, que celle de ta constante tendresse ; quoique ce soit un discours inutile, cependant je l'entends toujours avec un nouveau plaisir. Ce qui ne m'en fait pas moins, c'est d'apprendre que tu es le bon ami de ta mère, et son premier ministre au département des affaires internes. C'est là le premier devoir, mon cher enfant ; car il faut que tu me la rendes gaie et bien portante. Ce que tu me dis de Chambéry m'a serré le cœur ; je suis cependant bien aise que tu aies vu par toi-même l'effet inévitable d'un système dont nous avons eu le bonheur de te séparer entièrement. Ton âme est un papier blanc sur lequel nous n'avons point permis au diable de barbouiller, de façon que les anges ont pleine liberté d'y écrire tout ce qu'ils voudront, pourvu que tu les laisses faire. Je te recommande l'application par-dessus tout. Si tu m'aimes, si tu aimes ta mère et tes sœurs, il faut que tu aimes ta table : l'un ne peut pas aller sans l'autre. Je puis attacher ta fortune à la mienne, si tu aimes le travail ; autrement tout est perdu. Dans le naufrage universel, tu ne peux aborder que sur une feuille de papier ; c'est ton arche, prends-y garde. Je mets au premier rang une écriture belle et aisée. L'allemand est une fort bonne chose, et qui probablement te sera fort utile. Ainsi nous

nous sommes entendus à ce sujet. Adieu, mon très cher Rodolphe.

A Constance. — Je viens à toi, ma chère inconnue. Combien je suis charmé de voir ton écriture, en attendant que je puisse voir ton petit visage et le baiser tout à mon aise ! Te voilà donc grande fille, ma bonne petite Constance, tout empressée de bien faire et de t'instruire ; tu as retrouvé ta maman, ta vraie maman, et ta sœur, que tu ne connaissais pas. Tu les aimes déjà, à ce qu'on me dit, autant que si tu avais passé ta vie avec elles. C'est un bon augure pour moi ; je mourais de peur que tu n'aimasses pas assez ton vieux papa, quand tu le verrais. Aujourd'hui, j'espère que tu me traiteras comme ta maman, et qu'en moins de huit jours tu m'aimeras de tout ton cœur. En attendant, je ferai l'impossible pour t'envoyer mon portrait, afin que tu saches à quoi t'en tenir sur ma triste figure. Je te prévien cependant que tu me trouveras beaucoup plus joli garçon que dans cet abominable portrait que tu connais.

Adieu, mon petit cœur, je t'embrasse amoureusement. Parle souvent de moi avec ta maman, ton frère et ta sœur ; et quand vous êtes à table ensemble, ne manquez jamais de boire le premier coup à ma santé.

A M^{me} de Constantin, sa Sœur.

Saint-Pétersbourg, 8 (20) mai 1804.

C'est avec un vif et douloureux plaisir, ma très chère Thérésine, que j'ai reçu ton aimable épître des Charmilles, datée du 19 février ; elle est

demeurée un siècle en chemin, mais enfin je la tiens ; c'est assez, je vois que rien ne se perd. Pauvre petite *paysanne*, combien tu m'as intéressé avec tous ces détails dont je me doutais bien en gros, mais qui ont un prix particulier sous ta plume. Du milieu des palais où mon inconcevable étoile m'a conduit, mon imagination s'échappe souvent pour aller voir ta chaumière ; je suis charmé d'apprendre au moins qu'elle est à toi et que tu vis bien avec *Rose*. Je sens l'inconvénient de l'enfant gâté ; mais, que veux-tu ? il y a de tout côté et dans toutes les positions de certaines *prises* amères qu'il faut avaler en se bouchant le nez. — Tu serres mon cœur comme un citron avec ton histoire des habillements. Pauvre petite ! Je te sais gré d'attacher un certain prix à ces guenilles et de te rappeler le vieux frère qui les a portées. C'est à cette funeste époque que les garde-robes sont faites ainsi. Ne me parle pas de cette misère qui te fut remise de ma part. Si j'avais continué à vivre dans mon île, sur le même pied, tu aurais reçu bien plus de marques réelles de mon souvenir. Dame Providence ne l'a pas voulu. J'ai grandi immensément en titres, en broderies, en plumets ; mais dans ce qui pourrait embellir la Charmille, j'ai baissé. Je me flatte cependant qu'après avoir passé un détroit terrible dont il serait inutile de te détailler toutes les angoisses, je serai un peu plus à l'aise pour moi et pour les autres ; en attendant, je suis au milieu de tout ce qu'il y a de plus grand dans l'univers. Le luxe et les magnificences de ce pays ne peuvent se décrire ; nos grandeurs les plus imposantes sont ici des infiniment petits. Et si je me mettais à te raconter les prix des choses, je te ferais pâlir. Pour me borner à ce qu'il y a

de plus magnifique, une paire de souliers du bon faiseur coûte 8 roubles (le rouble vaut 3 livres 10 sous de France, environ) ; moins élégants, on les a pour 5 ; une aune de drap de France, 24 roubles ; un perruquier, le plus commun, 12 roubles ; un maître de dessin, de danse, etc., 5 roubles par *leçon*, les meilleurs, jusqu'à 8 et 10. J'ai un *noble* laquais qui prend des leçons de Français de je ne sais quel polisson qui n'en sait guère plus que lui, à un rouble la leçon : il est vrai qu'il ne s'en permet qu'une par semaine. Je lui donne, moi, 18 roubles par mois, autant à son digne collègue, 40 au valet de chambre, avec une foule de présents, sans quoi on me le vole et j'aurai un fripon. Que dis-tu de ce ménage, mon enfant ? — Et crois-tu peut-être que j'aie droit de prier un de ces *gentilshommes* de balayer ma chambre ou d'emporter ce qui peut s'y trouver de trop ? Point du tout, ma très chère. Je ne les garderais pas deux jours si je me donnais de telles libertés : c'est le Moujik (le Paysan) qui est chargé de cette besogne, et qui dort la nuit à la porte, étendu à terre comme un chien ; le mien, *qui ne se refuse rien*, dort sur une table ; avec cela, un cocher, un postillon et quatre chevaux. On ne peut se présenter avec deux. Note bien que tout ce train est celui d'un pauvre homme : il n'est supportable que parce qu'on connaît ma position et celle de celui qui m'envoie ; autrement, il faudrait partir. Le ministre, pour vivre en ministre, doit dépenser de 35 à 40 mille roubles. Avec 25, il faut qu'il vive très sagement et ne s'avise pas de donner ce qu'on appelle des fêtes. Je suis lancé dans cet immense tourbillon, où l'on me comble de bontés. J'ai déjà soupé quelquefois chez l'Impératrice Mère, et chez l'Empereur ;

rien ne ressemble plus à la Charmille, je t'assure : cinq cents couverts sur je ne sais combien de tables rondes et toutes égales ; tous les vins, tous les fruits ; enfin toutes les tables chargées de fleurs naturelles, *ici, et au mois de janvier, etc.* Je suis là très philosophiquement, ma bonne Thérésine, pensant sans cesse à François Brassard, à l'abbé Latoux, à la rue Macornet, et à l'auberge de la Porraz. Quel sort ! Quelle étoile ! C'est alors surtout que je voyage à la Charmille : rends-moi la pareille, ma chère amie. Quand tu manges la soupe des proscrits, pense un peu à ton illustre frère qui cherche et cherchera peut-être toujours un morceau de pain pour son fils. J'avais la fureur de voir de belles choses : à cet égard au moins, je suis bien satisfait. Je remercie tendrement la douce Camille qui veut bien se souvenir de son vieux *Quinquin*. Pour moi je ne la reconnaitrais plus : je ne sais quel pressentiment me dit que je ne verrai plus rien de tout cela, mais mon cœur sera toujours à vous, mes bons amis. Je sais bien que vous me payez de retour. Célébrez-moi toujours à la Charmille, avec le bon jardinier que j'embrasse étroitement. Je vous recommande l'un à l'autre et je vous donne ma bénédiction de patriarche. Adieu mille fois, ma très chère Thérésine ; je serai toujours enchanté de voir ton écriture.

Tout à toi.

A M^{lle} Adèle de Maistre

Saint-Pétersbourg, 12 août 1804.

Tu dis donc, ma chère Adèle, que tu aimes extrêmement mes lettres ? Tant pis pour toi, ma

chère enfant ; car lorsqu'une petite fille aime les lettres d'un homme, c'est marque presque infail-
lible, qu'elle aime aussi l'homme. Ainsi, te voilà
à peu près convaincue d'une bonne inclination
pour un vieux radoteur de cinquante ans, ce qui
est bien, sauf respect, l'excès du ridicule. Au
demeurant, tout le monde a ses faibles ; que ceci
demeure entre nous. Je suis tout à fait piqué
qu'on t'ait volé en France cette lettre du mois
d'avril ; il ne tiendrait qu'à moi de te la répéter
presque toute ; mais il me semble qu'il y a de la
bassesse à se répéter ainsi. Je me contente de
commencer et de finir à peu près de la même
manière, afin que tu ne perdes pas entièrement
toutes les douceurs que je te disais. Le mal est,
bel idol mio, que l'empire français est instruit de
notre intrigue, au moyen de cette lettre sup-
primée...

Où te cacher ? Va-t'en dans la nuit infernale !

Non, mon cher enfant, reste pour me tenir
compagnie. Tu verras que cette inclination, quoi-
que très affichée, ne t'empêchera point de te
marier.

J'ai été enchanté des progrès que tu fais dans
le dessin et de ton goût pour les belles choses ;
mais j'ai, sur tout cela, une terrible nouvelle à
te donner : c'est qu'il faut t'arrêter, et consacrer
une grande partie de ton temps à l'oisiveté ; ta
santé l'exige absolument. Je te conjure donc, mon
cher enfant, de faire tes efforts pour devenir
sotte, au moins jusqu'à un certain point. Il faut
te jeter chaque jour dans le fauteuil douillet de
l'ignorance, en répétant, si tu veux, pour t'encou-
rager, un adage de notre amie commune, feu

madame la marquise de Sévigné : *Bella cosa far niente*. Autrement, tu t'effileras, et tu ne seras plus qu'un petit bâton raisonnable, raisonnant ou raisonneur, ce qui me fâcherait beaucoup. J'ai dit le surplus à ta mère ; ne prends pas ceci pour un badinage : l'excès d'application pourrait te faire beaucoup de mal. Je me recommande à mon ami Rodolphe pour te faire la leçon sur cet article ; c'est lui qui possède le plus grand moyen de conviction, je veux dire la persuasion. J'ai peur, entre nous, que ceci soit un peu impertinent ; excuse-moi auprès de lui comme tu pourras.

Parlons encore un peu de littérature. Tu me cites un beau passage *sur* Homère : pour te payer, je t'en cite un d'Homère. Un Athénien, qui vit pour la première fois le fameux Jupiter de Phidias, dit à l'artiste, dans un accès d'enthousiasme : « Où donc as-tu vu Jupiter, homme étonnant ? es-tu monté sur l'Olympe ? » Phidias répondit : « Je l'ai vu dans ces quatre vers d'Homère :

« *Il dit ; et le froncement de son noir sourcil
« annonça ses volontés. Sa chevelure parfumée
« d'ambrosie s'agita sur la tête de l'immortel,
« et, d'un signe de cette tête, il ébranla l'immense
« Olympe. »*

Et toi, mon cher enfant, peux-tu l'apercevoir dans cette traduction ? A propos, as-tu lu l'*Iliade* et l'*Odyssée* ? Il faut les lire, à cause de leur célébrité, et parce qu'il est impossible d'ouvrir un livre où l'on ne trouve quelque allusion à ces sublimes balivernes. Il y a trente mille traductions d'Homère ; il faut lire celle de Bitaubé, qui n'est guère plus rare que l'Almanach. Je loue beaucoup ton goût pour la Tasse ; cependant, l'inexorable jugé du dix-septième siècle a dit : « *Clinquant du*

Tasse, or de Virgile. » Un homme comme Boileau peut bien avoir tort, mais jamais *tout à fait* tort. Il est certain que le style du Tasse n'est pas toujours au niveau de ses conceptions ; qu'il est souvent recherché, affecté ; qu'il manque en mille endroits la simplicité et le naturel antiques. Relis, par exemple, le discours de Renaud à sa petite sorcière, lorsqu'il tient le miroir (*strano arnese*) dans le jardin enchanté :

Ce n'est que jeux de mots, affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Nondimeno (1), la *Jérusalem délivrée* sera toujours un des grands chefs-d'œuvre du génie moderne ; mais à présent que tu l'entends à fond, je voudrais la relire avec toi *en esprit de critique*.

Après un froid ridicule, qui nous a fait chauffer au mois de juillet, nous avons passé presque subitement à une forte chaleur de près de 30 degrés ; mais ce n'est qu'un éclair. J'ai eu le temps cependant de me baigner dans la Néva aussi à mon aise que dans le bel *Eridan*. Avant la fin de novembre, je passerai sur le même endroit en carrosse à quatre chevaux, et l'on y fera l'exercice. Au milieu de toutes les *phases* de la nature et de la politique, je ne cesse de vous regretter, mes bons amis. Je n'ai qu'une demi-vie, toujours il me manque quelque chose ; mais je ne vous l'aurai jamais assez répété : *c'est pour vous que je me passe de vous*. Adieu, mon très cher enfant, raconte-moi toujours tes pensées et tes occupations. Soigne ta santé scrupuleusement, ne *me* fais point mal à *ta* poitrine. Conserve *ta bête* : ton oncle t'a fait comprendre suffisamment l'importance de cet

(1) Néanmoins.

animal. Ne t'avise pas de donner dans le découragement, tout ira bien. Adieu encore, ma chère Adèle. Si tu rencontres ta mère quelque part, dis-lui qu'elle a fort bien fait de te faire, et, pour sa peine, embrasse-la de ma part.

A la Môme

Saint-Pétersbourg, 26 décembre 1804.

Voici, je crois, ma très chère enfant, le premier sermon que je t'aurai adressé de ma vie ; et encore il te fait honneur, puisqu'il ne roulera guère que sur l'excès du bien. Je suis enchanté de ton goût pour la lecture, et, jusqu'à présent, je n'avais pas fait grande attention au dégoût qui en résulte pour les ouvrages de ton sexe ; mais comme tu as déjà bâti d'assez bons fondements, et que je crains que tu ne sois entraînée trop loin, je veux te dire ma pensée sur ce point important, d'autant plus que, par certaines choses qui me sont revenues par ricochet, je vois que certains gens commencent à raisonner sur tes goûts.

Tu as probablement lu dans la *Bible*, ma chère Adèle : « *La femme forte entreprend les ouvrages les plus pénibles, et ses doigts ont pris le fuseau.* » Mais que diras-tu de Fénelon, qui décide avec toute sa douceur : « *La femme forte file, se cache, obéit, et se tait.* » Voici une autorité qui ressemble fort peu aux précédentes, mais qui a bien son prix cependant : c'est celle de Molière, qui a fait une comédie, intitulée *les Femmes savantes*. Crois-tu que ce grand comique, ce juge infailible des ridicules, eût traité ce sujet, s'il n'avait pas reconnu que le titre de femme savante est, en

effet, un ridicule ? Le plus grand défaut pour une femme, mon cher enfant, *c'est d'être homme*. Pour écarter jusqu'à l'idée de cette prétention défavorable, il faut absolument obéir à Salomon, à Fénelon, et à Molière ; ce trio est infailible. Garde-toi bien d'envisager les ouvrages de ton sexe du côté de l'utilité matérielle, qui n'est rien ; ils servent à prouver que tu es femme et que tu te tiens pour telle, et c'est beaucoup. Il y a d'ailleurs dans ce genre d'occupation une coquetterie très fine et très innocente. En te voyant coudre avec ferveur, on dira : « Croiriez-vous que cette jeune demoiselle lit Klopstock et le Tasse ? » Et lorsqu'on te verra lire Klopstock et le Tasse, on dira : « Croiriez-vous que cette demoiselle coud à merveille ? » Partant, ma fille, prie ta mère, qui est si généreuse, de t'acheter une jolie quenouille, un joli fuseau ; mouille délicatement le bout de ton doigt, et puis vrrr ! et tu me diras *comment les choses tournent*.

Tu penses bien, ma chère Adèle, que je ne suis pas ami de l'ignorance ; mais dans toutes les choses il y a un milieu qu'il faut savoir saisir : le goût et l'instruction, voilà le domaine des femmes. Elles ne doivent point chercher à s'élever jusqu'à la science, ni laisser croire qu'elles en ont la prétention (ce qui revient au même quant à l'effet) ; et à l'égard même de l'instruction qui leur appartient, il y a beaucoup de mesure à garder : une dame, et plus encore une demoiselle, peuvent bien la laisser apercevoir, mais jamais la montrer.

Voilà, ma bonne Adèle, ce que j'avais à te dire sur ce chapitre important ; et j'attends de ton bon sens, de ta volonté ferme et de ta tendresse pour moi, que tu me donneras pleine satisfaction.

Je suis parfaitement content de toi, mon cher enfant ; je m'occupe de toi jour et nuit, imaginant ce qui peut perfectionner ton caractère : c'est dans cet esprit que je t'adresse ce petit sermon paternel. Ainsi, garde-toi de prendre des instructions pour des reproches.

A M^{me} la Comtesse Trissino, née Ghillino

Saint-Pétersbourg, 26 mars 1805.

C'est par ma faute, Madame la Comtesse, c'est par ma faute, et c'est par ma très grande faute. Chaque jour je me disais : Chien de paresseux, sais-tu ce qui arrivera ? Un beau jour, tu verras arriver une lettre de cette aimable Comtesse qui te préviendra, et tu mourras de honte. J'ai parfaitement deviné. La lettre est arrivée, et me voilà tout honteux. Maintenant que je vous ai fait ma confession, écoutez mes excuses, Madame. Il y a dans mon pays un proverbe plein de sens qui dit : *J'ai tant d'affaires, que je vais me coucher*. C'est précisément ce qui m'arrive. J'ai tant d'affaires, que je vais me coucher, ou, si vous voulez la vérité, comme en confession, j'ai tant d'affaires, que je n'en fais qu'une. *Il n'est pas bon à l'homme d'être seul*, dit la Bible ; je m'en aperçois trop. Je suis seul, et la plus juste délicatesse m'empêche de demander des aides. Je plie sous le faix, d'autant plus que c'est ici un devoir de conscience de perdre la moitié de la journée, et qu'on passe une grande partie de la vie en carrosse. Ne pouvant plus écrire à tout le monde, je me suis mis à n'écrire à personne, excepté à ma femme et à mes enfants. En m'excusant ainsi, Madame la

Comtesse, je ne continue pas moins à me frapper la poitrine, car j'ai eu grand tort de ne pas faire une distinction en faveur d'une personne que je distingue autant. Je ne puis vous décrire le plaisir avec lequel j'ai vu arriver votre lettre, quoiqu'elle dût m'apporter quelques remords. Comment donc ! Elle se souvient toujours de moi, de moi, qui le mérite si peu ! Croyez, Madame la Comtesse, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis à vos aimables gronderies ; je veux cependant ne plus les mériter.

Vous me demandez, Madame, ce que je dis de tout ce qui se passe. N'avez-vous jamais lu dans une fameuse comédie française : « *Pour moi, je ne sais qu'en dire, voilà ma manière de penser.* » Et moi, Madame, je pense précisément comme le divin Brid'oison ; c'est l'avis le plus sûr ; en s'y tenant *merdicus*, on se moque de la critique. Je voudrais bien rire avec le docteur de ses aimables compatriotes. Il faut avouer qu'en comparant ce qu'ils ont promis au monde avec ce qu'ils ont obtenu, on les trouve de fort jolis personnages ! Vivent la liberté et l'égalité ! Mais surtout : Vivent les droits de l'homme ! qui sont bien, je vous l'assure, la plus belle chose du monde, après les droits de la femme, que je vénère infiniment, et que j'ai tirés au clair depuis longtemps. Attaquez-moi seulement sur ce chapitre : vous verrez si je suis profond.

Mille et mille grâces, Madame la Comtesse, des nouvelles que vous m'avez données. Toutes les fois qu'il se passera près de vous quelque chose d'un peu éclatant, vous m'obligerez toujours beaucoup de m'en faire part ; mais si vous laissez passer un courrier, les gazettes vous préviendront toujours. Il y a de l'artifice dans cette observation.

Que voulez-vous ? L'égoïsme et l'intérêt se fourrent partout.

Si j'en juge d'après votre bonté, qui m'est si connue, Madame la Comtesse, vous me reprocheriez formellement de terminer une lettre sans vous parler de moi. Je commence par me débarrasser de ce qu'il y a de désagréable dans mon histoire. Il m'est arrivé un grand malheur, Madame. Vous rappelleriez-vous, par hasard, de m'avoir vu une opale de Vicence montée en bague, qui contenait une goutte d'eau ? Cette goutte d'eau a beaucoup fait parler ici ; on me disait : « *Cela n'est pas naturel*. Oui ! Non ! » Enfin, on n'en finissait pas. On voulait même m'engager à dessertir la bague pour faire l'essai ; moi, je n'avais jamais voulu m'y prêter, et j'avais toujours beaucoup d'amour pour ma bague. Un beau jour, il me prend la fantaisie de la regarder à la lumière. Adieu, goutte ! — Elle a disparu. — Comment ! Par où ? Ma foi, je n'en sais rien ; le fait est qu'elle a disparu. J'ai versé des torrents de larmes ; et, quoique ma bague ait perdu toutes ses grâces par cette foudroyante évaporation, je n'ai pas eu la force de m'en séparer. Je la porte toujours très honorablement.

Voilà, Madame la Comtesse, ce qui m'est arrivé de plus remarquable dans le genre triste. Le chapitre du bonheur n'est malheureusement pas saillant : néanmoins il est passable. Le climat (chose étrange !) me convient extrêmement. Je suis certainement le seul être humain, vivant en Russie, qui ait passé deux hivers sans bottes et sans chapeau. Je vis dans une parfaite liberté ; le Souverain est adorable, non point en style d'épître dédicatoire, mais en style de lettre confidentielle. Enfin, Madame, je n'aurais nullement à me plain-

dre de mon sort, s'il ne me manquait pas deux petits articles : ma famille, et quarante mille roubles de rente.

Je voudrais bien répondre aux questions que votre amitié m'adresse sur mes espérances, mais je vois qu'il ne me reste plus assez de papier. Qu'il vous suffise de savoir, Madame, que l'espérance est, ainsi que nous l'enseigne le catéchisme, une vertu indispensable pour le salut, tout comme la foi et la charité. — Ai-je tout dit ? Non. Il faut que je vous gronde sur l'épithète d'*insipide* que vous osez donner à vos lettres. C'est une horreur. Je vous ai recommandé la langue italienne, précisément dans l'espérance d'y gagner quelques lignes, même quelques syllabes. Voyez, Madame, comme vos lettres sont insipides pour moi ! — Mais vous savez bien ce qu'il en est, dans votre conscience. Adieu, Madame la Comtesse. Ne m'effacez jamais de la liste de vos amis, malgré le temps et l'absence, et croyez que je mériterai constamment ce titre, lors même qu'il m'arrivera d'être paresseux. Adieu. Comment pourrai-je jamais reconnaître les politesses dont vous m'avez comblé ? Ma mémoire me reporte sans cesse vers cette époque malheureusement trop courte, et ma reconnaissance est aussi fraîche que le jour où je quittai Rome.

A M^{me} la Baronne de Pont, à Vienne

Saint-Pétersbourg, 17 (29) mai 1805.

Oui sans doute, Madame la Baronne, je suis bête ; pas assez cependant pour n'avoir pas compris depuis longtemps ce que c'est que *le frère*

et la sœur ; vous avez dû le voir par ma lettre du 18 (30) mars, que vous avez certainement reçue depuis longtemps. Ce qui m'avait tenu dans le doute assez longtemps, c'est que, n'étant informé de rien et ne m'informant de rien, j'avais pris tout uniment Monsieur et Madame pour deux époux, de manière que *votre frère et votre sœur* étaient pour moi une énigme parfaite. En vous voyant revenir souvent sur ce sujet, je n'ai pu m'empêcher de soupçonner qu'il avait été question de moi dans ces hautes régions. Dans ce cas, ils ont bien de la bonté ou bien de la malice, s'ils ont daigné songer à moi qui ne songeais jamais à eux. J'ai passé comme une hirondelle, sans me percher un instant. Je n'ai rien dit à personne ; j'ai mangé ma soupe au coin de la table, comme un échappé de l'Académie. Que me veut-on, bon Dieu ? Comment y aurait-il de la place pour moi dans ces têtes *remplies de si grandes choses* ? J'ai bien reconnu l'inquiétude de l'amitié dans les avis que vous m'adressez en si bon style ; mais croyez-moi, Madame la Baronne, il n'est plus temps ; à mon âge on ne change pas de caractère, ou, pour mieux dire, on n'en change jamais. J'ai, sur l'article de la prudence, des idées particulières (bonnes ou mauvaises) qui m'ont toujours dirigé. J'ai vu dans ma vie plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence. Je contemple sur le grand théâtre du monde, ou sur le théâtre de la société, ces grands héros de la dissimulation : en vérité, je ne voudrais pas de leur succès, pas plus que de leur moralité. Je fais consister *la* prudence, ou *ma* prudence, bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer. Si vous

veniez à toucher ma poche par hasard, je n'en serais nullement inquiet, car vous ne sentiriez que mon mouchoir, ma lorgnette et mon portefeuille : si je portais un poignard ou un pistolet de poche, il en serait autrement. — Je tiens donc mes poches nettes, mais je les tourne volontiers. *Ne croyez, me dites-vous, à aucun cœur environnant.* Dieu m'en garde, Madame la Baronne ! je n'ai pas besoin d'être averti sur ce point. Mais vous allez en conclure qu'il faut donc me taire scrupuleusement devant *ces cœurs environnants.* Ah ! pas du tout ; je continuerai toujours à dire ce qui me paraît bon et juste, sans me gêner le moins du monde. *C'est par là que je vauz, si je vauz quelque chose.* Un des membres les plus distingués de notre diplomatie disait un jour : *Le Comte de Maistre est bien heureux ; il dit ce qu'il veut, et ne dit pas d'imprudences.* Vous ne sauriez croire combien j'ai été sensible à cet éloge. Vous me dites encore : « *Sachez vous ennuyer, n'apprenez à lire à personne,* etc. » Hélas ! Madame la Baronne, c'est ce qu'on me dit depuis mon enfance, et toujours j'ai fait mon chemin à travers les orages, étonnant beaucoup les spectateurs qui me voyaient dormir tranquille. J'ai dit, j'ai fait des choses, dans ma vie, capables de perdre cinq ou six hommes publics. On s'est fâché ; on a dit tout ce que vous avez pu entendre — et je suis toujours debout, n'ayant, de plus, cessé de monter au milieu des obstacles qui me froissaient. Tout caractère a ses inconvénients. Croyez-vous que je ne sache pas que je bâille quand on m'ennuie ; qu'un certain sourire mécanique dit quelquefois : *Vous dites une bêtise ;* qu'il y a dans ma manière de parler quelque chose d'original, de *vibrante,* comme disent les Italiens, et de tranchant, qui,

dans les moments surtout de chaleur ou d'inadvertance, a l'air d'annoncer un certain despotisme d'opinion auquel je n'ai pas plus de droit que tout autre homme, etc. ? Je sais tout cela, Madame : chassez le naturel, il revient au galop. Tirons donc parti du nôtre, mais ne cherchons pas à le changer. Ce qui soit dit cependant avec la réserve nécessaire ; car il est toujours bon de se surveiller, et quand on n'éviterait qu'une faute en dix ans, ce serait quelque chose. Si je vous faisais sentir la main *cachée* qui me conduit *visiblement*, sans que je m'en mêle, vous approuveriez l'espèce de fatalisme raisonnable que j'ai adopté. Je serais bien fou de m'occuper de mes affaires, puisqu'on les fait sans moi bien mieux que moi. Je voudrais savoir au reste, Madame la Baronne, si l'on vous a dit le pour et le contre, comme doivent faire tous les bons *mémoires*. Puisqu'on a la bonté, à mon grand étonnement, de parler de moi si loin, on pourrait donc vous avoir récité quelques succès assez flatteurs. Je joins ici un petit billet doux dont je vous prie expressément de ne pas donner copie, et je termine par là, mourant déjà de honte d'avoir fait une grande mortelle lettre, toute sur moi.

Je voulais encore vous parler de romans, de littérature, de mes espérances, des vôtres, de ceci, de cela, et d'autres choses encore ; mais il n'y a plus moyen aujourd'hui. Adieu mille fois, Madame la Baronne ; mille tendres remerciements pour l'obligeante sollicitude que vous me témoignez. Ma reconnaissance sur ce point est sans bornes. Souvenez-vous cependant que les avis trop généraux sont à peu près inutiles. Si vous aviez la bonté de me dire : *Dans tel endroit où vous devez passer à telle heure, il y a un serpent*, vous pour-

riez m'être très utile ; mais si vous me dites en général : *N'oubliez pas qu'il y a des serpents dans le monde*, vous me ferez à peine regarder devant moi. Adieu encore. Je vous répète du fond du cœur mes félicitations au sujet de votre aimable fils. Tout à vous, Madame.

Au Roi de Sardaigne

Décembre 1805 — Janvier 1806.

Buonaparte avait une extrême envie de s'aboucher aussi avec l'empereur Alexandre déjà avant la bataille ; il lui avait fait des avances que j'aurai l'honneur de faire connaître à Votre Majesté par une communication à part, car je crains que la multitude des objets ne jette de l'embarras dans ma narration.

Après le combat, son aide de camp Savary, qui avait été porteur des premières paroles, retourna auprès de l'empereur pour lui demander une entrevue. L'empereur ne jugea point à propos d'accepter la proposition ; il dit à Savary qu'il envoyait le prince Pierre de Dolgorouky, auquel le chef de la nation française pourrait parler comme à l'empereur lui-même. Buonaparte reçut le prince en plein champ et environné de sa garde ; au moment où le Russe approcha, Napoléon fit un signe impératif, s'il n'était pas impérial, qui fit écarter sa garde. On entra en conversation. Le prince lui dit que son maître ne pouvait concevoir quel pourrait être l'objet de l'entrevue proposée.

« C'est la paix », dit Buonaparte ; « je ne conçois pas pourquoi votre maître ne veut pas s'entendre

avec moi, je ne demande qu'à le voir et à lui présenter une feuille blanche signée : Napoléon, sur laquelle il écrira lui-même les conditions de la paix. »

À ces beaux discours, il se mêla cependant quelques grains de jactance ; il dit *que ce serait peut être au vainqueur à dicter des lois, mais que cependant, etc.* Le prince Dolgorouky répliqua que les intentions de Sa Majesté Impériale étant connues, elle ne voyait pas la nécessité d'une entrevue. Quelques personnes ont vu dans ces démarches de Buonaparte un piège tendu à l'empereur de Russie pour l'engager dans quelque démarche précipitée et se donner au moins le plaisir de faire écrire dans les gazettes françaises, *que l'empereur de Russie s'était rendu chez celui des Français.* Je crois bien que l'intention de Buonaparte était de tirer partie de l'entrevue, si elle avait été accordée : rien de plus naturel ; mais je crois aussi qu'il eût été moins difficile qu'on le croit sur les questions qu'on aurait pu proposer... Je ne doute pas un moment qu'il ne se fût rendu lui-même chez l'empereur de Russie ou qu'il n'eût fait volontiers la moitié du chemin. Cette représentation entrerait dans ses vues et sûrement il n'aurait pas été fâché d'en finir d'une manière sûre et honorable. Mais enfin l'empereur n'a pas voulu de cette conversation, ni faire dans cette circonstance d'autres propositions. Il est, du reste, le prince le plus fait pour adresser la parole à l'heureux usurpateur. Il n'y a entre eux aucune aigreur de caractère, de circonstance ou de nation. La puissance d'Alexandre, ses vertus personnelles et la loyauté de sa conduite font une grande impression sur l'esprit des Français et en particulier sur celui de Buonaparte,

qui affecte même à son égard des procédés chevaleresques. Savary dit à l'empereur, après la bataille, les choses les plus délicates : entre autres, *que les Français ne l'avaient jamais perdu de vue pendant la bataille ; qu'il avait changé deux fois de cheval et qu'à tel moment et à tel endroit il montait un cheval bai.* (Vrai ou faux, on ne peut rien dire de plus agréable.) L'empereur, ayant trouvé le soir sur son chemin sept officiers français qu'on menait prisonniers, leur rendit sur le champ la liberté ; et Buonaparte, piqué d'honneur, a renvoyé tous les prisonniers. Le fait est sûr quant aux officiers ; mais je ne puis assurer si la courtoisie s'est étendue, comme on l'assure, jusqu'aux soldats.

A Monseigneur de la Fare

Saint-Pétersbourg, 13 (25) mai 1806.

MONSEIGNEUR,

Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir ; puis il agit. Sperabamus ! — Ces paroles sont tirées d'un panégyrique de Saint-André par Bossuet, dont il ne nous reste qu'un fragment. Je vous avoue, Monseigneur, que depuis la bataille d'Austerlitz, j'ai tout oublié excepté ce passage ; je vis, en répétant avec ce grand homme : *Sperabamus.* Ce n'est pas qu'il n'y ait des choses qui m'embarrassent, comme le sacre et les inconcevables mariages que nous avons vus : il y a dans ces deux choses des signes de durée qui peuvent inquiéter ; mais, quant au

sacre, on peut n'y voir qu'un crime de plus pour celui qui força, et une faute capitale pour celui qui se laissa forcer ; et quant aux mariages voyons ce qui s'est passé depuis longtemps en Allemagne, et nous serons autorisés à ne les considérer que comme des peines très justement infligées. Nous savons, vous et moi, Monseigneur, que les exploits anti-chrétiens de la Bavière devaient absolument être récompensés d'une manière visible ; et que dites-vous, s'il vous plaît, du voyage de Pie VI à Vienne, des insolences de Kaunitz et de la brochure Autrichienne *Qu'est-ce que le Pape ?* Un certain doigt qui écrivait jadis sur une certaine muraille a écrit sur le revers de cette belle page : *Qu'est-ce que l'Empereur d'Autriche ?* — La foule riait sans doute de ces observations ; laissons-la rire, Monseigneur ; et, quant à nous, admirons toujours la *haute justice*. On ne cesse de rabâcher, depuis qu'on rabâche dans ce monde, sur le vice heureux et la vertu malheureuse : c'est la grande ritournelle de tous les raisonneurs, et les moralistes les plus graves accordent la proposition pour se jeter uniquement sur les peines et les récompenses de l'autre vie. Je ne veux point effacer, comme vous pensez bien, cette réponse péremptoire : mais croyez, Monseigneur, qu'on se dépêche infiniment trop d'accorder la chose, et que la justice se fait temporellement beaucoup mieux qu'on ne croit. Que les hommes ont la vue courte ! Ils voient un brigand avec ses poches pleines de bijoux qu'il a volés : *Qu'il est riche*, disent-ils, *qu'il est heureux* ! Oui, mais l'année prochaine il sera roué. On raisonne tout aussi bien en politique. Si l'on voit Frédéric II voler des provinces, se moquer du droit des gens, écrire contre *l'Infâme*, etc., on ne manque pas de dire : Vous voyez à quoi sert la justice ! Tout

réussit à ce sublime disciple de Machiavel, qui réfutera ensuite Machiavel pour se divertir. Fort bien, mes frères ! Mais que diriez-vous si l'on vous révélait que dans 50 ans (une seconde de la vie des empires) le nom de Prussien sera une insulte grave, que la Prusse sera haïe et méprisée, même de ses amis (ceci n'est pas tout à fait un calembour) et que ce bel empire finira par..., etc. Il y a longtemps, Monseigneur, que je roule dans ma tête certains dialogues sur la Providence, où je ferais voir assez clairement, je pense, que toutes ces plaintes tant rebattues de l'impunité du crime ne sont que des ignorances ou des sophismes. Malheureusement, je suis atteint d'une fécondité stérile qui ne cesse d'imaginer sans exécuter. En vérité, c'est une maladie honteuse. — C'en est peut-être une autre de s'aviser, comme je fais, d'envoyer un sermon à un Évêque. Pardon, Monseigneur : c'est ma plume qui fait des étourderies : *Calamus scribæ velociter scribentis*. De quoi parler d'ailleurs, dans ce moment, si l'on ne parle pas de la Providence ? — Il faut cependant consacrer au moins la fin de la page à l'amitié ! Il n'en est pas pour moi de plus précieuse que la vôtre, Monseigneur ; je vous ai suivi de l'œil, je vous ai plaint, je vous ai entendu. Je ne vous dis rien de moi : je suis malade, comme vous, autant que vous. — *Sperabamus*.

Agréer mon éternel attachement.

A M^{me} de Saint-Réal

Saint-Pétersbourg, 1806.

...La ville est pleine de Juifs. Le commerce est exclusivement entre leurs mains, ainsi que les

grandes entreprises. Trois de ces Messieurs chargés des approvisionnements de l'armée sont arrivés ici avec 5.000.000 de roubles en lettres de change. Ils ont séduit un jeune homme de 25 ans, nommé *Stepanof*, Secrétaire de confiance dans la Chancellerie des guerres, présidée par le Comte de Lieven, et ils en ont obtenu le plan de la campagne qui vient de commencer. Mais le Juif qui tenait le plan est parti tout seul, apparemment pour en obtenir seul le prix en beaux *Napoléons* sonnants. L'un des deux autres, piqué de ce tour, et mené par le grand machiniste, comme toutes les autres marionnettes humaines, s'en est allé droit à la Cour et a dit qu'il voulait parler à l'Empereur. On s'est moqué de lui, il a insisté : l'Empereur lui a envoyé le général Ouwarof, son principal aide de camp, auquel le juif a conté toute l'histoire. L'affaire était sérieuse, le Juif a été admis et a, de nouveau, tout raconté. Tout de suite, on a fait partir un courrier avec la célérité russe, et le scélérat porteur de l'inestimable papier a été saisi à Riga et ramené ici. Le procès n'a pas été long. *Stepanof* est un homme comme il faut, qui a des talents, et qui avait quelquefois l'honneur de voir S. M. I. ; l'Empereur lui a fait grâce de la mort, du knout et de la marque. Il ne restait que la dégradation et la Sibérie. Vendredi, 5 de ce mois (n. s.), nous avons vu ce misérable traverser la ville à pied, au milieu de deux détachements de fantassins, et suivi immédiatement d'un soldat qui portait l'épée du coupable. Arrivé au lieu des exécutions, on l'a fait monter sur un échafaud, où on lui a fait la lecture de l'Ukase impérial qui lui faisait grâce de la mort et du knout. Il a joint les mains et les a levées au ciel en criant à haute voix : *Mon Dieu, qu'ai-je fait ?*

Alors le bourreau, recevant l'épée des mains du soldat, l'a rompue sur la tête du criminel qui, tout de suite, est descendu dans le fatal *Kitbik* (espèce de traîneau) qui l'emmena pour la vie en Sibérie. La procédure n'a pas établi la somme qu'il a reçue : les uns disent 4.000, les autres 5.000 ducats (2.000 ou 2.500 louis). Ce qui fait trembler, c'est que ces trois bons Israélites étaient aussi fournisseurs l'année dernière ; et qui peut douter qu'ils n'aient pas fait alors tout ce qu'ils voulaient faire aujourd'hui ?

Les deux Juifs coupables n'ont pas encore subi leur jugement, mais ils n'auront aucune grâce. Ils recevront le knout, ils auront les narines arrachées, seront marqués au front, et du reste envoyés, s'ils survivent au supplice, en Sibérie pour y travailler aux mines, comme Stepanof, pendant leur vie.

La sagesse de l'Empereur n'a pas encore prononcé sur le Juif délateur. Il a rendu un grand service, mais par un motif bien méprisable, et pour peu que ce coquin soit récompensé, il le sera trop : c'est précisément ce qui fait balancer S. M.

N'as-tu point envie de savoir, par hasard, ce que c'est que cet épouvantable supplice du *knout* ? Ce mot ne signifie essentiellement, dans la langue russe, que *fouet*. Dans la main des bourreaux, c'est un fouet particulier, composé d'un manche assez court, d'une première lanière de cuir, et d'une seconde un peu plus longue formée avec la peau extrêmement épaisse d'un certain poisson, bouillie et apprêtée dans l'huile. Le coupable, nu jusqu'à la ceinture, est attaché sur une planche inclinée. Le bourreau, placé derrière à une certaine distance, lève le knout qu'il tient à deux

mains, fait une espèce de saut en s'approchant du patient et lui décharge un coup sur le dos en commençant par le haut ; il recule et frappe un second coup, précisément à côté, sans jamais se tromper. Chaque coup fait voler en l'air le sang et les chairs, et bientôt le malheureux n'est plus qu'un squelette sanglant, une espèce de dissection vivante,

Triste objet où des Dieux triomphe la colère.

On dit qu'un Cosaque a reçu 500 coups et n'est mort que huit jours après ; mais la chose me paraît incroyable. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si le bourreau veut, il peut tuer en très peu de coups. Il y a sur cela une infinité de règles et de nuances. Souvent les roubles ramollissent les bras de l'exécuteur, et, dernièrement, nous avons vu un assassin, qui avait reçu cent coups, se rhabiller lui-même et monter sans aide sur son traîneau. Pour éviter la gangrène après l'exécution, on les frotte avec un tampon imbibé de très forte eau-de-vie. L'idée de ce remède fait grincer les dents. J'oubliais de te dire que d'abord, après l'exécution, on les marque sur le front avec un fer composé de mille pointes qui font mille piqûres qu'on frotte avec de la poudre à canon réduite en poussière, ce qui fait une marque ineffaçable : ensuite, on leur arrache les deux narines, avec des tenailles, et peu de jours après ces douces opérations, ils partent pour la Sibérie. Il n'est pas rare d'en voir qui sont en état de supporter le voyage deux ou trois jours après, et même le lendemain ; d'autres meurent dans le même temps.

L'Impératrice Elisabeth ayant aboli la peine de mort, on se contente de ces gentilleses.

Que dis-tu de ma plume qui t'écrit ces élégances ? Mais à quoi servirait donc, ma chère petite sœur, d'avoir un frère en Russie, si l'on ne savait pas à fond ce que c'est que le knout ? Une autre fois, je te raconterai ce que c'est qu'un mariage. C'est une cérémonie bien différente, et il y a bien moins de sang. J'en ai vu un, l'autre jour, que j'ai trouvé fort beau.

Rodolphe, qui griffonne du russe à côté de moi, te présente ses hommages. Il est dans l'esclavon jusqu'aux oreilles. Hélas ! je ne l'avais pas fait pour cela ; mais qui sait si ce ne sera pas pour son bonheur ! Il me semble que j'en ai fait un très honnête petit homme. Demande à ton mari ce que veut dire : *Fortunam ex aliis* (car ceci passe la réception du *Malade imaginaire*). Adieu donc, ma très chère petite sœur ; renouvelle à la Baronne ma *respectueuse servitude*. Prends bien garde à ce que je t'ai dit sur le Docteur de Magdebourg pendant que je me proteste ton éternel ami et bon frère.

Xavier bat la campagne. Pour les lettres, il est pire que Rodolphe. Il s'est rejeté dans les paysages à l'huile et il enfante des chefs-d'œuvre : Adieu, bonne Nane. Madame Alexis, *quanto "i am" !*

A M^{lle} Adèle de Maistre

Saint-Pétersbourg, 7 janvier 1807.

J'ai été enchanté de ton enchantement, ma très chère enfant, au sujet de ce piano qui te rend si heureuse ; j'aime à croire qu'il ne manquerait rien à ton bonheur si je pouvais t'entendre. Je regrette bien, ma bonne Adèle, que tu te sois si

peu amusée pendant ce carnaval ; mais comment aurais-tu pu t'amuser ? Il est des devoirs sous lesquels il faut plier de bonne grâce sans faire la moindre grimace ; à la manière dont tu t'exprimes, je croirais voir que tu envisages cette présentation du côté de la dépense. Quand j'aurais des millions, il n'en serait ni plus ni moins. Tu conçois parfaitement que, pendant que je suis ici, une présentation, dans le pays où tu es, vous ferait justement mépriser par ceux mêmes qui en seraient l'objet. Il y a des règles de décence et de délicatesse qui sont approuvées dans tous les pays et par toutes sortes de personnes ; et pourvu qu'on n'y joigne aucune bravade (ce qu'il ne faut jamais faire), il est impossible qu'on ait lieu de s'en repentir. On ne hait dans le monde que la passion ; la raison froide et l'observation des convenances ne font point d'ennemis. J'en suis une bonne preuve. Souvenez-vous toujours que vous êtes ce que je suis, que vous pensez ce que je pense, que nous avons les mêmes devoirs, et que la chose durera tant qu'il plaira à Dieu. Il ferait beau voir qu'après t'avoir acheté un si bon piano, tu me fisses une dissonance. Allons notre train, ma chère amie ; pour moi, je suis fort tranquille de ce côté. Ce qui m'afflige, c'est cette intolérable séparation qui n'a pas de fin ; mais cela même est arrangé pour le mieux, sans que nous en sachions rien. Une fois peut-être nous jaserons ensemble de notre singulière destinée, et, en jetant les yeux sur le passé, nous conviendrons probablement que les choses devaient aller ainsi. En attendant, je te vois toujours inconsolable de ne pas trouver *cette amie* telle que je te la désirerais. Ah ! la belle dissertation que je te ferais sur ce chapitre, si j'avais l'honneur de te voir *un peu plus souvent* !

Je me contente, quant à présent, de te renouveler mes respectueuses observations sur les goûts exclusifs et sur l'indispensable nécessité de vivre bien avec tous les hommes, même avec toutes les femmes, ce qui est bien plus difficile. Je suis bien aise qu'on ait pris, où tu es, le goût des belles perruques ; quant à moi, je conserve intrépidement *le noble signe de la vieillesse*, car il me semble que ce serait un mensonge d'orner ma tête de cheveux qui n'auraient pas mon âge. *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable*. Voilà un des vers que je me rappelle, quoique je n'en lise plus depuis un siècle. Je suis tout à la prose, et à la plus grave ; si tu étais ici, comme je te ferais écrire ! Je t'apprendrais le *subjunctif*.

Je suis grandement aise que tu comprennes parfaitement et que tu goûtes notre dantesque Alfieri ; il ne faudrait cependant pas l'aimer trop. Sa tête ardente avait été totalement pervertie par la philosophie moderne. Veux-tu voir d'un premier coup d'œil son plus grand défaut ? C'est que le résultat de la lecture de tout son théâtre est qu'on n'aime pas l'auteur. Sa dédicace à l'ombre de Charles I^{er} est insupportable. La première fois que je lus sa *Marie Stuart*, et surtout la dure, inhumaine, abominable prophétie qui s'y trouve, je l'aurais battu. Tâche de te procurer une excellente petite brochure intitulée : *Lettera dell' abbate Stefano Arteaga a monsignor Antonio Guardoqui, intorno al Filippo*. Tu apprendras à juger précisément cette pièce que tu as avalée comme une limonade (de quoi je ne te blâme pas du tout) ; aucun juge sage et instruit ne pardonnera à Alfieri d'avoir falsifié l'histoire pour satisfaire l'extravagance et les préjugés stupides du dix-huitième siècle. Tout cela, au reste, ne déroge

nullement au mérite d'Alfieri, véritable créateur de la tragédie italienne, et distingué par une foule de grandes qualités littéraires. Il serait sans tache s'il n'avait pas trop appartenu à son siècle, qui a gâté une foule de grands talents. Je l'ai vu deux fois à Florence. La première fois, nous fûmes sur le point de nous heurter ; la seconde, tout alla bien : nous nous rapprochâmes singulièrement ; et si j'avais passé quelques jours de plus à Florence, nous aurions été fort bons amis. J'aime bien qu'on fasse des tragédies sans amour, comme *Athalie*, *Esther*, *Méropé*, *la Mort de César*, mais j'aime mieux l'amour que les passions haineuses, et Alfieri n'en peint pas d'autres. On ne saurait le lire sans grincer des dents ; voilà ce qui me brouille un peu avec ce tragique. Les vers que tu me cites sont très beaux ; mais Philippe II aimait beaucoup sa femme et n'était pas moins bon père. Isabelle mourut dans son lit, d'une fausse couche, plusieurs mois après Don Carlos, qui était un monstre dans tous les sens du mot, et qui mourut de même dans son lit et de ses excès. Quand nous lirons l'histoire ensemble, je te montrerai comment les protestants et les philosophes l'ont arrangée. Cherche cette lettre de l'abbé Arteaga.

Quoique je souffre autant que toi de notre cruelle séparation, quelquefois je suis tenté de la trouver bonne, à cause des vicissitudes étranges de ce globe. Tu sais si je voudrais vivre avec vous ! Mais je voudrais *m'assecir*, et n'avoir plus de changement devant les yeux. Rien n'est stable, ma chère enfant ; encore un peu de patience. O paix ! O douce paix ! — Mais je ne veux pas glisser dans la politique. Adieu donc, Adèle. Le Chevalier-Garde baise les mains de sa bonne mère

et embrasse ses deux sœurs, et, tous les deux ensemble, nous serrons sur nos cœurs la veuve et les orphelines. *L'ingrato zio* t'embrasse amoureusement ; il n'est avare que de lettres ; mais, sur ce point, il a besoin d'absolution et il est inutile de le prêcher.

A M. le Marquis de la Pierre, à Londres

Saint-Petersbourg, 7 (19) Avril 1807.

Vous avez grandement raison, Monsieur le Marquis : pour ceux qui ont couru la même carrière de malheurs, pour les victimes des mêmes principes, il est doux et *récréatif* de se donner de temps en temps quelques signes de vie et de souvenir. Je crois donc tout bonnement que mes lettres vous font à peu près le même plaisir que je reçois des vôtres, et c'est ce qui m'engage à jeter encore celle-ci dans le paquet du digne Comte de Front. En méditant sur celle que vous m'avez écrite en dernier lieu (9 février), il m'a semblé que vous n'aviez pas encore eu le courage de rendre pleine justice à la pauvre nature humaine. N'avez-vous jamais lu une profonde atrocité qui a été dictée par je ne sais qui ? *La vie*, a dit ce Monsieur Somebody, *est comme un cercle de gens autour du feu dans une journée d'hiver ; si quelqu'un s'en va, les autres rapprochent leurs chaises et seraient très fâchés si le premier rentrait.* C'est abominable, mais c'est bien vrai : sauf les exceptions que j'honore, voilà la vie, mon cher Marquis, voilà la mort. Et voilà l'émigration, car l'émigration ou l'absence sans terme est une mort : les hommes ont un talent merveilleux pour oublier

les morts. Si nous rentrions chez nous, croyez que nous ennuierions à peu près tout le monde ; les uns le diraient et les autres non, c'est toute la différence. Notre existence ne serait tolérable pour nous que dans le cas où nous rentrerions avec plein pouvoir. Le plaisir de rebâtir et les jouissances de l'amour-propre nous paieraient amplement tous les désagréments imaginables : mais Dieu sait combien cette supposition est probable ! Quand même nos maîtres seraient vainqueurs, nous ne le serions pas. Ils emploieraient nos plus mortels ennemis et nous laisseraient de côté : c'est ce qu'on a vu dans toutes les Révolutions, et en cela les Rois n'ont point du tout tort. Tenez-vous donc à l'Angleterre, mon cher Marquis, comme je me tiens à la Russie. S'il arrive des miracles, nous verrons. Cette Russie m'appartient de bien plus près depuis le mois de février, car mon fils est entré au service de S. M. I. Il perdait sa jeunesse et n'avait point d'état. D'ailleurs l'opinion, *Regina del mondo*, ne tolère pas ici dans la Société un jeune homme sans uniforme et sans grade. S. M. I. a bien voulu le traiter mieux que je n'avais osé l'espérer, car Elle l'a placé dans le régiment des Chevaliers-Gardes, qui est le premier Corps de la Garde. Dans ce poste avantageux, j'ai le plaisir de le voir servir son Souverain de la seule manière possible, c'est-à-dire en servant celui qui s'est rendu le généreux protecteur de ce Prince. Ces agréments, mon cher Marquis, sont bien balancés, comme il arrive toujours ; car mon fils est à la guerre et peut-être sur le champ de bataille, au moment où je vous écris. Il était placé dans la réserve, probablement par un nouveau trait de bonté de S. M. I., mais il n'y a pas eu moyen de le retenir ; il a fait à mon insu (en

quoi il a fort bien fait), les démarches les plus vives pour être mis en activité. Les Supérieurs militaires m'ont consulté : j'ai répondu *que je les priaiss de décider la chose comme si je n'étais pas au monde*. Enfin il est parti. Je ne pouvais, suivant ma manière de voir, ni conseiller ni empêcher cette résolution ; mais jugez de l'état où je vis ; la mère n'en sait pas le mot et je me garde bien de lui en parler ; depuis le 22 octobre, je n'ai pas un mot d'elle, et je suis sans espoir de m'en rapprocher. Vous voyez, Monsieur le Marquis, que je ne suis pas couché sur des feuilles de roses ; mais je jouis au moins de toute la compensation possible, surtout dans la bonté de S. M. I. Jusqu'à présent je n'avais parlé que pour les sujets du Roi qui sont nombreux ici, et jamais il ne m'est arrivé d'être refusé : mon fils m'a mis dans le cas de parler pour mon compte ; je ne l'ai pas fait en vain, comme vous voyez. Cependant, Monsieur le Marquis, le plaisir n'est pas pur, il s'en faut de beaucoup : mieux vaudrait la rue Turpin, que M^{me} la Marquise de la Pierre aime tant, et même *Marconnet*, avec les honneurs *éblouissants* dont j'aurais pu y jouir ; mais nous ne sommes pas consultés par le grand machiniste qui mène tout.

Je vous loue infiniment, Monsieur le Marquis, d'avoir pris maison à Londres. Il faut être chez soi, et je sais bon gré au Colonel qui vous a procuré cet avantage à des conditions honnêtes. Quant à Monsieur votre frère cadet, il a fait précisément comme le mien, et il a fort bien fait pour son corps et pour son âme. La Révolution n'a pas toujours été aussi amère pour les cadets que pour les aînés. Quand les lettres passeront, il me sera aisé de vous avoir les nouvelles que

vous désirez de Turin, mais dans ce moment rien n'arrive de là : il me sera plus aisé à moi d'y faire connaître votre souvenir. Quant à l'état politique des choses et aux grands événements qui ont signalé cette époque, voici ce que je vous dirai. On ne peut pas soutenir avec fondement que les Français aient été vaincus, car des gens qui attaquent toujours et qui restent à leur place sans perdre un seul canon ne sont pas vaincus, mais ils ont été repoussés avec une perte énorme : tous leurs projets sur la Russie sont évanouis ; la fortune de Bonaparte a reculé ; il a baissé infiniment dans l'opinion ; il est infiniment embarrassé ; le mécontentement est extrême en France, etc. Je ne dis pas qu'il perdra, prenez bien garde, mais je puis bien vous assurer qu'il a fort mauvais jeu, ce qui ne me tranquillise pas, à beaucoup près.

Il a péri à Preussisch-Eylau, mon cher Marquis, plus de 40.000 hommes : laissez dire ceux qui vous assurent le contraire. Bonaparte a écrit à son sénat qu'il avait perdu 19.000 hommes et les Russes 7.000. Vous noterez que ceux-ci en avouent 12.000 dans leur relation officielle. Dieu, Satan et une demi-douzaine d'hommes, savent précisément ce qui a péri de chaque côté ; mais la perte totale de 40.000 hommes est plutôt exagérée en moins. Dix-sept jours après la bataille, il y avait encore sur la place 12.000 cadavres de chevaux, et 10.000 d'hommes ; 500 paysans travaillaient sans relâche à enterrer. Il paraît que la gelée seule a empêché la peste. La petite ville d'Eylau a été prise et reprise jusqu'à trois fois, les rues étaient couvertes de cadavres. Les Français retranchés dans les maisons tuaient les Russes par les fenêtres ; et ceux-ci à leur tour rompant les portes égorgaient les Français dans leurs maisons : quel

spectacle ! La ville est à peu près détruite. Depuis le jour de cette épouvantable bataille, on se regarde de part et d'autre : les forces sont formidables : l'attente fait trembler. L'Empereur est présent avec toute sa Garde. Qu'arrivera-t-il ? Probablement tout le contraire de ce qu'on imagine.

Mon frère est très sensible à votre souvenir, Monsieur le Marquis, et me charge de vous faire mille compliments affectueux ; la destinée qui nous a réunis ici est quelque chose d'étrange : je n'en crois pas mes yeux.

J'ai écrit en Sardaigne pour savoir le prix des vins ; j'aurai l'honneur de vous instruire du résultat, qui se fera un peu attendre. Courage, Monsieur le Marquis, espérez toujours, mais surtout jouissez. Avec une bonne conscience, une bonne santé, une bonne femme, de bons enfants et une bonne maison, on peut parcourir gaiement le chemin de la vie ; et que le diable emporte Bonaparte ! Je n'en sais pas davantage. — Evviva !

Tout à vous et à votre service, Monsieur le Marquis, et mille hommages à Madame la Marquise.

A M^{lle} Adèle de Maistre

Saint-Pétersbourg, 3 mai 1807.

Enfin, ma très chère Adèle, après un grand siècle, *je sais que tu sais* que ton portrait m'est arrivé. J'avais regret à la perte de cette lettre où je t'exprimais tout le plaisir que m'avait fait cette jolie image. Mais dis-moi un peu, petite vaurienne, petite petite-fille d'Eve, que signifie cette grande crainte que le portrait ne me paraisse moins

joli que toi ? Est-ce que tu aurais de la vanité, par hasard, ou la prétention d'être jolie ? Pas possible ! Jamais une demoiselle n'a eu de pareilles idées. Quoi qu'il en soit, le portrait a été trouvé fort joli par moi et par d'autres ; permis à vous d'en être fâchée ou bien aise, à votre choix. Je loue infiniment ton goût pour la peinture, et j'approuve fort tout ce que tu me dis sur ce chapitre ; mais comme la vie est toujours mêlée d'amertumes, je suis un peu fâché que tu n'aimes pas le paysage. Il faut se soumettre ; ton oncle, qui a tant de succès dans ce genre, me tourmente d'une autre manière, en refusant de mettre dans ses paysages des chèvres et des sapins, deux choses que j'aime par-dessus tout. A cela près, il est devenu ce qu'on appelle un grand peintre ; si tu étais ici, mon cher cœur, tu envierais bien son huile, mais je te contrarierais sur ce point.

Je suis fort content de ton jeune ami ; il se porte à merveille et court le monde dans ce moment. ce qui est fort bon à son âge. Dans la première lettre que tu m'écriras, il faudra être un peu bavarde et serrer les lignes, car ces lignes que tu espaces outre mesure seraient une preuve que tu n'es pas ma fille, s'il n'y avait pas une foule de preuves du contraire. Il faudra donc serrer les lignes et me parler un peu de tout, car je ne sais rien de rien. Pour moi, je n'ai rien de nouveau à t'apprendre. Tout ce que tu aimes ici se porte bien, et, quant à moi en particulier, je dois te répéter ce que je t'ai dit si souvent : jamais climat ne m'a convenu davantage. Je ne me plains ni des éléments ni des aliments ; l'air serait très bien, si telle et telle bouche le respiraient avec moi. Si jamais tu t'habitues à ne

plus me voir, ne manque pas de m'en avertir. Pour moi, j'ai beau m'exercer, je ne profite point ; mais c'est que, dans le fond, je ne m'exerce pas, on m'exerce. J'embrasse tendrement la *trinité féminine*, que j'aime de tout mon cœur. Un, deux, trois, quatre, cinq, six ans ! Ah ! mon Dieu, c'est terrible ! Adieu, mon Adèle.

A M^{me} de Saint-Réal

Saint-Pétersbourg, 17 juillet 1807.

Ta lettre du 29 octobre 1806, ma très chère petite sœur, m'est arrivée sans délai le 5 juillet 1807. Après cela, j'espère que tu ne te fâcheras pas contre les courriers, qui font leur devoir à merveille, comme tu vois. Vargas est devenu de l'histoire ancienne. J'ai dû répondre depuis longtemps à cette lettre, qu'il annonce dans la sienne de Livourne. Précédemment, je t'en avais envoyé une autre d'un style un peu différent, et que tu as remise, si tel a été ton bon plaisir. N'en parlons plus : il y a bien d'autres choses à dire !

La bataille de Friedland n'a pas été aussi meurtrière qu'on l'avait dit d'abord. Dix mille hommes environ ont péri de notre côté. Les Français, suivant les apparences, ont perdu beaucoup plus ; mais la perte des hommes n'est rien... *Vaincre, c'est avancer*. Les Français ont avancé, ils ont vaincu, c'est-à-dire ils ont passé : rien de plus ; mais Bonaparte, qui sait très bien ce qu'il en coûte pour vaincre les Russes, s'est hâté de proposer un armistice, qui a été refusé par le Général russe, et accordé par l'Empereur. De ce moment, Bonaparte s'est jeté dans les bras d'Alexandre ;

il l'a comblé de marques de déférence, il dit qu'il ne peut rien lui refuser, etc. Je ne me fie pas trop, comme tu sens, à cette belle tendresse. En attendant que nous en sachions davantage, on ne voit pas encore que rien soit signé. Qui sait comment l'on finira, et même si l'on finira ? Il faut toujours se trouver prêt à tout. Quels jours j'ai passés, ma pauvre amie ! Quelle nuit que celle du 21 au 22, que je passai tout entière avec la *certitude* que mon cher Rodolphe avait été tué à Friedland ; seul, du moins sans autre compagnie qu'un fidèle valet de chambre qui pleurait devant moi, me jetant comme un fou tantôt d'un sofa sur mon lit, et tantôt de mon lit sur un sofa, pensant à la mère, à toi, à tous, à je ne sais qui enfin ! A neuf heures du matin, mon frère vint m'apprendre que les Chevaliers-Gardes n'avaient pas donné. Tu me diras : « Et où avais-tu donc pris cette *certitude* ? » Je l'avais prise, ma chère, sur le visage de vingt personnes qui m'avaient fui évidemment le jour où la nouvelle arriva : c'était pour ne pas parler de la bataille ; je crus tout autre chose, et je lus sur leurs fronts la mort de Rodolphe, comme tu lis ces lignes. Voilà ce que c'est que la puissante imagination paternelle. Enfin, mon cœur, je me rappellerai cette nuit. A la bataille de Heilsberg, les Chevaliers-Gardes ont trotté quelque temps sous les boulets français, mais sans savoir pourquoi, et nul officier n'a été tué. *Ma* trêve est signée ; me voilà tranquille pour quelque temps. Je me trouve bien heureux quand je songe à une dame de ma connaissance (la comtesse Ogeroffsky), qui a perdu deux fils dans cette infernale bataille. L'un a disparu sans qu'il ait été possible ni aux Russes ni aux Français d'en trouver la moindre trace. L'autre

devait suivre ailleurs le Grand-Duc en qualité d'aide de camp ; il voulut se battre. L'aîné de ses frères, qui est colonel (ils étaient trois), lui représenta qu'il devait suivre sa destination, et que c'était désobéir que de se battre. Le jeune homme ne voulut rien entendre, et prit place. A quelques pas de là, il fut blessé et tomba de cheval. Des soldats l'emportaient hors de la mêlée, lorsqu'un boulet de canon le partagea par le milieu et tua un des soldats. Cette pauvre mère fait compassion. Les premiers noms de la Russie ont combattu là, à pied, en qualité de bas-officiers. Sous ce point de vue, je suis encore fort heureux, ma chère amie ; j'ai fait ce qu'un bon père devait faire ; je pourrai m'en *affliger* sans doute, mais jamais m'en repentir. Un jour, peut-être, tu en sauras davantage.

A M. le Comte de Vargas, à Cagliari

Saint-Pétersbourg, 20 octobre (1^{er} novembre 1807.)

MONSIEUR LE COMTE,

Au moment où je reçus votre lettre du 14 juin, j'avais précisément chez moi le docte Comte Jean Potocki, qui m'honore de son amitié et qui a mille bontés pour moi, entre autres celle de me fournir tous les livres qui me passent dans la tête. Il s'empara d'abord de votre lettre pour la montrer aux savants que vous y nommez, et former ensuite la correspondance que vous désirez ; mais ces savants sont, comme le climat, extrêmement froids. D'ailleurs, ils ne connaissent pas cette Académie Italique, et je suis dans la

même ignorance, à vous parler franchement ; de manière qu'il me paraîtrait à propos, Monsieur le Comte, de la légitimer en envoyant les statuts, le tableau des académiciens, et surtout le diplôme d'institution. Je crois que cela se pratique ainsi, et que vous ne trouverez aucune pointillerie déplacée dans la réserve de ces Messieurs.

Vous auriez bien plus raison, Monsieur le Comte, de me quereller moi-même sur mon retard à vous répondre ; mais le Comte Potocki, ayant changé d'appartement, a commencé par égarer ma lettre dans le fond d'un portefeuille, dont elle n'est sortie que longtemps après. Ensuite de grands malheurs et de grandes occupations ont occupé ma tête, au point que j'ai suspendu toutes mes correspondances. J'espère donc, Monsieur le Comte, que vous me pardonneriez, d'autant que je ne suis pas plus coupable envers vous qu'envers mille autres. L'excuse n'est pas trop bonne peut-être, mais je vous dis la vérité.

Pour en venir enfin au sujet principal de votre lettre, j'ai bien peur, Monsieur le Comte, que nous ne soyons pas trop d'accord sur certains principes fondamentaux de l'histoire de l'homme et de son habitation. Moïse a tout dit, Monsieur le Comte : avec lui, on sait tout ce qu'on doit savoir sur ces grands objets ; et, sans lui, on ne sait rien. L'histoire, la tradition, les fables même, et la nature entière, lui rendent témoignage. Le déluge surtout est prouvé de toutes les manières dont ce grand fait peut être prouvé. Lisez le livre du docteur Lardner (*Indian testimonies*) ; lisez le livre du fameux Addison et celui du père De Colonia, sur ce même sujet des *témoignages rendus à la révélation par l'antiquité profane* ; lisez les notes de Grotius et le premier livre de son bel ouvrage,

De veritate Rel. christ., etc... Vous serez surpris et totalement entraîné par l'universalité de cette croyance. On l'a trouvée jusque parmi les sauvages de l'Amérique ; on l'a trouvée en Chine ; on l'a trouvée surtout dans les Indes, où la compagnie savante de Calcutta fouille depuis quelques années avec une constance infatigable la mine la plus riche et la plus nouvelle. Dans les livres sacrés des Indiens, écrits dans une langue morte depuis plus de deux mille ans, et livrés enfin à la curiosité européenne par les travaux de cette savante compagnie, on trouve avec étonnement Noé, le déluge universel, l'arche, la montagne, la colombe, etc..., comme on les trouve dans Lucien (*de dea Syria*), qui jamais n'avait ouï parler de la langue sanscrite.

Je vous prie, Monsieur le Comte, Ovide avait-il lu dans la bible : *Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto* ? Il exprimait l'ancienne et universelle tradition du genre humain renouvelé par une famille seule, sauvé miraculeusement d'un naufrage général.

Mettez d'un côté un livre unique sous tous les rapports, portant tous les caractères de l'inspiration, et de l'autre tout le genre humain de tous les siècles, qui lui rend témoignage par des traditions plus ou moins défigurées, et vous verrez que, sans aller plus loin, jamais fait n'a été plus rigoureusement démontré que celui du déluge.

Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus... Ce passage si connu, employé par un pieux auteur en faveur des dogmes catholiques, n'est pas moins décisif en faveur de ces *dogmes catholiques* dans un autre sens, c'est-à-dire qui ont appartenu *partout et dans tous les temps à l'universalité* de la famille humaine.

Que sera-ce encore, Monsieur le Comte, si à toutes ces preuves historiques et générales, déjà si décisives par elles-mêmes, nous ajoutons les preuves physiques qui sont éblouissantes ? Au moment où je vous parle, les hommes qui savent admirer peuvent admirer à l'aise le *mammoth* trouvé l'année dernière à l'embouchure de la Lenna, par le soixante-quatorzième degré de latitude. Cet animal était incrusté (notez bien) dans une masse de glace, et *élevé de plusieurs toises au-dessus du sol*. Cette glace s'étant mise à diminuer par je ne sais quelle cause physique, on a commencé à voir l'animal depuis cinq ans. — Hélas ! dans un pays plus fertile en connaisseurs actifs, nous posséderions une merveille qu'on serait venu voir de toutes les parties du monde, comme les musulmans allaient à la Mecque, — un animal antédiluvien entier jusque dans ses moindres parties, et susceptible d'embaumement ; on aurait pu tenir dans ses mains un œil qui voyait, un cœur qui battait il y a quatre mille ans ! *Quis talia fando temperet a lacrymis ?* Mais lorsqu'il s'est trouvé entièrement dégagé, l'animal a glissé au bord de la mer, et là il est devenu la pâture des ours blancs, et les sauvages ont scié les défenses, qu'il n'a plus été possible de trouver. Tel qu'il est cependant, c'est encore un trésor qui ne peut être déprécié que par l'idée de ce qu'on aurait pu avoir. J'ai soulevé la tête pour ma part. C'était un poids pour deux maîtres et deux laquais. J'ai touché et retouché l'oreille, *encore tapissée de poil*. J'ai tenu sur une table et examiné tout à mon aise le pied et une portion de la jambe. La sole, en partie rongée, avait plus d'un pied de diamètre. La peau est parfaitement conservée ; les chairs racornies ont aban-

donné la peau, et se sont durcies autour de l'os ; cependant l'odeur est encore très forte et très désagréable. Cinq ou six fois de suite, j'ai porté le nez sur cette chair. Jamais l'homme le plus voluptueux n'a humé le plus délicieux parfum de l'Orient avec la suavité du plaisir que m'a causé l'odeur fétide d'une chair antédiluvienne putréfiée. — Maintenant, Monsieur le Comte, que M. de Buffon vienne nous faire des contes de fées sur le refroidissement du globe ! Si l'on cueillait la pêche et l'ananas sur les bords délicieux du Waigatz ; si les animaux du tropique vivaient dans ces belles contrées, quelle magie a conservé les parties tendres de leurs cadavres, je ne dis pas dans les premières couches de terre meuble, mais au-dessus même de la surface de la terre, comme vous venez de le voir ? La montagne de glace qui entourait le mammouth s'est-elle formée pendant qu'il faisait chaud, ou bien le cadavre s'est-il conservé en attendant qu'il fit froid, etc. ?

Je ne puis sortir du déluge avant de vous avoir fait remarquer l'ineffable ridicule de la philosophie moderne, qui s'est d'abord époumonée à nous démontrer l'impossibilité du déluge par le défaut d'eau nécessaire pour la submersion du globe ; mais du moment où elle a eu besoin d'eau pour je ne sais quelle chimère de cristallisation universelle ou pour d'autres idées tout aussi creuses, sur-le-champ elle nous a accordé une *petite calotte* de trois ou quatre lieues d'épaisseur tout autour du globe. En vérité, c'est bien honnête ! Voyez Buffon, voyez La Mettrie, voyez Deluc et tant d'autres.

Le déluge étant prouvé à l'évidence, sa nouveauté ne l'est pas moins. Je vous invite à lire les lettres géologiques de M. Deluc au professeur

Blumenbach. Ce livre, infiniment répréhensible à certains égards, n'ajoute pas moins le poids d'une foule de preuves physiques à celui des preuves morales qui établissent que tout est nouveau sur la terre, et qu'en particulier la catastrophe qui détruisit jadis l'habitation de l'homme n'est pas plus ancienne que la date assignée par Moïse.

Cela posé, Monsieur le Comte, que deviennent les antiquités égyptiennes, indiennes et chinoises ? Buffon et Bailly avaient sans doute tout le talent nécessaire pour être de vrais philosophes ; cédant à l'influence d'un siècle extravagant, ils ont mieux aimé n'être que des poètes et des romanciers. Il ne faut pas disputer des goûts, mais j'avoue que, roman pour roman, j'aime mieux *Don Quichotte* que les *Epoques de la nature*.

Vous avez sans doute entendu tout le bruit qu'a fait Dupuis avec son calendrier égyptien de douze mille ans. Les Français ayant rapporté de leur expédition d'Égypte un calendrier sculpté sur les murs du temple de Tentyra, on n'a pas manqué d'emboucher la trompette pour annoncer la preuve sans réplique, *la démonstration de la démonstration* ; mais pendant que l'on criait victoire à Paris, les astronomes de Rome et de Londres prouvaient que le monument était nouveau, et postérieur même, peut-être, à la réforme julienne ; et ils ont dit de si bonnes raisons aux Parisiens engoués, que ces Messieurs ont pris le parti de ne point répondre.

Me voilà donc très tranquille, Monsieur le Comte, sur toutes ces antiquités. Si les patriarches ont connu la période de six cents ans avant le déluge, j'en suis bien aise, et je n'y vois nul inconvénient. Ces périodes, pour le dire en passant, ne sont pas une grande merveille. Quand

une fois on sait l'astronomie jusqu'à un certain point, il ne faut, pour trouver ces cycles, que de la patience et du tâtonnement. *Ces connaissances, me dites-vous, supposent au moins deux à trois mille ans d'études, etc.* — Non, en vérité, Monsieur le Comte, puisque les nations qui les possédaient étaient si nouvelles. Je ne veux point m'enfoncer dans la question de l'origine des sciences, c'est un sujet trop vaste pour une lettre, et j'aime mieux le passer sous silence que de ne lui consacrer que quelques lignes. D'ailleurs, les faits étant certains, nous pouvons bien ajourner la métaphysique, qui est cependant mon fort.

Le pays sur lequel vous avez fait de si belles spéculations est, je puis vous l'assurer, Monsieur le Comte, le moins propre à vous satisfaire sur les grands objets dont vous me parlez. Ces cités, ces temples, ces monuments, ne sont rien. C'est ce qu'on voit à présent, et rien de plus. L'Asie est ravagée depuis qu'elle est connue. Les villes détruites, dont vous parlez, sont modernes (du moins par rapport à cette haute antiquité que vous imaginez). Elles sont nommées dans les annales de la Chine, et l'on sait le moment de leur destruction. Les joujoux qui ont occupé Buffon sont encore les mêmes aujourd'hui ; il peut se faire qu'on ait trouvé çà et là quelques bribes du grand pillage de Gengis-Khan : voilà tout.

Quant aux manuscrits, il est vrai qu'il y en a ici, mais pas, que je sache, en langue inconnue. J'en ai vu de chinois, de japonais, de tartares, de thibétains ; jamais on ne m'a dit : *En voilà un dont on ignore la langue.* M. Schubert, très habile astronome, de l'Académie des sciences, et bibliothécaire en chef, me disait un jour, bien sagement en me les montrant : « *Que nous sommes*

tous d'aller chercher ces guenilles ! Nos moindres livres européens valent mieux. » Il avait grandement raison. Au moment où je vous écris, un Indou musulman a traduit en arabe, sous la direction d'un mathématicien anglais, le livre des *Principes de Newton*. Si jamais les Indous comprennent bien ce livre, ils pâmeront de rire, en voyant les Européens venir leur demander des instructions.

Par quelques passages de votre lettre, je vois que vous regardez comme réel ce fameux peuple inventé par Bailly. Je vous prie, Monsieur le Comte, de revenir sur cette question : jamais ce peuple n'a existé. Tout part de la Chaldée, et c'est de là que le feu sacré s'est répandu dans tout l'univers. C'est de quoi je m'assure que vous ne douterez pas, si vous prenez seulement la peine de lire les mémoires de l'Académie de Calcutta et l'histoire de l'Indoustan de Maurice. Il ne s'agit pas moins que de dix ou douze mortels volumes in-4°. Je les ai lus patiemment, la plume à la main, sans pouvoir dire : *Deus nobis hæc otia fecit*. — Au contraire, c'est le diable. On a commencé à traduire le premier volume en français ; mais le traducteur me paraît découragé : ces livres graves, solides, fondamentaux, ne se lisent pas en France. — Maurice n'est pas traduit. Si vous entendez l'anglais, Monsieur le Comte, et que vous ajoutiez à ces lettres celles de *Bryant's Mythology explained*, vous verrez d'abord de quelle école je suis.

A M^{lle} Adèle de Maistre

Saint-Pétersbourg, 8 novembre 1807.

J'ai été enchanté, ma chère Adèle, de ta charmante petite lettre du 28 août. J'ai reçu *conpienissima soddisfazione* les assurances que tu me donnes que le temps et l'absence ne font nul tort à M^r ton père dans la mémoire et dans le cœur de sa petite Adèle. Il faut avouer que l'absence, qui est si cruelle, fait rire cependant, à cause des jolies phrases qu'elle introduit dans les lettres. Tu me dis, par exemple : *Quand vous écrirez à Rodolphe, ne manquez pas.....* Tu m'écrivais cela le 28, et dans ce moment je tenais le cher enfant depuis six jours, et je le possédais depuis deux mois quand j'ai reçu ta lettre ; tu en verras la preuve dans cette même dépêche. J'assure ta mère que je suis fort content de ce jeune homme ; la guerre ne l'a nullement gâté, ni par le goût de l'occupation, ni pour des choses plus essentielles. Il a couché trois mois dans l'eau ; tu crois peut-être que c'est une façon de parler : c'est au pied de la lettre. La nuit, les grenouilles leur sautaient sur le visage, comme les puces ailleurs. Il n'a jamais été enrhumé, il a grandi, et se porte à merveille : du reste, je puis t'assurer que tout le monde est ici extrêmement étonné de sa sagesse (ceci est dit en confidence).

Tu es une folle avec ta *peinture à l'huile* ; ton oncle rit beaucoup de ta grandeur d'âme, et te conseille de ne faire que des tableaux d'histoire. Pour moi, je suis d'un avis contraire et plus grossier. Comme je serais très mortifié de te voir danser comme une danseuse de l'Opéra, je ne

vois pas pourquoi tu devrais peindre comme un artiste. Toute comparaison cloche, et celle-ci cloche beaucoup ; car il y a bien de la différence entre la danse, etc., etc. ; cela s'entend. Mais il y a quelque chose de vrai. Je tiens pour la miniature et le paysage. A propos, as-tu appris le latin ? Je m'en douterais quand je t'entends dire, *cosi francamente* : *Sinite pueros*. Si tu sais le latin à fond, je te conseille le grec, surtout le *Kyrie eleison*.

Il me semble que ce n'est point encore temps pour toi de lire l'Arioste. Il y a des strophes trop choquantes. Tu pourrais le lire avec quelqu'un qui passerait certains endroits. Au reste, ma chère enfant, je m'en tiens à l'épithète *choquantes*, mais je ne dirai pas *dangereuses*, car je suis bien persuadé qu'il n'y a plus rien de *dangereux* pour mon Adèle : mais je ne te conseillerai jamais de regarder dans un borbier, quand même il ne te ferait certainement aucun mal. Il ne me reste que le temps et le papier nécessaires pour dire une tendresse à cette dame, qui est là à côté de toi, qui élève si bien ses poussins, que j'aime de tout mon cœur. Ecris-moi souvent, conte-moi tes occupations. Envoie-moi quelque chose, si tu peux. Embrasse ma Constance. Je n'ai plus de place. Adieu, mon cœur.

Au Chevalier de Maistre

Saint-Pétersbourg, 7 (19) janvier 1808.

Je ne sais, mon cher Nicolas, si tu as jamais lu ou entendu une description de la cérémonie de la bénédiction des eaux : dans le doute, je

t'en envoie une petite narration. Ce ne peut être que du papier perdu, le plus léger des inconvenients.

On bâtit sur la Néva une espèce de pavillon, ou, si tu veux, un temple en rotonde antique, formé par un circuit de colonnes et ouvert de toutes parts. Dans cette enceinte, on fait un trou à la glace, qui met à découvert les eaux de la Néva, et l'on remplit un baquet qu'on bénit, et dont l'eau sert ensuite à baptiser les enfants nouveau-nés qu'on y présente, et à bénir les drapeaux de tous les corps de troupes qui sont à Pétersbourg. La cérémonie faite, on verse l'eau du baquet dans le puits ; et voilà comment toute la Néva se trouve bénite par communication. Jadis on apportait une grande importance à faire baptiser les enfants avec cette eau : on les plongeait immédiatement, suivant le rite grec, dans l'eau de la Néva ; et quelques voyageurs ont raconté sérieusement que, lorsque l'Archevêque laissait échapper de ses mains, pétrifiées par le froid, quelqu'un de ces enfants, il disait froidement : *Da'ai drougi* (Donnez-m'en un autre). C'est un conte fondé, comme il arrive toujours, sur quelques cas particuliers généralisés par la malice. Au surplus, le Gange voit souvent des choses tout aussi extravagantes.

Le matin de l'Épiphanie, le clergé, avec ses plus beaux habits de cérémonie, part du Palais d'Hiver en procession pour se rendre sur la Néva, et toute la Cour suit à pied. Maintenant les princesses seules et les petits princes se trouvent à cette procession, l'Empereur et le grand Duc Constantin, son frère, étant à cheval à la tête des troupes. La cérémonie dure plus d'une heure, et je n'ai pas encore vu, depuis six ans, que les

princesses s'en soient dispensées. A leur retour, elles viennent se placer sur un grand balcon, ou, pour mieux dire, sur une petite terrasse attenante à l'une des grandes salles du palais. C'est là où nous leur faisons notre cour, pendant que les troupes défilent devant elles. Cette seconde procession n'a pas duré hier moins de deux heures mortelles ; et je ne doute pas, en considérant ce temps et l'immense espace que les troupes occupaient, et ayant pris d'ailleurs l'avis des hommes les plus instruits, que nous n'ayons vu défiler trente mille hommes. Toutes ces troupes (d'une beauté remarquable) ont fait, pendant la procession, trois salves divisées par corps, et ont tiré d'une manière détestable. Nos milices auraient été punies pour une pareille lourdisse. Ici il ne m'a guère paru qu'on y ait fait la moindre attention. J'ai déjà observé ce phénomène d'autres fois. Un tiers des fusils peut-être a gardé le silence. Les yeux français et autrichiens ont bien aperçu cette circonstance, qui a été attribuée au défaut des armes ; mais j'en doute beaucoup. Outre l'envie de garder la poudre, il y a une autre cause qui te paraîtra bien étrange, mais dont je ne suis pas moins parfaitement assuré : c'est la peur des recrues qui craignent de tirer !

Pendant cette marche de deux heures, les Impératrices et l'auguste famille n'ont jamais remué. Tu entends bien qu'elles sont enveloppées, de la tête aux pieds, de tout ce qu'il y a de plus chaud et de plus magnifique en fait de pelisses ; cependant c'est une corvée, à cause du visage surtout.

Quant à ceux qui font leur cour, ils ne sont point gênés : ils rentrent dans la salle, se chauffent

fent, boivent du vin, des liqueurs, et mangent toutes les fois qu'ils en ont fantaisie.

Un spectacle précieux était celui de l'Ambassadeur de France, pénétré et transi de froid, rouge comme une crête de coq, et tremblant comme un roseau. Il nous a beaucoup divertis ; mais, en récompense, il a été comblé d'honneurs. Le matin, S. M. I. a envoyé chez lui le Grand Maréchal de la Cour (note bien, je te prie) pour l'inviter à suivre l'Empereur à la parade. En même temps, il lui était recommandé de ne point s'inquiéter, et de demeurer tranquille chez lui jusqu'à dix heures. — A dix heures donc, S. M. I. lui a envoyé un cheval pour lui, et trois autres pour les trois aides de camp qu'il voudrait choisir. L'un des élus lui a dit : *Mon général, j'aimerais mieux une bataille que la journée d'aujourd'hui !* — Comment donc ? — *Mais oui ; on se tire des coups de fusil, mais au moins cela sert à quelque chose.* De son côté, Monseigneur le Grand Duc envoya un message fort poli à Monsieur l'Ambassadeur, lui faisant dire qu'il ne lui envoyait point de chevaux, parce qu'il savait que son frère lui en envoyait ; mais qu'il serait enchanté de pouvoir lui être utile à quelque chose. M. de Caulaincourt a donc eu le très grand mais très froid honneur d'accompagner S. M. I. à la parade ; et ce fut de là qu'il nous rapporta ces belles couleurs et ce grelottement qui amusa beaucoup le balcon.

Il n'y avait hier que six degrés de froid ; mais il y avait malheureusement du vent, ce qui double l'effet du froid. Les troupes demeurèrent huit heures de suite sous les armes. Parmi cette foule de soldats, aucun peut-être n'avait mangé, et très peu avaient dormi, à cause de la toilette militaire. Ils ont dû beaucoup souffrir ; quelques-uns

s'évanouirent et tombèrent. Qui sait ce qui se rend aujourd'hui dans les hôpitaux ? C'est de quoi on s'embarrasse fort peu ; ce qu'on ne voit pas ne fait nul effet. Ce qu'on vit malheureusement très distinctement, ce fut le malheur arrivé à un jeune Chevalier-Garde, M. Walouieff. Il montait un jeune cheval qui n'avait pas encore vu le feu. Aux premières décharges, l'animal se cabra et s'emporta d'une manière terrible. Le jeune homme était gelé, privé de mouvement et de tact ; ne pouvant tenir la bride, il fut renversé comme une bûche. Le pied resta pris dans l'étrier, et le cheval se mit à traîner ce malheureux officier sur la grande place d'arme : ce fut un spectacle épouvantable. On l'arrêta à la fin, le cheval, mais le cavalier était bien maltraité. D'abord on le dit mort, comme il arrive toujours ; mais aujourd'hui j'entends dire qu'il est mieux. Au reste, on dit qu'il avait mérité son malheur en buvant beaucoup de liqueurs pour s'échauffer, chose qu'il ne faut jamais faire lorsqu'on est dans le cas de s'exposer au froid ; nous avons souvent l'occasion de faire cette expérience dans les Alpes. Adieu, cher ami ; je joins cette feuille à ma lettre de ce jour pour l'amusement de toi et des nôtres.

A M^{lle} Constance de Maistre

Saint-Pétersbourg, 24 octobre (5 novembre) 1808.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui veut une chose en vient à bout ; mais la chose la

plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrisson, de Londres. Il était, au commencement du siècle dernier, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le Parlement proposa le prix de 10.000 livres sterling (10.000 louis) pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes (si jamais j'ai l'honneur de te voir, je t'expliquerai cela). Harrisson se dit à lui-même : « *Je veux gagner ce prix.* » Il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, TRAVAILLA QUARANTE ANS, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance ? Cela s'appelle-t-il *vouloir* ?

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand ; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais *Virgile et compagnie* par cœur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car, pour moi, je n'en sais rien : jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes*, etc. ; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien

c'est une de ces mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre.* Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Enéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni le *Joueur*, ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la *Vénus de Médicis*, ni l'*Apollon du Belvédère*, ni le *Persée*, ni le *Livre des Principes*, ni le *Discours sur l'Histoire universelle*, ni *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni le télescope, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc. ; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela ; c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme.* Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle, d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit danger* de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage !) : aux hommes qui ne veulent pas être égalés par les femmes, et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître, car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger ; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point,

mon cher enfant, je ne te crois pas forte ; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis, jadis, pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge de ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles ! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que, pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science, chez les femmes, c'est précisément le *taconage* (1), dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction, et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs, et le sucre, et la pâte d'aman-

(1) Mot piémontais, qui signifie *ravaudage*.

de, etc... Or donc, ma très chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons ? Pourquoi même n'en ferais-tu pas, pour avoir part à quelque *élection* ? Car les *taconeuses* influent beaucoup sur les élections. Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs par an pour sa toilette, quoiqu'elle soit grand'mère, comme je pourrais être aussi grand'père, si quelqu'un avait voulu m'aider. Elle est fort aimable et m'aime beaucoup, n'en déplaît à ta mère, de manière qu'il ne m'arrive jamais de passer six mois sans la voir. Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas ; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais point être indiscret, et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance ? Il t'inspirera peut être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe cinquante mille francs pour ta toilette.

Au reste, j'avoue que, si vous êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé, l'*instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres ; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais citer, jusqu'à ce que vous soyez *duègnes*.

Voilà, mon très cher enfant, une lettre toute de morale. J'espère que mon petit sermon pourtant ne t'aura pas fait bâiller. Au premier jour,

j'écrirai à ta mère. Embrasse ma chère Adèle, et ne doute jamais du très profond respect avec lequel je suis, pour la vie, ton bon père.

Quand tu m'écris en allemand, tu fais fort bien de m'écrire en lettres latines. Ces caractères tudesques n'ont pu encore entrer dans mes yeux, ni, par malheur, la prononciation dans mes oreilles.

A la Môme

Saint-Pétersbourg, 1808.

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité*. Tu me demandes, en cela, la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité ; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit se tenir à sa place, et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie ; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poètes de dire :

*Le donne son venute in eccellenza
Di ciascun arte ove hanno posto cura.*

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? » Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope ; les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose ; mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. Comme tu te trompes, mon cher enfant, en me parlant du *mérite un peu vulgaire de faire des enfants* ! Faire des enfants, ce n'est que de la peine ; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous. Crois-tu que j'aurais beaucoup d'obligations à ta mère, si elle avait composé un roman au lieu de faire ton frère ? Mais *faire ton frère*, ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans son berceau ; c'est en faire un brave jeune homme, qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon. Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager, et d'élever ses enfants, c'est-à-dire *de faire des hommes* ; voilà le grand accouchement, qui n'a pas été maudit comme l'autre. Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les

femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation immense à Saint-Pétersbourg.

Voilà M. *la Tulipe* qui rentre, et qui vous dit mille tendresses.

A la Même

Saint-Pétersbourg, 11 août 1809.

A toi, petite amie ! Il y a mille ans que je te dois une réponse, et je ne sais comment il ne m'a jamais été possible de payer ma dette. La première chose que je dois te dire, c'est que j'ai été

extrêmement content d'apprendre combien tu avais été toi-même contente de ma petite pacotille, et de ce qu'elle contenait de particulier pour toi. Il faudrait, pour mon bonheur, qu'il me fût possible de faire partir souvent de ces boîtes ; mais que je suis loin d'en avoir *les moyens* ! Un de ces moyens vient encore d'être entravé, car l'on ne reçoit plus ici à la poste les lettres pour l'Italie : il faut que je fasse passer ce numéro et le précédent par la France : nouvel embarras et nouveau guignon. Les vôtres m'arrivent toujours avec une exactitude et une prestesse admirables.

J'ai vu par ta dernière lettre, ma chère enfant, que tu es toujours un peu en colère contre mon impertinente diatribe sur les femmes savantes ; il faudra cependant bien que nous fassions la paix, au moins avant Pâques ; et la chose me paraît d'autant plus aisée, qu'il me paraît certain que tu ne m'as pas bien compris. Je n'ai jamais dit que les femmes soient des singes : je te jure, sur ce qu'il y a de plus sacré, que je les ai toujours trouvées incomparablement plus belles, plus aimables et plus utiles que les singes. J'ai dit seulement, et je ne m'en dédis pas, que les femmes qui veulent faire les hommes ne sont que des singes : or, c'est vouloir faire l'homme que de vouloir être savante. Je trouve que l'Esprit-Saint a montré beaucoup d'esprit dans ce portrait, qui te semble, comme le mien, un peu triste. J'honore beaucoup cette demoiselle dont tu me parles, qui a entrepris un poème épique ; mais Dieu me préserve d'être son mari ! J'aurais trop peur de la voir accoucher chez moi de quelque tragédie, ou même de quelque farce : car une fois que le talent est en train, il ne s'arrête pas aisément. Dès que

ce poème épique sera achevé, ne manque pas de m'avertir ; je le ferai relier avec *La Colombiade* de Madame du Bocage. J'ai beaucoup goûté l'injure que tu adressais à M. Buzzolini, — *donna barbata*. C'est précisément celle que j'adresserais à toutes ces *entrepreneuses* de grandes choses : il me semble toujours qu'elles ont de la barbe. N'as-tu jamais entendu réciter l'épithaphe de la fameuse marquise du Châtelet, par Voltaire ? En tout cas, la voici :

L'univers a perdu la sublime Émilie ;
 Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
 Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
 Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

Or, cette femme incomparable, à qui *les dieux* (puisque les dieux il y a) avaient *tout* donné excepté l'immortalité, avait traduit Newton : c'est-à-dire que le chef-d'œuvre des femmes, dans les sciences, est de comprendre ce que font les hommes. Si j'étais femme, je me dépiterais de cet éloge. Au reste, ma chère Constance, l'Italie pourrait fort bien ne pas se contenter de cet éloge, et dire à la France : *Bon pour vous* ; car Mademoiselle Agnesi s'est fort élevée au-dessus de Madame du Châtelet, et, je crois même, de tout ce que nous connaissons de femmes savantes. Elle a eu, il y a un an ou deux, l'honneur d'être traduite et imprimée magnifiquement à Londres, avec des éloges qui auraient contenté *qualsisia ente barbuto*. Tu vois que je suis de bonne foi, puisque je te fournis le plus bel argument pour la thèse. Mais sais-tu ce que fit cette Mademoiselle Agnesi, de docte mémoire, à la fleur de son âge, avec de la beauté et une réputation

immense ? Elle jeta un beau matin plume et papier ; elle renonça à l'algèbre et à *ses pompes*, et elle se précipita dans un couvent, où elle n'a plus dit que l'office jusqu'à sa mort. Si jamais tu es, comme elle, professeur public de mathématiques sublimes dans quelque université d'Italie, je te prie en grâce, ma chère Constance, de ne pas me faire cette équipée avant que je t'aie bien vue et embrassée.

Ce qu'il y a de mieux dans ta lettre et de plus *décisif*, c'est ton observation sur les matériaux de la création humaine. A le bien prendre, il n'y a que l'homme qui soit vraiment *cendre et poussière*. Si on voulait même dire ses vérités en face, il serait *boue* ; au lieu que la femme fut faite d'un limon déjà préparé, et élevé à la dignité de *côte*. — *Corpo di Bacco ! Questo vuol dir molto !* Au reste, mon cher enfant, tu n'en diras jamais assez à mon gré sur la noblesse des femmes (même bourgeoises) ; il ne doit y avoir pour un homme rien de plus excellent qu'une femme : tout comme pour une femme, etc... Mais, c'est précisément en vertu de cette haute idée que j'ai de ces *côtes sublimes*, que je me fâche sérieusement lorsque j'en vois qui veulent devenir *limon primitif*. — Il me semble que la question est tout à fait éclaircie.

Ton petit frère se porte à merveille, mais il n'est pas avec moi dans ce moment ; *il est au vert*. Son régiment campe dans un petit village à quatre ou cinq verstes d'ici (une fois pour toutes, tu sauras qu'il y a cinq verstes à la lieue de France). Nous nous voyons souvent ici, ou dans les maisons de campagne où nous nous donnons rendez-vous pour dîner, lorsqu'il ne monte pas la garde. La vie dans cette saison est

extrêmement agitée ; on ne fait, au pied de la lettre, que courir d'une campagne à l'autre.

Le 3 de ce mois, nous avons eu la fête ordinaire de Peterhoff (palais de l'Empereur, à trente verstes de la ville) : dîner, promenade au travers des jardins dans les voitures de la Cour, illumination magnifique, souper, feu d'artifice, enfin tout. Mais pour manger, ma chère enfant, il faut avoir appétit : dès que j'entends un violon, je suis pris d'un serrement de cœur qui me pousse dans ma voiture, et il faut que je m'en aille ; c'est ce que je fis d'abord après dîner. Cependant, comme je m'étais arrêté dans le voisinage, nous nous rapprochâmes le soir avec quelques dames pour voir le *bouquet*. C'est un faisceau de trente mille fusées partant sans interruption, éclatant toutes à la même hauteur, avec des feux de différentes couleurs et un *crescendo* tout à fait merveilleux. Malheureusement, j'avais beau regarder de tout côté, je ne vous voyais pas là : c'est le poison de tous les plaisirs !

Voilà, ma chère Constance, la petite *cicalata* (1) que je te devais depuis longtemps. Embrasse ma bonne Adèle pour mon compte, et fais mes compliments à ceux qui ont la gigantesque bonté de se souvenir de moi. Adieu, petite enfant. Dans un an, plus ou moins, si nous sommes encore séparés, je veux que tu m'envoies un second portrait de toi, et tu écriras derrière :

*Ich bin ein savoyisch Mædchen !
Mein Aug'ist blau und sanft mein Blick.
Ich' habe ein Herz
Das edles ist und stolz und gut.*

(1) Babil, caquetage.

Mais il faut que la mère signe. Je suis persuadé qu'elle lit Klopstock tout le jour ; ainsi ces vers lui sont connus. Il ne manquera que son approbation, qui ne manquera pas. Adieu.

A M.^{l^e} Adèle de Maistre

Saint-Pétersbourg, 13 mars 1810.

Ton carnaval a passé, ma très chère enfant : il y a douze jours que tu jeûnes, et moi j'en suis au mardi gras. Je veux donc faire comme tout le monde, et me procurer aujourd'hui quelque plaisir remarquable. Je m'arrange en conséquence devant mon pupitre, pour répondre ce qu'on appelle une lettre à ton billet du 1^{er} janvier. Il ne tiendrait qu'à moi de commencer par une querelle ; car, en examinant les dates de mon inexorable registre, je vois toujours de votre côté *un grand mépris des lois*. Jamais je n'ai dit, Mesdames, que je voudrais recevoir une lettre de vous tous les quinze jours ; j'ai dit que je voulais et entendais *que vous écrivissiez* tous les quinze jours, ce qui est bien différent. Je n'exige point que vous m'apportiez vos lettres, il y aurait de l'indiscrétion ; écrivez seulement : le reste dépend des puissances et surtout des postillons. Mais j'oubliais que je ne veux pas quereller aujourd'hui. J'aime tout dans ton billet, ma chère Adèle, excepté le mot *probablement*, que tu as placé indignement, presque à la première phrase. *Je lui remettrai probablement* ; et pourquoi *probablement* ? On ne trouve pas tous les jours des gens de bonne volonté qui s'en aillent droit de Turin à Saint-Pétersbourg ; et quand on les ren-

contre, il faut les charger *certainement* de la pacotille destinée à votre bon papa. Voilà, ma très chère, ce qui me déplaît dans ta *dépêche* : le reste est à merveille. Tu fais bien d'*adorer* la peinture, il faut bien adorer quelque chose. Ce n'est pas que je me trouve tout à fait en harmonie avec tes idées sublimes. Je voudrais que ton talent fût un peu plus *femme*. J'honore beaucoup tes grandes entreprises : cependant c'est à elles que je dois le malheur de ne point voir encore sur ma muraille *i sospirati quadri*, que j'appelle depuis si longtemps. Je n'ai pas reçu un morceau de papier que je puisse mettre sous glace. Ah ! si je pouvais te jeter dans le paysage, quand même tu ne ferais pas mieux que Claude Lorrain ou Ruysdael, je t'assure que j'en prendrais mon parti. Je comprends fort bien tes dégoûts, quoique je ne sois point artiste : ton oncle est sujet plus que personne à cette maladie ; mais, dans les intervalles des paroxysmes, il enfante de jolies choses ; j'espère que tu feras de même. Si j'étais auprès de toi, je saurais bien te faire marcher droit ; mais ta mère est trop bonne : je suis persuadé qu'elle ne te bat jamais ; sans cela il n'y a point d'éducation. Quel est ce peintre français dont tu veux m'envoyer *les pensées extravagantes* ? J' imagine que tu ne veux pas parler des triumvirs du grand siècle : Lebrun, Lesueur, le Poussin. Ces trois-là en valent bien d'autres. Le troisième surtout (à la vérité tout à fait *italianisé*) est mon héros ; il n'y a pas de peinture que je comprenne mieux. Quand aux artistes français modernes, je te les livre. Alfieri a une tirade à mourir de rire sur les nations qui *se font admirer à coups de canon*. Il met à l'ordinaire beaucoup d'exagération dans ses idées, mais tout n'est pas faux. Voltaire disait

sans façon au roi de Prusse : *Un poète est toujours fort bon à la tête de cent mille hommes.* En suivant cette idée, je trouve que, lorsque huit cent mille hommes armés s'écrient ensemble qu'ils possèdent les plus grands artistes du monde, chacun fait bien de répondre : *Vous avez raison.* Cette époque, d'ailleurs si brillante, n'est cependant pas favorable ni à la poésie ni aux beaux-arts. Je t'expliquerai ma pensée la première fois que j'aurai l'honneur de te voir ; c'est dommage, au reste, car la poésie et les arts d'imitation auraient beau jeu dans ce moment.

Tu fais bien, ma chère enfant, de te jeter dans la bonne philosophie, et surtout de lire saint Augustin, qui fut sans contredit l'un des plus beaux génies de l'antiquité. Il a de grands rapports avec Platon. Il avait autant d'esprit et de connaissances que Cicéron : vraiment il n'écrit pas comme Marcus Tullius, mais ce fut la faute de son siècle. D'ailleurs que t'importe ? Tu n'es pas appelée à le lire dans sa langue. Une demoiselle ne doit jamais salir ses yeux ; mais si tu pouvais lire les *Confessions* de Rousseau après celles de saint Augustin, tu sentirais mieux, par le contraste, ce que c'est que l'espèce philosophique.

Adieu, cher enfant de mon cœur ! Je t'ai parlé quelquefois de ma correspondance : c'est une chose qui ne peut s'exprimer : je gémiss, je succombe sous le faix. Ah ! si tu étais ici pour m'aider ! Au reste, mon cher enfant, tiens pour sûr que, de toutes mes correspondances, il n'y en a point dont j'aie autant d'envie de me débarrasser que de la tienne.

A M. l'Amiral Tchitchagof

Saint-Pétersbourg, 6 mai (n. s.) 1810.

Votre lettre du 8 avril, Monsieur l'Amiral, m'est parvenue avant-hier. Je vois qu'à la date de cette longue et aimable épître, vous n'aviez point encore reçu la mienne du 3 avril dernier ; mais j'espère que depuis longtemps elle vous sera parvenue. Elle vous aura prouvé que je n'ai point attendu vos douces semonces pour songer à vous écrire. Pour vous répondre par ordre, j'approuve d'abord infiniment votre équation conjugale : *Je = Nous*. Ainsi, dans tout ce que vous pourrez me dire d'obligeant, je sous-entendrai un *facteur* caché qui change le singulier en pluriel. C'est bien mon intérêt d'ailleurs de l'entendre ainsi ; vos lettres, déjà si agréables en elles-mêmes, le deviennent encore davantage par cette supposition. On a beau être sévère et même un peu sauvage, comme vous, comme moi, comme feu Hippolyte, une femme cependant ne gâte rien. Un autre avantage de ce *facteur*, c'est que je n'ai jamais l'envie de me battre avec lui. Nos ancêtres se brouillèrent pour certaines questions de quelque importance, sans nous consulter (notez bien ce point capital). Cet article excepté, nous sommes d'accord sur tout : au lieu, qu'entre vous et moi, il y a guerre personnelle et combats terribles, qui feraient pâlir les plus intrépides, si les combattants n'avaient pas toujours fini par s'embrasser. Je crois cependant que, plus d'une fois, il m'est arrivé dans nos querelles de n'être pas entendu parfaitement. J'en vois encore un exemple dans mon *insecte* auquel je ne veux sûrement point faire plus d'honneur

qu'il en mérite. Toute ma métaphysique porte sur ce principe inébranlable, que tout a été fait *par* et *pour* l'intelligence. La matière même, à proprement parler, n'existe pas indépendamment de l'intelligence. Essayez, Monsieur l'Amiral, de vous former l'idée du monde matériel, sans intelligence, jamais vous n'y parviendrez. J'ajoute que la vie seule est encore un infiniment grand, comparée à la matière brute qui n'est rien, et qu'un *insecte* est mille fois plus admirable que l'anneau de Saturne. Je ne prétends pas cependant faire tourner le monde autour d'un insecte, mais je dis que, s'il n'y avait que lui et la matière brute dans l'univers, il n'y aurait pas la moindre raison de lui refuser cet honneur. En vérité, Monsieur l'Amiral, il me semble que cela est très clair et très plausible.

Il serait inutile, je crois, de vous dire combien j'ai été charmé d'apprendre que le changement de climat agit merveilleusement sur la santé de Madame votre épouse. Tirez tout le parti possible de cette influence : sur cet article, nous ne discuterons pas. Voyez même quel poids j'accorde à cette considération. S'il faut, pour que M^{me} de Tchitchagof se porte bien *toujours*, qu'elle vive *toujours* hors de votre patrie, soyez *toujours* absent : je n'ai rien à dire. Je crois, en thèse générale, que tout homme est tenu de servir son souverain et son pays tels qu'ils sont ; mais s'il doit s'éloigner pour sauver sa vie et à *plus forte raison* celle de sa femme, pour moi, je l'absous de tout mon cœur. Je suis bien aise que vous ayez approuvé ma comparaison du bal : vous m'échappez cependant, à votre ordinaire, car, dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, la Polynésie et l'Australie, vous n'avez point d'égal pour la riposte ; cepen-

dant, comme disait Dacier et ensuite Voltaire, *ma remarque subsiste*. Je répète que j'admets *l'exception de la femme...* Sornettes que tout cela. Voilà donc un cas *irréductible* sur lequel nous ne pourrons jamais nous accorder. Je doute qu'il en soit de même du suivant, si vous me donnez, du moins, comme je l'espère, un moment d'audience. Vous croyez que les circonstances finiront par nous réunir ; moi, je n'en crois rien, et voici mes raisons.

L'homme porte en lui deux juges plus ou moins intègres : la conscience, et le goût, qui est aussi une espèce de conscience, surtout si on le prend comme je le fais ici dans son acception la plus étendue, car le goût n'est que la *conscience du beau*, comme la conscience n'est que le *goût du bon*. A ne consulter d'abord que cette conscience secondaire, elle m'apprend qu'à mon âge tout changement est ridicule et mal interprété par l'opinion. Vous-même, Monsieur l'Amiral, qui m'accordez beaucoup d'amitié et qui êtes fâché de voir que je me perds (ce qui est vrai dans un sens), vous seriez le premier à trouver que je n'ai point de grâce dans ma nouvelle carrière, et que je marche mal.

Mais, pour m'élever un peu plus haut, je n'ai pas de ces bras souples toujours prêts à s'étendre pour un nouveau serment. J'en ai prêté un à Dieu dans l'Église catholique, j'en ai prêté un autre à mon Souverain en naissant dans ses États. Je l'ai confirmé librement comme Vassal, comme Magistrat, et comme Ministre. Tout est dit : je n'y ai mis aucune condition. Je n'ai point dit : *à condition que vous serez heureux ; à condition que tout ira bien pour vous et pour moi*, etc. Je n'ai rien dit de tout cela, et c'est

une abomination d'ajouter des clauses de son chef à des actes clos et signés. Maintenant, si ce souverain me rejette, je tâcherai de me procurer une existence tolérable sous les lois d'un autre ; mais s'il croit toujours avoir besoin de moi, lui dirai-je *non* ? Jamais, Monsieur l'Amiral, jamais. On me dira comme on me l'a déjà dit : *Mais c'est le chemin de l'hôpital*. Premièrement, je n'en sais rien ; car dans ce monde, tout pervers qu'il est, la compassion n'est pas cependant éteinte. Mais mettons la chose au pire. Quand je mourrais dans un galetas, croyez-vous que ce grand événement influât sur l'année tropique ou sur l'année sidérale ? Un homme n'est rien. Il n'importe nullement qu'il meure ou qu'il crève, mais ce qui importe beaucoup, c'est qu'il n'y ait pas un vilain de plus dans le monde, car il y en a déjà beaucoup trop. Si de ces considérations majeures, tirées du devoir et du sentiment des convenances, nous descendons à quelque chose de plus grossier, que ferai-je, sans or, dans un système où l'or est tout, puisque les puissances morales sont détruites et qu'il s'agit de les refaire ? Un homme qui porte un de ces noms historiques capables de jeter de l'éclat sur un nouvel ordre de choses, fait bien (si d'ailleurs il n'est retenu pour rien) de se vendre et même de se faire marchander ; moi, j'ai la noblesse qui distingue la personne qui la possède, mais nullement celle qui peut illustrer le corps ou le parti auquel elle appartient. Je n'ai donc rien à offrir à un nouveau système ; car pour les talents, je vous assure que je les donnerais pour un billet bleu, au change de 120 centimes. Tout ceci, Monsieur l'Amiral, n'est dit que d'une manière très subordonnée et pour prouver que j'ai raison sous tous les rapports,

car je ne crois pas que ces considérations d'intérêt doivent influencer dans ces sortes de cas sur les décisions d'un honnête homme.

Qu'en dites-vous, Monsieur l'Amiral ? Il me semble que cette logique n'est pas extrêmement sotté, et je voudrais avoir le plaisir de vous l'entendre avouer. Toute la question se réduit donc pour moi à savoir dans quel pays je dois fixer ma demeure ; mais il me semble que cette question n'en est pas une, et la moindre réflexion me démontre que nulle part je ne serais mieux ni même aussi bien qu'ici. Il y a longtemps que vous m'avez écrit sur la liste de ceux qui aiment le *Blondin*. Nul sentiment n'a plus d'empire sur moi que celui de la reconnaissance ; et qu'est-ce que je ne *lui* dois pas ? Il m'a protégé *certainement* plus que je ne le mérite et *probablement* plus que je ne le sais. Cependant, à peine je suis connu de lui. Les circonstances le gênent, il est embarrassé avec moi, je le sens, et si les convenances le permettaient, je disparaîtrais tout à fait de chez *lui*. Si quelquefois il m'adresse un mot à la volée, autre embarras. Je n'ai pas l'ouïe fine, il parle bas, la crainte de ne pas l'entendre fait que je ne l'entends pas. Il me parle *choux*, je lui réponds *navets*. D'où vient donc, je vous prie, la bienveillance dont il m'honore et dont je ne puis avoir un meilleur témoin que vous-même ? car souvent vous m'en avez assuré. Ma probité seule (et c'est le seul compliment que j'accepte) a pu me valoir ce bonheur. Or, dites-moi, je vous en prie, est-ce donc une légère qualité que ce tact qui reconnaît la probité et lui rend justice, même dans la personne d'un étranger qui n'a jamais pu rien mériter de lui ? Je suis persuadé que sur ce point vous pensez comme moi. Je serais

donc un écervelé d'abandonner cette protection, pour aller dans d'autres pays présenter ma jeunesse. A qui ?... Ma foi ! je n'en sais rien. Je n'ai jamais eu, depuis le grand tremblement de terre, qu'une seule ambition réelle, celle d'influer sur le bien-être de celui à qui je suis attaché. Pour satisfaire cette ambition, je me suis exposé comme vous le savez. Je n'ai pu réussir ; je ne demande plus aux hommes que l'oubli ; et, comme c'est la chose qu'ils accordent le plus volontiers, j'ose croire que sur cet article au moins je ne serai pas éconduit.

J'ai cru devoir à votre amitié, Monsieur l'Amiral, cet exposé de ma conduite. J'espère que si vous réfléchissez bien, vous l'approuverez complètement ; il est vrai que ce système me conduit à une véritable mort civile, et me prive pour jamais de ma femme et de mes enfants ; c'est la plus épouvantable amertume qui puisse m'affliger : mais à cela point de remède honnête. Quand on est condamné à mort, ce qu'on a de mieux à faire, sans doute, c'est de marcher ferme au lieu de l'exécution, autrement les spectateurs se moquent de vous et l'on n'en fait pas moins le saut dans l'autre monde. J'ai voulu profiter d'une occasion sûre pour jaser un peu avec vous à cœur ouvert, afin que vous ne me croyiez pas un homme romanesque. Maintenant je passerai à d'autres objets.

J'ai été ravi de savoir que vous faites apprendre le latin à Mademoiselle votre fille : cette langue est à peu près le seul ou du moins le meilleur vaisseau sur lequel les habitants de l'Asie puissent aborder en Europe ; mais qu'il est difficile de savoir les langues antiques au point où elles peuvent influencer moralement sur vous, c'est-à-dire,

jusqu'au point où elles pénètrent dans la moelle des os et se convertissent dans nous *in succum et sanguinem* ! (M^{lle} Julie vous expliquera ces deux mots.) A propos de latin, je puis vous assurer, Monsieur l'Amiral, qu'on ne le sait presque plus au pays où vous êtes. J'en juge par les échantillons que je vois dans les papiers publics, mais surtout par les inscriptions mises sur le fronton du Palais du Corps Législatif à l'occasion du grand mariage : *Napoleo Magnus*, etc. Je n'ai lu rien d'aussi fade, d'aussi peu latin, d'aussi étranger au style lapidaire. Il y a même des lignes qui font rire l'oreille, comme : *Ad pacem orbis celeriter gradiens* (marchant à grands pas vers la paix du monde), — et d'autres encore. — Mandez-moi, je vous prie, quand je pourrai adresser un *poulet* latin à M^{lle} Julie : je n'y manquerai pas.

Il y a un article de votre lettre sur lequel je n'ai nulle envie de disputer : c'est celui où vous parlez du plaisir que vous goûtez tous les matins *au milieu des anges*, loin des sales teneurs de sales écritaires, de tous les autres animaux de ce genre. Il faut en convenir, c'est le plaisir par excellence. Je conçois à merveille que les *anges* semblent vous appartenir davantage. Au reste, mon très cher Amiral, voici la fin de toute cette vie patriarcale ; c'est que Dieu vous bénira dans le pays des miracles et de la galanterie, de manière qu'un beau matin vous mettez le latin à sa place, et toutes vos raisons pour le faire apprendre à vos filles tombant ainsi à terre, M^{lle} Julie n'aura plus de raisons de faire entrer cette chienne de langue dans sa tête.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de la Lune : je ne suis nullement étonné qu'on y ait vu une femme ; il y en a partout.

Mais si l'on y a vu une femme, tenez pour sûr qu'il y avait aussi un homme. Si on ne l'a découvert, c'est qu'il était derrière. Je remercie affectueusement celle qui vous tient compagnie sur la terre, de ses bonnes intentions à mon égard ; je recevrai sa prose avec toute la reconnaissance imaginable ; cependant, je ne veux pas qu'elle fatigue ses yeux déjà trop occupés. J'espère que cette lettre ne vous paraîtra pas faite en dix minutes. J'oublie volontiers le laconisme quand je vous écris ; le fait est cependant que ma correspondance est augmentée au point que j'en perds la tête. J'ai fait votre commission au frère Xavier, qui aura sans doute le plaisir de vous obéir, mais non que je sache par ce courrier, car il n'en a pas connaissance et je ne sais où le prendre. Bonjour, Monsieur et Madame ; rappelez-vous, je vous en prie, que je ne cesse de vous faire des visites. A votre tour, parlez quelquefois de moi le matin avec les *anges*. C'est l'heure des pères et des amis. C'est la mienne.

Yours.

Au Même

Un même objet pouvant être considéré sous différents rapports, il est tout simple qu'il ait plusieurs noms, et c'est ce qui a lieu dans toutes les langues. — Lorsqu'on considère, par exemple, un certain lieu de l'univers, par rapport seulement à sa position géographique et à sa nature physique, on l'appelle *pays*. On dit : c'est un beau *pays*, c'est un triste *pays*, il a parcouru beaucoup de *pays*, etc., etc. Mais lorsqu'on vient

à considérer cette même région dans son rapport avec l'homme qui la possède et qui a droit d'y habiter, et encore dans les rapports, d'un côté, de puissance et de protection, et de l'autre, d'obéissance et de services qui unissent le sujet et le souverain quelconque, alors elle s'appelle *Patrie*. Mais c'est toujours la même chose, et il est impossible d'avoir un *Pays* sans une *Patrie*, ni une *Patrie* sans un *Pays*. — Lorsque Rousseau a dit : *Dieu garde de mal ceux qui croient avoir une patrie et qui n'ont qu'un pays*, il a dit une de ces sottises qui lui sont extrêmement familières, où la fausseté des paroles est couverte par une vaine perfection de style dont un homme attentif ne sera jamais la dupe. Mais que Monsieur l'Amiral me permette de répéter ce que j'ai dit il y a longtemps : *Les fausses maximes ressemblent à la fausse monnaie, qui d'abord est frappée par un coquin, et qui est dépensée ensuite par les honnêtes gens qui ne la connaissent pas*. Lors donc que « l'aimable ami » me parle de *l'universalité de cette distinction*, et des conséquences qu'on en tire, je n'ai rien à répondre sinon que j'en appelle à mon creuset, et que chacun a le droit d'en faire autant. — Il a plu à l'Auteur de toutes choses de diviser les hommes en familles qu'on appelle *Nations*. Le caractère, les opinions, et surtout les langues, constituent l'unité des nations dans l'ordre moral ; et, dans l'ordre physique même, elles sont dessinées par des caractères éminemment distinctifs. On voit au premier coup d'œil que tous les nez tartares doivent habiter ensemble, et que l'œil d'une chinoise n'est pas fait pour s'ouvrir à côté de celui d'une italienne. — Si les nations sont ainsi divisées et distinguées, leurs habitations le sont aussi. Les mers, les lacs, les montagnes,

les fleuves, etc., forment de véritables *appartements*, destinés à des familles plus ou moins nombreuses. — Voyez sur la carte l'Espagne, la France..., etc. Personne ne peut douter que ces grands plateaux n'aient été dessinés et circonscrits exprès pour contenir de grandes nations, et c'est en effet ce qu'on a toujours vu. — Il est encore bien essentiel d'observer, qu'outre l'élément d'attraction qui forme l'unité nationale et qui résulte de la communauté de langue, de caractère, etc., cette unité est encore prodigieusement renforcée par l'élément de répulsion qui sépare les diverses nations. En effet, c'est une vérité désagréable ; mais enfin, c'est une vérité : *Les nations ne s'aiment pas.* — Mais que dis-je, *les nations* ! Ce sont les *hommes* qui ne s'aiment pas. N'entend-t-on pas dire tous les jours : — « Je suis las des vices et des ridicules des hommes ; je m'éloigne du monde autant que je puis, je me renferme dans ma famille. » — Que voulez-vous dire, Monsieur ? Est-ce que vous n'êtes pas un *homme* par hasard ? Est-ce que votre famille n'est pas composée d'*hommes* ? Le fait est que vous venez chercher chez vous des défauts qui sont les vôtres, ou, du moins, auxquels vous êtes accoutumé, et votre voisin, qui fait tout comme vous, vous fuit comme vous le fuyez. — Transportez cette triste observation aux nations considérées comme unités morales, vous retrouverez la même vérité cruelle : *les nations ne s'aiment pas.* — Observez une chose singulière. Le nom de toute nation est une injure chez une autre. L'Anglais dit : *French dog* ; le Turc plus généralement : *Chien de chrétien* ; le Français : *Plat rosbig, Lourdaud d'Allemand, Traître d'Italien*, etc., etc., Et Dieu sait si on le lui rend ! — Il suit de cette observation, non seule-

ment vraie mais *trop vraie*, que le plus imprudent des hommes est celui qui abandonne sa patrie, où il a des droits et jouit de l'*attraction* commune, pour s'en aller chez une nation étrangère s'exposer à la *répulsion*, sans aucun droit pour y résister. — A cette considération, qui est décisive, se joint celle de la morale, qui l'est encore davantage, s'il est possible. — Tout gouvernement jure, à tout enfant qui naît sous ses ordres, protection, défense et justice ; et réciproquement l'enfant promet obéissance, secours et fidélité jusqu'à la mort. — Anéantissez ce principe, il n'y a plus de société. — Une des intentions les plus visibles de la création, c'est que tous les pays soient habités ; il y a donc un charme général attaché à ce mot de Patrie, et ce charme est plus vif, peut-être, sous la hutte du Groënlandais et du Hottentot, que sous les lambris de l'Ermitage ou des Tuileries. — Et ce sentiment étant nécessaire, naturel et sacré, la conscience de tous les hommes l'a sanctionné puissamment, en réprouvant tout homme qui abdique sa patrie. — Il dira ce qu'il voudra, il s'excusera comme il l'entendra ; jamais il n'effacera cet anathème, et toujours on pensera mal de lui. — Qu'y avait-il de plus excusable, de plus louable même, au moins en apparence, que l'émigration des protestants français à la révocation de l'Édit de Nantes ? Et cependant, dans les pays mêmes où ils ont été accueillis, ils font toujours une certaine caste séparée du reste de la nation, et je vois toujours un *R* majuscule sur leurs fronts. L'étranger ne doit jamais être que voyageur ; du moment où il se fixe, sa position devient fautive et désagréable. Cela est si vrai, que ce mot d'*étranger* a été pris pour synonyme de *déplacé*, et l'on dit à un homme :

« Vous êtes étranger ici », pour lui dire : « Vous ne devriez pas y être ». — Une exception incontestable à la règle générale est le cas de révolution ; en effet, lorsque la souveraineté à laquelle j'ai prêté serment est détruite, je suis libre d'en chercher une autre. C'est exactement le cas d'un mariage dissous par la mort de l'un des conjoints ; l'autre a sans doute le droit de se remarier, et cependant il faut bien y songer, même dans ce cas avoué par la conscience, avant de quitter sa patrie, et nous avons vu de beaux exemples des fautes qu'on peut commettre dans ce genre. — Mais, hors de cette supposition, rien ne peut excuser l'abandon de la Patrie. Les défauts du gouvernement seraient le plus mauvais des motifs, car chacun est obligé de servir et de défendre celui qui est établi chez lui, tel qu'il est. — Otez ce principe, l'univers sera plein de promeneurs qui voyageront pour chercher un gouvernement qui leur convienne. Exposer une pareille idée, c'est la réfuter. Il y a partout du bien et du mal, et partout où l'on est sage, on peut vivre tranquillement.

*For forms of government let fools contest !
Whatever is best administered, is best.*

On me dira : « Vous tenez ce discours sous Alexandre ; l'auriez-vous tenu sous un autre ? » — En premier lieu, je réponds *oui*, sans balancer, — mais j'ajoute : la même forme de gouvernement n'a-t-elle pas produit Fabius, Scipion, les Gracques et les Triumvirs ? Montrez-moi un pays où il n'y ait pas eu d'horribles abus. — La nécessité d'aimer sa patrie et de la servir est si évidente, que l'étranger même, qui devrait être indifférent,

ne pardonne pas à l'homme qui parle mal de la sienne. — C'est autre chose encore dans le pays critiqué. — Que l'orgueil national irrité s'élève avec force contre l'homme qui déchire sa patrie, l'amitié qui entend, qu'a-t-elle à répondre ? Si elle disait : *Il a raison*, elle ferait beaucoup de tort à elle et nul bien à l'autre. Elle doit répondre : « *C'est un homme d'esprit et de mérite qui a tort comme vous, Monsieur et Madame, qui avez aussi de l'esprit et du mérite, et qui, une fois le jour, vous trompez sûrement sur quelque chose.* » — Or, qu'est-ce qu'un sentiment sur lequel l'amitié, même courageuse, doit passer condamnation ? — Donc, après qu'un homme distingué de toutes manières a suffisamment changé d'air, qu'il a mangé assez de pêches et de raisins, et que sa femme a fait un garçon, *il doit revenir dans sa patrie. Ce qu'il fallait démontrer.*

A M^{lle} Constance de Maistre

Saint-Pétersbourg, 18 décembre 1810.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta lettre du 4 novembre dernier, jointe à celle de ta mère. Je ne sais cependant si je m'exprime bien exactement, car au lieu d'un extrême plaisir, je devrais dire *douloureux* plaisir. J'ai été attendri jusqu'aux larmes par la fin de ta lettre, qui a touché la fibre la plus sensible de mon cœur. Je crois, en effet, qu'il ne me serait pas impossible de te faire venir ici toute seule, malgré les embarras de l'accompagnement indispensable ; mais, enfin, supposant que je parvienne à surmonter cette difficulté, tu serais ici pour toujours ;

car tu comprends bien que ces deux ans dont tu parles sont un rêve. Et comment ferais-tu goûter cette préférence à tes deux compagnes et même au public ? La raison que tu dis serait excellente si nous étions à soixante lieues l'un de l'autre : à huit cents lieues, elle ne vaut plus rien, et j'en sèche. Parmi toutes les idées qui me déchirent, celle de ne pas te connaître, celle de ne te connaître peut-être jamais, est la plus cruelle. Je t'ai grondée quelquefois, mais tu n'es pas moins l'objet continu de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien ; car tu pourrais m'être fort utile, *col senno e colla mano*. Je n'ai pas de rêve plus charmant ; et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, pour la raison que tu dis : parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation ! Jamais, jamais, et jamais ! Chaque jour, en rentrant chez moi, je trouve ma maison aussi désolée que si vous m'aviez quitté hier ; dans le monde, la même idée me suit et ne m'abandonne presque pas. Je ne puis surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé : je le dis, lorsqu'il y a là quelqu'un pour m'entendre, ce qui n'arrive pas souvent, surtout dans les compagnies nombreuses. Je traite rarement ce triste sujet avec vous ; mais ne t'y trompe pas, ma chère Constance, non plus que tes compagnes, c'est la suite d'un système que je me suis fait sur ce sujet. A quoi bon vous attrister sans raison et sans profit ? Mais je n'ai cessé de parler ailleurs, plus peut-être qu'il n'aurait fallu. La plus grande

faute que puisse faire un homme, c'est de broncher à la fin de sa carrière, ou même de revenir sur ses pas. Je te le répète, mon cher enfant, quoique je ne parle pas toujours de cette triste séparation, j'y pense toujours. Tu peux bien te fier sur ma tendresse ; et je puis aussi t'assurer que l'idée de partir de ce monde sans te connaître, est une des plus épouvantables qui puissent se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas ; mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, je ne sais quel charme secret qui naît de cette dure destinée qui m'a toujours séparé de toi : c'est la tendresse multipliée par la compassion. Tout en te querellant, j'ai cependant toujours tenu ton parti, et toujours bien pensé de toi. Je ne te gronde point dans cette lettre sur ta *gloromanie* : c'est une maladie comme la fièvre jaune ou la pleurésie ; il faut attendre ce que pourront la nature et les remèdes. D'ailleurs, je ne veux point te faire de chagrin en répondant à une lettre qui m'a fait tant de plaisir. Quoiqu'il y ait un peu, et même plus qu'un peu de ta folie ordinaire, il y a cependant un amendement considérable. Elle est d'ailleurs beaucoup mieux écrite, dans les deux sens du mot. Je suis bien aise que tu deviennes grammairienne. N'oublie pas les étymologies, et souviens-toi surtout que Babylone vient de *babel*. Je suis bien aise que tu aies découvert une des plus grandes peines du mariage, celle de dire aux enfants : *Taisez-vous*. Mais si toutes les demoiselles s'étaient arrêtées devant ces difficultés, combien de demoiselles ne parleraient pas ! Au reste, mon enfant, comme il y a peu de choses qui écartent les hommes autant que la science, tu prends le bon chemin pour n'être jamais obligée d'imposer silence à personne.

Le latin n'est pas des choses qui me choqueraient le plus, mais c'est une longue entreprise.

Hier, on a célébré chez la Comtesse... la fête de sainte Barbe, fort à la mode ici, et qui est la patronne de la dame. Il y a eu bal, souper et spectacle. Ton frère, seul acteur de son sexe, a eu tous les honneurs, car il était, comme Molière, auteur et acteur. C'était une nouvelle édition de sa *Cléopâtre*. Il s'est tué en chantant un vaudeville ; puis, au grand contentement de tout le monde, il s'est relevé pour chanter à la Comtesse les couplets ci-joints, qui ont été applaudis à tout rompre. Je n'ai pas répondu à la moitié de ta lettre ; mais « *plus de quatre pages je ne puis écrire ce soir* ». Je t'embrasse tendrement, ma très chère Constance ; je te serre sur mon cœur, où tu occupes une des premières places. Le reste, à l'ordinaire prochain.

Au Comte Rodolphe

Polock, 7 juin 1812.

Non, non, je n'ai rien reçu de Vilna. Je vous avais écrit très expressément, mon cher enfant, de m'écrire ici, sous l'adresse du R. P. Angiolini, si vous doutiez encore de mon arrivée : jugez combien j'ai été fâché de ne rien trouver de vous en arrivant ! Le 29 seulement, votre lettre du 16 avril, d'Oruga, m'est arrivée par Pétersbourg, et celle d'Opsa, du 22 mai, arrive aujourd'hui. Entre ces deux époques, du 16 avril et du 22 mai, je vois que vous m'avez écrit deux fois : ce sont ces deux lettres que je n'ai point reçues encore ; je les regrette beaucoup. M. Kalitcheff, porteur

de votre billet et de cette réponse, m'a fait venir l'eau à la bouche en me disant qu'il était venu acheter ici de l'avoine : il me semble que vous avez peu de crédit auprès de votre chef si vous ne pouvez pas vous faire commander aussi pour acheter quelque chose, ne fût-ce qu'un manche de fouet. Pourquoi ne me dites-vous pas au moins que vous êtes fâché de n'être pas à la place de cet officier ? Vous l'avez oublié ; dites-le moi par une autre occasion. Vous dites que vous devenez mélancolique ; je vous assure qu'il ne tient qu'à moi de l'être. Je ne me rappelle aucune époque de ma vie où j'aie été plus seul, plus isolé, plus séparé de tout être vivant et de tout *réconfort*. Je passe des journées entières dans mon fauteuil, et je le quitte pour me mettre au lit. Les Jésuites ont fait pour moi l'impossible, il n'y a pas de politesse imaginable qu'ils ne m'aient faite ; sans eux, je n'aurais pu demeurer ici. Ils m'ont meublé complètement ; leur bibliothèque et leur société me sont d'un grand secours ; mais je n'abuse pas de la seconde ; ce ne sont pas des *perdeurs de temps*. Je suis charmé que votre latin vous ait servi si à propos à Oruga, et je ne doute pas que le R. P. n'ait écrit dans ses annales : *Aujourd'hui, j'ai confessé en latin un Chevalier-Garde*.

Toujours point de nouvelles de votre mère : je n'y conçois rien, ou pour mieux dire je conçois bien que les dames ne sachent guère comment il faut se retourner dans certaines occasions. J'ai bien compassion de ces pauvres femmes, lorsqu'elles lisent les bulletins français ; je ne leur écris que deux mots : *Un tel jour, on se portait bien*. Je ne m'accoutume point à cette vie. J'ai vu l'instant de la réunion, mais ce n'était qu'un éclair qui a rendu la nuit plus épaisse. Je me

console en pensant à l'étoile de ma famille, qui la mène sans lui permettre jamais de s'en mêler. *Je n'ai jamais eu ce que je voulais ; voilà qui devrait désespérer, si je n'étais forcé d'ajouter avec reconnaissance, mais toujours j'ai eu ce qu'il me fallait.* Cependant, *væ soli !* Adieu, mon cher enfant ; continuez à marcher *dans les voies de la justice et du courage.* Pour vous seul je me passe de vous, je ne dis pas sans peine, mais sans plainte. Je ne cesse de m'occuper de vous : si vous quittez ce monde, je pars aussi, je ne veux plus bague-nauder. Adieu encore ; venez acheter de l'avoine, nous dirons le reste.

Au Comte de Front (?)

14 septembre 1812.

Je croyais, Monsieur le Comte, terminer ici ma dépêche, lorsque les plus grandes nouvelles m'obligent de reprendre la plume.

Avant de partir de la capitale, la nuit du 20 au 21 août, le prince Kutusoff dit à sa femme : *Nous nous reverrons heureux, ou jamais ;* il se prosterna sur le parquet et se recommanda à Dieu en pleurant. Ceci, Monsieur le Comte, vous paraîtra s'accorder peu avec d'autres endroits de ma lettre ; mais ces sortes de disparates sont fort communs dans ce pays, et je pourrais vous en raconter de plus singuliers. Il arriva à l'armée le 29, et tout de suite il lui donna une nouvelle disposition, qui fut très agréable aux Russes, parce qu'elle se trouvait plus conforme à leurs anciens usages. Prenez une carte, Monsieur le Comte, cherchez le bourg de Mojaïsk, à quatre-

vingt dix-neuf verstes au sud-ouest de Moscou, à la pointe d'un angle assez aigu que forme la Moskowa ; à dix verstes plus haut, sur la rive droite de cette rivière, se trouve le village de Borodino, trop insignifiant pour être désigné sur les cartes, mais qui vient d'acquérir un renom immortel.

Le prince avait en face de ce village, et devant lui encore, un ruisseau qui se décharge dans la Moskowa ; sa droite était adossée à cette rivière, qui donne son nom à l'ancienne capitale de l'empire ; à l'égard de sa gauche, il disait lui-même à Sa Majesté Impériale, dans sa relation du 3 septembre : *elle est un peu en l'air, mais l'art peut la soutenir* ; en effet, il la flanqua par quelques fortifications d'usage ; cette gauche était commandée par le général en chef prince Bagration ; derrière lui étaient les généraux Touczkoff et comte de Strogonoff, plus bas encore les milices de Moscou ; enfin le prince Kutusoff avait caché dans les bois, et toujours du même côté, une grande quantité de troupes et d'artillerie ; le centre occupait des hauteurs en face du ruisseau ; le prince avait derrière lui une profonde colonne de sept corps, entre autres toute la garde. A la droite étaient les chasseurs.

Le 3 septembre, le prince parcourut l'armée ; il fit porter dans les rangs l'image miraculeuse de Smolensk ; il dit aux soldats : *Frères* (c'est le mot russe), *il n'y a plus que vous entre l'ennemi et la ville sainte* (Moscou). On s'écria de tous côtés : *Nous mourrons tous où tu nous as placés*. Pendant cette espèce de revue, un aigle plana sur la tête du prince : il ôta son chapeau et le salua ; sur quoi tout ce qui l'entourait cria : *Hurrah !* Le 5 septembre, la gauche fut attaquée,

comme on s'y attendait ; le combat fut déjà long et acharné, mais le prince Bagration en sortit vainqueur et prit même seize pièces de canon ; le lendemain se passa en escarmouches où l'on ne fit que se tâter ; mais le 7 était le jour fixé par la Providence pour une des plus mémorables batailles qui se soient jamais livrées. Les Français vinrent fondre sur la gauche et sur le centre, et rencontrèrent les Russes qui venaient à eux. La gauche des Français, comme vous le sentez assez, et la droite des Russes ne demeurèrent pas oisives, et il résulta de là des attaques obliques et un certain pêle-mêle dont nous n'aurons pas de sitôt une idée juste.

Le combat, c'est-à-dire la boucherie, commença à quatre heures du matin et ne cessa de sévir que vers la nuit. 1.500 pièces d'artillerie tiraient du côté des Russes ; cela vous paraîtra exagéré, mais lorsque j'ai voulu dire *huit cents* à l'homme le plus à portée de savoir cela, il m'a dit en riant : *doublez*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'artillerie était formidable et qu'elle a été servie avec une terrible précision. Napoléon avait dit, avec l'inébranlable obstination qui est le fond de son caractère : *Ou toute mon armée y périra, ou je tournerai cette gauche* ; et les Russes de leur côté avaient dit : *Nous y périrons tous ou tu ne passeras pas*. Ceux-ci ont gagné leur formidable pari, au prix de trente mille vies, car ils n'avouent pas un moindre nombre de morts, en soutenant que l'ennemi ne saurait en avoir perdu moins du double ; on s'est battu corps à corps, la même batterie a été prise et reprise jusqu'à cinq fois, mais, à la fin, la valeur russe l'a emporté ; ils ont repoussé les Français à 12 verstes et leur ont pris 30 canons. Sept généraux russes ont été bles-

sés, mais la Russie même l'a été dans la personne du prince Bagration : une balle s'est logée profondément dans l'os de sa jambe ; on l'a transporté à Moscou, d'où il écrit lui-même : *Je ne sais s'il faudra me couper la jambe*. Quand on pourrait la sauver, l'armée n'en serait pas moins privée de lui pour toute la campagne, et c'est un grand malheur : c'est un compagnon de Souvarof, il a beaucoup d'expérience et il est l'idole des soldats. 22 officiers du régiment des chasseurs de la garde ont été tués ou blessés ; on a fait peu de prisonniers sur les Français, l'acharnement n'ayant rien épargné. Je pense, monsieur le Comte, que vous lirez avec intérêt la courte lettre qu'un homme d'esprit a écrite à son ami pendant la bataille : « Lundi 26 (N. S.). — Avant-hier, une affaire de héros ; hier, une escarmouche insignifiante ; aujourd'hui, combat de héros. La terre tremble à dix-huit verstes. Les Français ont été attaqués sur leur flanc droit, étant en marche sur notre gauche et attaquant en outre. J'espère en Dieu et en nos braves, et que demain nous recevrons l'ordre d'avancer ; mais tout ceci, les détails de l'armée vous l'apprendront bien mieux. Quant à moi, je vous raconterai que le premier jour où le prince Kutusoff a reconnu la position, un aigle a plané sur sa tête ; il le salua et la troupe dorée cria : *Hurrah !* Quand les Romains combattent, il faut citer les augures. » : Signé Ansted (de Strasbourg), personnage employé à la diplomatie de l'armée.

Vous pensez bien, Monsieur le Comte, qu'on ne saurait encore avoir rien de certain sur le nombre des morts ; mais, pour se former une idée de cette bataille, il suffit de citer les expres-

sions de ceux qui l'ont vue ou qui en étaient près. L'un dit, comme vous voyez, *la terre tremblait à dix-huit verstes* ; un officier qui a combattu dit que *Prussich-Eylau fut un jeu d'enfants, comparé à Borodino*. Un officier général d'un grand mérite et de ma connaissance particulière mande en propres termes : *Ceux qui ont vu cette bataille ont une idée de l'enfer*.

La nuit du 10 au 11 septembre fut terrible pour l'Empereur et pour nombre d'autres personnes, que le premier courrier du prince Kutusoff avait instruits de la bataille commencée, et qui ignoraient le succès. Enfin, le 11 au matin, jour de la fête de l'Empereur (heureux hasard !), le courrier triomphant arriva. Tout de suite on nous invita à un *Te Deum* ; mais plusieurs ne furent pas avertis à temps. L'Empereur a fait le prince Kutusoff maréchal et lui a donné 100.000 roubles ; sa femme a reçu le portrait ; c'est de part et d'autre le *nec plus ultra* des honneurs. L'Empereur a donné de plus 100.000 roubles au prince Bagration et 5 roubles à chaque soldat qui a combattu à Borodino.

Cette bataille, Monsieur le Comte, ne saurait être assez célébrée ; elle a été livrée avec une valeur au-dessus de tout éloge, contre l'ennemi du genre humain, et pour tout ce qui reste dans l'univers de religion, d'indépendance et de civilisation. Tout homme, et surtout tout Européen, doit de vives actions de grâce à ceux qui l'ont gagnée. Cependant, si Votre Excellence me demande où nous en sommes, je me garderai bien de répondre autrement que par ces mots : *Je n'en sais rien*.

L'opinione regina del mondo est reine surtout

à la guerre, et surtout encore depuis que les armes à feu ont égalisé les hommes,

Et qu'un plomb dans un tube enchâssé par des sots
Comme un soldat obscur va tuer le héros.

Peu de batailles sont perdues physiquement. Vous tirez, je tire : quel avantage y a-t-il entre nous ? D'ailleurs, qui peut connaître le nombre des morts ? Les batailles se perdent presque toujours moralement ; le véritable vainqueur, comme le véritable vaincu, c'est celui qui croit l'être. Les bataillons qui avancent savent-ils qu'il y a moins de morts de leur côté ? Ceux qui reculent savent-ils qu'ils en ont davantage ? La bataille d'Austerlitz, donnée en Moravie, fut perdue quatre jours après à Ujhely, en Hongrie, sur quatre feuilles de papier ; celles de Pultusk et de Prussich-Eylau furent bien gagnées matériellement dans toute la force du terme ; des causes purement morales annulèrent ces victoires complètement. Et précédemment, à Marengo, n'avait-on pas eu l'ineffable talent de *perdre une bataille gagnée* ? Il faudrait donc savoir avant tout quel sentiment la bataille de Borodino a laissé dans les cœurs des deux partis. Le Russe a-t-il dit dans le sien : *Le Français ne peut me résister* ? Celui-ci a-t-il dit : *C'est vrai* ? Voilà la question ; mais le temps seul peut la résoudre. Si le découragement s'approche seulement du cœur des Français, ils sont perdus ; s'ils tiennent bon et s'ils peuvent avancer, nous pouvons encore voir d'étranges malheurs. Les événements nous ont révélé un grand et terrible secret, celui de l'infériorité du nombre de notre côté ; elle est grande, Monsieur le Comte, et Dieu veuille qu'elle diminue. Cependant l'Em-

pereur payait au mois de janvier 942.000 hommes. Où sont-ils ? J'en parle souvent à des Russes fort instruits, et qui cependant ne savent pas répondre. Le grand-duc a dit ouvertement, et même il a répété : *A quoi nous sert cette grande victoire ? A n'avoir plus d'armée.* Ce discours est étrange dans cette bouche. Le prince Kutusoff n'a pourtant employé qu'un bataillon de chaque régiment ; il lui reste plusieurs corps intacts, entre autres la garde, et la plus grande partie des miliciens de Moscou, dont les compagnons ont déjà fait des merveilles.

Dans l'espoir d'adresser bientôt à Votre Excellence un heureux supplément, je la prie d'agréer la haute et respectueuse considération avec laquelle je suis, etc.

Au Roi de Sardaigne

Saint-Pétersbourg, 8 (20) novembre 1812.

Il serait inutile de s'appesantir sur cette foule d'affaires particulières qui ont lieu depuis que Bonaparte est en retraite. La plus remarquable est celle du 27 octobre (8 novembre), dans laquelle le général Platow a pris 62 pièces de canon aux Français. Des relations telles que celles que j'envoie ne peuvent guère marquer que les résultats. Depuis l'affaire de Wiasma, du 22 octobre (vieux style), on a fait 10.000 prisonniers sur les Français. Le major de Beckendorf ayant eu le bonheur d'intercepter deux lettres du vice-roi d'Italie à Berthier, l'Empereur les a fait imprimer ; je les joins à cette relation, afin qu'elles amusent au moins en passant Son Excellence M. le Comte

de Front. On y voit une véritable *agonie militaire*, et, en effet, la défaite du vice-roi date du lendemain. Le combat eut lieu sur la grande route de Smolensk, près du village de Sapritino, entre Durogobourg et Duchowschtina ; les Français y perdirent 3.000 prisonniers, 62 canons et une grande quantité d'hommes tués par les Cosaques, qui ne firent pas de quartier. Platow, à la fin de son dernier bulletin, parle comme se tenant à peu près sûr de prendre le beau-fils Eugène ; mais, s'il n'échappe pas, ce sera un homme embarrassant : il vaudrait mieux qu'il fût tué. D'un autre côté, le comte de Wittgenstein vient de battre encore les maréchaux Saint-Cyr et Victor ; j'en reçois la nouvelle en écrivant ceci, mais les détails ne nous parviendront que demain. Avant ce dernier coup la route n'était pas fermée, puisqu'un renfort de 2.000 hommes de la garde a pu arriver de Vilna jusqu'à une distance assez médiocre de Smolensk ; mais là il a été enveloppé par le général comte Orloff-Denisoff, et obligé de mettre bas les armes, avec 69 officiers. La cause de ces désastres et de tous ceux qui suivront se trouve dans l'inflexible obstination de Bonaparte, qui n'a jamais écouté un seul avis ; ces sortes de caractères font merveille pendant qu'ils ont le vent en poupe ; mais, s'il vient à tourner, leur nature intraitable amène d'incalculables désastres. Ses généraux lui avaient dit : « Sire, vous ne pouvez sauver l'armée qu'en sacrifiant l'artillerie » ; jamais il n'y a eu moyen de le persuader ; il perdra l'armée et l'artillerie. Tout ce qui suit est incontestable : il a commencé la guerre avec 390.000 hommes et une artillerie immense ; avant de commencer, les préparatifs seuls lui coûtaient 200 millions ; au moment où j'écris,

les Russes tiennent 70.000 prisonniers, 246 pièces d'artillerie bien comptées, et il faut de plus tenir compte de celles qui ont été précipitées ou enterrées : la lettre du vice-roi montre que le nombre en est grand. Celui des hommes morts par le fer, les maladies et l'intempérie, ne peut s'élever à moins de 10.000 hommes. Je ne crois pas qu'il reste à Napoléon, de Vilna à Smolensk, plus de 80.000 hommes, ni que dans cette dernière ville il en ait plus de 50.000 autour de lui. Quant à l'artillerie, il est difficile de savoir ce qu'il lui en reste ; on me soutenait qu'à la bataille de Borodino il y avait 2.000 pièces de chaque côté : quoique je ne sois pas militaire, cela me paraissait absurde, cependant je ne savais que répondre aux personnes qui me l'affirmaient ; maintenant je vois beaucoup moins encore ce qu'on peut objecter aux bulletins français qui nous annoncent 500 pièces de chaque côté. Je regarde comme certain qu'en s'avancant sur Moscou Napoléon avait laissé en arrière toutes ses pièces de position ou à peu près ; tout cela sera revenu à Smolensk. Depuis ses malheurs, il a perdu au moins 300 pièces de canon ; je crois que si on lui en accorde autant de tout calibre et sur toute la route jusqu'à Vilna, c'est encore beaucoup. Mais que faire de pièces de position dans une retraite précipitée ? Et d'ailleurs, où sont les chevaux ? La lettre du vice-roi prouve qu'il en a perdu 1.220 dans deux jours.

L'état des Français ne peut s'exprimer ; on en raconte des choses qui ressemblent au siège de Jérusalem. Ils passent universellement pour avoir mangé de la chair humaine. On assure qu'on les a vus faire rôtir un homme ; toutes les relations au moins, tant écrites que de vive voix,

s'accordent pour affirmer qu'on a vu des Français couchés sur une charogne de cheval et la dévorer à belles dents. Voici encore qui est sûr : on a fait prisonnier un soldat vétérán portant sur sa manche les *chevrons brisés*, marques d'un service ancien et distingué, et qui a fait toutes les campagnes de Bonaparte, y compris celle d'Égypte ; depuis plusieurs jours il n'avait vécu que d'un peu de chair morte, et, depuis deux ou trois, il n'avait rien mangé du tout. Il a été présenté à M. Demidoff, homme puissamment riche, qui a levé un régiment à ses frais et qui sert comme volontaire ; un dîner élégant était servi ; il a dit au Français prisonnier qu'il pouvait s'asseoir et manger. A la vue de cette vaisselle, de ces vins, de ces mets délicats, le pauvre soldat a été saisi d'un tremblement subit et universel, tel que certainement il n'en avait jamais éprouvé devant l'ennemi ; — c'est un singulier effet de la faim ; — ensuite il a dit : *Est-il possible qu'un officier russe me fasse l'honneur de m'inviter à ce bon repas, après toutes les horreurs que nous avons commises dans les Etats de son Empereur ?* J'ai interrogé une foule de témoins oculaires sur l'état moral de cette foule de prisonniers, dont on ne sait que faire ; on m'a répondu diversement. Les uns m'ont dit qu'ils étaient toujours fort impertinents, et que surtout ils ne demandaient jamais rien ; d'autres m'ont dit le contraire. Une dame de ma connaissance ayant offert un billet bleu (cinq roubles) à l'un de ces prisonniers, il a répondu : *Madame, je l'accepte et je vous remercie infiniment ; si jamais vous venez en France, mes parents s'empresseront de vous les restituer.* Mais un exemple n'est qu'un exemple. D'ailleurs il pourrait se faire, grâce à la conscription, que cet

homme fût d'une étoffe plus ou moins distinguée. Un point sur lequel on s'accorde assez, c'est qu'ils ne se plaignent pas de leur maître. L'un d'eux disait : « Il est trop ambitieux. » Le jugement n'est pas sévère.

Il est bien prouvé maintenant que Moscou, du moins en très grande partie, n'a été brûlé que par les Russes ; il y a même des doutes sur le palais de Pétrosky ; le seul crime *direct* de ce genre qui demeure incontestablement à la charge de Napoléon, c'est la destruction du Kremlin. Au reste, si les Russes ont brûlé leur capitale de désespoir, le crime ne retombe pas moins sur le féroce envahisseur.

Il est impossible de savoir où se trouve ce moderne Attila. On aime à croire qu'il s'est arrêté à Smolensk : dans ce cas, il est pris. Il peut bien encore faire cette faute après toutes celles qu'il a commises. Celle de profanation des églises est du genre le plus grossier : dès qu'on arrivait dans un village, l'église était convertie en écurie ou en boucherie ; on égorgeait quelque animal et l'on pendait les entrailles sur les images des saints. Il faut avoir perdu le sens commun pour agir ainsi, et cette conduite, indépendamment du crime, est encore l'excès du ridicule de la part d'un homme qui a eu tant de bontés pour la religion mahométane.

Monseigneur le grand duc est parti pour l'armée il y a deux jours, et il passe pour certain que l'Empereur le suivra de près ; on veut apparemment le rendre témoin de quelque triomphe. Et il y a moins d'un mois et demi que nous fûmes avertis officiellement de faire nos paquets, après que l'Empereur aurait fait les siens !

Que dire ? que penser ? Dans l'attente de ce

qui peut arriver, on a peine à respirer. Je suis obligé de finir, mais d'autres dépêches se feront peu attendre. Je laisse toujours M. le Comte de Front parfaitement libre, en lui renouvelant mes hommages, de supprimer dans mes dépêches tout ce qu'il croirait superflu ou peu nécessaire.

Au Même

Saint-Petersbourg, 8 (20) octobre 1812.

Je puis enfin avoir l'honneur d'apprendre à Sa Majesté, avec une certitude parfaite, que l'incendie de Moscou est entièrement l'ouvrage des Russes, et n'est dû qu'à la politique terrible et profonde qui avait résolu que l'ennemi, s'il entrait à Moscou, ne pourrait s'y nourrir ni s'y enrichir. Dans une campagne très proche de la capitale, on fabriquait depuis plusieurs jours toutes sortes d'artifices incendiaires, et l'on disait au bon peuple qu'on préparait un ballon pour détruire d'un seul coup toute l'armée française. M. le comte Rostopchine, avant de partir, fit ouvrir les prisons et emmener les pompes, ce qui est assez clair ; ce qui ne l'est pas moins c'est que sa maison a été épargnée et que sa bibliothèque même n'a pas perdu un livre. Voilà qui n'est pas équivoque. En y réfléchissant, on voit qu'il ne convenait nullement à Napoléon de brûler cette superbe ville, et en réalité il a fait ce qu'il a pu pour la sauver ; mais tout a été inutile, les incendiaires observant trop bien les ordres reçus, et le vent à son tour ne servant que trop les incendiaires. La ville a brûlé constamment du 3 au 7, et de 10.000 maisons (parmi lesquelles 800 hôtels) il ne

reste qu'un peu plus de 2.000. Napoléon a fait exécuter à mort, je ne sais de quelle manière, une grande quantité de Russes dont il a fait suspendre les cadavres, portant l'inscription : *incendiaires* ; il a fait exécuter aussi un grand nombre de ses soldats, mais le tout a été vain. Je doute que depuis l'incendie de Rome, sous Néron, l'œil humain ait rien vu de pareil. Ceux qui en ont été témoins ne trouvent aucune expression pour le décrire. Il me suffira de dire qu'à la distance de quatre-vingt quatre verstes on apercevait distinctement cette espèce de splendeur livide que les nuées réfléchissent dans les grands incendies, et qu'un naturaliste allemand attaché au comte Alexis Razumoffsky lui écrit qu'à une distance de quinze verstes il lisait aisément au cœur de la nuit, à la triste lueur de cet embrasement. Je répète que la perte en richesses de toute espèce se refuse à tout calcul ; mais la Russie et peut-être le monde ont été sauvés par ce grand sacrifice. Le comte de Rostopchine, avant de quitter la ville, a fait venir devant lui deux détenus : l'un, Russe, dont le nom m'échappe en ce moment, était convaincu d'avoir traduit en russe une proclamation française qui annonçait l'arrivée de Napoléon ; celui-ci l'avait comblé de bonté dans un collège de Paris où ce marchand avait été élevé. — Le grand comédien sait bien ce qu'il fait, comme on voit. — L'autre était un nommé Mouton, Français, convaincu d'avoir tenu des propos séditieux. Rostopchine a dit au premier : *Vous êtes un scélérat abominable, un traître indigne même d'être puni par le knout et la Sibérie, comme la patrie punit les traîtres : je vous livre à la vengeance du peuple.* Aussitôt la foule, avertie ou non, Dieu le sait, a percé ce malheureux de

mille coups, et a traîné par les pieds dans toutes les rues son cadavre sanglant. Le gouverneur, d'autre part, dit à Mouton : *Vous êtes coupable, mais je vous pardonne ; allez chez les vôtres leur dire comment nous traitons ici les traîtres.* Ce second jugement avait visiblement pour but d'adoucir les Français ; le premier est une infamie au premier chef, aussi éloignée de l'état de civilisation que le lit de Procuste ou le taureau de Phalaris. Le comte de Rostopchine est le beau-frère de la princesse Alexis Galitzin et ami intime des Golowin ; mais quoique je sois très assidu dans ces deux maisons, où je suis comblé d'amitiés, j'observe cependant que depuis plus d'un mois on ne m'y nomme plus ce personnage qui est en effet inexcusable sous ce rapport.

Mon aimable compatriote, saint François de Sales, défendant quelque part de dire même du diable plus de mal qu'il ne faut, je dois dire que Napoléon a fait ce qu'il a pu pour éviter le comble du malheur. Il est allé lui-même dans les hôpitaux, il a parlé aux blessés russes et a fait ce qu'il a pu pour alléger de si grands malheurs ; mais il pouvait peu, et il a été peu obéi. Quant au pillage, outre qu'il était puissamment favorisé par l'incendie, Napoléon ne pouvait l'empêcher, car c'était la grande proie dont il avait leurré son armée, et il n'avait plus d'autres moyens de prévenir une révolte plus que commencée. La destruction du Kremlin est purement son ouvrage. L'explosion fut épouvantable ; un mot suffit : elle détacha la cloche de Veliki-Ivan, qui tomba. Le clocher lui-même est demeuré sur pied, ainsi que la cathédrale, mais c'est uniquement parce que les minés ne partirent pas, soit qu'elles eussent quelque défaut, soit que les Cosaques, par une

heureuse témérité, aient pu couper les boyaux de communication, comme on me l'a assuré sans me persuader beaucoup.

Les Français, en entrant, envoyèrent une sauvegarde de cinq hommes à l'église catholique de Saint-Louis ; c'est la seule qui ait été épargnée, et elle a servi d'asile à beaucoup d'hommes et de choses. Tout le clergé russe avait disparu, excepté un seul pope qui était demeuré en place et qui vint demander au curé catholique s'il lui conseillait de célébrer. Le pope alla demander la permission — et il l'obtint — de célébrer librement, comme il l'entendait. Il pria pour son Empereur, et le jour de la naissance de ce prince, au milieu des flammes, il chanta le *Te Deum* ; ce trait est beau, mais il est unique. Il prouve après mille autres que le courage de la conscience a de grands droits toujours et partout.

Il peut être intéressant d'observer que, dans une armée de 400.000 hommes, il n'y a jamais eu un seul ministre de la religion ni aucun signe de culte quelconque, ce qui, je crois, ne s'est jamais vu, même chez les peuples païens. A Moscou, aucun Français n'a paru dans l'église pendant les six semaines du règne français, excepté (ceci est remarquable) cinq ou six officiers appartenant à des maisons de l'ancienne noblesse de France. Le reste ne paraît avoir aucune idée quelconque de religion ; quelques-uns, à ce qu'on m'a rapporté, ont dit : *Qu'est-ce que Dieu ? Que voulez-vous dire ?* Et ce qu'il y a d'extrêmement singulier, c'est qu'ils paraissent encore tenir au baptême, on ne sait pas trop pourquoi. Tous les enfants nés pendant ces six semaines ont été portés à l'église et baptisés.

Je sortirais du style des relations et je prendrais

celui de la poésie, si j'entreprenais de décrire les cinq ou six premiers jours. Toutes les caves enfoncées à la fois ; une innombrable quantité de brigands déchaînés et furieux ; le sang coulant dans les rues avec le vin et l'eau-de-vie, les deux partis s'entr'égorgeant au milieu des flammes ; des malheureux brûlés dans leurs maisons ; les autres fuyant sans savoir où ils allaient, et dépouillés dans les rues des lambeaux qu'ils emportaient pour se couvrir, etc., etc. Aucune langue ne peut rendre ce spectacle ni même en approcher. Malheur mille fois à l'homme exécrationnel qui a causé ces effroyables malheurs s'il ne les a pas voulus expressément ! Au reste, le bélier immolé était sans prix, mais il paraît qu'Isaac est sauvé !

De tout côté on se demande : *Où est Napoléon ?* On a voulu dire qu'il avait échappé, mais rien ne le prouve et tout fait croire le contraire. Depuis l'arrivée de l'amiral à Minsk, un homme seul passerait difficilement. Le moment solennel de la vengeance divine est-il arrivé ? Il m'en coûte beaucoup de fermer ce paquet sans pouvoir répondre, mais je l'ai toujours annoncée comme certaine et inévitable ; la date seule me tenait en suspens. Quoi qu'il doive arriver, je crois de mon devoir de laisser un peu courir ma plume et de ne rien laisser ignorer sur l'un des plus grands événements du monde.

Voilà la vérité à l'égard de Moscou. Sa Majesté peut y compter comme si elle avait été témoin de tout ; je la tiens de l'autorité la plus irrécusable et sous le sceau du plus grand secret, car ici il faut dire que *les Français ont tout fait*, quoique les gens sensés ne me semblent guère les dupes de cette jonglerie politique.

Napoléon a donné 6.000 roubles à un Russe,

qui a eu la lâcheté de les accepter, pour détacher la croix fixée sur le faite de Veliki-Ivan et qui a été portée à Paris comme un trophée. On m'a assuré de plus qu'à quelques pas de la tour cet homme si lâchement courageux a été dépouillé par les brigands, qui ne lui ont pas laissé un kopeck.

Au Même

Saint-Pétersbourg, 17 (29) décembre 1812.

J'ai laissé Napoléon de l'autre côté de la Bérésina. Pour traverser cette rivière, il lui en a coûté des milliers d'hommes et presque tout le butin de Moscou. A peine eut-il mis le pied sur la rive droite, qu'il ordonna de rompre le pont. On lui montra tout ce qu'il laissait derrière lui, il répondit : « Que m'importent ces crapauds ! qu'ils se tirent d'affaire comme ils voudront ». Il est charmant. Ici s'élèvent de grands cris contre l'amiral Tchitchagoff qui, venant de Minsk, où on l'accusait déjà d'être arrivé trop tard, aurait pu, dit-on, arrêter et prendre Napoléon. Comme il a beaucoup d'ennemis, que ses malheurs domestiques et les faveurs de l'Empereur avaient un peu assoupis, ils se sont réveillés à cette occasion et l'ont extrêmement maltraité. Il a bien échappé à Sa Majesté de dire en très petit comité : *Le plan est manqué*, mais il n'a point fait tomber sa critique sur l'amiral en particulier, et jamais il ne lui a donné signe de mécontentement, soit que réellement il n'ait pas tort, soit qu'il exerce toujours la même influence sur l'esprit de l'Empereur, soit que le maître veuille soutenir son ouvrage. Autant que

j'en puis juger, je crois bien que les troupes russes n'ont point de supérieures dans le monde pour la valeur et l'impétuosité de l'attaque. Quant à ce qu'on appelle *manœuvre*, je les crois un peu en arrière, et je doute que Napoléon démentît cette opinion. Enfin Napoléon passa la Bérésina près de la petite ville de Studianka, le 29 novembre (toujours nouveau style), et il continua sa marche sur Vilna toujours suivi et harcelé par les troupes russes. Pour aller droit aux résultats, je dirai seulement que, dans son chemin de la Bérésina à Vilna inclusivement, l'ennemi perdit encore près de 30.000 hommes et 400 pièces de canon. Il paraît certain que Napoléon n'est point entré à Vilna, mais seulement dans ses faubourgs. Du reste, on s'accorde peu sur la route précise qu'il a tenue et sur les précautions qu'il a prises pour sauver sa personne. On s'accorde assez à dire qu'en s'éloignant de Vilna il n'avait parmi ses affidés que son beau-fils le vice-roi, Murat et Berthier ; qu'il était vêtu d'un simple frac sans aucune distinction, qu'Eugène au contraire était en grande tenue, et que toute sa suite se réduisait à 15 lanciers polonais et 14 gardes napolitains. Je ne répons d'aucun de ces détails, et dans les grands événements il ne faut s'attacher qu'aux masses et aux grands résultats. Les Français ne croyaient pas, à beaucoup près, que les Russes fondraient sur Vilna avec tant de célérité ; ils ont été trompés à cet égard au point qu'ils prirent l'avant-garde des Russes pour l'arrière-garde française qui n'existait plus, et qu'un aide de camp de Davoust envoyé pour la reconnaître fut extrêmement surpris de se trouver prisonnier. Cette extrême célérité a produit un grand bien : c'est que les Français n'eurent le temps de com-

mettre aucun désordre et ne purent brûler aucun magasin. Les Russes ont trouvé à Vilna des provisions immenses de tous les genres. La poursuite a continué jusqu'à Kowno sur le Niémen, et dans cet intervalle ils ont encore fait 5 à 6.000 prisonniers et pris 22 canons, *parce qu'il n'y en avait pas 23*, comme on l'a dit ici à la cour. Grodno est occupé, les Russes marchent sur Varsovie et Kœnigsberg; et, comme on ne sait point encore quel parti aura pris Napoléon, ce qu'il aura fait de 1.500 hommes à peu près nus et affamés, qui ont passé le Niémen avec lui, et quelle sera la résolution des nations qu'il doit traverser, il faut s'arrêter ici. Le 25 juin dernier, il est entré en Russie avec 480.000 hommes; plus de 100.000 sont venus le joindre; il a brûlé ou fait brûler l'ancienne capitale, après avoir parcouru en triomphateur l'immense espace qui la sépare de la frontière; il a effrayé la Russie et l'Europe; il a forcé le chef de l'Empire à nous avertir qu'il ne se croyait pas sûr à Saint-Pétersbourg, et à préparer publiquement le transport de tout ce qu'il avait de plus précieux; il avait amené des femmes, des enfants, des ouvriers de toute espèce pour fonder une colonie française; il avait remis son entrée publique à Saint-Pétersbourg au printemps prochain, il s'en tenait sûr, etc.; — et le 10 décembre de la même année, c'est-à-dire trois mois après son entrée à Moscou, il est sorti de Vilna comme un bandit subalterne, sans argent et sans soldats. Il s'est trompé sur tout, et cependant il a fort bien raisonné: voilà le grand phénomène qu'on n'aura jamais assez admiré. Dans les malheureuses conférences d'Erfürth et de Tilsitt, il s'était convaincu de son ascendant sur l'Empereur. Il disait, avant de commencer cette

dernière guerre : « C'est un enfant ; je le ferai pleurer en larmes de sang ». Il l'a répété dans une lettre qui est tombée en original entre les mains de l'Empereur. C'est lui qui a pleuré en larmes de sang congelé ; mais qui le lui aurait dit ? Voici donc la suite de ses pensées : 1^o mon génie écrase celui d'Alexandre, il n'osera pas me résister ; 2^o je romprai les négociations par une attaque brusque, et je lui ferai perdre la tête ; 3^o je couperai un ou plusieurs de ces corps disséminés avec tant d'imprudence sur un espace de plus de huit cents verstes, et je les enlèverai avec leurs magasins ; 4^o je livre une grande bataille qui termine la guerre avec un prince aussi timide ; 5^o j'appellerai tous les paysans à la liberté, et l'insurrection sera générale ; 6^o le prince Bagration étant coupé de Barclay de Tolly, jamais ils ne pourront se réunir, car en Russie comme ailleurs, pour se rendre d'un point à l'autre, la ligne droite est la plus courte ; 7^o les Russes, pour sauver leur capitale, livreront une bataille qu'ils perdront sûrement, eu égard à leur infériorité incontestable, surtout en cavalerie ; 8^o Moscou qui renferme un peuple, et ce peuple qui renferme la plus nombreuse et la plus opulente noblesse de l'univers, me fournira seule assez de trésors pour achever la conquête de la Russie et de l'Europe ; 9^o si tout me manquait enfin, le chancelier est à moi et je ferai la paix. Chacune de ces propositions est plausible ; réunies, elles semblent rigoureusement démonstratives, et cependant toutes l'ont trompé. L'Empereur a dit : « Je me rappelle un de ses discours d'Erfürth : *à la guerre c'est l'obstination qui fait tout, c'est par elle que j'ai vaincu* ; je lui prouverai que je me rappelle ses propres leçons ». La noblesse et

le peuple se sont également sacrifiés. Les noms d'*impôts*, de *contributions*, de *subventions*, etc., sont trop faibles ; celui de *partage* même ne suffit pas : on a donné sans bornes comme sans murmures. Mais c'est Moscou qui a perdu Napoléon : s'il avait suivi le conseil de ses généraux, de ne pas y entrer et de voler sur le maréchal à Kalouga, c'en était fait de la Russie ou de son honneur, suivant toutes les apparences, vu l'infériorité notoire du maréchal et la désorganisation de son armée qui était telle qu'après la bataille de Borodino il y avait 17.000 maraudeurs sur lesquels il fallut enfin faire feu, et que dans une lettre confidentielle dont j'ai eu connaissance, Kutusoff écrivait : « Mon armée me donne plus d'embarras que l'ennemi ». Mais Napoléon voulut entrer à Moscou. Trois motifs purent le déterminer : l'orgueil, l'espoir du pillage, et celui de la paix qu'il croyait pouvoir acheter la plus commodément ; — mais tout devait le tromper. Rien ne le surprit d'abord autant que l'absence de toute autorité. Il passa trois jours à attendre des députations qui ne se présentaient point. Son étonnement était extrême. — Mais où sont donc les autorités ? — Il n'y en a point. — Le gouverneur ? — Il est parti après avoir ouvert les prisons et emmené les pompes. — Et le Sénat ? — Il a disparu de même. — Mais les officiers subalternes, civils et militaires, le clergé, les chefs de quartiers, etc. ? — Tout est loin. — Enfin, l'homme le plus marquant de Moscou se trouva être le directeur de je ne sais quelle maison d'orphelins, qui n'avait pas voulu quitter ses pauvres enfants. On alla chercher cet homme, on l'habilla et on le présenta à Napoléon. Ce fut sous cette brillante escorte qu'il entra dans la brillante

capitale. Cet abandon total rendait excessivement difficile toute communication avec le peuple environnant, dont il ne pouvait absolument se passer : il voulut bien envoyer des députés dans les villages voisins pour avertir les paysans que tout était tranquille, qu'ils pouvaient amener leurs denrées, que tout serait payé exactement, etc. ; mais les paysans massacrèrent les députés quoique russes, et n'apportèrent rien. En même temps les flammes s'allumèrent. Il faut l'avouer : ces flammes ont brûlé la fortune de Napoléon. Richelieu, conseillé par Machiavel, n'aurait pu inventer rien de plus décisif que cette épouvantable mesure. Dans son dépit, Napoléon fit juger par une commission militaire vingt malheureux qu'il appelait incendiaires, et il en fit exécuter huit ou dix qui n'avaient fait qu'exécuter des ordres légitimes. Cependant il s'obstina encore dans la capitale détruite. Il s'amusa à loger dans le Kremlin et à y faire des bulletins. Qu'est-ce qui se passait dans cette tête infernale ? C'est ce qu'on ne saura jamais peut-être, du moins parfaitement. Quelques personnes pensent que le maréchal-prince de Smolensk, qu'on n'appelle point en vain *le vieux renard*, a joué Napoléon, ce qui n'est pas un petit honneur ; qu'il est faux que le premier ait répondu à celui-ci d'une manière aussi tranchante et aussi hautaine qu'on le disait universellement et que je l'ai écrit moi-même ; qu'il répondait, au contraire, *qu'il ne pouvait, lui Kutusoff, rien prendre sur lui, suivant les ordres qu'il avait reçus ; que tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'envoyer à Pétersbourg, et, en attendant, de ne rien entreprendre* (voilà le renard !). Je n'ai pas de peine à me prêter à cette supposition. Quoi qu'il en soit, Napoléon passa trente-

huit jours à Moscou, et pendant ce temps le maréchal organisa parfaitement son armée, se procura 60.000 hommes d'excellentes recrues, en plaça derrière lui un nombre pareil (dont même il n'a pas eu besoin) et se procura une ambulance de 30.000 chevaux. De ce moment l'équilibre fut rompu, et jamais Napoléon n'a pu le rétablir, quoiqu'il ait trouvé 50.000 hommes sur sa route à Orcha. Il paraît sûr qu'ayant enfin mesuré de l'œil le précipice qui s'ouvrait sous ses pas, il avait pris la résolution d'abandonner sa ligne d'opérations, devenue plus que chanceuse par les manœuvres décisives du comte de Wittgenstein sur Polock et sur Wittebsk, et de se jeter sur les gouvernements riches et plantureux de Toula et de Kalouga. De là l'attaque du 24 octobre sur Malojaroslawetz (gouvernement de Moscou), dont on n'a pas assez parlé parce qu'on n'a pas vu d'abord que c'était le plus haut point d'une parabole qui allait rebrousser. On nous dit même que *c'était une fausse attaque* ; mais quand on fait une fausse attaque, on ne revient pas huit fois à la charge. Enfin, il fallut reculer, et ce moment commence une suite de calamités que je crois sans exemple. Pour trouver quelque chose de semblable on remonte jusqu'à la défaite des Sarrasins par Charles-Martel, à celle des Huns par Clovis et Aétius, à celle des Cimbres et des Teutons par Marius ; on s'élève jusqu'à Cambyse, mais sans trouver de comparaison parfaite. En cinq mois, ou pour mieux dire en trois, nous avons vu disparaître un demi million d'hommes, 1.500 pièces d'artillerie, 6.000 officiers, tous les bagages, tous les équipages, des trésors immenses, tout ce que les Français emportaient et tout ce qu'ils avaient apporté. On m'a nommé un régi-

ment de Cosaques, de 500 hommes environ, dont chaque soldat a pour sa part 84 ducats. On a donné des berlines pour 50 roubles et des montres de Bréguet pour 25. Mais les souffrances de l'homme passent toute imagination et ne laissent, même à l'égard du plus féroce ennemi, de place que pour la pitié. Les hommes les plus irrégieux sont frappés de cette épouvantable catastrophe à la suite d'une guerre qui a pris plaisir à faire des plus révoltants sacrifices un chapitre de sa tactique; et pour moi, je crois que jamais Dieu n'a dit aux hommes d'une voix plus haute et plus distincte : « C'est Moi ! ». Les Français ont fait les plus grands et les derniers efforts de bravoure et de patience, ils ne se sont surtout jamais révoltés (chose incroyable !); mais que peut l'homme contre le fer, la faim et le froid réunis ? Il a fallu périr et rendre les armes par milliers; 300.000 hommes sont morts; 200.000 sont prisonniers et répandus jusque sur la frontière de la Sibérie; 1.000 canons sont au pouvoir des Russes, et vont former un monument pyramidal à Moscou; plus de 500 autres ont été enfouis ou précipités dans les rivières par les Français eux-mêmes. Ceux qui ont vu le spectacle de près ne savent comment s'exprimer. L'un écrit : *J'ai fait deux cents verstes sur des cadavres*. L'autre : *Nous sommes entrés à Vilna à travers un défilé de cadavres*, etc. Je suis persuadé que Sa Majesté lira avec intérêt une lettre qui lui tiendra lieu de toutes; elle est de mon frère Xavier, et je la choisis parce qu'elle part d'un témoin oculaire et d'une plume étrangère à l'ombre même de l'exagération.

« Vilna, 9/21 décembre. Je ne puis te donner une idée de la route que j'ai faite. Les cadavres

des Français obstruent le chemin, qui depuis, Moscou jusqu'à la frontière (environ huit cents verstes), a l'air d'un champ de bataille continu. Lorsqu'on approche des villages, pour la plupart brûlés, le spectacle devient plus effrayant. Là les corps sont entassés, et, dans plusieurs endroits où les malheureux s'étaient rassemblés dans les maisons, ils y ont brûlé sans avoir la force d'en sortir. J'ai vu des maisons où plus de 50 cadavres étaient rassemblés, et parmi eux trois ou quatre hommes encore vivants, dépouillés jusqu'à la chemise, par quinze degrés de froid. L'un d'eux me dit : « Monsieur, tirez-moi d'ici ou tuez-moi ; je m'appelle Normand de Flageac, je suis officier comme vous. » Il n'était pas en mon pouvoir de le secourir. On lui fit donner des habits, mais il n'y avait aucun moyen de le sauver ; il fallut le laisser dans cet horrible lieu. Un comte Berzetti de Turin s'est dit mon parent et m'a fait demander des secours. Je lui ai envoyé aussitôt et mon cheval et un Cosaque pour l'amener, mais le dépôt des prisonniers était parti : je ne sais ce qu'il est devenu. (Je le fais chercher de tout côté.) De tout côté et dans tous les chemins on rencontre de ces malheureux qui se traînent encore mourants de faim et de froid ; leur grand nombre fait qu'on ne peut pas toujours les recueillir à temps, et ils meurent pour la plupart en se rendant aux dépôts. Je n'en voyais pas un sans songer à cet homme infernal qui les a conduits à cet excès de malheur. »

La lettre touche la circonstance la plus affreuse : c'est l'impossibilité de porter des secours. Qu'on imagine un désert où l'on ne voit que de la neige, des corbeaux, des loups et des cadavres ; voilà la scène depuis Moscou jusqu'à la frontière, et

l'humanité n'y peut rien. Le prisonnier meurt de froid et de faim, et il est tué par la chaleur et par les aliments. Monseigneur le grand-duc Constantin a fait conduire lui-même quelques-uns de ces malheureux dans ses propres cuisines, donnant ordre qu'on en eût tout le soin possible : aux premières cuillerées de soupe ils sont morts. Vivant depuis deux mois et plus de nourritures abominables, de charognes d'animaux et même d'hommes (car il n'y a plus de doute sur ce point), ils exhalent pour la plupart une odeur si fétide que trois ou quatre de ces malheureux suffisent pour rendre une maison inabordable. L'immense quantité de cadavres a justement attiré l'attention du gouvernement : à Moscou, où chaque maison a son puits comme à Turin, chaque puits était encombré de cadavres français. On a ordonné qu'on achèverait de les combler avec des matériaux et qu'ils seraient irrévocablement fermés, sauf à en ouvrir d'autres. Les commissaires du gouvernement ont compté à Borodino et dans les environs 42.000 cadavres de chevaux ; et quand on songe que tout cela n'est rien en comparaison des cadavres humains, on pâlit. Le gouvernement a pris le parti de les brûler, mais il faut des forêts et beaucoup de temps. Déjà de plusieurs côtés se sont manifestées des maladies assez malignes, tandis que la peste continue ses ravages à Odessa. Dieu nous soit en aide !

L'Empereur, qui est arrivé à Vilna le 22 décembre (n. s.), mande qu'il n'oubliera de sa vie l'horrible spectacle dont il a été témoin. Tout de suite il a chargé le général comte de Saint-Priest, officier français du plus grand mérite (au service de la Russie), de l'inspection générale sur tous les prisonniers, afin qu'on leur fasse le moins de

mal et le plus de bien possible. Les premiers pourront être sauvés, mais, pour tous ceux qui ont été faits depuis deux mois, j'en doute. Il y en a tout au moins 200.000. Qui sait si 20 ou 30.000 seulement reverront leurs foyers ?

Plusieurs noms très distingués se trouvent dans cette funeste barque. Le comte Alfred de Noailles, aide de camp du *prince de Neuchâtel* (Berthier), a été tué sur la Bérésina. On a trouvé sur lui le portrait de sa femme. Je l'ai vu. Le sang de l'infortuné jeune homme a pénétré dans la boîte et formé un hideux croissant au bas du portrait. Il avait vingt-sept ans et sa femme en a vingt. Pendant qu'il était tué sous les drapeaux de Bonaparte, son frère cadet (le comte Alexis) s'échappait de France et se rendait ici pour passer de là en Angleterre et tâcher de servir de quelque manière son maître Louis XVIII. — *L'un sera pris et l'autre sera laissé.*

Sa Majesté Impériale a donné à Vilna mille preuves de bonté et de munificence. Le prince de Smolensk a reçu le grand cordon de Saint-Georges, qui est le *nec plus ultra* des honneurs militaires. Il a dit aux seigneurs polonais : « Messieurs, j'ai tout oublié, passons l'éponge sur tout ce qui s'est passé, j'espère qu'à l'avenir... » On raconte diversement la fin de cette phrase ; mais comme les souverains, obligés de dire ces sortes de choses, les disent mieux que les autres hommes, on leur doit de ne pas les répéter, à moins qu'on ne les ait entendues ou qu'on en soit très sûr.

Où est Napoléon, et que va-t-il faire ? C'est ce que tout le monde demande sans savoir répondre. L'un dit qu'il va à Vienne, l'autre à Dresde, l'autre à Paris tout droit. — Il n'y a rien de sûr encore. Quelques personnes croient qu'il pourra

se faire une armée, mais la chose est impossible. Qui voudra le suivre après cette épouvantable catastrophe ? La France et l'Allemagne sont en deuil. Je ne considère qu'un seul objet, celui des officiers : tout bien examiné, il en a perdu à peu près 8.000. C'est toute la science et toute l'expérience française. Comment remplir cette terrible lacune ? etc. — Enfin, nous verrons.

Voilà un beau champ ouvert à la diplomatie si elle est sage. L'Empereur a dit à Vilna : « Messieurs, nous avons vaincu : maintenant il faut prouver que nous sommes dignes de la victoire. » — Je le désire et l'espère de tout mon cœur.

Que fera l'Autriche ? L'Empereur sera-t-il père ou souverain ? Que feront les Français ? Je vois un parti républicain qui n'est pas mort : un parti constitutionnel de quelques ambitieux qui s'empareront du poupon pour régner par une régence ; un parti royaliste, etc. Que fera l'Angleterre, qui craint la Russie en se servant d'elle, et qui a pour intérêt d'empêcher que les deux couronnes de France et d'Espagne n'appartiennent à la même famille ? Que fera l'Espagne, qui en quatre ans de révolution n'a pas encore produit un véritable talent dans l'ordre militaire comme dans le civil, et dont la constitution n'est qu'une œuvre d'avocats ?

Il serait téméraire de prophétiser sur des événements qui seront décidés par tant d'intérêts et de passions combinées et mises en jeu. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que la Révolution continuera comme elle a continué jusqu'ici, c'est-à-dire sans que les étrangers puissent s'en mêler efficacement ; que les Français souffriront beaucoup, comme il est extrêmement juste, mais qu'ils rétabliront les Bourbons en France et en Espagne

et le Pape à Rome, et qu'en acceptant d'eux ou en leur arrachant par la victoire de grandes possessions, on ne les privera pas cependant d'une grande augmentation de territoire.

Je dis, comme le préteur romain : *Paret*. L'avenir jugera ces conjectures.

A M^{lle} Constance de Maistre

Saint-Pétersbourg, 20 avril 1814.

Je ne sais, ma chère Constance, par quelle voie ta lettre m'est venue : partie le 13 février, elle est arrivée le 5 avril ; c'est beaucoup par le temps qui court. Mais quelle bizarrerie dans les circonstances ! Au moment où je lisais vos transports de joie sur l'heureuse santé de Rodolphe, moi j'étais sur les charbons ardents, croyant, par certains signes mal interprétés, que je l'avais perdu et qu'on me le cachait encore. J'étais enfermé chez moi, sans vouloir recevoir personne ni aller dans le monde. Enfin, on me déclare qu'il a été légèrement blessé ; mais, bientôt après, je reçois de lui une lettre de quatre pages, postérieure à la date de cette affaire, et dans laquelle il n'est pas question de blessure. Jusqu'à présent tout va à merveille ; mais le plus battu de tous dans cette guerre, c'est moi, ma chère amie ; je suis abîmé, écrasé, abêti par cette affreuse solitude à laquelle je suis condamné. Pendant les jours où j'ai pu craindre, représente-toi ma situation, n'ayant pour témoins de mes angoisses que des valets, qui peut-être supputaient ce qu'ils gagneraient à ma mort. Toujours vous m'êtes nécessaires, toujours je pense à vous ; mais dans ces

moments, et surtout lorsque je me couchais, lorsqu'on éteignait les bougies et que je me disais : « en voilà jusqu'au jour », avec la pensée de mon pauvre Rodolphe, avec la certitude de ne pouvoir fermer l'œil, et sans avoir un être à qui parler ; alors je vous désirais avec une telle force qu'il me semblait quelquefois que vous alliez m'apparaître. Heureusement ces terribles heures n'ont pas duré ; mais je n'ose pas me croire aussi près que tu l'imagines de cette bienheureuse réunion vers laquelle mes regards sont fixés depuis si longtemps

Au reste, mon cher cœur, quand même tout ira comme nous le désirons, il y aura encore bien des épines à arracher ; mais il me semble, pourvu que vous soyez avec moi, que nous saurons nous en tirer ; *adhuc modicum* (n'est-ce pas que tu sais le latin ?), *adhuc modicum*, et nous y verrons à peu près clair. J'aime à penser que cette lettre sera surannée lorsqu'elle t'arrivera ; tu diras : Fi ! Qu'est-ce que ce vieux radoteur nous dit là ? C'est la guerre de Troie, ou peu s'en faut.

Si par hasard tu rencontres dans le monde Madame de Le Nôtre (1), tu lui diras de ma part que je la trouve une petite folle parfaite, dans ce qu'elle me dit au sujet d'une certaine somme qu'elle prétend être à moi ; car c'est, au contraire, tout ce qui est ici qui est à elle. Je lui ai dit pourquoi ces fonds seraient mieux ici. Du reste, je suis totalement *exproprié*. J'attends Rodolphe pour lui céder le grand maniement des affaires, moyennant une pension alimentaire et un vêtement honnête, ce qui me paraît juste. Venez, venez,

(1) Madame de Maistre.

tous vos emplois sont fixés : Françoise est Ministre de l'intérieur et trésorier général ; Rodolphe, Ministre au département des affaires étrangères et payeur en chef ; Adèle, secrétaire en chef pour la politique ; et toi, pour la philosophie et la littérature ; avec des appointements égaux, et communauté de fonctions pour le besoin. Moi, je serai le Souverain, avec l'obligation de ne rien faire et la permission de radoter. Si ces conditions sont de votre goût, écrivez : *Accordé* ; dans le cas contraire, allez vous promener.

Ce que tu me dis des mariages m'a fort amusé. Pour ce qui te concerne en particulier, ma chère enfant, les figuiers sont faits pour porter des figues ; cependant, j'accepte avec beaucoup de plaisir toutes les choses aimables que tu me dis sur notre *inséparabilité* ! Je suis transporté de l'idée de te voir, de te connaître, et de jouir de tes soins tant que je me promènerai sur cette petite *boule*. Cependant, je ne suis point égoïste ; et si quelque honnête homme, tourné comme je l'imagine, vient te demander à moi en parlant bien poliment, je suis prêt à te céder, à condition que tu viendras de temps en temps cultiver ta nouvelle connaissance : ce qui, je pense, ne souffrira pas de difficulté.

Adieu, ma très chère Constance ; je te serre sur mon vieux cœur, autant que je puis sans t'étouffer. Rien n'égale la joyeuse tendresse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

A M^{me} Nicolas de Maistre

Saint-Pétersbourg, 3 (15) octobre 1814.

Au moment où je t'écris, ma très chère sœur-cousine, je suis le plus heureux et le plus grand seigneur d'Europe : ma famille est sur le point de tomber dans mes bras, et mon Souverain est ressuscité. Il est bien vrai que je puis sans miracle mourir de faim incessamment, mais c'est un très petit inconvénient ; et cela s'appellera toujours *mourir au lit d'honneur*. L'établissement de ma maison m'a jeté dans de telles dépenses, que la tête m'en tourne. *Ah ! ma pauvre, ça fait frémir !* Si tu me voyais acheter des draps, des serviettes, des rideaux, etc., tu aurais certainement bien compassion de moi, ou bien tu n'as plus ce cousin de cœur que je t'ai vu autrefois. Dieu sait quelles bénédictions tu auras données à ma femme et à mes enfants, à leur passage dans la ville natale. Comment as-tu trouvé mes enfants ? N'est-ce pas que mon Rodolphe est un brigand très passable ? Hélas ! il a plu à Sa Majesté la Providence de séparer les inséparables ; mais elle n'ordonne pas qu'ils s'oublient. Oh ! aimable *Catafourre*, quand je t'oublierai, je m'oublierai moi-même. — Il y a un peu de poésie ici ; mais c'est que l'enthousiasme me prend toutes les fois que je pense à ce que j'aimerai toujours et que je ne recevrai plus. — Mon cœur se serre en même temps ; mais il est inutile de penser à toutes ces choses, ou du moins de trop se fixer sur ces idées. Chacun a son sort, tel est le nôtre : il me suffit de n'avoir pas gâté les affaires de la famille ; mais tandis qu'il restera sur ce pauvre globe deux descen-

dants de ces trois excellentes dames qui nous attendent, comment pourraient-ils cesser de s'aimer et de se désirer ? Comme je t'aime, ma chère sœur, comme je te désire du fond de mon cœur ! Souvent je te fais visite, mais je ne sais pas me tirer de ton logement. Je me suis gâté tout à fait ; les Allées de Chambéry me font peur. Je tremble de trouver, au milieu de ces formidables détroits des voleurs ou des spectres ; lorsque enfin j'ai pris mon parti, nouvel embarras, je ne sais plus à quelle porte frapper ; es-tu dans cet appartement où j'ai si souvent vu le *Kinkin Perrin*, et qui a cette belle vue sur la rivière ? Ou bien es-tu de l'autre côté, sur la grande rue ? Explique-moi tout cela, je t'en prie ; dis-moi où tu reçois, où tu boudes, où tu dors, afin que je ne tâtonne plus. *Marthe ! Marthe ! tu as choisi la meilleure part*, celle de vivre tranquille à côté de *ton homme*. Pour ton vieux cousin, c'est un *couratier*, n'en parlons plus. Qu'est-ce que tout ceci deviendra ? Je veux être un chien si j'en sais un mot. Adieu, ma très chère cousine pour le moins. Je t'embrasse, comme dans les temps anciens, avec un cœur de dix-huit ans. Salue de ma part Nicolàs, si tu le vois quelque part, et l'excellente Fanchette, et *tutti quanti*. Un mot en particulier aux bons La Chavanne et à tout ce que j'aime (tu ne saurais te tromper, c'est ce que tu aimes aussi).

Tout à toi.

A M. le Vicomte de Bonald, à Paris

Saint-Pétersbourg, 1^{er} (13) décembre 1814.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre n^o 1 avec une extrême satisfaction ; je suis fâché seulement que le plaisir

qu'elle m'a procuré se trouve si fort gâté par le tableau plus que triste que vous m'y faites de l'état de choses en France. J'ai beaucoup médité sur ce tableau, qui ébranle fort l'espérance, mais sans pouvoir l'éteindre. J'ai sur ce point des idées toutes semblables aux vôtres ; je vois le mal comme vous le voyez ; mon œil plonge avec terreur dans ce profond cloaque. Cependant, un instinct invincible me dit que nous verrons sortir de là quelque chose de merveilleux, comme un superbe œillet s'élançant du fumier qui couvrait son germe. Ce qui fait qu'on se trompe sur les changements qu'on désire, sans les croire possibles, c'est qu'on ignore la théorie des forces morales. Le monde physique n'est qu'une image, ou, si vous voulez, une répétition du monde spirituel : et l'on peut étudier l'un dans l'autre alternativement. De l'eau, autant qu'il en pourrait entrer dans le dé d'une petite fille, si elle est réduite en vapeur, fait crever une bombe. Le même phénomène arrive dans l'ordre spirituel : une pensée, une opinion, un assentiment simple de l'esprit, ne sont que ce qu'ils sont ; mais si un degré de chaleur suffisant les fait passer à l'état de vapeur, alors ces principes tranquilles deviennent enthousiasme, fanatisme, passion en un mot (bonne ou mauvaise), et, sous cette nouvelle forme, ils peuvent soulever les montagnes. Ne vous laissez pas décourager par la froideur que vous voyez autour de vous ; il n'y a rien de si tranquille qu'un magasin à poudre une demi-seconde avant qu'il saute. Il ne faut que du feu (*ferre citi flammis*), et c'est nous qui l'avons. Sur ce point comme sur tant d'autres, Monsieur, je suis complètement de votre avis : *Hors de l'Eglise, point de salut !* Cet axiome, trans-

porté dans la politique, est d'une haute vérité. La France était la France, *parce que les évêques l'avaient faite*, comme l'a dit le *christianissime* Gibbon. La postérité mettra dans la balance le X^e et le XVIII^e siècle, et je crois que le premier l'emportera pour le bon sens, pour le caractère, et même, dans un certain sens, pour la science ; car c'est une déplorable erreur de croire que les sciences naturelles sont tout. Que m'importe qu'on sache l'algèbre et la chimie ? Si l'on ignore tout en morale, en politique, en religion, toujours je pourrai dire : *Imminutæ sunt veritates a filiis hominum*. Pour juger un siècle, il ne suffit pas de connaître ce qu'il sait ; il faut encore tenir compte de ce qu'il ignore. Le nôtre, dès qu'il sort d'*a + b*, ne sait plus ce qu'il dit. La puissance de la France paraît cependant dans ce qu'elle fait de mal, autant que dans ce qu'elle avait fait de bien ; mais toute l'histoire atteste que les nations meurent comme les individus. Les Grecs et les Romains n'existent pas plus que Socrate et Scipion. Jusqu'à présent les nations ont été *tuées* par la conquête, c'est-à-dire par voie de *pénétration* ; mais il se présente ici une grande question. — *Une nation peut-elle mourir sur son propre sol, sans transplantation ni pénétration, uniquement par voie de putréfaction, en laissant parvenir la corruption jusqu'au point central, et jusqu'aux principes originaux et constitutifs qui la font ce qu'elle est ?* C'est un grand et redoutable problème. Si vous en êtes là, il n'y a plus de Français, même en France ; *Rome n'est plus dans Rome*, et tout est perdu. Mais je ne puis me résoudre à faire cette supposition. Je vois parfaitement ce qui vous choque et vous afflige ; mais j'appelle à mon secours une de mes

maximes favorites qui est d'un grand usage dans la pratique : *L'œil ne voit pas ce qui le touche*. Qui sait si vous n'êtes pas dans ce cas, et si l'état déplorable qui vous arrache des larmes est cependant autre chose que l'inévitable nuance qui doit séparer l'état actuel de celui que nous attendons ? Nous verrons ; ou bien nous ne verrons pas, car j'ai soixante ans ainsi que vous, et, si le remède est *chronique* comme la maladie, nous pourrions bien ne pas voir l'effet. En tout cas, nous dirons en mourant : *Spem bonam certamque domum reporto*. Je n'y renoncerais jamais.

Je ne vous dis rien de la politique, elle ressemble à tout le reste : les noms seuls ont changé, les principes sont les mêmes. Il faut prier, écrire, et prendre patience. Je suis enchanté que mon dernier opuscule ne vous ait pas déplu ; et vous avez encore ajouté à ma satisfaction en m'apprenant que j'avais obtenu de plus l'approbation de Mgr l'évêque d'Alais et de M. de Fontanes. Je vous prie expressément, Monsieur, de vouloir bien me présenter à eux dans les formes. Ah ! que je voudrais leur parler *en main propre*, comme dit Jeannot ! Mais je vois qu'il faut renoncer à ce plaisir comme à tant d'autres. J'ai vu un instant la possibilité de voir Paris ; maintenant, il n'en est plus question : *A visiter Paris je ne dois plus prétendre*. Cependant, il y aurait de bonnes choses à faire dans cette capitale. Criez de toutes vos forces : *Ubi sapiens ? ubi scriba ? ubi conquistator hujus sæculi ?* — Vingt hommes suffiraient, s'ils étaient bien d'accord ; mais parmi ce qu'il y a de meilleur chez vous, et même parmi le *sel de la terre*, il y a bien des erreurs. L'Église gallicane, si respectable d'ailleurs, en était venue néanmoins insensiblement, par des causes qui

datent de loin et qui vaudraient bien la peine d'être analysées, à se croire non pas *catholique*, mais *l'Église catholique*. Il était devenu bien difficile de faire entrer dans la meilleure tête française, même mitrée, que l'Église gallicane n'était qu'une province de la monarchie catholique ; et qu'une assemblée provinciale du Dauphiné ou du Languedoc, statuant sur la prérogative du roi de France, ne représenterait que faiblement l'absurdité d'un synode italien ou français statuant sur celle du Pape. Gibbon a dit quelque part : *L'Église gallicane, placée à une égale distance des protestants et des catholiques, reçoit les coups des deux partis*. Vous me faites bien l'honneur sans doute de croire que je sais faire justice de l'exagération qui se trouve dans ce passage ; il ne contient pas moins une grande leçon pour des gens qui allaient beaucoup trop loin parmi vous. Le tort que vos écrivains (j'entends même les bons) ont fait à l'esprit d'unité est incalculable. Voyez Fleury, le plus dangereux des hommes qui ont tenu la plume dans les matières ecclésiastiques (car il n'y a rien de si dangereux que les *bons mauvais* livres, c'est-à-dire les mauvais livres faits par d'excellents hommes aveuglés) : avec son historiette ecclésiastique, faite comme on fait les châssis, en collant des feuilles de papier bout à bout, il s'est emparé de toutes les têtes ; et tout bachelier sevré d'avant-hier, qui a glissé sur cette superficie, croit en savoir autant que le cardinal Orsi.

Je relis maintenant à mes enfants l'excellente *Histoire de Fénelon*, composée par votre illustre ami ; c'est un ouvrage dicté par le talent le plus pur, par la plus sévère impartialité, par la plus haute sagesse. Fleury, cependant, est loué dans

le premier volume *effusis laudibus*, sans la moindre restriction, tant le préjugé national est terrible ! D'Alembert disait toujours, *le sage Fleury* ; Voltaire disait : *Il est presque philosophe* ; il a obtenu le triste honneur d'être traduit, approuvé et commenté par les protestants, qui ont dit *ore rotundo* : *Il est des nôtres*. Par quelle magie arrive-t-il qu'un écrivain ecclésiastique soit approuvé par les athées, par les protestants, et par les évêques de France ? Il faut qu'il soit bien *parfait*.

Le Concordat est venu encore ajouter un nouveau mal à l'ancien. C'était encore une jolie idée que celle de vouloir enfermer l'Église catholique et la France dans un salon, et dans un pays encore où les appartements sont notoirement étroits ! — C'est de ce côté que je crains infiniment, je vous l'avoue. Il est aisé de dissenter sur l'obéissance, mais la pratiquer ne l'est pas autant ; il est aisé de s'écrier : *Puisse ma langue s'attacher à mon palais, si jamais je t'oublie, ô sainte Eglise romaine !* Mais si l'on veut ensuite forcer la main du Pape pour écraser un rival, si le Souverain Pontife refuse d'aller aussi vite que la passion, on lui écrira fort bien : *Sa Majesté saura ce qu'Elle aura à faire*. — Charmant post-scriptum au sermon sur l'unité !

A M. l'Amiral Tchitchagof, à Londres

Saint-Pétersbourg, 14 (26) décembre 1814.

Qu'est-ce donc que vous faites, mon très cher Amiral ? Qu'est-ce que vous devenez ? Et que projetez-vous ? Tout ce qui vous aime ici, ou

tout ce qui vous connaît (j'emploie volontiers les synonymes), attendait de vous quelque signe de vie ; mais ceci passe mesure. Je romps le silence, et je suis convenu avec M^{me} de Swetchine, la meilleure des amies, que je vous gronderai pour elle et pour moi. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que votre excellent frère, soit ignorance réelle ou discrétion, prétend n'en savoir pas plus que nous sur votre compte, et ne peut rien nous apprendre sur tout ce qui nous intéressait à votre sujet. Etes-vous anglais ? Je n'en crois rien, malgré l'attrait de la famille. Je conçois bien qu'elle vous retient, et je conçois encore que ce lien se fortifie chaque jour, à mesure que vos aimables filles acquièrent des idées et des grâces nouvelles : cependant j'ai peine à croire que nous vous ayons perdu pour toujours. Il n'y a rien que je conçoive mieux que le *charme du désespoir*. C'est ce qui vous retient en Angleterre ; mille souvenirs tendres et déchirants vous attachent à cette terre, où votre bonheur naquit pour durer si peu.

Moi qui ne suis qu'un ami, je suis cependant visité souvent par l'ombre de votre chère Elisabeth. Elle m'apparaît toujours entre vous et moi ; je crois la voir, l'entendre, et lui tenir quelques-uns de ces discours dont elle avait la bonté d'écrire de temps en temps quelques mots dans ce journal que vous feuillotez le jour, et qui vous garde la nuit. Combien ce même souvenir doit être horriblement doux pour l'époux qui l'a perdue, qui se promène sur cette même terre où son cœur rencontra le sien, où il entendit pour la première fois ce *oui* sérieux, dont le suivant n'est qu'une répétition légalisée, et que l'homme le plus heureux n'entend qu'une fois dans sa vie ! Je vou-

drais que les objets qui vous environnent, et qui ne vous parlent que de votre perte, vous apprirent à pleurer : vous auriez fait un grand pas vers la consolation, je veux dire vers la douleur sage. Dieu vous a frappé, mon cher ami, très justement comme juge, et très amoureusement comme père ; il vous a dit : *C'est moi !* Répondez-lui : *Je vous connais*, et venez pleurer avec nous, quand vous aurez assez pleuré ailleurs. Depuis le 11 (23) octobre, je suis réuni à ma femme et à mes enfants, et je loge dans la dernière maison que vous avez habitée. Je passe une partie de ma vie dans ce cabinet où nous avons si souvent parlé raison. Le bureau de ma femme occupe la place de votre chaise longue. J'ai beaucoup embelli cet appartement, mais je n'ai pu trouver encore un moyen de l'agrandir, et cette malheureuse impuissance m'oblige de le quitter. Venez, Monsieur l'Amiral, venez nous voir : je n'aurai point honte d'être heureux devant vous, bien persuadé que vous n'aurez pas vous-même besoin de me pardonner. Au reste, si vous veniez contempler mon ménage, il serait bientôt pour vous une nouvelle preuve que *la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne*. Tant de bonheur ne pouvait m'être donné *gratis*. Cette résurrection générale, qui a relevé tant de monde, m'enfoncé plus profondément dans l'abîme. Ma malheureuse patrie est dépecée et perdue (1). Je demeure au milieu du monde sans biens, et même, dans un certain sens, sans Souverain. Étranger à la France, étranger à la Savoie, étranger au Piémont, j'ignore mon sort futur. Je n'ai demandé qu'à ne pas changer

(1) Ceci se rapporte au traité de 1814, par lequel la Savoie avait été cédée à la France.

de place, malgré les épines déchirantes sur lesquelles on m'a couché ; j'ignore ce qui arrivera, mais Celui qui a fait mes affaires jusqu'à présent voudra bien, j'espère, s'en charger encore jusqu'à la fin. Malgré mon envie de ne pas quitter ce pays, je ne sais quel instinct terrible me menace, dans le fond de mon être, de changer encore de place. Je dis *terrible*, car je me défie de moi à l'excès, et je ne puis souffrir l'idée d'entreprendre quelque chose de nouveau et de changer de théâtre. J'aime la Russie, *parce qu'il n'y a point d'abus*, comme nous en sommes convenus souvent : de plus, parce que j'y ai d'excellents amis, et qu'enfin l'habitude a rivé tous les clous qui m'y attachent. J'espère que vous m'approuverez ; dans le cas contraire, venez me dire que j'ai tort. En attendant, donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre aimable famille. Votre charmante fille cadette parle-t-elle anglais, aujourd'hui, avec cette même élégance qui m'enchantait dans son français enfantin ? Enfin parlez-moi beaucoup de vous et de tout ce qui vous intéresse, mais ne m'envoyez point de vinaigre : je veux une lettre toute à l'huile d'olive.

Adieu mille fois, bon et malheureux ami. Votre petit ami Rodolphe vous salue tendrement, et moi je vous serre dans mes bras, Monsieur l'Amiral, en vous assurant, très inutilement à ce que j'espère, de mon tendre et éternel attachement.

*A M. le Chevalier de Saint-Réal, son beau-frère,
à Gênes*

Saint-Petersbourg, septembre 1816.

Tu me parles dans presque toutes tes lettres des Jésuites, mon cher ami, et toujours assez ridicu-

lement ; je veux, une fois pour toutes, te dire ma pensée sur ce point.

Sans doute, j'aime les Jésuites, que j'ai toujours regardés comme une des plus puissantes institutions religieuses, un des plus admirables instruments d'instruction et de civilisation qui aient existé dans l'univers. Parle à un ennemi des Jésuites, au premier que tu trouveras sous ta main ; demande-lui s'il a fréquenté ces Messieurs, s'il avait parmi eux des amis, des directeurs, des conseillers, etc. ; il te répondra : *Non*, et peut-être : *Dieu m'en préserve !* Et si tu lui cites leurs amis, il ne manquera pas de te dire qu'ils sont amis, et qu'il ne faut pas les croire parce qu'ils sont suspects ; *en sorte que les Jésuites ne sont véritablement connus que par ceux qui ne les connaissent pas.* C'est un magnifique théorème qui mérite d'être encadré.

Il n'y a rien de si niais, mon très spirituel ami, que ce que tu dis après tant d'autres, que, *puisque les Jésuites étaient détruits, il ne fallait pas les rétablir* : c'est-à-dire, par la même raison que : *puisque le Roi était tombé de son trône, il ne fallait pas l'y replacer.* Par quelle raison, par quelle loi, par quelle convenance, une excellente chose, une fois abattue, ne doit-elle plus être relevée ? Tu me diras : *C'est une question de savoir si la chose est excellente.* Fort bien, mon cher ami ; et dès qu'il sera prouvé que les Jésuites ne valent rien, il sera prouvé aussi qu'il ne fallait pas les rétablir. Nous attendrons donc la démonstration.

Je te donnerai une règle sûre et facile pour juger les *hommes* ainsi que les *corps*. Cette règle est infaillible : tu n'as qu'à voir par qui ils sont aimés, et par qui ils sont haïs. Du côté des Jésuites, je te nommerai tout ce que le monde a produit

de plus excellent dans l'ordre de la sainteté, de la science et de la politique. — Et quels sont leurs ennemis ? Tous les ennemis de Dieu, tous les ennemis de l'Église, tous les ennemis de l'État. — Tu me diras : Est-ce qu'il n'y a pas de fort honnêtes gens parmi leurs ennemis ? Hélas ! oui, mon cher ami ; mais ces honnêtes gens se trouvent sur ce point en très mauvaise compagnie, ce qui n'arrive pas aux amis de cette société. Cependant, malgré la très juste affection que je leur porte, si j'étais Ministre, je n'irais point trop vite. J'aurais toujours devant les yeux deux axiomes. Le premier est de Cicéron : *N'entreprends jamais dans l'Etat plus que tu ne peux persuader*. L'autre est de moi, indigne : *Quand tu baignes un fou, ne t'embarrasse pas de ses cris*. Il faut prêter l'oreille à ces deux maximes, et les balancer l'une par l'autre. Je crois bien que Gênes se plaint ! J'ignore cette *manière* dont tu me parles, mais je gagerais qu'il s'agit de quelque fabrique de boutons ou de lacets, supprimée peut-être pour y substituer d'*inutiles moines* !! Tel est le siècle ! Un corps enseignant, prêchant, catéchisant, civilisant, instituant, etc., ne vaut pas pour lui une échoppe de quincaillerie ; il donnerait la régénération d'une âme humaine pour une aune de taffetas. Qu'un Souverain vienne à jeter quelques gouttes d'eau rose sur cette boue, elle ne manque pas de crier : *Vous me salissez* ! Il faut la laisser dire et verser double dose, à moins qu'il n'y ait un très grand danger.

Enfin, mon cher ami, je n'aime rien tant que les esprits de famille : mon grand-père aimait les Jésuites, mon père les aimait, ma sublime mère les aimait, je les aime, mon fils les aime, son fils les aimera, si le Roi lui permet d'en avoir un.

A M^{lle} Constance de Maistre

Turin, 6 septembre 1817.

A la bonne heure ! — Quand ta lettre est dans la poche d'un ami, on peut bien passer à la tendresse d'une fille quelques bouffées de ressentiment contre les *petits-maîtres* ; mais, par la voie ordinaire, je te renouvelle toutes mes défenses, et plus sévèrement encore que jamais. J'ai donc reçu hier ta lettre que tu as remise au bon Marquis, et je te réponds, quoique je n'aie pas le temps de te répondre. C'est pire qu'à Paris ; la tête me tourne. Hier matin, neuf lettres, bien comptées, tombèrent sur ma table, et toutes lettres à prétention, qu'il n'est pas permis de négliger. Les visites, les devoirs de tout genre vont leur train. Je me tuerais, si je ne craignais de te fâcher.

Il n'y a rien de si beau, ma chère Constance, il n'y a rien de si tendre ni de mieux exprimé que tout ce que tu me dis ; mais, hélas ! tout cela est inutile : le dégoût, la défiance, le découragement sont rentrés dans mon cœur. Une voix intérieure dit une foule de choses que je ne veux pas écrire. Cependant je ne dis pas que je me refuse à rien de ce qui se présentera naturellement ; mais je suis sans passion, sans désir, sans inspiration, sans espérance. Je ne vois d'ailleurs, depuis que je suis ici, aucune éclaircie dans le lointain, aucun signe de faveur quelconque ; enfin rien de ce qui peut décourager un grand cœur à se jeter dans le torrent des affaires. Je n'ai pas encore fait une seule demande ; et, si j'en fais, elles seront d'un genre qui ne gênera personne. En réfléchissant sur mon inconcevable étoile, je crois

toujours qu'il m'arrivera tout ce que je n'attends pas.

Tu ne me dis pas moins d'excellentes choses, toutes étrangères à cette étoile et à mon caractère. Le *capital* et l'établissement dont tu me parles sont des rêves de ton cœur ; je les vénère, à cause du pays dont ils partent : néanmoins, ils sont ce qu'ils sont.

Je te répète ce que je t'ai dit si souvent sur ce grand chapitre : Je n'ai ni ne puis avoir aucune idée qui ne se rapporte exclusivement à vous, mes pauvres enfants !

Que m'importe à moi, qui ne suis plus qu'un *minutiste* (comme dit Homère) ? Et quand je verrais un siècle devant moi, que m'importerait encore ? Je n'aime pas *moi*, je ne crois pas *moi*, je me moque de *moi*. Il n'y a de vie, de jouissance, d'espérance que dans *toi*. Il y a longtemps que j'ai écrit dans mon livre de maximes : *L'unique antidote contre l'égoïsme, c'est le tuisme*. — C'est toi surtout, ma chère Constance, qui me verses cet antidote à rasades ; j'en boirai donc de ta main et de celles d'un petit nombre d'autres tois, jusqu'à ce que je m'endorme sans avoir jamais pleinement vécu. Avec de certaines dispositions, un certain élan trompeur vers la renommée, et tout ce qui peut l'obtenir légitimement, un bras de fer invisible a toujours été sur moi, comme un effroyable cauchemar qui m'empêche de courir et même de respirer. Regarde bien la masse qui est sur ma poitrine, et tu cesseras d'espérer. Je ne te cache pas cependant que nombre de personnes pensent bien autrement : nous verrons. En attendant, je m'en tiens à mon éternelle maxime, de supposer toujours le mal, et de me laisser toujours étonner par le bien.

Adieu, petite follette ; jamais je ne t'aurai assez dit combien je t'aime !

Au Prince Kolonesky

Turin, 20 août 1818.

J'espère, mon cher prince, que vous n'attendez pas de moi un sentiment détaillé sur votre lettre à M. le comte de C..., dans laquelle vous lui rendez compte de l'ouvrage de M^{me} de Staël. Je serais conduit à vous parler, non pas de la lettre, mais de tous les sujets que vous effleurez dans cette pièce ; c'est-à-dire que je vous ferais un petit livre sur un livre. Je n'ai plus assez de temps pour le dépenser ainsi. J'en serais empêché d'ailleurs par une foule d'occupations qui ne me permettent pas ces parties de plaisir. Voici donc, mon prince, tout ce que j'ai à vous dire d'une manière très générale. Si vous croyez que l'ouvrage d'une impertinente femmelette, qui ne comprend pas une des questions qu'elle traite, mérite un rapport officiel, à la bonne heure ; mais, dans ce cas, je pense que votre lettre est précisément une de vos conversations écrites, et qu'elle pêche par une abondance qui vous nuira.

Quel que soit le mérite de cette dissertation, ni roi ni ministres ne la liront. Il faut absolument vous restreindre, diviser votre sujet dans votre pensée en certains points : par exemple, ce que dit M^{me} de Staël sur son père — sur la révolution en général, — sur tel ou tel homme marquant, etc. Traitez ces différents points d'une manière concise et *pointue* qui reste dans l'esprit, et vous réussirez même au département des affaires étran-

gères : si vous laissez votre dépêche telle qu'elle est, soyez sûr que vous ne serez pas lu, et que, si on vous lit, on ne vous rendra pas la justice que je vous rends, quoique je pense autrement que vous sur plusieurs points.

Vous êtes, par exemple, évidemment dans l'erreur, lorsque vous croyez que la théorie de la non-résistance dépend du pays auquel on l'applique. Point du tout, mon cher prince : la question est la même dans tous les pays, ce que j'aurai le plaisir de vous démontrer, si vous le voulez, la première fois que j'aurai l'honneur de vous voir ; le temps me manque pour verser de semblables dissertations sur le papier.

Je ne crois pas trop non plus à votre formule universelle du *devoir* : c'est une abstraction qui s'évapore dès qu'on en vient à l'application. Personne n'a jamais douté ni surtout soutenu qu'il ne faille pas faire son *devoir* ; la question est de savoir *ce que c'est que le devoir*, dans telle ou telle occasion ? Et, dans ce cas, que signifie la règle universelle ? — Rien ; — c'était le cas de M. Necker. Ses amis vous diront et vous embrasseront peut-être en vous prouvant, à leur manière, qu'il faisait son *devoir* lorsqu'il proposait la constitution anglaise à la France.

Le premier malheur de madame sa fille fut de n'être pas née catholique. Si cette loi réprimante eût pénétré son cœur, d'ailleurs assez bien fait, elle eût été adorable, au lieu d'être fameuse.

Le second malheur pour elle fut de naître dans un siècle assez léger et assez corrompu pour lui prodiguer une admiration qui acheva de la gêner.

S'il lui avait plu d'accoucher en public dans la chapelle de Versailles, on aurait battu des mains.

Un siècle plus sage aurait bien su la rendre estimable, en la menaçant du mépris.

Quant à ses ouvrages, on peut dire, sans faire un jeu de mots, que le meilleur est le plus mauvais : il n'y a rien de si médiocre que tout ce qu'elle a publié jusqu'à l'ouvrage sur *l'Allemagne*. Dans celui-ci elle s'est un peu élevée, mais nulle part elle n'a déployé un talent plus distingué que dans ses *Considérations sur la Révolution française*. Par malheur c'est le talent du mal. Toutes les erreurs de la Révolution y sont concentrées et sublimées. Tout homme qui peut lire cet ouvrage sans colère peut être né en France, mais il n'est pas Français.

Quant aux autres hommes, je n'ai rien à dire. Une de mes dernières conversations avec le frère que je ne cesserai de pleurer, roula sur le dernier ouvrage de M^{me} de Staël. Il ne voyait rien de si contraire à nos principes, et certes il avait bien raison. Boive qui voudra l'élixir du protestantisme, du philosophisme, et de toute autre drogue en *isme*. Pour moi, je n'en veux point. Je le mettrai dans ma bouche cependant, car il faut tout connaître ; mais je le rejetterai bientôt en disant devant qui voudra l'entendre : *Je n'aime pas cela*.

Quand on méprisera ces sortes d'ouvrages autant qu'ils le méritent, la révolution sera finie.

Une femme protestante prenant publiquement un archevêque catholique à partie, et le réfutant sur l'origine divine de la souveraineté, peut amuser sans doute certains spectateurs ; chacun a son goût : mais, pour moi, je préfère infiniment Polichinelle de la place Chateau, il est plus décent et non moins raisonnable.

Tout ceci, mon prince, ne déroge nullement

au talent qui a rendu compte des *Considérations* ; mais si vous jugez cette brillante guenille digne d'un rapport officiel, j'insiste pour que vous lui donniez une forme plus concise et plus pénétrante. J'aurais été moi-même moins concis, si j'avais pu garder le manuscrit plus longtemps ; mais c'en est assez pour vous faire connaître ma manière de voir en général, et vous me pardonnerez sûrement ma franchise. Voulez-vous laisser partir votre lettre telle qu'elle est ? Je vous loue sur ce qu'elle pourrait être. Elle est pleine d'esprit et de traits raisonnables, qui étincellent sur le fond de la question.

Adieu mille fois, mon prince. Je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments que vous connaissez, et qui ne finiront jamais.

A M. le Chevalier d'Olry

Turin, 5 septembre 1818.

Combien l'homme est malheureux ! Examinez bien. — Dans l'enfance, dans l'adolescence, on a devant soi l'avenir et les illusions ; mais, à mon âge, que reste-t-il ? On se demande : qu'ai-je vu ? Des folies et des crimes. On se demande encore : et que verrai-je ? Même réponse plus douloureuse. C'est à cette époque surtout que tout espoir nous est défendu. Nés fort mal à propos, trop tôt ou trop tard, nous avons essuyé toutes les horreurs de la tempête sans pouvoir jouir de ce soleil qui ne se lèvera que sur nos tombes. Sûrement Dieu n'a pas remué tant de choses pour ne rien faire ; mais, franchement, méritons-nous de voir de plus beaux jours, nous

que rien n'a pu convertir, je ne dis pas à la religion, mais au bon sens, et qui ne sommes pas meilleurs que si nous n'avions vu aucun miracle ? Plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de m'adresser la même question que je lis dans votre lettre : « Pourquoi n'écrivez-vous pas sur l'état actuel de la France ? » Je fais toujours la même réponse : Du temps de la canaillocratie, je pouvais, à mes périls et risques, dire la vérité à ces inconcevables *souverains* ; mais aujourd'hui ceux qui se trompent sont de trop bonnes maisons pour qu'on puisse se permettre de leur dire la vérité ! La révolution est bien plus terrible que du temps de Robespierre ; en s'élevant, elle s'est raffinée. La différence est du mercure au sublimé corrosif. Je ne vous dis rien de l'horrible corruption des esprits, vous en touchez vous-même les principaux symptômes. Le mal est tel, qu'il annonce évidemment une explosion divine ; mais quand ? comment ? Ah ! ce n'est pas à nous à en connaître les temps. Le problème peut cependant être résolu d'une manière indéterminée. Quand verrons-nous la fin du mal ? Quand les hommes pleureront le mal, au lieu de dire en ricanant : « Diable, ces gens-là sont tous ! » A propos de diable, vous avez bien raison sur Son Excellence monsieur Satan. Sans doute il est heureux comme un roi, et comment ne le serait-il pas, puisque tout se fait par lui, pour lui, suivant lui, et d'après lui ? Ajoutons que ses délégués agissent comme lui ; ainsi rien n'y manque. La révolution étant complètement satanique, comme je l'ai dit dans le livre que vous avez eu la bonté de relire, elle ne peut être véritablement tuée que par le principe contraire. La contre-révolution sera angélique ou il n'y en aura point, mais ceci ne me paraît

pas possible. L'Europe est dans un état extraordinaire et violent qui annonce un changement inévitable. La folie biblique dont vous me parlez est quelque chose de surnaturel et qui mérite grande attention : les apôtres surtout de cette nouvelle mission sont parfaits. Laissez-les faire. Il serait plus qu'inutile de vous parler du Congrès. Il suffit de dire une chose : si ces messieurs mettent la main à la religion, ce qui ne serait pas du tout impossible, ce sera, d'une manière ou d'une autre, une grande époque du christianisme. Après tout, mon très cher Chevalier, n'oublions jamais l'emblème de la vérité : un soleil offusqué par des nuages et, pour devise : *Nubila vincet*. Toujours il y aura des nuages, et toujours le soleil s'en moquera. Burke, ou je ne sais quel autre, disait que jamais il n'y avait de grands bals en Europe si la France et l'Angleterre ne payaient les violons. La chose est vraie dans tous les sens, et se vérifiera de nouveau d'une manière éclatante dans la grande révolution morale qui se prépare. Contre toutes les apparences imaginables, le mouvement commencera par la France, et l'étonnant prosélytisme de ce peuple fera pardonner tout le mal qu'il a fait.

A M^{lle} Constance de Maistre

Turin, 21 février 1820.

Mon très cher enfant, je n'ai qu'à signer tout ce que tu me dis dans ton inestimable lettre du 19. Il n'y a rien de plus vrai, rien de plus éloquent ; j'en ai été enchanté, je t'assure. Mais sais-tu ce que c'est que ce crime affreux ? Je viens de

l'écrire à ton oncle : *c'est l'épouvantable assurance de la restauration française*. Tout ce que tu dis sur le Roi est vrai ; cependant il y a encore dans le fond de ce cœur je ne sais quels atomes qui viennent de saint Louis. Il a dit à quelqu'un en confidence : « Vous êtes surpris des concessions que je fais aux libéraux ; il y en a quatre qu'ils n'obtiendront jamais de moi : les Frères de la Doctrine chrétienne, les Jésuites et les Suisses. » (J'oublie l'autre.) Au reste tout me porte à croire que les affaires de la France se lient à des événements généraux et immenses qui se préparent, et dont les éléments sont visibles à qui regarde bien ; mais ce majestueux abîme fait tourner la tête : j'aime mieux regarder *ma poupée*, qui me fait du bien au cœur et point de mal à la tête. Viens donc, ma chère enfant, viens te réunir à moi ; nous reprendrons notre ménage comme nous pourrons. Je t'ai dit une des grandes raisons qui s'opposent à mon voyage en Savoie : si je ne puis les surmonter, je te verrai quatre jours plus tard.

Le grand crime du 13 éclipse le *Pape*, déjà repoussé dans l'ombre par le gouvernement. Tu as dû observer que tous les journaux se sont tus, même ceux qui avaient promis de parler ; j'entends bien qu'en mettant la main sur l'issue d'une fontaine, on ne réussit qu'à la faire jaillir plus loin un instant après ; mais, en attendant, elle cesse de couler. Rusand m'écrit par ce courrier qu'après un mouvement assez vif, l'écoulement s'est tout de suite arrêté, et que la vente va très lentement. Qui pourrait penser à mon livre après ce qui s'est passé ? Dans vingt ans peut-être il en sera question. Au reste, je pense comme toi sur mon caractère, et je passe volontiers condamnation sur le côté faible. *Dieu le fit pour penser,*

et non pas pour vouloir. Je ne sais pas agir, je passe mon temps à contempler. *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.*

Adieu, ma chère Constance, ma poupée, ma follentine, *aut si quid est dulcius.*

Considérations sur la France

(1796)

La Providence mène les Révolutions : telle est l'idée fondamentale des *Considérations sur la France*. De Maistre en avait la preuve dans l'histoire de la révolution qui a sauvé la France, dans le détail même des persécutions qui ont accablé l'Église en France. Ainsi apparaît l'unité des trois extraits que l'on lira d'abord.

La Providence et les Révolutions

Certaines mesures qui sont au pouvoir de l'homme, produisent régulièrement certains effets dans le cours ordinaire des choses ; s'il manque son but, il sait pourquoi, ou il croit le savoir ; il connaît les obstacles, il les apprécie, et rien ne l'étonne.

Mais dans les temps de révolutions, la chaîne qui lie l'homme se raccourcit brusquement, son action diminue, et ses moyens le trompent. Alors entraîné par une force inconnue, il se dépite contre elle ; et, au lieu de baiser la main qui le serre, il la méconnaît ou l'insulte.

Je n'y comprends rien, c'est le grand mot du

jour. Ce mot est très sensé, s'il nous ramène à la cause première qui donne dans ce moment un si grand spectacle aux hommes ; c'est une sottise, s'il n'exprime qu'un dépit ou un abattement stérile.

« Comment donc (s'écrie-t-on de tous côtés) ? les hommes les plus coupables de l'univers triomphent de l'univers ! Un régicide affreux a tout le succès que pouvaient en attendre ceux qui l'ont commis ! La monarchie est engourdie dans toute l'Europe ! Ses ennemis trouvent des alliés jusque sur les trônes ! Tout réussit aux méchants ! Les projets les plus gigantesques s'exécutent de leur part sans difficulté, tandis que le bon parti est malheureux et ridicule dans tout ce qu'il entreprend ! L'opinion poursuit la fidélité dans toute l'Europe ! Les premiers hommes d'Etat se trompent invariablement ! les plus grands généraux sont humiliés ! etc. »

Sans doute, car la première condition d'une révolution décrétée, c'est que tout ce qui pouvait la prévenir n'existe pas, et que rien ne réussisse à ceux qui veulent l'empêcher. Mais jamais l'ordre n'est plus visible, jamais la Providence n'est plus palpable que lorsque l'action supérieure se substitue à celle de l'homme et agit toute seule : c'est ce que nous voyons dans ce moment.

Ce qu'il y a de plus frappant dans la Révolution française, c'est cette force entraînant qui courbe tous les obstacles. Son tourbillon emporte comme une paille légère tout ce que la force humaine a su lui opposer : personne n'a contrarié sa marche impunément. La pureté des motifs a pu illustrer l'obstacle, mais c'est tout ; et cette force jalouse, marchant invariablement à son but, rejette également Charette, Dumouriez et Drouot.

On a remarqué, avec grande raison, que la Révolution française mène les hommes plus que les hommes ne la mènent. Cette observation est de la plus grande justesse ; et quoiqu'on puisse l'appliquer plus ou moins à toutes les grandes révolutions, cependant elle n'a jamais été plus frappante qu'à cette époque.

Les scélérats même qui paraissent conduire la Révolution, n'y entrent que comme de simples instruments ; et, dès qu'ils ont la prétention de la dominer, ils tombent ignoblement. Ceux qui ont établi la république, l'ont fait sans le vouloir et sans savoir ce qu'ils faisaient ; ils y ont été conduits par les événements : un projet antérieur n'aurait pas réussi.

Jamais Robespierre, Collot ou Barère, ne pensèrent à établir le gouvernement révolutionnaire et le régime de la Terreur ; ils y furent conduits insensiblement par les circonstances, et jamais on ne reverra rien de pareil. Ces hommes, excessivement médiocres, exercèrent sur une nation coupable le plus affreux despotisme dont l'histoire fasse mention, et sûrement ils étaient les hommes du royaume les plus étonnés de leur puissance.

Mais au moment même où ces tyrans détestables eurent comblé la mesure de crimes nécessaire à cette phase de la révolution, un souffle les renversa. Ce pouvoir gigantesque qui faisait trembler la France et l'Europe ne tint pas contre la première attaque ; et, comme il ne devait y avoir rien de grand, rien d'auguste dans une révolution toute criminelle, la Providence voulut que le premier coup fût porté par des *septembriseurs*, afin que la justice même fût infâme.

Souvent on s'est étonné que des hommes plus que médiocres aient mieux jugé la Révolution

française que des hommes du premier talent ; qu'ils y aient cru fortement, lorsque des politiques consommés n'y croyaient point encore. C'est que cette persuasion était une des pièces de la Révolution, qui ne pouvait réussir que par l'étendue et l'énergie de l'esprit révolutionnaire, ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par la *foi* à la révolution. Ainsi, des hommes sans génie et sans connaissances ont fort bien conduit ce qu'ils appelaient *le char révolutionnaire* ; ils ont tout osé sans crainte de la contre-révolution ; ils ont toujours marché en avant, sans regarder derrière eux ; et tout leur a réussi, parce qu'ils n'étaient que les instruments d'une force qui en savait plus qu'eux. Ils n'ont pas fait de fautes dans leur carrière révolutionnaire, par la raison que le flûteur de Vaucanson ne fit jamais de notes fausses.

Le torrent révolutionnaire a pris successivement différentes directions ; et les hommes les plus marquants dans la Révolution n'ont acquis l'espèce de puissance et de célébrité qui pouvait leur appartenir, qu'en suivant le cours du moment : dès qu'ils ont voulu le contrarier, ou seulement s'en écarter en s'isolant, en travaillant trop pour eux, ils ont disparu de la scène.

Voyez ce Mirabeau qui a tant marqué dans la Révolution : au fond, c'était *le roi de la halle*. Par les crimes qu'il a faits, et par ses livres qu'il a fait faire, il a secondé le mouvement populaire : il se mettait à la suite d'une masse déjà mise en mouvement, et la poussait dans le sens déterminé ; son pouvoir ne s'étendit jamais plus loin : il partageait avec un autre héros de la Révolution le pouvoir d'agiter la multitude, sans avoir celui de la dominer, ce qui forme le véritable cachet

de la médiocrité dans les troubles politiques. Des factieux moins brillants, et en effet plus habiles et plus puissants que lui, se servaient de son influence pour leur profit. Il tonnait à la tribune, et il était leur dupe. Il disait, en mourant, *que s'il avait vécu, il aurait rassemblé les pièces éparses de la monarchie* ; et lorsqu'il avait voulu, dans le moment de sa plus grande influence, viser seulement au ministère, ses subalternes l'avaient repoussé comme un enfant.

Enfin, plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la Révolution, et plus on trouve en eux quelque chose de passif et de mécanique. On ne saurait trop le répéter, ce ne sont point les hommes qui mènent la Révolution, c'est la Révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien, quand on dit *qu'elle va toute seule*. Cette phrase signifie que jamais la Divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer.

La Révolution a sauvé la France

Qu'on y réfléchisse bien, on verra que, le mouvement révolutionnaire une fois établi, la France et la monarchie ne pouvaient être sauvées que par le jacobinisme.

Le roi n'a jamais eu d'allié ; et c'est un fait assez évident, pour qu'il n'y ait aucune imprudence à l'énoncer, que la coalition en voulait à l'intégrité de la France. Or, comment résister à

la coalition ? Par quel moyen surnaturel briser l'effort de l'Europe conjurée ? Le génie infernal de Robespierre pouvait seul opérer ce prodige. Le gouvernement révolutionnaire endurcissait l'âme des Français, en la trempant dans le sang : il exaspérait l'esprit des soldats, et doublait leurs forces par un désespoir féroce et un mépris de la vie, qui tenaient de la rage. L'horreur des échafauds, poussant le citoyen aux frontières, alimentait la force extérieure, à mesure qu'elle anéantisait jusqu'à la moindre résistance dans l'intérieur. Toutes les vies, toutes les richesses, tous les pouvoirs étaient dans les mains du pouvoir révolutionnaire ; et ce monstre de puissance, ivre de sang et de succès, phénomène épouvantable qu'on n'avait jamais vu, et que sans doute on ne reverra jamais, était tout à la fois un châtiement épouvantable pour les Français et le seul moyen de sauver la France.

Que demandaient les royalistes, lorsqu'ils demandaient une contre-révolution telle qu'ils l'imaginaient, c'est-à-dire, faite brusquement et par la force ? Ils demandaient la conquête de la France ; ils demandaient donc sa division, l'anéantissement de son influence et l'abaissement de son roi, c'est-à-dire, des massacres de trois siècles, peut-être ; suite infaillible d'une telle rupture d'équilibre. Mais nos neveux, qui s'embarrasseront très peu de nos souffrances, et qui danseront sur nos tombeaux, riront de notre ignorance actuelle ; ils se consoleront aisément des excès que nous avons vus, et qui auront conservé l'intégrité *du plus beau royaume après celui du ciel.*

La Révolution irréligieuse a été l'instrument de la Providence

On ne saurait nier que le sacerdoce, en France, eût besoin d'être régénéré ; et, quoique je sois fort loin d'adopter les déclamations vulgaires sur le clergé, il ne me paraît pas moins incontestable que les richesses, le luxe et la pente générale des esprits vers le relâchement, avaient fait décliner ce grand corps ; qu'il était possible souvent de trouver sous le camail un chevalier au lieu d'un apôtre ; et qu'enfin, dans les temps qui précédèrent immédiatement la Révolution, le clergé était descendu, à peu près autant que l'armée, de la place qu'il avait occupée dans l'opinion générale.

Le premier coup porté à l'Eglise fut l'envahissement de ses propriétés ; le second fut le serment constitutionnel : et ces deux opérations tyranniques commencèrent la régénération. Le serment cribla les prêtres, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Tout ce qui l'a prêté, à quelques exceptions près, dont il est permis de ne pas s'occuper, s'est vu conduit par degrés dans l'abîme du crime et de l'opprobre : l'opinion n'a qu'une voix sur ces apostats.

Les prêtres fidèles, recommandés à cette même opinion par un premier acte de fermeté, s'illustrèrent encore davantage par l'intrépidité avec laquelle ils surent braver les souffrances et la mort même pour la défense de leur foi. Le massacre des Carmes est comparable à tout ce que l'histoire ecclésiastique offre de plus beau dans ce genre.

La tyrannie qui les chassa de leur patrie par milliers, contre toute justice et toute pudeur,

fut sans doute ce qu'on peut imaginer de plus révoltant ; mais sur ce point, comme sur tous les autres, les crimes des tyrans de la France devenaient les instruments de la Providence. Il fallait probablement que les prêtres français fussent montrés aux nations étrangères ; ils ont vécu parmi des nations protestantes, et ce rapprochement a beaucoup diminué les haines et les préjugés. L'émigration considérable du clergé, et particulièrement des évêques français, en Angleterre, me paraît surtout une époque remarquable. Sûrement, on aura prononcé des paroles de paix ; sûrement, on aura formé des projets de rapprochements pendant cette réunion extraordinaire ! Quand on n'aurait fait que désirer ensemble, ce serait beaucoup. Si jamais les chrétiens se rapprochent, comme tout les y invite, il semble que la *motion* doit partir de l'église d'Angleterre. Le presbytérianisme fut une œuvre française, et par conséquent une œuvre exagérée. Nous sommes trop éloignés des sectateurs d'un culte trop peu substantiel : il n'y a pas moyen de nous entendre. Mais l'église anglicane, qui nous touche d'une main, touche de l'autre ceux que nous ne pouvons toucher ; et quoique, sous un certain point de vue, elle soit en butte aux coups des deux partis, et qu'elle présente le spectacle un peu ridicule d'un révolté qui prêche l'obéissance, cependant elle est très précieuse sous d'autres aspects, et peut être considérée comme un de ces intermédiaires chimiques, capables de rapprocher des éléments inassociables de leur nature.

Les biens du clergé étant dissipés, aucun motif méprisable ne peut de longtemps lui donner de nouveaux membres ; en sorte que toutes les circonstances concourent à relever ce corps. Il y

a lieu de croire, d'ailleurs, que la contemplation de l'œuvre dont il paraît chargé, lui donnera ce degré d'exaltation qui élève l'homme au-dessus de lui-même, et le met en état de produire de grandes choses.

Joignez à ces circonstances la fermentation des esprits en certaines contrées de l'Europe, les idées exaltées de quelques hommes remarquables, et cette espèce d'inquiétude qui affecte les caractères religieux, surtout dans les pays protestants, et les pousse dans des routes extraordinaires.

Voyez en même temps l'orage qui gronde sur l'Italie ; Rome menacée en même temps que Genève par la puissance qui ne veut point de culte, et la suprématie nationale de la religion abolie en Hollande par un décret de la Convention nationale. Si la Providence *efface*, sans doute c'est pour *écrire*.

J'observe, de plus, que lorsque de grandes croyances se sont établies dans le monde, elles ont été favorisées par de grandes conquêtes, par la formation de grandes souverainetés ; on en voit la raison.

Enfin, que doit-il arriver, à l'époque où nous vivons, de ces combinaisons extraordinaires qui ont trompé toute la prudence humaine ? En vérité, on serait tenté de croire que la révolution politique n'est qu'un objet secondaire du grand plan qui se déroule devant nous avec une majesté terrible.

L'un des moyens dont se sert la Providence pour sauver les nations est la guerre — « moyen autant qu'une punition » et qui « peut donner lieu à des réflexions intéressantes ». Citons les pages que Maistre consacre à « la destruction violente de l'espèce humaine » et qui peuvent être rapprochées des pages célèbres sur la guerre.

De la destruction violente de l'espèce humaine

Il n'avait malheureusement pas si tort, ce roi de Dahomey, dans l'intérieur de l'Afrique, qui disait il n'y a pas longtemps à un Anglais : *Dieu a fait ce monde pour la guerre ; tous les royaumes, grands et petits, l'ont pratiquée dans tous les temps, quoique sur des principes différents.*

L'histoire prouve malheureusement que la guerre est l'état habituel du genre humain dans un certain sens ; c'est-à-dire, que le sang humain doit couler sans interruption sur le globe, ici ou là ; et que la paix, pour chaque nation, n'est qu'un répit.

On cite la clôture du temple de Janus, sous Auguste ; on cite une année du règne guerrier de Charlemagne (l'année 790) où il ne fit pas la guerre. On cite une courte époque après la paix de Ryswick, en 1697, et une autre tout aussi courte après celle de Carlowitz, en 1699, où il n'y eut point de guerre, non-seulement dans toute l'Europe, mais même dans tout le monde connu.

Mais ces époques ne sont que des moments. D'ailleurs, qui peut savoir ce qui se passe sur le globe entier à telle ou telle époque ?

Le siècle qui finit commença, pour la France, par une guerre cruelle, qui ne fut terminée qu'en 1714 par le traité de Rastadt. En 1719, la France déclara la guerre à l'Espagne ; le traité de Paris y mit fin en 1727. L'élection du roi de Pologne ralluma la guerre en 1733 ; la paix se fit en 1736. Quatre ans après, la guerre terrible de la succession autrichienne s'alluma, et dura sans interruption jusqu'en 1748. Huit années de paix commençaient à cicatriser les plaies de huit années de

guerre, lorsque l'ambition de l'Angleterre força la France à prendre les armes. La guerre de sept ans n'est que trop connue. Après quinze ans de repos, la révolution d'Amérique entraîna de nouveau la France dans une guerre dont toute la sagesse humaine ne pouvait prévoir les conséquences. On signe la paix en 1782 ; sept ans après la Révolution commence : elle dure encore ; et peut-être que dans ce moment elle a coûté trois millions d'hommes à la France.

Ainsi, à ne considérer que la France, voilà quarante ans de guerre sur quatre-vingt-treize. Si d'autres nations ont été plus heureuses, d'autres l'ont été beaucoup moins.

Mais ce n'est point assez de considérer un point du temps et un point du globe ; il faut porter un coup d'œil rapide sur cette longue suite de massacres, qui souille toutes les pages de l'histoire. On verra la guerre sévir sans interruption, comme une fièvre continue marquée par d'effroyables redoublements. Je prie le lecteur de suivre ce tableau depuis le déclin de la république romaine.

Marius extermine, dans une bataille, deux cent mille Cimbres et Teutons. Mithridate fait égorger quatre-vingt mille Romains : Sylla lui tue quatre-vingt-dix mille hommes, dans un combat livré en Béotie, où il en perd lui-même dix mille. Bientôt on voit les guerres civiles et les proscriptions. César à lui seul fait mourir un million d'hommes sur le champ de bataille (avant lui Alexandre avait eu ce funeste honneur). Auguste ferme un instant le temple de Janus ; mais il l'ouvre pour des siècles, en établissant un empire électif. Quelques bons princes laissent respirer l'Etat ; mais la guerre ne cesse jamais, et sous l'empire du *bon* Titus six cent mille hommes

périssent au siège de Jérusalem. La destruction des hommes opérée par les armes des Romains est vraiment effrayante. Le Bas-Empire ne présente qu'une suite de massacres. A commencer par Constantin, quelles guerres et quelles batailles ! Licinius perd vingt mille hommes à Cibalis, trente-quatre mille à Andrinople, et cent mille à Chrysopolis. Les nations du nord commencent à s'ébranler. Les Francs, les Goths, les Huns, les Lombards, les Alains, les Vandales, etc., attaquent l'Empire et le déchirent successivement. Attila met l'Europe à feu et à sang. Les Français lui tuent plus de deux cent mille hommes près de Châlons ; et les Goths, l'année suivante, lui font subir une perte encore plus considérable. En moins d'un siècle, Rome est prise et saccagée trois fois ; et dans une sédition qui s'élève à Constantinople, quarante mille personnes sont égorgées. Les Goths s'emparent de Milan, et y tuent trois cent mille habitants. Totila fait massacrer tous les habitants de Tivoli, et quatre-vingt-dix mille hommes au sac de Rome. Mahomet paraît ; le glaive et l'alcoran parcourent les deux tiers du globe. Les Sarrasins courent de l'Euphrate au Guadalquivir. Ils détruisent de fond en comble l'immense ville de Syracuse ; ils perdent trente mille hommes près de Constantinople, dans un seul combat naval ; et Pélage leur en tue vingt mille dans une bataille de terre. Ces pertes n'étaient rien pour les Sarrasins ; mais le torrent rencontre le génie des Francs dans les plaines de Tours, où le fils du premier Pépin, au milieu de trois cent mille cadavres, attache à son nom l'épithète terrible qui le distingue encore. L'islamisme, porté en Espagne, y trouve un rival indomptable. Jamais peut-être on ne vit plus de gloire, plus de

grandeur et plus de carnage. La lutte des chrétiens et des musulmans, en Espagne, est un combat de huit cents ans. Plusieurs expéditions, et même plusieurs batailles y coûtent vingt, trente, quarante et jusqu'à quatre-vingt mille vies.

Charlemagne monte sur le trône, et combat pendant un demi-siècle. Chaque année il décrète sur quelle partie de l'Europe il doit envoyer la mort. Présent partout et partout vainqueur, il écrase des nations de fer comme César écrasait les hommes-femmes de l'Asie. Les Normands commencent cette longue suite de ravages et de cruautés qui nous font encore frémir. L'immense héritage de Charlemagne est déchiré : l'ambition le couvre de sang, et le nom des Francs disparaît à la bataille de Fontenay. L'Italie entière est saccagée par les Sarrasins, tandis que les Normands, les Danois et les Hongrois ravageaient la France, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et la Grèce. Les nations barbares s'établissent enfin et s'appriivoisent. Cette veine ne donne plus de sang ; une autre s'ouvre à l'instant : les croisades commencent. L'Europe entière se précipite sur l'Asie ; on ne compte plus que par myriades le nombre des victimes. Gengis-Khan et ses fils subjuguent et ravagent le globe depuis la Chine jusqu'à la Bohême. Les Français qui s'étaient croisés contre les musulmans se croisent contre les hérétiques : guerre cruelle des Albigeois. Bataille de Bouvines, où trente mille hommes perdent la vie. Cinq ans après, quatre-vingt mille Sarrasins périssent au siège de Damiette. Les Guelfes et les Gibelins commencent cette lutte qui devait ensanglanter si longtemps l'Italie. Le flambeau des guerres civiles s'allume en Angleterre. Vêpres siciliennes. Sous les règnes d'Edouard et de Philippe-de-

Valois, la France et l'Angleterre se heurtent plus violemment que jamais, et créent une nouvelle ère de carnage. Massacre des Juifs ; bataille de Poitiers ; bataille de Nicopolis : le vainqueur tombe sous les coups de Tamerlan qui répète Gengis-Khan. Le duc de Bourgogne fait assassiner le duc d'Orléans, et commence la sanglante rivalité des deux familles. Bataille d'Azincourt. Les Husites mettent à feu et à sang une grande partie de l'Allemagne. Mahomet II règne et combat trente ans. L'Angleterre, repoussée dans ses limites, se déchire de ses propres mains. Les maisons d'York et de Lancastre la baignent dans le sang. L'héritière de Bourgogne porte ses Etats dans la maison d'Autriche ; et dans ce contrat de mariage, il est écrit que les hommes s'égorgeront pendant trois siècles, de la Baltique à la Méditerranée. Découverte du Nouveau-Monde : c'est l'arrêt de mort de trois millions d'Indiens. Charles V et François I^{er} paraissent sur le théâtre du monde : chaque page de leur histoire est rouge de sang humain. Règne de Soliman ; bataille de Mohatz ; siège de Vienne ; siège de Malte, etc. Mais c'est de l'ombre d'un cloître que sort un des plus grands fléaux du genre humain. Luther paraît ; Calvin le suit. Guerre des paysans ; guerre de trente ans ; guerre civile de France ; massacre des Pays-Bas ; massacre d'Irlande ; massacre des Cévennes ; journée de la St-Barthélemi ; meurtre de Henri III, de Henri IV, de Marie-Stuart, de Charles I^{er} ; et de nos jours enfin la Révolution française, qui part de la même source.

Je ne pousserai pas plus loin cet épouvantable tableau : notre siècle et celui qui l'a précédé sont trop connus. Qu'on remonte jusqu'au berceau des nations ; qu'on descende jusqu'à nos jours ;

qu'on examine les peuples dans toutes les positions possibles, depuis l'état de barbarie jusqu'à celui de civilisation la plus raffinée ; toujours on trouvera la guerre. Par cette cause, qui est la principale, et par toutes celles qui s'y joignent, l'effusion du sang humain n'est jamais suspendue dans l'univers : tantôt elle est moins forte sur une plus grande surface, et tantôt plus abondante sur une surface moins étendue ; en sorte qu'elle est à peu près constante. Mais de temps en temps il arrive des événements extraordinaires qui l'augmentent prodigieusement, comme les guerres puniques, les triumvirats, les victoires de César, l'irruption des barbares, les croisades, les guerres de religion, la succession d'Espagne, la Révolution française, etc. Si l'on avait des tables de massacres comme on a des tables météorologiques, qui sait si l'on n'en découvrirait point la loi au bout de quelques siècles d'observation ? Buffon a fort bien prouvé qu'une grande partie des animaux est destinée à mourir de mort violente. Il aurait pu, suivant les apparences, étendre sa démonstration à l'homme ; mais on peut s'en rapporter aux faits.

Il y a lieu de douter, au reste, que cette destruction violente soit, en général, un aussi grand mal qu'on le croit : du moins, c'est un de ces maux qui entrent dans un ordre de choses où tout est violent et *contre nature*, et qui produisent des compensations. D'abord lorsque l'âme humaine a perdu son ressort par la mollesse, l'incrédulité et les vices gangreneux qui suivent l'excès de la civilisation, elle ne peut être retrempée que dans le sang. Il n'est pas aisé, à beaucoup près, d'expliquer pourquoi la guerre produit des effets différents, suivant les différentes circonstances. Ce

qu'on voit assez clairement, c'est que le genre humain peut être considéré comme un arbre qu'une main invisible taille sans relâche, et qui gagne souvent à cette opération. A la vérité, si l'on touche le tronc, ou si l'on coupe en *tête de saule*, l'arbre peut périr ; mais qui connaît les limites pour l'arbre humain ? Ce que nous savons, c'est que l'extrême carnage s'allie souvent avec l'extrême population, comme on l'a vu surtout dans les anciennes républiques grecques, et en Espagne sous la domination des Arabes. Les lieux communs sur la guerre ne signifient rien : il ne faut pas être fort habile pour savoir que plus on tue d'hommes, et moins il en reste dans le moment ; comme il est vrai que plus on coupe de branches, et moins il en reste sur l'arbre ; mais ce sont les suites de l'opération qu'il faut considérer. Or, en suivant toujours la même comparaison, on peut observer que le jardinier habile dirige moins la taille à la végétation absolue qu'à la fructification de l'arbre : ce sont des fruits, et non du bois et des feuilles, qu'il demande à la plante. Or les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles, tiennent surtout à l'état de guerre. On sait que les nations ne parviennent jamais au plus haut point de grandeur dont elles sont susceptibles, qu'après de longues et sanglantes guerres. Ainsi le point rayonnant pour les Grecs fut l'époque terrible de la guerre du Péloponèse ; le siècle d'Auguste suivit immédiatement la guerre civile et les proscriptions ; le génie français fut dégrossi par la Ligue et poli par la Fronde : tous les grands hommes du siècle de la reine Anne naquirent au milieu des commotions politiques. En un mot,

on dirait que le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle *génie*.

Je ne sais si l'on se comprend bien, lorsqu'on dit que *les arts sont amis de la paix*. Il faudrait au moins s'expliquer, et circonscrire la proposition ; car je ne vois rien de moins pacifique que les siècles d'Alexandre et de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de François I^{er}, de Louis XIV et de la reine Anne.

Serait-il possible que l'effusion du sang humain n'eût pas une grande cause et de grands effets ? Qu'on y réfléchisse : l'histoire et la fable, les découvertes de la physiologie moderne, et les traditions antiques, se réunissent pour fournir des matériaux à ces méditations. Il ne serait pas plus honteux de tâtonner sur ce point que sur mille autres plus étrangers à l'homme.

Tonnons cependant contre la guerre, et tâchons d'en dégoûter les souverains ; mais ne donnons pas dans les rêves de Condorcet, de ce philosophe si cher à la Révolution, qui employa sa vie à préparer le malheur de la génération présente, léguant bénévolement la perfection à nos neveux. Il n'y a qu'un moyen de comprimer le fléau de la guerre, c'est de comprimer les désordres qui amènent cette terrible purification.

Dans la tragédie grecque d'Oreste, Hélène, l'un des personnages de la pièce, est soustraite par les dieux au juste ressentiment des Grecs, et placée dans le ciel à côté de ses deux frères, pour être avec eux un signe de salut aux navigateurs. Apollon paraît pour justifier cette étrange apothéose. *La beauté d'Hélène*, dit-il, *ne fut qu'un instrument dont les dieux se servirent pour mettre aux prises les Grecs et les Troyens, et faire couler*

leur sang, afin d'étancher sur la terre l'iniquité des hommes devenus trop nombreux.

Apollon parlait fort bien. Ce sont les hommes qui rassemblent les nuages, et ils se plaignent ensuite des tempêtes.

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
C'est le courroux des cieux qui fait armer les rois.

Je sens bien que, dans toutes ces considérations, nous sommes continuellement assaillis par le tableau si fatigant des innocents qui périssent avec les coupables. Mais, sans nous enfoncer dans cette question qui tient à tout ce qu'il y a de plus profond, on peut la considérer seulement dans son rapport avec le dogme universel, et aussi ancien que le monde, *de la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables.*

Ce fut de ce dogme, ce me semble, que les anciens dérivèrent l'usage des sacrifices qu'ils pratiquèrent dans tout l'univers, et qu'ils jugeaient utiles non-seulement aux vivants, mais encore aux morts : usage typique que l'habitude nous fait envisager sans étonnement, mais dont il n'est pas moins difficile d'atteindre la racine.

Les dévouements, si fameux dans l'antiquité, tenaient encore au même dogme. Décius avait la *foi* que le sacrifice de sa vie serait accepté par la Divinité, et qu'il pouvait faire équilibre à tous les maux qui menaçaient sa patrie.

Le christianisme est venu consacrer ce dogme, qui est infiniment naturel à l'homme, quoiqu'il paraisse difficile d'y arriver par le raisonnement.

Ainsi, il peut y avoir eu dans le cœur de Louis XVI, dans celui de la céleste Elisabeth,

tel mouvement, telle acceptation capable de sauver la France.

On demande quelquefois à quoi servent ces austérités terribles, pratiquées par certains ordres religieux, et qui sont aussi des dévouements ; autant vaudrait précisément demander à quoi sert le christianisme, puisqu'il repose tout entier sur ce même dogme agrandi, de l'innocence payant pour le crime.

L'autorité qui approuve ces ordres, choisit quelques hommes, et les *isole* du monde pour en faire des *conducteurs*.

Il n'y a que violence dans l'univers ; mais nous sommes gâtés par la philosophie moderne, qui a dit que *tout est bien*, tandis que le mal a tout souillé, et que, dans un sens très-vrai, *tout est mal*, puisque rien n'est à sa place. La note tonique du système de notre création ayant baissé, toutes les autres ont baissé proportionnellement, suivant les règles de l'harmonie. *T. us les êtres gémissent* et tendent, avec effort et douleur, vers un autre ordre de choses.

Les spectateurs des grandes calamités humaines sont conduits surtout à ces tristes méditations ; mais gardons-nous de perdre courage : il n'y a point de châtement qui ne purifie ; il n'y a point de désordre que l'AMOUR ÉTERNEL ne tourne contre le principe du mal. Il est doux, au milieu du renversement général, de pressentir les plans de la Divinité. Jamais nous ne verrons tout pendant notre voyage, et souvent nous nous tromperons ; mais dans toutes les sciences possibles, excepté les sciences exactes, ne sommes-nous pas réduits à conjecturer ? Et si nos conjectures sont plausibles, si elles ont pour elles l'analogie, si elles s'appuient sur des idées universelles, si surtout

elles sont consolantes et propres à nous rendre meilleurs, que leur manque-t-il ? Si elles ne sont pas vraies, elles sont bonnes : ou plutôt, puisqu'elles sont bonnes, ne sont-elles pas vraies ?

Les idées religieuses sont la base de toute société

« Après avoir envisagé la Révolution française d'un point de vue purement moral », Maistre en vient à examiner la politique.

La république française peut-elle durer ? se demande-t-il. Il répond nettement : « la pourriture ne mène à rien ». A ce propos, il découvre dans la Révolution française un vice originel : elle est antireligieuse.

Il y a dans la Révolution française un caractère *satanique* qui la distingue de tout ce qu'on a vu et peut-être de tout ce qu'on verra.

Qu'on se rappelle les grandes séances, le discours de Robespierre contre le sacerdoce, l'apostasie solennelle des prêtres, la profanation des objets du culte, l'inauguration de la déesse Raison, et cette foule de scènes inouïes où les provinces tâchaient de surpasser Paris : tout cela sort du cercle ordinaire des crimes, et semble appartenir à un autre monde.

Et, maintenant même que la Révolution a beaucoup rétrogradé, les grands excès ont disparu, mais les principes subsistent. Les *législateurs* (pour me servir de leur terme) n'ont-ils pas prononcé ce mot isolé dans l'histoire : *La nation ne salarie aucun culte* ? Quelques hommes de l'époque où nous vivons m'ont paru, dans certains moments, s'élever jusqu'à la haine pour la Divinité ; mais

cet affreux tour de force n'est pas nécessaire pour rendre inutiles les plus grands efforts constituants: l'oubli seul du grand Etre (je ne dis pas le mépris) est un anathème irrévocable sur les ouvrages humains qui en sont flétris. Toutes les institutions imaginables reposent sur une idée religieuse, ou ne font que passer. Elles sont fortes et durables à mesure qu'elles sont *divinisées*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Non-seulement la raison humaine, ou ce qu'on appelle la *philosophie*, sans savoir ce qu'on dit, ne peut suppléer à ces bases qu'on appelle *superstitieuses*, toujours sans savoir ce qu'on dit ; mais la philosophie est, au contraire, une puissance essentiellement désorganisatrice.

En un mot, l'homme ne peut représenter le Créateur qu'en se mettant en rapport avec lui. Insensés que nous sommes, si nous voulons qu'un miroir réfléchisse l'image du soleil, le tournons-nous vers la terre ?

Ces réflexions s'adressent à tout le monde, au croyant comme au sceptique : c'est un fait que j'avance, et non une thèse. Qu'on rie des idées religieuses, ou qu'on les vénère, n'importe ; elles ne forment pas moins, vraies ou fausses, la base unique de toutes les institutions durables.

Rousseau, l'homme du monde peut-être qui s'est le plus trompé, a cependant rencontré cette observation, sans avoir voulu en tirer les conséquences.

La loi judaïque, dit-il, toujours subsistante ; celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siècles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées... L'orgueilleuse philosophie ou l'aveugle esprit de parti ne voit en eux que d'heureux imposteurs.

Il ne tenait qu'à lui de conclure, au lieu de nous

parler de *ce grand et puissant génie qui préside aux établissements durables* : comme si cette poésie expliquait quelque chose !

Lorsqu'on réfléchit sur des faits attestés par l'histoire entière ; lorsqu'on envisage que, dans la chaîne des établissements humains, depuis ces grandes institutions qui sont des époques du monde, jusqu'à la plus petite organisation sociale, depuis l'empire jusqu'à la confrérie, tous ont une base divine, et que la puissance humaine, toutes les fois qu'elle s'est isolée, n'a pu donner à ses œuvres qu'une existence fautive et passagère : que penserons-nous du nouvel édifice français et de la puissance qui l'a produit ? Pour moi, je ne croirai jamais à la fécondité du néant.

Ce serait une chose curieuse d'approfondir successivement nos institutions européennes, et de montrer comment elles sont toutes *christianisées* ; comment la religion, se mêlant à tout, anime et soutient tout. Les passions humaines ont beau souiller, dénaturer même les créations primitives ; si le principe est divin, c'en est assez pour leur donner une durée prodigieuse. Entre mille exemples, on peut citer celui des ordres militaires. Certainement on ne manquera point aux membres qui les composent, en affirmant que l'objet religieux n'est peut-être pas le premier dont ils s'occupent : n'importe, ils subsistent, et cette durée est un prodige. Combien d'esprits superficiels rient de cet amalgame si étrange d'un moine et d'un soldat ! Il vaudrait mieux s'extasier sur cette force cachée, par laquelle ces ordres ont percé les siècles, comprimé des puissances formidables, et résisté à des chocs qui nous étonnent encore dans l'histoire. Or, cette force, c'est le *ncm* sur lequel ces institutions reposent ; car rien

n'est que par *Celui qui est*. Au milieu du bouleversement général dont nous sommes témoins, le défaut d'éducation fixe surtout l'œil inquiet des amis de l'ordre. Plus d'une fois on les a entendus dire qu'il faudrait rétablir les Jésuites. Je ne discute point ici le mérite de l'Ordre ; mais ce vœu ne suppose pas des réflexions bien profondes. Ne dirait-on pas que saint Ignace est là prêt à servir nos vues ? Si l'Ordre est détruit, quelque frère cuisinier peut-être pourrait le rétablir par le même esprit qui le créa ; mais tous les souverains de l'univers n'y réussiraient pas.

Il est une loi divine aussi certaine, aussi palpable que les lois du mouvement.

Toures les fois qu'un homme se met, suivant ses forces, en rapport avec le Créateur, et qu'il produit une institution quelconque au nom de la Divinité ; quelle que soit d'ailleurs sa faiblesse individuelle, son ignorance, sa pauvreté, l'obscurité de sa naissance, en un mot, son dénûment absolu de tous les moyens humains, il participe en quelque manière à la toute-puissance dont il s'est fait l'instrument ; il produit des œuvres dont la force et la durée étonnent la raison.

Je supplie tout lecteur attentif de vouloir bien regarder autour de lui ; jusque dans les moindres objets, il trouvera la démonstration de ces grandes vérités. Il n'est pas nécessaire de remonter au *fils d'Ismaël*, à Lycurgue, à Numa, à Moïse, dont les législations furent toutes religieuses ; une fête populaire, une danse rustique, suffisent à l'observateur. Il verra dans quelques pays protestants certains rassemblements, certaines réjouissances populaires, qui n'ont plus de causes apparentes, et qui tiennent à des usages catholiques absolument oubliés. Ces sortes de fêtes n'ont en elles-

mêmes rien de moral, rien de respectable : n'importe ; elles tiennent, quoique de très loin, à des idées religieuses ; c'en est assez pour les perpétuer. Trois siècles n'ont pu les faire oublier.

Mais vous, maîtres de la terre, princes, rois, empereurs, puissantes majestés, invincibles conquérants, essayez seulement d'amener le peuple un tel jour de chaque année, dans un endroit marqué, POUR Y DANSER. Je vous demande peu, mais j'ose vous donner le défi solennel d'y réussir, tandis que le plus humble missionnaire y parviendra, et se fera obéir deux mille ans après sa mort. Chaque année, au nom de *saint* Jean, de *saint* Martin, de *saint* Benoît, etc., le peuple se rassemble autour d'un temple rustique : il arrive, animé d'une allégresse bruyante et cependant innocente. La religion sanctifie la joie, et la joie embellit la religion : il oublie ses peines ; il pense, en se retirant, au plaisir qu'il aura l'année suivante au même jour, et ce jour pour lui est une date.

Le Christ règne

LA GÉNÉRATION présente est témoin de l'un des plus grands spectacles qui jamais ait occupé l'œil humain : c'est le combat à outrance du christianisme et du philosophisme. La lice est ouverte, les deux ennemis sont aux prises, et l'univers regarde.

On voit, comme dans Homère *le père des Dieux et des hommes* soulevant les balances qui pèsent les deux grands intérêts ; bientôt l'un des bassins va descendre.

Pour l'homme prévenu, et dont le cœur surtout a convaincu la tête, les événements ne prouvent rien ; le parti étant pris irrévocablement en oui ou en non, l'observation et le raisonnement sont également inutiles. Mais vous tous, hommes de bonne foi, qui niez ou qui doutez, peut-être que cette grande époque du christianisme fixera vos irrésolutions. Depuis dix-huit siècles, il règne sur une grande partie du monde et particulièrement sur la portion la plus éclairée du globe. Cette religion ne s'arrête pas même à cette époque antique : arrivée à son fondateur, elle se noue à un autre ordre de choses, à une religion typique qui l'a précédée. L'une ne peut être vraie sans que l'autre le soit ; l'une se vante de promettre ce que l'autre se vante de tenir ; en sorte que celle-ci, par un enchaînement qui est un fait visible, remonte à l'origine du monde.

ELLE NAQUIT LE JOUR QUE NAQUIRENT LES JOURS.

Il n'y a pas d'exemple d'une telle durée ; et, à s'en tenir même au christianisme, aucune institution, dans l'univers, ne peut lui être opposée. C'est pour chicaner qu'on lui compare d'autres religions : plusieurs caractères frappants excluent toute comparaison ; ce n'est pas ici le lieu de les détailler : un mot seulement, et c'est assez. Qu'on nous montre une autre religion fondée sur des faits miraculeux et révélant des dogmes incompréhensibles, crue pendant dix-huit siècles par une grande partie du genre humain, et défendue d'âge en âge par les premiers hommes du temps, depuis Origène jusqu'à Pascal, malgré les derniers efforts d'une secte ennemie, qui n'a cessé de rugir depuis Celse jusqu'à Condorcet.

Chose admirable ! lorsqu'on réfléchit sur cette grande institution, l'hypothèse la plus naturelle,

celle que toutes les vraisemblances environnent, c'est celle d'un établissement divin. Si l'œuvre est humain, il n'y a plus moyen d'en expliquer le succès : en excluant le prodige, on le ramène.

Toutes les nations, dit-on, ont pris du cuivre pour de l'or. Fort bien : mais ce cuivre a-t-il été jeté dans le creuset européen, et soumis, pendant dix-huit siècles, à notre chimie observatrice ? ou, s'il a subi cette épreuve, s'en est-il tiré à son honneur ? Newton croyait à l'Incarnation ; mais Platon, je pense, croyait peu à la naissance merveilleuse de Bacchus.

Le christianisme a été prêché par des ignorants et cru par des savants, et c'est en quoi il ne ressemble à rien de connu.

De plus, il s'est tiré de toutes les épreuves. On dit que la persécution est un vent qui nourrit et propage la flamme du fanatisme. Soit : Dioclétien favorisa le christianisme ; mais, dans cette supposition, Constantin devait l'étouffer, et c'est ce qui n'est pas arrivé. Il a résisté à tout, à la paix, à la guerre, aux échafauds, aux triomphes, aux poignards, aux délices, à l'orgueil, à l'humiliation, à la pauvreté, à l'opulence, à la nuit du moyen âge et au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV. Un empereur tout-puissant et maître de la plus grande partie du monde connu épuisa jadis contre lui toutes les ressources de son génie ; il n'oublia rien pour relever les dogmes anciens ; il les associa habilement aux idées platoniques, qui étaient à la mode. Cachant la rage qui l'animait sous le masque d'une tolérance purement extérieure, il employa contre le culte ennemi les armes auxquelles nul ouvrage humain n'a résisté : il le livra au ridicule ; il appauvrit le sacerdoce pour le faire mépriser ; il le priva de tous les appuis

que l'homme peut donner à ses œuvres : diffamations, cabales, injustice, oppression, ridicule, force et adresse, tout fut inutile ; le *Galiléen* l'emporta sur Julien le philosophe.

Aujourd'hui, enfin, l'expérience se répète avec des circonstances encore plus favorables ; rien n'y manque de tout ce qui peut la rendre décisive. Soyez donc bien attentifs, vous tous que l'histoire n'a point assez instruits. Vous disiez que le sceptre soutenait la tiare ; eh bien, il n'y a plus de sceptre dans la grande arène, il est brisé, et les morceaux sont jetés dans la boue. Vous ne saviez pas jusqu'à quel point l'influence d'un sacerdoce riche et puissant pouvait soutenir les dogmes qu'il prêchait : je ne crois pas trop qu'il y ait une puissance de faire croire ; mais passons. Il n'y a plus de prêtres ; on les a chassés, égorgés, avilis ; on les a dépouillés ; et ceux qui ont échappé à la guillotine, aux bûchers, aux poignards, aux fusillades, aux noyades, à la déportation, reçoivent aujourd'hui l'aumône qu'ils donnaient jadis. Vous craigniez la force de la coutume, l'ascendant de l'autorité, les illusions de l'imagination : il n'y a plus rien de tout cela ; il n'y a plus de coutume ; il n'y a plus de maître ; l'esprit de chaque homme est à lui. La philosophie ayant rongé le ciment qui unissait les hommes, il n'y a plus d'agréations morales. L'autorité civile, favorisant de toutes ses forces le renversement du système ancien, donne aux ennemis du christianisme tout l'appui qu'elle lui accordait jadis ; l'esprit humain prend toutes les formes imaginables pour combattre l'ancienne religion nationale. Ces efforts sont applaudis et payés, et les efforts contraires sont des crimes. Vous n'avez plus rien à craindre de l'enchantement des yeux, qui sont toujours

les premiers trompés ; un appareil pompeux, de vaines cérémonies, n'en imposent plus à des hommes devant lesquels on se joue de tout depuis sept ans. Les temples sont fermés, ou ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes et aux bacchanales d'un peuple effréné. Les autels sont renversés ; on a promené dans les rues des animaux immondes sous les vêtements des pontifes ; les coupes sacrées ont servi à d'abominables orgies ; et sur ces autels que la foi antique environne de chérubins éblouis, on a fait monter des prostituées nues !

Le philosophisme n'a donc plus de plaintes à faire ; toutes les chances humaines sont en sa faveur ; on fait tout pour lui et tout contre sa rivale. S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César : *Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu* ; mais enfin il aura vaincu : il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. Mais si le christianisme sort de cette épreuve terrible plus pur et plus vigoureux ; si Hercule chrétien, fort de sa seule force, soulève *le fils de la terre*, et l'étouffe dans ses bras, *patuit Deus*. — Français ! faites place au Roi très-chrétien, portez-le vous-même sur son trône antique ; relevez son oriflamme, et que son or, voyageant d'un pôle à l'autre, porte de toutes parts la devise triomphale :

LE CHRIST COMMANDE, IL RÈGNE, IL EST VAINQUEUR !

L'influence divine est visible dans les constitutions politiques. Celles que crée l'homme et qui excluent Dieu portent en elles des « signes de nullité ». Telle est la nouvelle constitution française ; mais « l'invincible nature doit ramener la monarchie ». Ici se place ce tableau imaginaire d'une restauration en France : « petit chef d'œuvre, dit un critique, excellente scène de comédie historique et qui pourrait être d'un Tacite en belle humeur. »

Une Restauration

Un courrier arrivé à Bordeaux, à Nantes, à Lyon, etc., apporte la nouvelle que *le roi est reconnu à Paris ; qu'une faction quelconque (qu'on nomme ou qu'on ne nomme pas) s'est emparée de l'autorité, et a déclaré qu'elle ne la possède qu'au nom du roi : qu'on a dépêché un courrier au souverain, qui est attendu incessamment, et que de toutes parts on arbore la cocarde blanche.* La renommée s'empare de ces nouvelles, et les charge de mille circonstances imposantes. Que fera-t-on ? Pour donner plus beau jeu à la république, je lui accorde la majorité, et même un corps de troupes républicaines. Ces troupes prendront, peut-être, dans le premier moment une attitude mutine ; mais ce jour-là même elles voudront dîner, et commenceront à se détacher de la puissance qui ne paye plus. Chaque officier qui ne jouit d'aucune considération, et qui le sent très bien, quoi qu'on en dise, voit tout aussi clairement que le premier qui crierait : *Vive le roi*, sera un grand personnage : l'amour-propre lui dessine, d'un crayon séduisant, l'image d'un général des armées de *Sa Majesté très-chrétienne* brillant des signes honorifiques, et regardant du haut de sa grandeur ces hommes qui le mandaient naguère à la barre de la municipalité. Ces idées sont si simples, si naturelles, qu'elles ne peuvent échapper à personne : chaque officier le sent ; d'où il suit qu'ils sont tous suspects les uns pour les autres. La crainte et le défiance produisent la délibération et la froideur. Le soldat, qui n'est pas électrisé par son officier, est encore plus découragé : le lien de la discipline reçoit ce coup inexplicable, ce coup magique qui

le relâche subitement. L'un tourne les yeux vers le payeur royal qui s'avance ; l'autre profite de l'instant pour rejoindre sa famille : on ne sait ni commander ni obéir ; il n'y a plus d'ensemble.

C'est bien autre chose parmi les citadins : on va, on vient, on se heurte, on s'interroge : chacun redoute celui dont il aurait besoin ; le doute consume les heures, et les minutes sont décisives ; partout l'audace rencontre la prudence ; le vieillard manque de détermination, et le jeune homme de conseil : d'un côté sont des périls terribles, de l'autre une amnistie certaine et des grâces probables. Où sont d'ailleurs les moyens de résister ? où sont les chefs ? à qui se fier ? Il n'y a pas de danger dans le repos, et le moindre mouvement peut être une faute irrémissible : il faut donc attendre. On attend ; mais le lendemain on reçoit l'avis qu'une telle ville de guerre a ouvert ses portes ; raison de plus pour ne rien précipiter. Bientôt on apprend que la nouvelle était fausse ; mais deux autres villes, qui l'ont crue vraie, ont donné l'exemple, en croyant le recevoir ; elles viennent de se soumettre, et déterminent la première, qui n'y songeait pas. Le gouverneur de cette place a présenté au roi les clefs de *sa bonne ville de...* C'est le premier officier qui a eu l'honneur de le recevoir dans une citadelle de son royaume. Le roi l'a créé, sur la porte, maréchal de France ; un brevet immortel a couvert son écusson de *fleurs de lis sans nombre* ; son nom est à jamais le plus beau de la France. A chaque minute, le mouvement royaliste se renforce ; bientôt il devient irrésistible. VIVE LE ROI ! s'écrient l'amour et la fidélité, au comble de la joie : VIVE LE ROI ! répond l'hypocrite républicain, au comble de la terreur.

Qu'importe ? Il n'y a qu'un cri. — Et le roi est sacré.

Citoyens, voilà comment se font les contre-révolutions. Dieu, s'étant réservé la formation des souverainetés, nous en avertit en ne confiant jamais à la multitude le choix de ses maîtres. Il ne l'emploie, dans ces grands mouvements qui décident le sort des empires, que comme un instrument passif. Jamais elle n'obtient ce qu'elle veut : toujours elle accepte, jamais elle ne choisit.

Essai sur le principe générateur des constitutions politiques

(1809)

Le Châtiment de l'impiété

Toujours il y a eu des religions sur la terre, et toujours il y a eu des impies qui les ont combattues : toujours aussi l'impiété fut un crime ; car, comme il ne peut y avoir de religion fausse sans aucun mélange de vrai, il ne peut y avoir d'impiété qui ne combatte quelque vérité divine plus ou moins défigurée ; *mais il ne peut y avoir de véritable impiété qu'au sein de la véritable religion ; et, par une conséquence nécessaire, jamais l'impiété n'a pu produire dans les temps passés les maux qu'elle a produits de nos jours ; car elle est toujours coupable en raison des lumières qui l'environnent. C'est sur cette règle qu'il faut juger le XVIII^e siècle ; car c'est sous ce point de vue qu'il ne ressemble à aucun autre. On entend dire assez communément que tous les siècles se ressemblent, et que tous les hommes ont toujours*

été les mêmes ; mais il faut bien se garder de croire à ces maximes générales que la paresse ou la légèreté inventent pour se dispenser de réfléchir. Tous les siècles, au contraire, et toutes les nations, manifestent un caractère particulier et distinctif qu'il faut considérer soigneusement. Sans doute il y a toujours eu des vices dans le monde, mais ces vices peuvent différer en quantité, en nature, en qualité dominante et en intensité. Or, quoiqu'il y ait toujours eu des impies, jamais il n'y avait eu, avant le XVIII^e siècle, et au sein du christianisme, *une insurrection contre Dieu* ; jamais surtout on n'avait vu une conjuration sacrilège de tous les talents contre leur auteur ; or, c'est ce que nous avons vu de nos jours. Le vaudeville a blasphémé comme la tragédie ; et le roman, comme l'histoire et la physique. Les hommes de ce siècle ont prostitué le génie à l'irréligion, et, suivant l'expression admirable de saint Louis mourant, **ILS ONT GUERROYÉ DIEU ET SES DONNS**. L'impiété antique ne se fâche jamais ; quelquefois elle raisonne ; ordinairement elle plaisante, mais toujours sans aigreur. Lucrèce même ne va guère jusqu'à l'insulte ; et quoique son tempérament sombre et mélancolique le portât à voir les choses en noir, et même lorsqu'il accuse la religion d'avoir produit de grands maux, il est de sang-froid. Les religions antiques ne valaient pas la peine que l'incrédulité contemporaine se fâchât contre elles.

Lorsque la *bonne nouvelle* fut publiée dans l'univers, l'attaque devint plus violente : cependant ses ennemis gardèrent toujours une certaine mesure. Ils ne se montrent dans l'histoire que de loin en loin et constamment isolés. Jamais on ne voit de réunion ou de ligue formelle : jamais ils ne se livrent à la fureur dont nous avons été les

témoins. Bayle même, le père de l'incrédulité moderne, ne ressemble point à ses successeurs. Dans ses écarts les plus condamnables, on ne lui trouve point une grande envie de persuader, encore moins le ton d'irritation ou de l'esprit de parti : il nie moins qu'il ne doute ; il dit le pour et le contre : souvent même il est plus disert pour la bonne cause que pour la mauvaise.

Ce ne fut donc que dans la première moitié du XVIII^e siècle que l'impiété devint réellement une puissance. On la voit d'abord s'étendre de toutes parts avec une activité inconcevable. Du palais à la cabane, elle se glisse partout, elle infeste tout ; elle a des chemins invisibles, une action cachée, mais infaillible, telle que l'observateur le plus attentif, témoin de l'effet, ne sait pas toujours découvrir les moyens. Par un prestige inconcevable, elle se fait aimer de ceux mêmes dont elle est la plus mortelle ennemie ; et l'autorité qu'elle est sur le point d'immoler, l'embrasse stupidement avant de recevoir le coup. Bientôt un simple système devient une association formelle qui, par une gradation rapide, se change en complot, et enfin en une grande conjuration qui couvre l'Europe.

Alors se montre pour la première fois ce caractère de l'impiété qui n'appartient qu'au XVIII^e siècle. Ce n'est plus le ton froid de l'indifférence, ou tout au plus l'ironie maligne du scepticisme, c'est une haine mortelle ; c'est le ton de la colère et souvent de la rage. Les écrivains de cette époque, du moins les plus marquants, ne traitent plus le christianisme comme une erreur humaine sans conséquence, ils le poursuivent comme un ennemi capital, ils le combattent à outrance ; c'est une guerre à mort : et ce qui paraîtrait incroyable, si

nous n'en avons pas les tristes preuves sous les yeux, c'est que plusieurs de ces hommes qui s'appelaient *philosophes*, s'élevèrent de la haine du christianisme jusqu'à la haine personnelle contre son divin Auteur. Ils le haïrent réellement comme on peut haïr un ennemi vivant. Deux hommes surtout, qui seront à jamais couverts des anathèmes de la postérité, se sont distingués par ce genre de scélératesse qui paraissait bien au-dessus des forces de la nature humaine la plus dépravée.

Cependant l'Europe entière ayant été civilisée par le christianisme, et les ministres de cette religion ayant obtenu dans tous les pays une grande existence politique, les institutions civiles et religieuses s'étaient mêlées et comme amalgamées d'une manière surprenante ; en sorte qu'on pouvait dire de tous les états de l'Europe, avec plus ou moins de vérité, ce que *Gibbon* a dit de la France. *que ce royaume avait été fait par des évêques*. Il était donc inévitable que la philosophie du siècle ne tardât pas de haïr les institutions sociales dont il ne lui était pas possible de séparer le principe religieux. C'est ce qui arriva : tous les gouvernements, tous les établissements de l'Europe lui déplurent, *parce qu'ils* étaient chrétiens ; et à *mesure* qu'ils étaient chrétiens, un malaise d'opinion, un mécontentement universel s'empara de toutes les têtes. En France surtout, la rage philosophique ne connut plus de bornes ; et bientôt une seule voix formidable se formant de tant de voix réunies, on l'entendit crier au milieu de la coupable Europe :

« Laisse-nous ! Faudra-t-il donc éternellement trembler devant des prêtres, et recevoir d'eux l'instruction qu'il leur plaira de nous donner ? La vérité, dans toute l'Europe, est cachée par les

fumées de l'encensoir ; il est temps qu'elle sorte de ce nuage fatal. Nous ne parlerons plus de toi à nos enfants ; c'est à eux, lorsqu'il seront hommes, à savoir si tu es, et ce que tu es, et ce que tu demandes d'eux. Tout ce qui existe nous déplaît, parce que ton nom est écrit sur tout ce qui existe. Nous voulons tout détruire et tout refaire sans toi. Sors de nos conseils ; sors de nos académies ; sors de nos maisons : nous saurons bien agir seuls ; la raison nous suffit. Laisse-nous. »

Comment Dieu a-t-il puni cet excrable délire ? Il l'a puni comme il créa la lumière, par une seule parole. Il a dit : FAITES ! — Et le monde politique a croulé.

Lettres

à un gentilhomme russe

sur l'Inquisition espagnole

(1815)

Dans ces 6 lettres, datées de Moscou, juin-septembre 1815, et signées Philomathe de Civarron, — et qu'on pourrait appeler des lettres ouvertes, — Joseph de Maistre a entrepris de défendre l'Inquisition Espagnole contre les attaques que les ennemis de sa foi ne cessent de répéter : un récent décret des Cortès (1812) qui supprimait l'Inquisition, et une récente étude espagnole, *l'Inquisition dévoilée*, venaient de donner une actualité nouvelle à cette question longtemps controversée.

Après avoir fait l'historique de l'Inquisition et affirmé que saint Dominique n'en est pas le fondateur, après avoir prouvé, contrairement aux erreurs courantes, qu'elle n'est pas un tribunal purement ecclésiastique, qu'il n'est pas vrai que les prêtres qui y siègent, condamnent à la peine de mort, Joseph de Maistre entreprend de démontrer dans la 1^{re} lettre qu'elle ne condamnait pas à mort pour de simples opinions.

Défense de l'Inquisition

Depuis quand est-il donc permis de calomnier les nations ? depuis quand est-il permis d'insulter

les autorités qu'elles ont établies chez elles ? de prêter à ces autorités des actes de la plus atroce tyrannie, et non-seulement sans être en état de les appuyer sur aucun témoignage, mais encore contre la plus évidente notoriété ? En Espagne et en Portugal, comme ailleurs, on laisse tranquille tout homme qui se tient tranquille ; quant à l'imprudent qui dogmatise, ou qui trouble l'ordre public, il ne peut se plaindre que de lui-même ; vous ne trouverez pas une seule nation, je ne dis pas *chrétienne*, je ne dis pas *catholique*, mais seulement *policée*, qui n'ait prononcé des peines capitales contre les atteintes graves portées à sa religion. Qu'importe le nom du tribunal qui doit punir les coupables ! Partout ils sont punis, et partout ils doivent l'être. Personne n'a le droit de demander aux rois d'Espagne pourquoi il leur a plu d'ordonner telle peine ; pour tel crime, ils savent ce qu'ils ont à faire chez eux ; ils connaissent leurs ennemis et les repoussent comme ils l'entendent ; le grand point, le point unique et incontestable, c'est que, pour les crimes dont je parle, personne n'est puni qu'en vertu d'une loi universelle et connue, suivant des formes invariables, et par des juges légitimes qui n'ont de force que par le roi, et ne peuvent rien contre le roi : cela posé, toutes les déclamations tombent, et personne n'a droit de se plaindre. L'homme a justement horreur d'être jugé par l'homme, car il se connaît, et il sait de quoi il est capable lorsque la passion l'aveugle ou l'entraîne ; mais, devant la loi, chacun doit être soumis et tranquille, car la nature humaine ne comporte rien de mieux que la volonté générale, éclairée et désintéressée, du *législateur*, substituée partout à la volonté particulière, ignorante et passionnée, de *l'homme*.

Si donc la loi espagnole, écrite pour tout le monde, porte la peine de l'exil, de la prison, de la mort même, contre l'ennemi déclaré et public d'un dogme espagnol, personne ne doit plaindre le coupable qui aura mérité ces peines, et lui-même n'a pas droit de se plaindre, car il y avait pour lui un moyen bien simple de les éviter : celui de se taire.

A l'égard des Juifs en particulier, personne ne l'ignore ou ne doit l'ignorer, l'Inquisition ne poursuivait réellement que le Chrétien judaïsant, le Juif *relaps*, c'est-à-dire le Juif qui retournait au Judaïsme après avoir solennellement adopté la religion chrétienne, et le prédicateur du Judaïsme. Le Chrétien ou le Juif converti qui voulaient judaïser étaient bien les maîtres de sortir d'Espagne, et, en y demeurant, ils savaient à quoi ils s'exposaient, ainsi que le Juif qui osait entreprendre de séduire un Chrétien. Nul n'a droit de se plaindre de la loi qui est faite pour tous.

On a fait grand bruit en Europe de la torture employée dans les tribunaux de l'Inquisition, et de la peine du feu infligée pour les crimes contre la religion ; la voix sonore des écrivains français s'est exercée sans fin sur un sujet qui prête si fort au pathos philosophique ; mais toutes ces déclamations disparaissent en un clin d'œil devant la froide logique. Les Inquisiteurs ordonnaient la torture en vertu des lois espagnoles, et parce qu'elle était ordonnée par tous les tribunaux espagnols. Les lois grecques et romaines l'avaient adoptée ; Athènes, qui s'entendait un peu en liberté, y soumettait même l'homme libre. Toutes

les nations modernes avaient employé ce moyen terrible de découvrir la vérité ; et ce n'est point ici le lieu d'examiner si tous ceux qui en parlent savent bien précisément de quoi il s'agit, et s'il n'y avait pas, dans les temps anciens, d'aussi bonnes raisons de l'employer, qu'il peut y en avoir pour la supprimer de nos jours. Quoiqu'il en soit, dès que la torture n'appartient pas plus au tribunal de l'Inquisition qu'à tous les autres, personne n'a le droit de la lui reprocher. Que le burin protestant de *Bernard Picart* se fatigue tant qu'il voudra à nous tracer des tableaux hideux de tortures réelles ou imaginaires, infligées par les juges de l'Inquisition : tout cela ne signifie rien, ou ne s'adresse qu'au roi d'Espagne.

Que si le roi d'Espagne juge à propos d'abolir la question dans ses états, comme elle a été abolie en Angleterre, en France, en Piémont, etc., il fera aussi-bien que toutes ces puissances, et sûrement les Inquisiteurs seront les premiers à lui applaudir ; mais c'est le comble de l'injustice et de la déraison de leur reprocher une pratique admise jusqu'à nos jours, dans tous les temps et dans tous les lieux.

Quant à la peine du feu, c'est encore, ou c'était un usage universel. Sans remonter aux lois romaines qui sanctionnèrent cette peine, toutes les nations l'ont prononcée contre ces grands crimes qui violent les lois les plus sacrées. Dans toute l'Europe, on a brûlé le sacrilège, le parricide, surtout le criminel de lèse-majesté ; et comme ce dernier crime se divisait, dans les principes de jurisprudence criminelle, en lèse-majesté *divine* et *humaine*, on regardait tout crime, du moins tout crime énorme, commis contre la religion, comme

un délit de lèse-majesté divine, qui ne pouvait conséquemment être puni moins sévèrement que l'autre. De là l'usage universel de brûler les hérésiarques et les hérétiques obstinés. Il y a dans tous les siècles certaines idées générales qui entraînent les hommes et qui ne sont jamais mises en question. Il faut les reprocher au genre humain ou ne les reprocher à personne

Je ne me jetterai point, de peur de sortir de mon sujet, dans la grande question des délits et des peines : je n'examinerai point si la peine de mort est utile et juste ; s'il convient d'exaspérer les supplices suivant l'atrocité des crimes, et quelles sont les bornes de ce droit terrible : toutes ces questions sont étrangères à celle que j'examine. Pour que l'Inquisition soit irréprochable, il suffit qu'elle juge comme les autres tribunaux, qu'elle n'envoie à la mort que les grands coupables, et ne soit jamais que l'instrument de la volonté législative du souverain.

Je crois cependant devoir ajouter que l'hérésiarque, l'hérétique obstiné et le propagateur de l'hérésie, doivent être rangés incontestablement au rang des plus grands criminels. Ce qui nous trompe sur ce point, c'est que nous ne pouvons nous empêcher de juger d'après l'indifférence de notre siècle en matière de religion, tandis que nous devrions prendre pour mesure le zèle antique, qu'on est bien le maître d'appeler *fanatisme*, le mot ne faisant rien du tout à la chose. Le sophiste moderne, qui disserte à l'aise dans son cabinet, ne s'embarrasse guère que les arguments de Luther aient produit la guerre de trente ans ; mais les anciens législateurs, sachant tout ce que ces funestes doctrines pouvaient coûter aux hommes, punissaient très justement du dernier supplice

un crime capable d'ébranler la société jusque dans ses bases, et de la baigner dans le sang.

Le moment est venu sans doute où ils peuvent être moins alarmés ; cependant, lorsqu'on songe que le tribunal de l'Inquisition aurait très certainement prévenu la Révolution française, on ne sait pas trop si le souverain qui se priverait, sans restriction, de cet instrument, ne porterait pas un coup fatal à l'humanité.

La superstition et la religion

Après avoir justifié l'Église des calomnies auxquelles a prêté l'Inquisition Espagnole, Joseph de Maistre passe à l'offensive et affirme que cette Inquisition fut un bienfait, une véritable cour d'équité. C'est elle qui a évité à l'Espagne les révolutions et ce *démon du septentrion* qu'on appelle l'hérésie.

Il n'y a pas, en Europe, de peuple moins connu et plus calomnié que le peuple espagnol. La *superstition espagnole*, par exemple, a passé en proverbe : cependant rien n'est plus faux. Les classes élevées de la nation en savent autant que nous. Quant au peuple proprement dit, il peut se faire, par exemple, que, sur le culte des saints, ou, pour mieux dire, sur l'honneur rendu à leurs représentations, il excède de temps à autre la juste mesure ; mais, le dogme étant mis sur ce point hors de toute attaque et ne permettant plus même la moindre chicane plausible, les petits abus de la part du peuple ne signifient rien dans ce genre, et ne sont pas même sans avantage, comme je pourrais vous le démontrer, si c'était ici le lieu. Au reste, l'Espa-

gnol a moins de préjugés, moins de superstitions que les autres peuples qui se moquent de lui sans savoir s'examiner eux-mêmes. Vous connaissez, j'espère, de fort honnêtes gens, et fort au-dessus du peuple, qui croient de la meilleure foi du monde aux amulettes, aux apparitions, aux remèdes sympathiques, aux devins et devineresses, aux songes, à la théurgie, à la communication des esprits, etc., etc., qui sortiront brusquement de table si, par le comble du malheur, ils s'y trouvent assis avec douze convives ; qui changeront de couleur, si un laquais sacrilège s'avise de renverser une salière ; qui perdraient plutôt un héritage que de se mettre en route tel ou tel jour de la semaine, etc., etc. Eh bien, monsieur le comte, allez en Espagne, vous serez étonné de n'y rencontrer aucune de ces humiliantes superstitions. C'est que le principe religieux étant essentiellement contraire à toutes ces vaines croyances, il ne manquera jamais de les étouffer partout où il pourra se déployer librement ; ce que je dis néanmoins sans prétendre nier que ce principe n'ait été puissamment favorisé en Espagne par le bon sens national...

Contradictions des adversaires de l'Inquisition

Prenant sujet d'une récente attaque contre l'Inquisition, prononcée l'année précédente au Parlement de Londres, Joseph de Maistre prouve ensuite que, moins que tous autres, les Anglais ont le droit de la reprocher à l'Espagne, eux dont la tolérance est synonyme de scepticisme, eux qui ont persécuté Campion, l'Irlande, leur roi catholique, et versé le sang innocent pour aboutir à l'anarchie des croyances. La sixième lettre se termine par cet éloquent passage.

Pour achever ma profession de foi, monsieur le comte, je ne terminerai point ces lettres sans vous

déclarer expressément qu'ennemi mortel des exagérations dans tous les genres, je suis fort éloigné d'affaiblir ma cause en refusant de céder sur rien. J'ai voulu prouver *que l'Inquisition est en soi une institution salubre, qui a rendu les services les plus importants à l'Espagne, et qui a été ridiculement et honteusement calomniée par le fanatisme sectaire et philosophique.* Ici je m'arrête, n'entendant excuser aucun abus. Si l'Inquisition a quelquefois trop comprimé les esprits ; si elle a commis quelques injustices ; si elle s'est montrée ou trop soupçonneuse ou trop sévère (ce que je déclare ignorer parfaitement), je me hâte de condamner tout ce qui est condamnable, mais je ne conseillerais jamais à une nation de changer ses institutions antiques, qui sont toujours fondées sur de profondes raisons, et qui ne sont presque jamais remplacées par quelque chose d'aussi bon. Rien ne marche au hasard, rien n'existe sans raison. L'homme qui détruit n'est qu'un enfant vigoureux qui fait pitié. Toutes les fois que vous verrez une grande institution ou une grande entreprise approuvée par les nations, mais surtout par l'*Eglise*, comme la chevalerie, par exemple, les ordres religieux, mendiants, enseignants, contemplatifs, missionnaires, militaires, hospitaliers, etc. ; les indulgences générales, les croisades, les missions, l'Inquisition, etc., approuvez tout sans balancer : et bientôt l'examen philosophique récompensera votre confiance, en vous présentant une démonstration complète du mérite de toutes ces choses. Je vous l'ai dit plus haut, monsieur, et rien n'est plus vrai : *la violence ne peut être repoussée que par la violence.*

Les nations, si elles étaient sages, cesseraient donc de se critiquer et de se reprocher mutuelle-

ment leurs institutions, comme si elles s'étaient trouvées placées dans les mêmes circonstances, et comme si tel ou tel danger n'avait pu exiger de l'une d'elles certaines mesures dont les autres ont cru pouvoir se passer. Mais voyez ce que c'est que l'erreur ou la folie humaine ! Dans le moment où le danger a passé et où les institutions se sont proportionnées d'elles-mêmes à l'état des choses, on cite les faits antiques pour renverser ces institutions ; on fait des lois absurdes pour réprimer certaines autorités qu'il faudrait au contraire renforcer par tous les moyens possibles. On cite les *auto-da-fé* du seizième siècle, pour détruire l'Inquisition du dix-neuvième, qui est devenue le plus doux comme le plus sage des tribunaux. On écrit contre la puissance des papes ; tous les législateurs, tous les tribunaux sont armés pour la restreindre dans un moment où, notoirement, il ne reste plus au souverain pontife l'autorité nécessaire pour remplir ses immenses fonctions ; mais les héros de collège, si hardis contre les autorités qui ne les menacent plus, auraient baisé la poussière devant elles, il y a quelques siècles. Ne craignez pas qu'aux époques où l'opinion générale faisait affluer les biens-fonds vers l'Eglise, on fasse des lois pour défendre ou gêner ces acquisitions. On y pensera au milieu du siècle le plus irréligieux, lorsque personne ne songe à faire des fondations, et que tous les souverains semblent se concerter pour spolier l'Eglise au lieu de l'enrichir. C'est ainsi que la souveraineté est la dupe éternelle des novateurs, et que les nations se jettent dans l'abîme, en croyant atteindre une amélioration imaginaire, tandis qu'elles ne font que satisfaire les vues intéressées et personnelles de ces hommes téméraires et pervers. La moitié de

l'Europe changera de religion pour donner une femme à un prêtre libertin, ou de l'argent à des princes dissipateurs ; et cependant le monde ne retentira que des *abus de l'Eglise*, de la *nécessité d'une réforme* et de la *pure parole de Dieu*. On fera de même des phrases magnifiques contre l'Inquisition, mais cependant les avocats de l'*humanité*, de la *liberté*, de la *science*, de la *perfectibilité*, etc., ne demandent, dans le fond, pour eux et leurs amis, que la liberté de faire et d'écrire ce qui leur plaît. Des nobles, des riches, des hommes sages de toutes les classes, qui ont tout à perdre et rien à gagner au renversement de l'ordre, séduits par les *enchanteurs* modernes, s'allient avec ceux dont le plus grand intérêt est de le renverser. Inexplicables complices d'une conjuration dirigée contre eux-mêmes, ils demandent à grands cris pour les coupables la liberté dont ceux-ci ont besoin pour réussir. On les entendra hurler contre les lois pénales, eux en faveur de qui elles sont faites, et qui abhorrent jusqu'à l'ombre des crimes qu'elles menacent. C'est un délire dont il faut être témoin pour le croire, et qu'on voit encore sans le comprendre.

Si d'autres nations ne veulent pas de l'Inquisition, je n'ai rien à dire : il ne s'agit ici que de justifier les Espagnols. On pourrait cependant dire aux Français, en particulier, qu'ils ne sauraient, sans baisser les yeux, se vanter d'avoir repoussé cette institution, et à tous les peuples sans distinction, qu'un tribunal quelconque, établi pour veiller, d'une manière spéciale, sur les crimes dirigés principalement contre les mœurs et la religion nationale, sera pour tous les temps et pour tous les lieux une institution infiniment utile.

Du Pape

(1819)

Dans le discours préliminaire, après avoir indiqué pourquoi lui, homme du monde, écrit ce livre, (parce que le clergé est absorbé par un ministère accablant, parce que l'homme du monde est plus écouté du mécréant en ces sortes de questions), Joseph de Maistre s'excuse d'avoir parlé surtout de la France.

La France et l'Eglise catholique

Il y a des nations privilégiées qui ont une mission dans ce monde. J'ai tâché d'expliquer celle de la France, qui me paraît aussi visible que le soleil. Il y a dans le gouvernement naturel, et dans les idées nationales du peuple français, je ne sais quel élément théocratique et religieux qui se retrouve toujours. Le Français a besoin de la religion plus que tout autre homme ; s'il en manque, il n'est pas seulement affaibli, il est mutilé. Voyez son histoire. Au gouvernement des druides, qui pouvaient tout, a succédé celui des Evêques qui furent constamment, mais bien plus dans l'antiquité que de nos jours, *les conseillers du roi en tous ses conseils*. Les Evêques, c'est Gibbon qui l'observe,

ont fait le royaume de France : rien n'est plus vrai. Les Evêques *ont construit* cette monarchie, comme les abeilles construisent une ruche. Les conciles, dans les premiers siècles de la monarchie, étaient de véritables conseils nationaux. Les *druides chrétiens*, si je puis m'exprimer ainsi, y jouaient le premier rôle. Les formes avaient changé, mais toujours on retrouve la même nation. Le sang teuton qui s'y mêla par la conquête, assez pour donner un nom à la France, disparut presque entièrement à la bataille de Fontenai, et ne laissa que des Gaulois. La preuve s'en trouve dans la langue ; car lorsqu'un peuple est *un*, la langue est *une* ; et s'il est mêlé de quelque manière, mais surtout par la conquête, chaque nation constituante produit sa portion de la langue nationale, la syntaxe et ce qu'on appelle le *génie de la langue* appartenant toujours à la nation dominante ; et le nombre des mots donnés par chaque nation est toujours rigoureusement proportionné à la quantité de sang respectivement fourni par les diverses nations constituantes, et fondues dans l'unité nationale. Or, l'élément teutonique est à peine sensible dans la langue française ; considérée en masse, elle est celtique et romaine. Il n'y a rien de si grand dans le monde. Cicéron disait : « Flattons-nous tant qu'il nous plaira, nous ne surpasserons ni les Gaulois en valeur, ni les Espagnols en nombre, ni les Grecs en talents, etc. ; mais c'est par la religion et la crainte des Dieux que nous surpassons toutes les nations de l'univers. » (*De Ar. resp. c. IX*).

Cet élément *romain*, naturalisé dans les Gaules, s'accorda fort bien avec le druidisme, que le christianisme dépouilla de ses erreurs et de sa férocité, en laissant subsister uné certaine racine

qui était bonne ; et de tous ces éléments il résulta une nation extraordinaire, destinée à jouer un rôle étonnant parmi les autres, et surtout à se retrouver à la tête du système religieux en Europe.

Le christianisme pénétra de bonne heure les Français, avec une facilité qui ne pouvait être que le résultat d'une affinité particulière. L'Eglise gallicane n'eut presque pas d'enfance ; pour ainsi dire en naissant, elle se trouva la première des Eglises nationales et le plus ferme appui de l'unité.

Les Français eurent l'honneur unique, et dont ils n'ont pas été à beaucoup près assez orgueilleux, d'avoir constitué (humainement) l'Eglise catholique dans le monde, en élevant son auguste Chef au rang indispensablement dû à ses fonctions divines, et sans lequel il n'eût été qu'un patriarche de Constantinople, déplorable jouet des sultans chrétiens et des autocrates musulmans.

Charlemagne, le *trismégiste* moderne, éleva ou fit reconnaître ce trône, fait pour ennoblir et consolider tous les autres. Comme il n'y a pas eu de plus grande institution dans l'univers, il n'y en a pas, sans le moindre doute, où la main de la Providence se soit montrée d'une manière plus sensible ; mais il est beau d'avoir été choisi par elle, pour être l'instrument éclairé de cette merveille unique.

Lorsque, dans le moyen-âge, nous allâmes en Asie, l'épée à la main, pour essayer de briser sur son propre terrain ce redoutable croissant, qui menaçait toutes les libertés de l'Europe, les Français furent encore à la tête de cette immortelle entreprise. Un simple particulier, qui n'a légué à la postérité que son nom de baptême, orné du modeste surnom d'*ermite*, aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, souleva

l'Europe, épouvanta l'Asie, brisa la féodalité, anoblit les serfs, transporta le flambeau des sciences, et changea l'Europe.

Bernard le suivit, le prodige de son siècle et Français comme Pierre, homme du monde et cénobite mortifié, orateur, bel esprit, homme d'État *solitaire, qui avait lui-même au dehors plus d'occupations que la plupart des hommes n'en auront jamais ; consulté de toute la terre, chargé d'une infinité de négociations importantes, pacificateur des Etats, appelé aux conciles, portant des paroles aux rois, instruisant les Evêques, réprimandant les Papes, gouvernant un ordre entier, prédicateur et oracle de son temps.*

On ne cesse de nous répéter qu'aucune de ces fameuses entreprises ne réussit. Sans doute *aucune croisade ne réussit*, les enfants même le savent ; mais *toutes ont réussi*, et c'est ce que les hommes même ne veulent pas voir.

Le nom français fit une telle impression en Orient, qu'il y est demeuré comme synonyme de celui d'*Européen* ; et le plus grand poète de l'Italie, écrivant dans le XVI^e siècle, ne refuse point d'employer la même expression.

Le sceptre français brilla à Jérusalem et à Constantinople. Que ne pouvait-on pas en attendre ? Il eût grandi l'Europe, repoussé l'Islamisme et suffoqué le schisme ; malheureusement il ne sut pas se maintenir.

.....*Magnis tamen excidit ausis.*

Une grande partie de la gloire littéraire des Français, surtout dans le grand siècle, appartient au clergé. La science s'opposant en général à la propagation des familles et des noms, rien n'est

plus conforme à l'ordre qu'une direction cachée de la science vers l'état sacerdotal et par conséquent célibataire.

Aucune nation n'a possédé un plus grand nombre d'établissements ecclésiastiques que la nation française, et nulle souveraineté n'employa, plus avantageusement pour elle, un plus grand nombre de prêtres que la cour de France. Ministres, ambassadeurs, négociateurs, instituteurs, etc., on les trouve partout. De Suger à Fleury, la France n'a qu'à se louer d'eux. On regrette que le plus fort et le plus éblouissant de tous se soit élevé quelquefois jusqu'à l'inexorable sévérité ; mais il ne la dépassa pas ; et je suis porté à croire que, sous le ministère de ce grand homme, le supplice des Templiers et d'autres événements de cette espèce n'eussent pas été possibles.

La plus haute noblesse de France s'honorait de remplir les grandes dignités de l'Eglise. Qu'y avait-il en Europe au-dessus de cette Eglise gallicane, qui possédait tout ce qui plaît à Dieu et tout ce qui captive les hommes, la vertu, la science, la noblesse et l'opulence ? -

Veut-on dessiner la grandeur idéale, qu'on essaie d'imaginer quelque chose qui surpasse Fénelon, on n'y réussira pas.

Charlemagne, dans son testament, légua à ses fils la tutelle de l'Eglise romaine. Ce legs, répudié par les empereurs allemands, avait passé comme une espèce de fidéi-commis à la couronne de France. L'Eglise catholique pouvait être représentée par une ellipse. Dans l'un des foyers on voyait saint Pierre, et dans l'autre Charlemagne : l'Eglise gallicane avec sa puissance, sa doctrine, sa dignité, sa langue, son prosélytisme, semblait quelquefois

rapprocher les deux centres, et les confondre dans la plus magnifique unité.

Mais, ô faiblesse humaine ! ô déplorable aveuglement ! des préjugés détestables, que j'aurai occasion de développer dans cet ouvrage, avaient totalement perverti cet ordre admirable, cette relation sublime entre les deux puissances. A force de sophismes et de criminelles manœuvres, on était parvenu à cacher au roi *très chrétien* l'une de ses plus brillantes prérogatives, celle de présider (humainement) le système religieux, et d'être le protecteur héréditaire de l'unité catholique. Constantin s'honora jadis du titre d'*évêque extérieur*. Celui de *souverain pontife extérieur* ne flattait pas l'ambition d'un successeur de Charlemagne ; et cet emploi, offert par la Providence, était vacant ! Ah ! si les rois de France avaient voulu donner main-forte à la vérité, ils auraient opéré des miracles. Mais que peut le roi, lorsque *les lumières de son peuple sont éteintes* ? Il faut même le dire à la gloire immortelle de l'auguste maison, l'esprit royal qui l'anime a souvent et très heureusement été plus savant que les académies, et plus juste que les tribunaux.

Renversée à la fin par un orage surnaturel, nous avons vu cette maison, si précieuse pour l'Europe, se relever par un miracle qui en promet d'autres, et qui doit pénétrer tous les Français d'un religieux courage ; mais le comble du malheur, pour eux, serait de croire que la Révolution est terminée, et que la colonne est replacée, parce qu'elle est relevée. Il faut croire, au contraire, que l'esprit révolutionnaire est sans comparaison plus fort et plus dangereux qu'il ne l'était il y a peu d'années. Le puissant usurpateur ne s'en servait que pour lui. Il savait le comprimer dans

sa main de fer, et le réduire à n'être qu'une espèce de monopole au profit de sa couronne. Mais depuis que *la justice et la paix se sont embrassées*, le génie mauvais a cessé d'avoir peur ; et au lieu de s'agiter dans un foyer unique, il a produit de nouveau une ébullition générale sur une immense surface.

Je demande la permission de le répéter : la Révolution française ne ressemble à rien de ce qu'on a vu dans les temps passés. Elle est *satanique* dans son essence. Jamais elle ne sera totalement éteinte que par le principe contraire, et jamais les Français ne reprennent leur place jusqu'à ce qu'ils aient reconnu cette vérité.

L'éternelle jeunesse de l'Église catholique

Le livre premier traite du Pape dans son rapport avec l'Église catholique. Il établit la nécessité de son infailibilité et définit l'autorité des Conciles, « états-généraux du christianisme rassemblés sous la présidence du souverain. »

Le monde est devenu trop grand pour les conciles généraux, qui ne semblent faits que pour la jeunesse du christianisme.

Mais ce mot de *jeunesse* m'avertit d'observer que cette expression et quelques autres du même genre se rapportent à la durée totale d'un corps ou d'un individu. Si je me représente, par exemple, la république romaine, qui dura cinq cents ans, je sais ce que veulent dire ces expressions : *La jeunesse ou les premières années de la république romaine* ; et s'il s'agit d'un homme qui doit vivre à peu près quatre-vingts ans, je me réglerai encore

sur cette durée totale ; et je sais que, si l'homme vivait mille ans, il serait jeune à deux cents. Qu'est-ce donc que la jeunesse d'une religion qui doit durer autant que le monde ? On parle beaucoup des *premiers siècles du christianisme* : en vérité, je ne voudrais pas assurer qu'ils sont passés.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de plus faux raisonnement que celui qui veut nous ramener à ce qu'on appelle les *premiers siècles*, sans savoir ce qu'on dit.

Il serait mieux d'ajouter, peut-être, que dans un sens l'Eglise n'a point d'âge. La Religion chrétienne est la seule institution qui n'admette point de décadence, parce que c'est la seule divine. Pour l'extérieur, pour les pratiques, pour les cérémonies, elle laisse quelque chose aux variations humaines. Mais l'essence est toujours la même, *et anni ejus non deficient*. Ainsi, elle se laissera obscurcir par la barbarie du moyen âge, parce qu'elle ne veut point déranger les lois du genre humain ; mais elle produit cependant à cette époque une foule d'hommes supérieurs, et qui ne tiendront que d'elle leur supériorité. Elle se relève ensuite avec l'homme, l'accompagne et le perfectionne dans toutes les situations : différente en cela, et d'une manière frappante, de toutes les institutions et de tous les empires humains, qui ont une enfance, une virilité, une vieillesse et une fin.

La suprématie du Pape a été reconnue de tous temps : les Eglises d'Occident et d'Orient, l'Eglise gallicane, les Jansénistes, les Protestants et les orthodoxes en témoignent. Aucune difficulté ne peut prévaloir contre ce fait.

C'est à l'influence unique de ce chef que l'Eglise doit d'avoir gardé intacte sa discipline et « cette langue catholique, la même pour tous les hommes de la même croyance. »

La langue latine

Je me souviens que, dans son livre *sur l'importance des opinions religieuses*, M. Necker disait qu'il est enfin temps de demander à l'Eglise romaine pourquoi elle s'obstine à se servir d'une langue inconnue, etc. IL EST ENFIN TEMPS, au contraire, de ne plus lui en parler, ou de ne lui en parler que pour reconnaître et vanter sa profonde sagesse. Quelle idée sublime que celle d'une langue universelle pour l'Eglise universelle ! D'un pôle à l'autre, le catholique qui entre dans une église de son rite, est chez lui, et rien n'est étranger à ses yeux. En arrivant, il entend ce qu'il entendit toute sa vie ; il peut mêler sa voix à celle de ses frères. Il les comprend, il en est compris ; il peut s'écrier :

Rome est toute en tous lieux, elle est toute où je suis.

La fraternité qui résulte d'une langue commune est un lien mystérieux d'une force immense. Dans le IX^e siècle, Jean VIII, pontife trop facile, avait accordé aux Slaves la permission de célébrer l'office divin dans leur langue ; ce qui peut surprendre celui qui a lu la lettre CXCIV de ce Pape, où il reconnaît les inconvénients de cette tolérance. Grégoire VII retira cette permission ; mais il ne fut plus temps à l'égard des Russes, et l'on sait ce qu'il en a coûté à ce grand peuple. Si la langue latine se fût assise à Kieff, à Novogorod, à Moscou, jamais elle n'eût été détrônée ; jamais les illustres

Slaves, parents de Rome par la langue, n'eussent été jetés dans les bras de ces Grecs dégradés du Bas-Empire, dont l'histoire fait pitié quand elle ne fait pas horreur.

Rien n'égale la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le *peuple-roi* qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues même les plus parfaites n'ont jamais pu saisir. Le terme de *majesté* appartient au latin. La Grèce l'ignore, et c'est par la *majesté* seule qu'elle demeurera au-dessous de Rome, dans les lettres comme dans les camps. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent. C'est la langue des conquérants romains et celle des missionnaires de l'Eglise romaine. Ces hommes ne diffèrent que par le but et le résultat de leur action. Pour les premiers, il s'agissait d'asservir, d'humilier, de ravager le genre humain ; les seconds venaient l'éclairer, le rassainir et le sauver, mais toujours il s'agissait de vaincre et de conquérir ; et, de part et d'autre c'est la même puissance.

.....Ultrà Garamantas et Indos
Proferet imperium.....

Trajan, qui fut le dernier effort de la puissance romaine, ne put cependant porter sa langue que jusqu'à l'Euphrate. Le Pontife romain l'a fait entendre aux Indes, à la Chine et au Japon.

C'est la langue de la civilisation. Mêlée à celle de nos pères les Barbares, elle sut raffiner, assouplir, et, pour ainsi dire, *spiritualiser* ces idiomes grossiers qui sont devenus ce que nous voyons. Armés de cette langue, les envoyés du Pontife

romain allèrent eux-mêmes chercher ces peuples qui ne venaient plus à eux. Ceux-ci l'entendirent parler le jour de leur baptême, et depuis ils ne l'ont plus oubliée. Qu'on jette les yeux sur une mappemonde, qu'on trace la ligne où *cette langue universelle se tut* : là sont les bornes de la civilisation et de la fraternité européennes ; au-delà vous ne trouverez que la parenté humaine qui se trouve heureusement partout. Le signe européen, c'est la langue latine. Les médailles, les monnaies, les trophées, les tombeaux, les annales primitives, les lois, les canons, tous les monuments parlent latin : faut-il donc les effacer, ou ne plus les entendre ? Le dernier siècle qui s'acharna sur tout ce qu'il y a de sacré ou de vénérable, ne manqua pas de déclarer la guerre au latin. Les Français, qui donnent le ton, oublièrent presque entièrement cette langue ; ils se sont oubliés eux-mêmes jusqu'à la faire disparaître de leur monnaie, et ne paraissent point encore s'apercevoir de ce délit commis tout à la fois contre le bon sens européen, contre le goût et contre la Religion. Les Anglais même, quoique sagement obstinés dans leurs usages, commencent aussi à imiter la France ; ce qui leur arrive plus souvent qu'on ne le croit, et qu'ils ne le croient même, si je ne me trompe. Contemplez les piédestaux de leurs statues modernes : vous n'y trouverez plus le goût sévère qui grava les épitaphes de Newton et de Christophe Wren. Au lieu de ce noble laconisme, vous lirez des histoires en langue vulgaire. Le marbre, condamné à bavarder, pleure la langue dont il tenait ce beau style qui avait un nom entre tous les autres styles, et qui, de la pierre où il s'était établi, s'élançait dans la mémoire de tous les hommes.

Après avoir été l'instrument de la civilisation,

il ne manquait plus au latin qu'un genre de gloire, qu'il s'acquît en devenant, lorsqu'il en fut temps, la langue de la science. Les génies créateurs l'adoptèrent pour communiquer au monde leurs grandes pensées. Copernic, Képler, Descartes, Newton, et cent autres très importants encore, quoique moins célèbres, ont écrit en latin. Une foule innombrable d'historiens, de publicistes, de théologiens, de médecins, d'antiquaires, etc., inondèrent l'Europe d'ouvrages latins de tous les genres. De charmants poètes, des littérateurs du premier ordre, rendirent à la langue de Rome ses formes antiques, et la reportèrent à un degré de perfection qui ne cesse d'étonner les hommes faits pour comparer les nouveaux écrivains à leurs modèles. Toutes les autres langues, quoique cultivées et comprises, se taisent cependant dans les monuments antiques, et très probablement pour toujours.

Seule entre toutes les langues mortes, celle de Rome est véritablement ressuscitée ; et semblable à Celui qu'elle célèbre depuis vingt siècles, *une fois ressuscitée, elle ne mourra plus.*

Contre ces brillants privilèges, que signifie l'objection vulgaire, et tant répétée, *d'une langue inconnue au peuple* ? Les protestants ont beaucoup répété cette objection, sans réfléchir que cette partie du culte, qui nous est commune avec eux, est en langue vulgaire, de part et d'autre. Chez eux, la partie principale, et, pour ainsi dire, l'âme du culte, est la prédication qui, par sa nature et dans tous les cultes, ne se fait qu'en langue vulgaire. Chez nous, c'est le *sacrifice* qui est le véritable *culte* ; tout le reste est accessoire : et qu'importe au peuple que ces paroles sacramentelles, qui ne se prononcent

qu'à voix basse, soient récitées en français, en allemand, etc., ou en hébreu ?

On fait d'ailleurs sur la liturgie le même sophisme que sur l'Écriture sainte. On ne cesse de nous parler de *langue inconnue*, comme s'il s'agissait de la langue chinoise ou sanscredane. Celui qui n'entend pas l'Écriture et l'office, est bien le maître d'apprendre le latin. A l'égard des dames même, Fénelon disait *qu'il aimerait bien autant leur faire apprendre le latin pour entendre l'office divin, que l'italien pour lire des poésies amoureuses*. Mais le préjugé n'entend jamais raison ; et depuis trois siècles, il nous accuse sérieusement de *cache*r l'Écriture sainte et les prières publiques, tandis que nous les présentons dans une langue connue de tout homme qui peut s'appeler, je ne dis pas *savant*, mais *instruit*, et que l'ignorant qui s'ennuie de l'être, peut apprendre en quelques mois.

On a pourvu d'ailleurs à tout par des traductions de toutes les prières de l'Église. Les unes en présentent les mots, et les autres le sens. Ces livres, en nombre infini, s'adaptent à tous les âges, à toutes les intelligences, à tous les caractères. Certains mots manquant dans la langue originale, et connus de toutes les oreilles ; certaines cérémonies, certains mouvements, certains bruits même, avertissent l'assistant le moins lettré de ce qui se fait et de ce qui se dit. Toujours il se trouve en harmonie parfaite avec le prêtre et, s'il est distrait, c'est sa faute.

Quant au peuple proprement dit, s'il n'entend pas les mots, c'est tant mieux. Le respect y gagne, et l'intelligence n'y perd rien. Celui qui ne comprend point, comprend mieux que celui qui comprend mal. Comment d'ailleurs aurait-il à se plaindre d'une religion qui fait tout pour lui ?

C'est l'ignorance, c'est la pauvreté, c'est l'humilité qu'elle instruit, qu'elle console, qu'elle aime par-dessus tout. Quant à la science, pourquoi ne lui dirait-elle pas en latin la seule chose qu'elle ait à lui dire : *Qu'il n'y a point de salut pour l'orgueil ?*

Enfin, toute langue changeante convient peu à une Religion immuable. Le mouvement naturel des choses attaque constamment les langues vivantes ; et sans parler de ces grands changements qui les dénaturent absolument, il en est d'autres qui ne semblent pas importants, et qui le sont beaucoup. La corruption du siècle s'empare tous les jours de certains mots, et les gâte pour se divertir. Si l'Eglise parlait notre langue, il pourrait dépendre d'un bel esprit effronté de rendre le mot le plus sacré de la liturgie ou ridicule ou indécent. Sous tous les rapports imaginables, la langue religieuse doit être mise hors du domaine de l'homme.

L'Eglise catholique et les Missions

Le livre second traite du Pape dans son rapport avec les souverainetés temporelles. Maistre, après avoir établi la notion de souveraineté, définit l'autorité temporelle du Pape, raconte son origine, et la justifie contre toutes les attaques dont elle a été l'objet. Le livre troisième traite du Pape dans son rapport avec la civilisation et le bonheur des peuples. Les missions catholiques, dont Maistre commence par montrer la supériorité sur toutes les autres, ont une influence profonde dans le monde.

L'Eglise a donc seule l'honneur, la puissance et le droit des missions ; et sans le Souverain Pontife, il n'y a point d'Eglise. N'est-ce pas lui

qui a civilisé l'Europe, et créé cet esprit général, ce génie fraternel, qui nous distinguent ? A peine le Saint-Siège est affermi, que la *sollicitudo universelle* transporte les Souverains Pontifes. Déjà dans le V^e siècle ils envoient saint Séverin dans la Norique, et d'autres ouvriers apostoliques parcourent les Espagnes, comme on le voit par la fameuse lettre d'Innocent I^{er} à Décentius. Dans le même siècle, saint Pallade et saint Patrice paraissent en Irlande et dans le nord de l'Ecosse. Au VI^e, saint Grégoire le Grand envoie saint Augustin en Angleterre. Au VII^e, saint Kilian prêche en Franconie, et saint Amand aux Flamands, aux Carinthiens, aux Esclavons, à tous les Barbares qui habitent le long du Danube. Eluff de Werden se transporte en Saxe dans le VIII^e siècle, saint Willibrod et saint Swidbert dans la Frise, et saint Boniface remplit l'Allemagne de ses travaux et de ses succès. Mais le IX^e siècle semble se distinguer de tous les autres, comme si la Providence avait voulu, par de grandes conquêtes, consoler l'Eglise des malheurs qui étaient sur le point de l'affliger. Durant ce siècle, saint Siffroi fut envoyé aux Suédois ; Anchaire de Hambourg prêche à ces mêmes Suédois, aux Vandales et aux Esclavons ; Rembert de Brème, les frères Cyrille et Méthodius, aux Bulgares, aux Chazares ou Turcs du Danube, aux Moraves, aux Bohémiens, à l'immense famille des Slaves ; tous ces hommes apostoliques ensemble pouvaient dire à juste titre :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

Mais lorsque l'univers s'agrandit par les mémorables entreprises des navigateurs modernes, les

missionnaires du Pontife ne s'élançèrent-ils pas à la suite de ces hardis aventuriers ? N'allèrent-ils pas chercher le martyr, comme l'avarice cherchait l'or et les diamants ? Leurs mains secourables n'étaient-elles pas constamment étendues pour guérir les maux enfantés par nos vices, et pour rendre les brigands européens moins odieux à ces peuples lointains ? Que n'a pas fait saint Xavier ? Les Jésuites seuls n'ont-ils pas guéri une des plus grandes plaies de l'humanité ? Tout a été dit sur les missions du Paraguay, de la Chine, des Indes, et il serait superflu de revenir sur des sujets aussi connus. Il suffit d'avertir que tout l'honneur doit en être accordé au Saint-Siège. « Voilà, — disait le grand Leibnitz, avec un noble sentiment d'envie bien digne de lui — voilà la Chine ouverte aux Jésuites ; le Pape y envoie nombre de missionnaires. *Notre peu d'union ne nous permet pas d'entreprendre ces grandes conversions.* Sous le règne du roi Guillaume, il s'était formé une sorte de société en Angleterre, qui avait pour objet la propagation de l'Évangile ; mais jusqu'à présent elle n'a pas eu de grands succès. »

Jamais elle n'en aura et jamais elle n'en pourra avoir, sous quelque nom qu'elle agisse, hors de l'unité, et non seulement elle ne réussira pas, *mais elle ne fera que du mal*, comme nous l'avouait tout à l'heure une bouche protestante.

« Les rois, disait Bacon, sont véritablement inexcusables de ne point procurer, à la faveur de leurs armes et de leurs richesses, la propagation de la Religion chrétienne. »

Sans doute ils le sont, et ils le sont d'autant plus (je parle seulement des souverains catholiques) qu'aveuglés sur leurs plus chers intérêts par les préjugés modernes, ils ne savent pas que tout prince

qui emploie ses forces à la propagation du christianisme légitime, en sera infailliblement récompensé par de grands succès, par un long règne, par une immense réputation, ou par tous ces avantages réunis. Il n'y a point, et il n'y aura jamais, il ne peut y avoir d'exception sur ce point. Constantin, Théodose, Alfred, Charlemagne, saint Louis, Emmanuel de Portugal, Louis XIV, etc., tous les grands protecteurs ou propagateurs du christianisme légitime, marquent dans l'histoire par tous les caractères que je viens d'indiquer. Dès qu'un prince s'allie à l'œuvre divine et l'avance suivant ses forces, il pourra sans doute payer son tribut d'imperfections et de malheurs à la triste humanité ; mais il n'importe, son front sera marqué d'un certain signe que tous les siècles révéreront :

*Illum aget pennâ metuente solvi
Fama superstes.*

Par la raison contraire, tout prince qui, né dans la lumière, la méprisera ou s'efforcera de l'éteindre, et qui surtout osera porter la main sur le Souverain Pontife ou l'affliger sans mesure, peut compter sur un châtement temporel et visible. Règne court, désastres humiliants, mort violente ou honteuse, mauvais renom pendant sa vie et mémoire flétrie après sa mort, c'est le sort qui l'attend, en plus ou en moins. De Julien à Philippe le Bel, les exemples anciens sont écrits partout ; et quant aux exemples récents, l'homme sage, avant de les exposer dans leur véritable jour, fera bien d'attendre que le temps les ait un peu enfoncés dans l'histoire.

L'Église catholique et l'esclavage

« Les Papes n'ont pas moins mérité de l'humanité par l'extinction de la servitude qu'ils ont combattue sans relâche ».

Partout où règne une autre religion que la nôtre, l'esclavage est de droit ; et partout où cette religion s'affaiblit, la nation devient, en proportion précise, moins susceptible de la liberté générale.

Nous venons de voir l'état social ébranlé jusque dans ses fondements, parce qu'il y avait trop de liberté en Europe, et qu'il n'y avait plus assez de Religion. Il y aura encore d'autres commotions, et le bon ordre ne sera solidement affermi que lorsque l'esclavage ou la Religion sera rétablie.

Le gouvernement seul ne peut gouverner. C'est une maxime qui paraîtra d'autant plus incontestable qu'on la méditera davantage. Il a donc besoin, comme d'un ministre indispensable, ou de l'esclavage qui diminue le nombre des volontés agissantes dans l'Etat, ou de la force divine qui, par une espèce de *greffe* spirituelle, détruit l'âpreté de ces volontés, et les met en état d'agir ensemble sans se nuire.

Le Nouveau-Monde a donné un exemple qui complète la démonstration. Que n'ont pas fait les missionnaires catholiques, c'est-à-dire les envoyés du Pape, pour éteindre la servitude, pour consoler, pour rassainir, pour ennoblir l'espèce humaine dans ces vastes contrées ?

Partout où on laissera faire cette puissance, elle opérera les mêmes effets. Mais que les nations qui la méconnaissent ne s'avisent pas, fussent-elles même chrétiennes, d'abolir la servitude, si elle subsiste encore chez elles : une grande calamité

politique serait infailliblement la suite de cette aveugle imprudence.

Mais que l'on ne s'imagine pas que l'Eglise ou le Pape — *c'est tout un* — n'ait, dans la guerre déclarée à la servitude, d'autre vue que le perfectionnement politique de l'homme. Pour cette puissance, il y a quelque chose de plus haut : c'est le perfectionnement de la morale dont le raffinement politique n'est qu'une simple dérivation. Partout où règne la servitude, il ne saurait y avoir de véritable morale, à cause de l'empire désordonné de l'homme sur la femme. Maîtresse de ses droits et de ses actions, elle n'est déjà que trop faible contre les séductions qui l'entourent de toutes parts. Que sera-ce lorsque sa volonté même ne peut la défendre ? L'idée même de la résistance s'évanouira ; le vice deviendra un devoir, et l'homme graduellement avili par la facilité des plaisirs ne saura plus s'élever au-dessus des mœurs de l'Asie.

M. Buchanan, que je citais tout à l'heure et de qui j'emprunte volontiers une nouvelle citation également juste et importante, a fort bien remarqué que, *dans tous les pays où le christianisme ne règne pas, on observe une certaine tendance à la dégradation des femmes.*

Rien n'est plus évidemment vrai : il est possible même d'assigner la raison de cette dégradation qui ne peut être combattue que par un principe surnaturel. Partout où notre sexe peut commander le vice, il ne saurait y avoir ni véritable morale, ni véritable dignité de mœurs. La femme, qui peut tout sur le cœur de l'homme, lui rend toute la perversité qu'elle en reçoit, et les nations crouissent dans *ce cercle vicieux* dont il est radicale-

ment impossible qu'elles sortent par leurs propres forces.

Par une opération toute contraire, et tout aussi naturelle, le moyen le plus efficace de perfectionner l'homme, c'est d'ennoblir et d'exalter la femme. C'est ce à quoi le christianisme seul travaille sans relâche avec un succès infailible, susceptible seulement de plus et de moins, suivant le genre et la multiplicité des obstacles qui peuvent contrarier son action. Mais ce pouvoir immense et sacré du christianisme est nul, dès qu'il n'est pas concentré dans une main unique qui l'exerce et le fait valoir. Il en est du christianisme disséminé sur le globe, comme d'une nation qui n'a d'existence, d'action, de pouvoir, de considération et de nom même, qu'en vertu de la souveraineté qui la représente et lui donne une personnalité morale parmi les peuples.

La femme est, plus que l'homme, redevable au christianisme. C'est de lui qu'elle tient toute sa dignité. La femme chrétienne est vraiment un être *surnaturel*, puisqu'elle est soulevée et maintenue par lui jusqu'à un état qui ne lui est pas *naturel*. Mais par quels services immenses elle paye cette espèce d'ennoblissement !

Ainsi le genre humain est *naturellement* en grande partie serf, et ne peut être tiré de cet état que *surnaturellement*. Avec la servitude, point de morale proprement dite ; sans le christianisme, point de liberté générale ; et sans le Pape, point de véritable christianisme, c'est-à-dire point de christianisme opérateur, puissant, convertissant, régénérant, *perfectilisant*. C'était donc au Souverain Pontife qu'il appartenait de proclamer la liberté universelle ; il l'a fait, et sa voix a retenti dans tout l'univers. Lui seul rendit cette liberté possible

en sa qualité de chef unique de cette Religion seule capable d'assouplir les volontés, et qui ne pouvait déployer toute sa puissance que par lui. Aujourd'hui il faudrait être aveugle pour ne pas voir que toutes les souverainetés s'affaiblissent en Europe. Elles perdent de tous côtés la confiance et l'amour. Les sectes et l'esprit particulier se multiplient d'une manière effrayante. Il faut purifier les volontés ou les enchaîner ; il n'y a pas de milieu. Les princes dissidents, qui ont la servitude chez eux, la conserveront ou périront. Les autres seront ramenés à la servitude ou à l'unité...

Les Grecs

L'institution du sacerdoce catholique, avec le célibat ecclésiastique, avec ses traditions et sa dignité, l'institution de la monarchie européenne dont la religion était le soutien naturel, sont d'autres bienfaits de l'Église et du Pape son chef. — Le livre quatrième traite du Pape dans son rapport avec les églises nommées schismatiques. Toute église schismatique est protestante, variable dans la doctrine, condamnée à la division. A ce propos Maistre en vient à étudier la Grèce et son caractère moral.

Je crois qu'on peut dire de la Grèce, en général, ce que l'un des plus graves historiens de l'antiquité a dit d'Athènes, en particulier : « que sa gloire est grande à la vérité, mais cependant inférieure à ce que la renommée nous en raconte ».

Un autre historien, et, si je ne me trompe, le premier de tous, a dit ce mot en parlant des Thermopyles : « Lieu célèbre par la mort plutôt

que par la résistance des Lacédémoniens ». Ce mot extrêmement fin se rapporte à l'observation générale que j'ai faite.

La réputation militaire des Grecs proprement dits fut acquise surtout aux dépens des peuples d'Asie, que les premiers ont déprimés dans les écrits qu'ils nous ont laissés, au point de se déprimer eux-mêmes. En lisant le détail de ces grandes victoires qui ont tant exercé le pinceau des historiens grecs, on se rappelle involontairement cette fameuse exclamation de César sur le champ de bataille où le fils de Mithridate venait de succomber : — « O heureux Pompée ! quels ennemis tu as eu à combattre ! » Dès que la Grèce rencontra le génie de Rome, elle se mit à genoux pour ne plus se relever.

Les Grecs, d'ailleurs, célébraient les Grecs : aucune nation contemporaine n'eut l'occasion, les moyens, ni la volonté, de les contredire ; mais lorsque les Romains prirent la plume, ils ne manquèrent pas de tourner en ridicule « ce que les Grecs menteurs osèrent dans l'histoire. »

Les Macédoniens seuls, parmi les familles grecques, purent s'honorer par une courte résistance à l'ascendant de Rome. C'était un peuple à part, un peuple monarchique ayant un dialecte à lui (que nulle muse n'a parlé), étranger à l'élégance, aux arts, au génie poétique des Grecs proprement dits, et qui finit par les soumettre, parce qu'il était fait autrement qu'eux. Ce peuple cependant céda comme les autres. Jamais il ne fut avantageux aux Grecs, en général, de se mesurer militairement avec les nations occidentales. Dans un moment où l'empire grec jeta un certain éclat et possédait au moins un grand homme, il en coûta cher cependant à l'empereur Justinien

pour avoir pris la liberté de s'intituler *Francique*. Les Français, sous la conduite de Théodebert, vinrent en Italie lui demander compte de cette vaniteuse licence ; et si la mort ne l'eût heureusement débarrassé de Théodebert, le véritable *Franc* serait probablement rentré en France avec le surnom légitime de *Byzantin*.

Il faut ajouter que la gloire militaire des Grecs ne fut qu'un éclair. *Iphicrate*, *Chabrias* et *Timothée* ferment la liste de leurs grands capitaines, ouverte par *Miltiade*. De la bataille de Marathon à celle de Leucade, on ne compte que cent quatorze ans. Qu'est-ce qu'une telle nation comparée à ces Romains qui ne cessèrent de vaincre pendant mille ans, et qui possédèrent le monde connu ? Qu'est-elle même, si on la compare aux nations modernes qui ont gagné les batailles de Soissons et de Fontenoi, de Créci et de Waterloo, etc., et qui ont encore en possession de leurs noms et de leurs territoires primitifs, sans avoir jamais cessé de grandir en forces, en lumières et en renommée ?

Les lettres et les arts furent le triomphe de la Grèce. Dans l'un et l'autre genre, elle a découvert le beau ; elle en a fixé les caractères ; elle nous en a transmis des modèles qui ne nous ont guère laissé que le mérite de les imiter : il faut toujours faire comme elle sous peine de mal faire.

Dans la philosophie, les Grecs ont déployé d'assez grands talents ; cependant ce ne sont plus les mêmes hommes, et il n'est plus permis de les louer sans mesure. Leur véritable mérite dans ce genre est d'avoir été, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les *courtiers* de la science entre l'Asie et l'Europe. Je ne dis pas que ce mérite ne soit grand ; mais il n'a rien de commun avec ce génie de l'invention, qui manqua totalement aux Grecs.

Ils furent incontestablement le dernier peuple instruit, et, comme l'a très bien dit Clément d'Alexandrie, « la philosophie ne parvint aux Grecs qu'après avoir fait le tour de l'univers. » Jamais ils n'ont su que ce qu'ils tenaient de leurs devanciers ; mais avec leur style, leur grâce et l'art de se faire valoir, ils ont *occupé nos oreilles*, pour employer un latinisme fort à propos.

Le docteur Long a remarqué « que l'astronomie ne doit rien aux académiciens et aux péripatéticiens. » C'est que ces deux sectes étaient exclusivement grecques, ou plutôt *attiques* ; en sorte qu'elles ne s'étaient nullement approchées des sources orientales où l'on savait sans disputer sur rien, au lieu de disputer sans rien savoir, comme en Grèce.

La philosophie antique est directement opposée à celle des Grecs, qui n'était au fond qu'une dispute éternelle. La Grèce était la patrie du syllogisme et de la déraison. On y passait le temps à produire de faux raisonnements, tout en montrant comment il fallait raisonner.

Le même Père grec, que je viens de citer, a dit encore avec beaucoup de vérité et de sagesse : « Le caractère des premiers philosophes n'était pas d'ergoter ou de douter comme ces philosophes grecs qui ne cessent d'argumenter et de disputer par une vanité vaine et stérile, qui ne s'occupent enfin que d'inutiles fadaïses. »

C'est précisément ce que disait longtemps auparavant un philosophe indien : « Nous ne ressemblons point du tout aux philosophes grecs qui débitent de grands discours sur les petites choses ; notre coutume à nous est d'annoncer les grandes choses en peu de mots, afin que tout le monde s'en souvienne. »

C'est en effet ainsi que se distingue le pays des dogmes de celui de l'argumentation. Tatién, dans son fameux discours aux Grecs, leur disait déjà, avec un certain mouvement d'impatience : « Finissez donc de nous donner des imitations pour des inventions. »

Lanzi, en Italie, et Gibbon, de l'autre côté des Alpes, ont répété l'un et l'autre la même observation sur le génie grec dont ils ont reconnu tout à la fois l'élégance et la stérilité.

Si quelque chose paraît appartenir en propre à la Grèce, c'est la musique ; cependant, tout dans ce genre lui venait d'Orient. Strabon remarque que la *cithare* avait été nommée l'*asiatique*, et que tous les instruments de musique portaient en Grèce des noms étrangers, tels que la *nablie*, la *sambuque*, le *barbiton*, la *magade*, etc.

Les boues d'Alexandrie même se montrèrent plus favorables à la science que les terres classiques de Tempé et du Céramique. On a remarqué avec raison que depuis la fondation de cette grande ville égyptienne, il n'est aucun des astronomes grecs qui n'y soit né ou qui n'y ait acquis ses connaissances et sa réputation. Tels sont Timocharis, Denys l'astronome, Eratosthène, le fameux Hipparque, Possidonius, Sosigène, Ptolémée enfin, le dernier et le plus grand de tous.

La même observation a lieu à l'égard des mathématiciens. Euclide, Pappus, Diophante étaient d'Alexandrie ; et celui qui paraît les avoir tous surpassés, Archimède, fut Italien.

Lisez Platon : vous ferez à chaque page une distinction bien frappante. Toutes les fois qu'il est Grec, il ennuie, et souvent il impatiente. Il n'est grand, sublime, pénétrant, que lorsqu'il est théologien, c'est-à-dire lorsqu'il énonce des dogmes posi-

tifs et éternels séparés de toute chicane, et qui portent si clairement le cachet oriental, que, pour le reconnaître, il faut n'avoir jamais entrevu l'Asie. Platon avait beaucoup lu et beaucoup voyagé : il y a dans ses écrits mille preuves qu'il s'est adressé aux véritables sources des véritables traditions. Il y avait en lui un sophiste et un théologien, ou, si l'on veut, un Grec et un Chaldéen. On n'entend pas ce philosophe si on ne le lit pas avec cette idée toujours présente à l'esprit.

Sénèque, dans sa CXIII^e épître, nous a donné un singulier échantillon de la philosophie grecque ; mais personne à mon avis ne l'a caractérisée avec tant de vérité et d'originalité que le philosophe chéri du XVIII^e siècle. « Avant les Grecs, dit-il, il y avait des hommes bien plus savants qu'eux, mais qui *fleurirent en silence*, et qui sont demeurés inconnus, parce qu'ils n'ont jamais été *cornés et trompettés* par les Grecs... Les hommes de cette nation réunissent invariablement la précipitation du jugement à la rage d'endoctriner : double défaut mortellement ennemi de la science et de la sagesse. Le prêtre égyptien eut grande raison de leur dire : *Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants*. En effet, *ils ignoraient et l'antiquité de la science, et la science de l'antiquité* ; et leur philosophie porte les deux caractères essentiels de l'enfance : *elle jase beaucoup et n'engendre p. int.* » Il serait difficile de mieux dire.

Si l'on excepte Lacédémone, qui fut un très beau point dans un point du globe, on trouve les Grecs dans la politique, tels qu'ils étaient dans la philosophie, jamais d'accord avec les autres, ni avec eux-mêmes. Athènes, qui était pour ainsi dire le cœur de la Grèce, et qui exerçait sur elle une véritable magistrature, donne dans ce genre un

spectacle unique. On ne conçoit rien à ces Athéniens légers comme des enfants, et féroces comme des hommes, espèces de moutons enragés, toujours menés par la nature, et toujours par nature dévorant leurs bergers. On sait du reste que tout gouvernement suppose des abus ; que dans les démocraties surtout, et surtout dans les démocraties antiques, il faut s'attendre à quelque excès de la démence populaire : mais qu'une république n'ait pu pardonner à un seul de ses grands hommes ; qu'ils aient été conduits à force d'injustices, de persécutions, d'assassinats juridiques, à *ne se croire en sûreté qu'à mesure qu'ils étaient éloignés de ses murs* ; qu'elle ait pu emprisonner, amender, accuser, dépouiller, bannir, mettre ou condamner à mort *Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon, Timothée, Phocion et Socrate*, c'est ce qu'on n'a jamais pu voir qu'à Athènes.

Voltaire a beau s'écrier « que les Athéniens étaient un peuple aimable ; » Bacon ne manquerait pas de dire encore : « comme un enfant. » Mais qu'y aurait-il donc de plus terrible qu'un *enfant robuste*, fût-il même très aimable ?

On a tant parlé des orateurs d'Athènes, qu'il est devenu presque ridicule d'en parler encore. La tribune d'Athènes eût été la honte de l'espèce humaine, si Phocion et ses pareils, en y montant quelquefois avant de boire la cigüe ou de partir pour l'exil, n'avaient pas fait un peu d'équilibre à tant de loquacité, d'extravagance et de cruauté.

Si l'on en vient ensuite à l'examen des qualités morales, les Grecs se présentent sous un aspect encore moins favorable. C'est une chose bien remarquable que Rome, qui ne refusait point de rendre hommage à leur supériorité dans les arts et les sciences, ne cessa néanmoins de les mépriser.

Elle inventa le mot de *Græculus* qui figure chez tous les écrivains, et dont les Grecs ne purent jamais tirer vengeance, car il n'y avait pas moyen de resserrer le nom de Romain sous la forme rétrécie d'un diminutif. A celui qui l'eût osé, on eût dit : *Que voulez-vous dire ?* Le Romain demandait à la Grèce des médecins, des architectes, des peintres, des musiciens, etc. Il les payait et se moquait d'eux. Les Gaulois, les Germains, les Espagnols, etc., étaient bien *sujets* comme les Grecs, mais nullement méprisés : Rome se servait de leur épée et la respectait. Je ne connais pas une plaisanterie romaine faite sur ces vigoureuses nations.

Le Tasse, en disant *La fede greca a chi non è palese ?* exprime malheureusement une opinion ancienne et nouvelle. Les hommes de tous les temps ont constamment été persuadés que, du côté de la bonne foi et de la religion pratique qui en est la source, ils laissaient beaucoup à désirer. Cicéron est curieux à entendre sur ce point : c'est un élégant témoin de l'opinion romaine.

« Vous avez entendu des témoins contre lui, disait-il aux juges de l'un de ses clients, mais quels témoins ? D'abord ce sont les Grecs, et c'est une objection admise par l'opinion générale. Ce n'est pas que je veuille plus qu'un autre blesser l'honneur de cette nation, car si quelque Romain en a jamais été l'ami et le partisan, je pense que c'est moi, et je l'étais encore plus lorsque j'avais plus de loisir... Mais enfin, voici ce que je dois dire des Grecs en général. Je ne leur dispute ni les lettres ni les arts, ni l'élégance du langage, ni la finesse de l'esprit, ni l'éloquence, je ne m'y oppose point ; mais quant à *la bonne foi et à la religion du serment* jamais cette nation n'y a rien compris ; jamais elle

n'a senti la force, l'autorité, le poids de ces choses saintes. D'où vient ce mot si connu : *Jure dans ma cause, je jurerai dans la tienne* ? Donne-t-on cette phrase aux Gaulois et aux Espagnols ? Non, elle n'appartient qu'aux Grecs, et si bien aux Grecs, que ceux même qui ne savent pas le grec, savent la répéter en grec. Contemplez un témoin de cette nation : en voyant seulement son attitude, vous jugerez de sa religion et de la conscience qui préside à son témoignage... Il ne pense qu'à la manière dont il s'exprimera, jamais à la vérité de ce qu'il dit... Vous venez d'entendre un Romain grièvement offensé par l'accusé. Il pouvait se venger, mais la religion l'arrêtait ; il n'a pas dit un mot offensant, et ce qu'il devait dire même, avec quelle réserve il l'a dit ! Il tremblait, il pâlisait en parlant... Voyez nos Romains lorsqu'ils rendent un témoignage en jugement : comme ils se retiennent, comme ils pèsent tous leurs mots ! comme ils craignent d'accorder quelque chose à la passion, de dire plus ou moins qu'il n'est rigoureusement nécessaire ! Comparerez-vous de tels hommes à ceux pour qui le serment n'est qu'un jeu ? Je récuse en général tous les témoins produits dans cette cause, je les récuse parce qu'ils sont Grecs et qu'ils appartiennent ainsi à la plus légère des nations, etc. »

Cicéron accorde cependant des éloges mérités à deux villes fameuses, Athènes et Lacédémone. « Mais, dit-il, tous ceux qui ne sont pas entièrement dépourvus de connaissances de ce genre, savent que les véritables Grecs se réduisent à trois familles, l'athénienne, qui est une branche de l'ionienne ; l'éolienne et la dorienne, et cette Grèce véritable n'est qu'un point en Europe. »

Mais quant aux Grecs orientaux, bien plus

nombreux que les autres, Cicéron est sévère sans adoucissement. « Je ne veux point, leur dit-il, citer les étrangers sur votre compte : je m'en tiens à votre propre jugement... L'Asie-Mineure, si je ne me trompe, se compose de la Phrysie, de la Mysie, de la Carie, de la Lydie. Est-ce nous ou vous qui avez inventé l'ancien proverbe : *On ne fait rien d'un Phrygien que par le fouet !* Que dirai-je de la Carie en général ? N'est-ce pas vous encore qui avez dit : *Avez-vous envie de courir quelque danger, allez en Carie.* Qu'y a-t-il de plus trivial, dans la langue grecque, que cette phrase dont on se sert pour vouer un homme à l'excès du mépris : *Il est, dit-on, le dernier des Mysiens.* Et quant à la Lydie, je vous demande s'il y a une seule comédie grecque où le valet ne soit pas un Lydien. Quel tort vous faisons-nous donc en nous bornant à soutenir que sur vous on doit s'en rapporter à vous ? »

Je ne prétends point commenter ce long passage d'une manière défavorable aux Grecs modernes. Veut-on y voir de l'exagération ? J'y consens. Veut-on que ce portrait n'ait rien de commun avec les Grecs d'aujourd'hui ? J'y consens encore, et même je le désire de tout mon cœur. Mais il n'en demeurera pas moins vrai que, si l'on excepte peut-être une courte époque, jamais la Grèce en général n'eut de réputation morale dans les temps antiques, et que, par le caractère autant que par les armes, les nations occidentales l'ont toujours surpassée sans mesure.

La Papauté

Dans la conclusion magistrale du livre du Pape, après avoir adjuré les hérétiques et en particulier les Anglicans de se faire les protagonistes de l'unité, Maistre écrit cette belle page sur la Papauté.

Nulle institution humaine n'a duré dix-huit siècles. Ce prodige, qui serait frappant partout, l'est plus particulièrement au sein de la mobile Europe. Le repos est le supplice de l'Européen, et ce caractère contraste merveilleusement avec l'immobilité orientale. Il faut qu'il agisse, il faut qu'il entreprenne, il faut qu'il innove et qu'il change tout ce qu'il peut atteindre. La politique surtout n'a cessé d'exercer le génie innovateur *des enfants audacieux de Japhet*. Dans l'inquiète défiance qui les tient sans cesse en garde contre la souveraineté, il y a beaucoup d'orgueil sans doute, mais il y a aussi une juste conscience de leur dignité : Dieu seul connaît les qualités respectives de ces deux éléments. Il suffit ici de faire observer le caractère, qui est un fait incontestable, et de se demander quelle force cachée a donc pu maintenir le trône pontifical, au milieu de tant de ruines et contre toutes les règles de la probabilité. A peine le christianisme s'est établi dans le monde, et déjà d'impitoyables tyrans lui déclarent une guerre féroce. Ils baignent la nouvelle Religion dans le sang de ses enfants. Les hérétiques l'attaquent de leur côté dans tous ses dogmes successivement. A leur tête éclate Arius qui épouvante le monde, et *le fait douter s'il est chrétien*. Julien avec sa puissance, son astuce, sa science, et ses philosophes complices, portent au christianisme des coups mortels pour tout ce qui eût été mortel. Bientôt

le Nord verse ses peuples barbares sur l'empire romain ; ils viennent venger les martyrs, et l'on pourrait croire qu'ils viennent étouffer la Religion pour laquelle ces victimes moururent ; mais c'est le contraire qui arrive. Eux-mêmes sont apprivoisés par ce culte divin qui préside à leur civilisation et, se mêlant à toutes leurs institutions, enfante la grande famille européenne et sa monarchie dont l'univers n'avait nulle idée. Les ténèbres de l'ignorance suivent cependant l'invasion des barbares ; mais le flambeau de la foi étincelle d'une manière plus visible sur ce fond obscur, et la science même, concentrée dans l'Eglise, ne cesse de produire des hommes éminents pour leur siècle. La noble simplicité de ces temps illustrés par de hauts caractères valait bien mieux que la demi-science de leurs successeurs immédiats. Ce fut de leur temps que naquit ce funeste schisme qui réduisit l'Eglise à chercher son chef visible pendant quarante ans. Ce fléau des contemporains est un trésor pour nous dans l'histoire. Il sert à prouver que le trône de saint Pierre est inébranlable. Quel établissement humain résisterait à cette épreuve qui cependant n'était rien, comparée à celle qu'allait subir l'Eglise !

Nous citons, pour leur éloquence et leur sincérité, les dernières pages de la conclusion grandiose du *Pape*.

O Sainte Eglise romaine...

Qu'attendent donc nos frères si malheureusement séparés, pour marcher au Capitole en nous

donnant la main ? Et qu'entendent-ils par *miracle*, s'ils ne veulent pas reconnaître le plus grand, le plus manifeste, le plus incontestable de tous dans la conservation et, de nos jours surtout, dans la résurrection (qu'on me permette ce mot), dans la résurrection du trône pontifical, opérée contre toutes les lois de la probabilité humaine ? Pendant quelques siècles, on put croire dans le monde que l'unité politique favorisait l'unité religieuse ; mais, depuis longtemps, c'est la supposition contraire qui a lieu. Dez débris de l'empire romain se sont formés une foule d'empires, tous de mœurs, de langages, de préjugés différents. De nouvelles terres découvertes ont multiplié sans mesure cette foule de peuples indépendants les uns à l'égard des autres. Quelle main, si elle n'est divine, pourrait les retenir sous le même sceptre spirituel ? C'est cependant ce qui est arrivé, et c'est ce qui est mis sous nos yeux. L'édifice catholique, composé de pièces politiquement disparates et même ennemies, attaqué de plus par tout ce que le pouvoir humain aidé par le temps peut inventer de plus méchant, de plus profond et de plus formidable, au moment même où il paraissait s'écrouler pour toujours, se raffermir sur ses bases plus assurées que jamais ; et le Souverain Pontife des chrétiens, échappé à la plus impitoyable persécution, consolé par de nouveaux amis, par des conversions illustres, par les plus douces espérances, relève sa tête auguste au milieu de l'Europe étonnée. Ses vertus sans doute étaient dignes de ce triomphe ; mais dans ce moment ne contemplons que *le siège*. Mille et mille fois ses ennemis nous ont reproché les faiblesses, les vices même de ceux qui l'ont occupé. Ils ne faisaient pas attention que toute souveraineté doit être considérée comme un seul

individu ayant possédé toutes les bonnes et les mauvaises qualités qui ont appartenu à la dynastie entière et que la succession des Papes, ainsi envisagée sous le rapport du mérite général, l'emporte sur toutes les autres, sans difficulté et sans comparaison. Ils ne faisaient pas attention, de plus, qu'en insistant avec plus de complaisance sur certaines taches, ils argumentaient puissamment en faveur de l'indéfectibilité de l'Eglise. Car si, par exemple, il avait plu à Dieu d'en confier le gouvernement à une intelligence d'un ordre supérieur, nous devrions admirer un tel ordre de choses bien moins que celui dont nous sommes témoins : en effet, aucun homme instruit ne doute qu'il y ait dans l'univers d'autres intelligences que l'homme, et très supérieures à l'homme. Ainsi l'existence d'un chef de l'Eglise, supérieur à l'homme, ne nous apprendrait rien sur ce point. Que si Dieu avait rendu de plus cette intelligence visible à des êtres de notre nature en l'unissant à un corps, cette merveille n'aurait rien de supérieur à celle que présente l'union de notre âme et de notre corps, qui est le plus vulgaire de tous les faits, et qui n'en demeure pas moins une énigme insoluble à jamais. Or, il est clair que, dans l'hypothèse de cette intelligence supérieure, la conservation de l'Eglise n'aurait rien d'extraordinaire. Le miracle que nous voyons surpasse donc infiniment celui que j'ai supposé. Dieu nous a promis de fonder sur une suite d'hommes semblables à nous une Eglise éternelle et indéfectible. Il l'a fait, puisqu'il l'a dit, et ce prodige qui devient chaque jour plus éblouissant est déjà inconteste pour nous qui sommes placés à dix-huit siècles de la promesse. Jamais le caractère moral des Papes n'eut d'influence sur la foi. Libère et

Honorius, l'un et l'autre d'une éminente piété, ont eu cependant besoin d'apologie sur le dogme; le bullaire d'Alexandre VI est irréprochable. Encore une fois, qu'attendons-nous donc pour reconnaître ce prodige, et nous réunir tous à ce centre hors duquel il n'y a plus de christianisme ? L'expérience a convaincu les peuples séparés : il ne leur manque plus rien pour reconnaître la vérité ; mais nous sommes bien plus coupables qu'eux, nous qui, nés et élevés dans cette sainte unité, osons cependant la blesser et l'attrister par des systèmes déplorables, vains enfants de l'orgueil, qui ne serait plus l'orgueil, s'il savait obéir.

« O sainte Eglise romaine ! » s'écriait jadis le grand Evêque de Meaux, devant des hommes qui l'entendirent sans l'écouter : « ô sainte Eglise de Rome ! si je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même ! que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche ! »

« O sainte Eglise romaine ! » s'écriait à son tour Fénelon dans ce mémorable mandement où il se recommandait au respect de tous les siècles, en souscrivant humblement à la condamnation de son livre : « ô sainte Eglise de Rome ! si je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même ! que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche ! »

Les mêmes expressions tirées de l'Ecriture sainte se présentaient à ces deux génies supérieurs, pour exprimer leur foi et leur soumission à la grande Eglise. C'est à nous, heureux enfants de cette Eglise, mère de toutes les autres, qu'il appartient aujourd'hui de répéter les paroles de ces deux hommes fameux, et de professer haute-

ment une croyance que les plus grands malheurs ont dû nous rendre encore plus chère.

Qui pourrait aujourd'hui n'être pas ravi du spectacle superbe que la Providence donne aux hommes, et de tout ce qu'elle promet encore à l'œil d'un véritable observateur ?

O sainte Eglise de Rome ! tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, mère immortelle de la science et de la sainteté ! *Salve, magna parens !* C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtaient pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance ; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation. Les grands hommes t'appartiennent : *Magna virum !* Tes doctrines purifient la science de ce venin d'orgueil et d'indépendance, qui la rend toujours dangereuse et souvent funeste. Les Pontifes seront bientôt universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européennes, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs-nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain. Si quelquefois ils ont prouvé qu'ils étaient des hommes : *Si quid illis humanitus acciderit*, ces moments furent courts : *Un vaisseau qui fend les eaux laisse moins de traces de son passage*, et nul trône de l'univers ne porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu. Au milieu de tous les bouleversements imaginables, Dieu a constamment veillé sur toi,

Ô VILLE ÉTERNELLE ! Tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout, et, comme tu fus jadis le centre de l'erreur, tu es depuis dix-huit siècles le centre de la vérité. La puissance romaine avait fait de toi la citadelle du paganisme qui semblait invincible dans la capitale du monde connu. Toutes les erreurs de l'univers convergeaient vers toi, et le premier de tes empereurs, les rassemblant en un seul point resplendissant, les consacra toutes dans le PANTHÉON. Le temple de TOUS LES DIEUX s'éleva dans tes murs, et, seul de tous ces grands monuments, il subsiste dans toute son intégrité. Toute la puissance des empereurs chrétiens, tout le zèle, tout l'enthousiasme, et, si l'on veut même, tout le ressentiment des chrétiens, se déchaînèrent contre les temples. Théodose ayant donné le signal, tous ces magnifiques édifices disparurent. En vain les plus sublimes beautés de l'architecture semblaient demander grâce pour ces étonnantes constructions ; en vain leur solidité lassait les bras des destructeurs ; pour détruire les temples d'Apamée et d'Alexandrie, il fallut appeler les moyens que la guerre employait dans les sièges. Mais rien ne put résister à la proscription générale. Le *Panthéon* seul fut préservé. Un grand ennemi de la foi, en rapportant ces faits, déclare *qu'il ignore par quel concours de circonstances heureuses le Panthéon fut conservé* jusqu'au moment où, dans les premières années du VII^e siècle, un Souverain Pontife le consacra A TOUS LES SAINTS. Ah ! sans doute *il l'ignorait* : mais nous, comment pourrions-nous l'ignorer ? La capitale du paganisme était destinée à devenir celle du christianisme, et le temple qui, dans cette capitale, concentrait *toutes* les forces de l'idolâtrie, devait réunir *toutes* les lumières de la foi. TOUS LES

SAINTS à la place de TOUS LES DIEUX : quel sujet intarissable de profondes méditations philosophiques et religieuses ! C'est dans le PANTHÉON que le paganisme est rectifié et ramené au système primitif dont il n'était qu'une corruption visible. Le nom de Dieu sans doute est exclusif et incommunicable, cependant *il y a plusieurs DIEUX dans le ciel et sur la terre*. Il y a des intelligences, *dez natures meilleures*, des hommes divinisés. *Les Dieux* du christianisme sont LES SAINTS. Autour de DIEU se rassemblent TOUS LES DIEUX, pour le servir à la place et dans l'ordre qui leur sont assignés.

O spectacle merveilleux, digne de celui qui nous l'a préparé, et fait seulement pour ceux qui savent le contempler !

PIERRE, avec ses clefs expressives, éclipse celles du vieux JANUS. Il est le premier partout, *et tous les saints* n'entrent qu'à sa suite. *Le Dieu de l'iniquité*, PLUTUS, cède la place au plus grand des Thaumaturges, à l'humble FRANÇOIS dont l'ascendant inouï créa la pauvreté volontaire, pour faire équilibre aux crimes de la richesse. Au lieu du fabuleux conquérant de l'Inde, voyez le miraculeux XAVIER qui la conquiert réellement. Pour se faire suivre par des millions d'hommes, il n'appela point à son aide l'ivresse et la licence, il ne s'entoura point de bacchantes impures ; il ne montra qu'une croix ; il ne prêcha que la vertu, la pénitence, le martyre des sens. JEAN DE DIEU, JEAN DE MATHA, VINCENT DE PAUL (que toute langue, que tout âge les bénissent !) recevront l'encens qui fumait en l'honneur de l'homicide MARS, de la vindicative JUNON. *La Vierge immaculée*, la plus excellente de toutes les créatures dans l'ordre de la grâce et de la sainteté ; *la pre-*

mière de la nature humaine qui prononça le nom de SALUT ; celle dont l'Éternel bénit les entrailles en soufflant son esprit en elle, et lui donnant un fils qui est le miracle de l'univers ; celle à qui il fut donné d'enfanter son Créateur ; qui ne voit que Dieu au-dessus d'elle, et que tous les siècles proclameront heureuse ; la divine MARIE monte sur l'autel de VÉNUS PANDÉMIQUE. Je vois le CHRIST entrer dans le Panthéon, suivi de ses évangélistes, de ses apôtres, de ses docteurs, de ses martyrs, de ses confesseurs, comme un roi triomphateur entre, suivi des GRANDS de son empire, dans la capitale de son ennemi vaincu et détruit. A son aspect, tous ces dieux-hommes disparaissent devant l'HOMME-DIEU. Il sanctifie le Panthéon par sa présence, et l'inonde de sa majesté. C'en est fait : toutes les vertus ont pris la place de tous les vices. L'erreur aux cent têtes a fui devant l'indivisible Vérité : Dieu règne dans le Panthéon comme il règne dans le ciel, au milieu de TOUS LES SAINTS.

Quinze siècles avaient passé sur la ville sainte, lorsque le génie chrétien, jusqu'à la fin vainqueur du paganisme, osa porter le Panthéon dans les airs, pour n'en faire que la couronne de son temple fameux, le centre de l'unité catholique, le chef-d'œuvre de l'art humain, et la plus belle demeure terrestre de CELUI qui a bien voulu demeurer avec nous, PLEIN D'AMOUR ET DE VÉRITÉ.

De l'Église gallicane

(1821, posthume)

L'Église gallicane

POURQUOI dit-on *l'Église gallicane*, comme on dit *l'Église anglicane* ? et pourquoi ne dit-on pas *l'Église espagnole*, *l'Église italienne*, *l'Église polonaise*, etc., etc. ?

Quelquefois on serait tenté de croire qu'il y avait dans cette Église quelque chose de particulier qui lui donnait je ne sais quelle saillie hors de la grande superficie catholique, et que ce *quelque chose* devait être nommé comme tout ce qui existe.

Gibbon l'entendait ainsi lorsqu'il disait, en parlant de l'Église gallicane : *Placée entre les ultramontains et les protestants, elle reçoit les coups des deux partis.*

Je suis fort éloigné de prendre cette phrase au pied de la lettre : j'ai souvent fait une profession de foi contraire, et dans cet ouvrage même on lira bientôt *que, s'il y a quelque chose de généralement connu, c'est que l'Église gallicane, si l'on excepte quelques oppositions accidentelles et passa-*

gères, a toujours marché dans le sens du Saint-Siège.

Mais, si l'observation de Gibbon ne doit point être prise à la lettre, elle n'est pas non plus tout à fait à négliger. Il importe, au contraire, grandement d'observer comment un homme profondément instruit, et d'ailleurs indifférent à toutes les religions, envisageait l'Eglise gallicane, qui ne lui semblait plus, à raison de son caractère particulier, appartenir entièrement à l'Eglise romaine.

Si nous examinons nous-mêmes avec attention cette belle portion de l'Eglise universelle, nous trouverons peut-être qu'il lui est arrivé ce qui arrive à tous les hommes, même aux plus sages, divisés ou réunis, d'oublier ce qu'il leur importe le plus de n'oublier jamais, c'est-à-dire, *ce qu'ils sont.*

Honorablement ébouie par l'éclat d'un mérite transcendant, l'Eglise gallicane a pu quelquefois avoir l'air, en se contemplant trop, de ne pas se rappeler ou de ne pas se rappeler assez *qu'elle n'était qu'une province de l'empire catholique.*

De là ces expressions si connues en France : *Nous croyons, nous ne croyons pas, nous tenons en France, etc.*, comme si le reste de l'Eglise était tenu de se tenir à ce qu'on tenait en France ! Ce mot de *nous* n'a point de sens dans l'association catholique, à moins qu'il ne se rapporte à tous. C'est là notre gloire, c'est là notre caractère distinctif, et c'est manifestement celui de la vérité.



Maistre, recherchant d'où vient en France l'esprit d'opposition au Saint-Siège, passe rapidement sur deux causes, le calvinisme et les parlements, et en arrive au Jansénisme qu'il étudie en détail. Il fait le portrait de cette secte, esquisse

l'histoire de Port-Royal et, à propos des vertus tant vantées chez les religieuses de Port-Royal, examine ce que peut être la vertu hors de l'Eglise. Nous empruntons à ce premier livre les quatre extraits suivants.

Le Jansénisme

L'ÉGLISE, depuis son origine, n'a jamais vu d'hérésie aussi extraordinaire que le *jansénisme*. Toutes, en naissant, se sont séparées de la communion universelle, et se glorifiaient même de ne plus appartenir à une Eglise dont elles rejetaient la doctrine comme erronée sur quelques points. Le *jansénisme* s'y est pris autrement : il nie d'être séparé ; il composera même, si l'on veut, des livres sur l'unité dont il démontrera l'indispensable nécessité. Il soutient, sans rougir ni trembler, qu'il est membre de cette Eglise qui l'anathématise. Jusqu'à présent, pour savoir si un homme appartient à une société quelconque, on s'adresse à cette même société, c'est-à-dire à ses chefs, tout corps moral n'ayant de voix que par eux ; et dès qu'elle a dit : *Il ne m'appartient pas*, ou : *Il ne m'appartient plus*, tout est dit. Le *jansénisme* seul prétend échapper à cette loi éternelle : *illi robur et æs triplex circà frontem*. Il a l'incroyable prétention d'être de l'Eglise catholique, malgré l'Eglise catholique ; il lui prouve qu'elle ne connaît pas ses enfants, qu'elle ignore ses propres dogmes, qu'elle ne comprend pas ses propres intérêts, qu'elle ne comprend pas ses propres décrets, qu'elle ne sait pas lire enfin ; il se moque de ses décisions ; il en appelle ; il les foule aux pieds, tout en prouvant aux autres hérétiques qu'elle est infallible et que rien ne peut les excuser.

Un magistrat français de l'antique roche, ami

de l'abbé Fleury, au commencement du dernier siècle, a peint d'une manière naïve ce caractère du jansénisme. Ses paroles valent la peine d'être citées :

« Le jansénisme, dit-il, est l'hérésie la plus subtile que le diable ait tissée. Ils ont vu que les protestants, en se séparant de l'Eglise, s'étaient condamnés eux-mêmes, et qu'on leur avait reproché cette séparation ; ils ont donc mis pour maxime fondamentale de leur conduite, de ne s'en séparer jamais extérieurement et de protester toujours de leur soumission aux décisions de l'Eglise, à la charge de trouver tous les jours de nouvelles subtilités pour les expliquer, en sorte qu'ils paraissent soumis sans changer de sentiments. »

Ce portrait est d'une vérité parfaite ; mais, si l'on veut s'amuser en s'instruisant, il faut entendre M^{me} de Sévigné, charmante affiliée de Port-Royal, disant au monde le secret de la famille, en croyant parler à l'oreille de sa fille.

« L'Esprit-Saint souffle où il lui plaît, et c'est lui-même qui prépare les cœurs où il veut habiter. C'est lui qui prie en nous par des *gémissements ineffables*. C'est saint Augustin qui m'a dit tout cela. Je le trouve bien *janséniste et saint Paul aussi*. Les jésuites ont un fantôme qu'ils appellent *Jansénius*, auquel ils disent mille injures, et ne font pas semblant de voir où cela remonte... Ils font un bruit étrange et réveillent les disciples cachés de ces deux grands saints.

« Vous lisez donc saint Paul et saint Augustin ? Voilà les bons ouvriers pour établir la souveraine volonté de Dieu ; ils ne marchandent point à dire que Dieu dispose de ses créatures comme le potier de son argile, il en choisit, il en rejette. Ils ne sont point en peine de faire des compliments pour sauver

sa justice, car il n'y a point d'AUTRE JUSTICE QUE SA VOLONTÉ. C'est la justice même, c'est la règle ; et, après tout, que doit-il aux hommes ? Rien du tout ; il leur fait donc justice quand il les laisse à cause du péché originel qui est le fondement de tout, et il fait miséricorde au petit nombre de ceux qu'il sauve par son Fils. — N'est-ce pas Dieu qui tourne nos cœurs ? N'est-ce pas Dieu qui nous fait vouloir ? N'est-ce pas Dieu qui nous délivre de l'empire du démon ? N'est-ce pas Dieu qui nous donne la vue et le désir d'être à lui ? C'est cela qui est couronné ; c'est Dieu qui couronne ses dons ; si c'est cela que vous appelez *le libre arbitre*, ah ! je le veux bien. — Jésus-Christ a dit lui-même : *Je connais mes brebis, je les mènerai paître moi-même, je n'en perdrai aucune... Je vous ai choisis, ce n'est pas vous qui m'avez choisi.* Je trouve mille passages sur ce ton, je les entends tous, et, quand je vois le contraire, je dis : C'est qu'ils ont voulu parler communément ; c'est comme quand on dit *que Dieu s'est repenti ; qu'il est en furie*, etc., c'est qu'ils parlent aux hommes. Je m'en tiens à cette première et grande vérité qui est toute divine. »

La plume élégante de M^{me} de Sévigné confirme parfaitement tout ce que vient de nous dire un vénérable magistrat. Elle peint au naturel, et, ce qui est impayable, en croyant faire un panégyrique, l'atrocité des dogmes jansénistes, l'hypocrisie de la secte et la subtilité de ses manœuvres. Cette secte, la plus dangereuse que *le diable ait tissée*, comme disaient le bon sénateur et Fleury qui l'approuve, est encore la plus vile, à cause du caractère de fausseté qui la distingue. Les autres sectaires sont au moins des ennemis avoués qui attaquent ouvertement une ville que nous défendons. Ceux-ci, au contraire, sont

une portion de la garnison, mais portion révoltée et traîtresse, qui, sous les livrées même du souverain, et tout en célébrant son nom, nous poignarde par derrière, pendant que nous faisons notre devoir sur la brèche. Ainsi lorsque Pascal viendra nous dire : « Les luthériens et les calvinistes nous appellent *papilâtres* et disent que le Pape est l'antechrist, nous disons que toutes ces propositions sont hérétiques, et c'est pourquoi nous ne sommes pas hérétiques. » Nous lui répondrons : *Et c'est pourquoi vous l'êtes d'une manière beaucoup plus dangereuse.*

Port-Royal

Je doute que l'histoire présente dans ce genre rien d'aussi extraordinaire que l'établissement et l'influence de *Port-Royal*. Quelques sectaires mélancoliques, aigris par les poursuites de l'autorité, imaginèrent de s'enfermer dans une solitude pour y bouder et y travailler à l'aise. Semblables aux lames d'un aimant artificiel dont la puissance résulte de l'assemblage, ces hommes, unis et serrés par un fanatisme commun, produisent une force totale capable de soulever les montagnes. L'orgueil, le ressentiment, la rancune religieuse, toutes les passions aigres et haineuses se déchaînent à la fois. L'esprit de parti concentré se transforme en rage incurable. Des ministres, des magistrats, des savants, des femmelettes du premier rang, des religieuses fanatiques, tous les ennemis du Saint-Siège, tous ceux de l'unité, tous ceux d'un ordre célèbre, leur antagoniste naturel, tous les

parents, tous les amis, tous les clients des premiers personnages de l'association, s'allient au foyer commun de la révolte. Ils crient, ils s'insinuent, ils calomnient, ils intriguent, ils ont des imprimeurs, des correspondances, des facteurs, une *caisse publique invisible*. Bientôt Port-Royal pourra désoler l'Eglise gallicane, braver le Souverain Pontife, impatienter Louis XIV, influencer dans ses conseils, interdire les imprimeries à ses adversaires, en imposer enfin à la suprématie.

Ce phénomène est grand sans doute ; un autre néanmoins le surpasse infiniment : c'est la réputation mensongère de vertus et de talents *construite* par la secte, comme on *construit* une maison ou un navire, et libéralement accordée à Port-Royal avec un tel succès, que de nos jours même elle n'est point encore effacée, quoique l'Eglise ne reconnaisse aucune vertu séparée de la soumission, et que Port-Royal ait été constamment et irrémissiblement brouillé avec toutes les espèces de talents supérieurs. Un partisan zélé de Port-Royal ne s'est pas trouvé médiocrement embarrassé de nos jours, lorsqu'il a voulu nous donner le dénombrement des grands hommes appartenant à cette maison, *dont les noms, dit-il, commandent le respect et rappellent en partie les titres de la nation française à la gloire littéraire*. Ce catalogue est curieux, le voici :

Pascal, Arnaud, Nicole, Hamon, Sacy, Pontis, Lancelot, Tillemont, Pont-Château, Angran, Bérulle, Despréaux, Bourbon-Conti, La Bruyère, le cardinal Camus, Félibien, Jean Racine, Rastignac, Régis, etc.

Pascal ouvre toujours ces listes, et c'est en effet le seul écrivain de génie qu'ait, je ne dis pas *produit*, mais *logé* pendant quelques moments

la trop fameuse maison de Port-Royal. On voit paraître ensuite, *longo sed proximi intervallo*, Arnaud, Nicolle et Tillemont, laborieux et sage analyste ; *le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé*, et la plupart de ces noms sont même profondément oubliés. Pour louer Bourdaloue, on a dit : C'est *Nicole éloquent*. Nicole, le plus élégant écrivain de Port-Royal (Pascal excepté), était donc égal à *Bourdaloue, moins l'éloquence*. C'est à quoi se réduit sur ce point la gloire littéraire de ces hommes tant célébrés par leur parti : *ils furent éloquents comme un homme qui ne serait point éloquent*. Ce qui ne touche point du tout au mérite philosophique et moral de Nicole, qu'on ne saurait trop estimer. Arnaud, le souverain pontife de l'association, fut un écrivain plus que médiocre : ceux qui ne voudront pas affronter l'ennui d'en juger par eux-mêmes, peuvent en croire sur sa parole l'auteur du *Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal*. *Le style d'Arnaud dit-il, négligé et dogmatique, nuisait quelquefois à la solidité de ses écrits... "Son apologie était écrite d'un style pesant, monotone, et peu propre à mettre le public dans ses intérêts*. Ce style est en général celui de Port-Royal : il n'y a rien de si froid, de si vulgaire, de si sec, que tout ce qui est sorti de là. Deux choses leur manquent éminemment, l'éloquence et l'onction ; ces dons merveilleux sont et doivent être étrangers aux sectes. Lisez leurs livres ascétiques, vous les trouverez tous morts et glacés. La puissance convertissante ne s'y trouve jamais : comment la force qui nous attire vers un astre pourrait-elle se trouver hors de cet astre ? C'est une contradiction dans les termes.

Je te vomirai, dit l'Écriture, en parlant à la tiédeur ; j'en dirais autant en parlant à la médio-

crité. Je ne sais comment le mauvais choque moins que le médiocre continu. Ouvrez un livre de Port-Royal, vous direz sur-le-champ, en lisant la première page : *Il n'est ni assez bon ni assez mauvais pour venir d'ailleurs*. Il est aussi impossible d'y trouver une absurdité ou un solécisme qu'un aperçu profond ou un mouvement d'éloquence : c'est le poli, la dureté et le froid de la glace. Est-il donc si difficile de faire un livre de Port-Royal ? Prenez vos sujets dans quelque ordre de connaissances que tout orgueil puisse se flatter de comprendre ; traduisez les anciens, ou pillez-les au besoin sans avertir ; faites-les tous parler français ; jetez à la foule, même ce qu'ils ont voulu lui dérober. Ne manquez pas surtout de dire *on* au lieu de *moi* ; annoncez dans votre préface *qu'on ne se proposait pas d'abord de publier ce livre, mais que, certaines personnes fort considérables ayant estimé que l'ouvrage pourrait avoir une force merveilleuse pour ramener les esprits obstinés, on s'était enfin déterminé*, etc. Dessinez dans un cartouche, à la tête du livre, une grande femme voilée, appuyée sur une ancre (c'est l'aveuglement et l'obstination), signez votre livre d'un nom faux (1), ajoutez la devise magnifique : *Ardet*

(1) C'est un trait remarquable et l'un des plus caractéristiques de Port-Royal. Au lieu du modeste anonyme qui aurait un peu trop comprimé le *moi*, ses écrivains avaient adopté une méthode qui met ce *moi* à l'aise, en laissant subsister l'apparence d'une certaine pudeur littéraire dont ils n'aimaient que l'écorce : c'était la méthode pseudonyme. Ils publiaient presque tous leurs livres sous des noms supposés, et tous, il faut bien l'observer, plus sonores que ceux qu'ils tenaient de mesdames leurs mères, ce qui fait un honneur infini au discernement de ces humbles solitaires. De cette fabrique sortirent MM. *d'Etouville, de Montalte, de Beuil, de Royaumont, de Rebeck, de Fresne*, etc

amans spe nixa fides, vous aurez un livre de Port-Royal.

Quand on dit que Port-Royal a *produit* de grands talents, on ne s'entend pas bien. Port-Royal n'était point une institution. C'était une espèce de club théologique, un lieu de rassemblement, *quatre murailles*, enfin, et rien de plus. S'il avait pris fantaisie à quelques savants français de se réunir dans tel ou tel café pour y disserter à l'aise, dirait-on que ce café a *produit* de grands génies ? Lorsque je dis, au contraire, que l'ordre des Bénédictins, des Jésuites, des Oratoriens, etc., a *produit* de grands talents, de grandes vertus, je m'explique avec exactitude, car je vois ici un instituteur, une institutoin, un ordre enfin, un esprit vital qui a *produit* le sujet ; mais le talent de Pascal, de Nicole, d'Arnaud, etc., n'appartient qu'à eux, et nullement à Port-Royal qui ne les forma point ; ils portèrent leurs connaissances et leurs talents dans cette solitude. Ils y furent ce qu'ils étaient avant d'y entrer. Ils se touchent sans se pénétrer, ils ne forment point d'unité morale : je vois bien des *abeilles*, mais point de *ruche*. Que si l'on veut considérer *Port-Royal* comme un corps proprement dit, son éloge sera court. Fils de *Baïus*, frère de *Calvin*, complice de *Hobbes* et père des convulsionnaires, il n'a vécu qu'un instant qu'il employa tout entier à fatiguer, à braver, à blesser l'Eglise et l'Etat. Si les grands

Arnaud, que certains écrivains français appellent encore avec le sérieux le plus comique le *grand Arnaud*, faisait mieux encore : profitant de l'ascendant que certaines circonstances lui donnaient dans la petite Eglise, il s'appropriait le travail des subalternes, et consentait modestement à recueillir les éloges décernés à ces ouvrages. (Note de Maistre).

luminaires de Port-Royal dans le XVII^e siècle, les Pascal, les Arnaud, les Nicole (il faut toujours en revenir à ce triumvirat), avaient pu voir dans un avenir très prochain le *gazetier ecclésiastique*, les gambades de saint Médard et les horribles scènes des *secouristes*, ils seraient morts de honte et de repentir, car c'était au fond de très honnêtes gens (quoique égarés par l'esprit de parti), et certainement fort éloignés, ainsi que tous les novateurs de l'univers, de prévoir les conséquences du premier pas fait contre l'autorité.

Il ne suffit donc pas, pour juger Port-Royal, de citer le caractère moral de quelques-uns de ses membres, ni quelques livres plus ou moins utiles qui sortirent de cette école : il faut encore mettre dans la balance les maux qu'elle a produits, et ces maux sont incalculables. Port-Royal s'empara du temps et des facultés d'un assez grand nombre d'écrivains qui pouvaient se rendre utiles, suivant leurs forces, à la religion, à la philosophie, et qui les consumèrent presque entièrement en ridicules ou funestes disputes. Port-Royal divisa l'Église ; il créa un foyer de discorde, de défiance et d'opposition au Saint-Siège ; il aigrit les esprits et les accoutuma à la résistance ; il fomenta la soupçon et l'antipathie entre les deux puissances ; il les plaça dans un état de guerre habituelle qui n'a cessé de produire les chocs les plus scandaleux. Il rendit l'erreur mille fois plus dangereuse en lui disant anathème, pendant qu'il l'introduisait sous des noms différents. Il écrivit contre le calvinisme, et le continua moins par sa féroce théologie, qu'en plantant dans l'État un germe démocratique, ennemi naturel de toute hiérarchie.

Pour faire équilibre à tant de maux, il faudrait beaucoup d'excellents livres et d'hommes célèbres ;

mais Port-Royal n'a pas le moindre droit à cette honorable compensation. Nous venons d'entendre un écrivain qui, sentant bien à quel point cette école était pauvre en noms distingués, a pris le parti, pour en grossir la liste, d'y joindre ceux de quelques grands écrivains qui avaient étudié dans cette retraite. Ainsi, Racine, Despréaux et La Bruyère se trouvent inscrits avec Lancelot, Pont-Château, Angran, etc., au nombre des écrivains de Port-Royal, et sans aucune distinction. L'artifice est ingénieux sans doute, et ce qui doit paraître bien singulier, c'est d'entendre La Harpe mettre en avant ce même sophisme, et nous dire dans son *Cours de Littérature*, à la fin d'un magnifique éloge de Port-Royal : *Enfin, c'est de leur école que sont sortis Pascal et Racine.*

Celui qui dirait que le grand Condé apprit chez les Jésuites à gagner la bataille de *Senef*, serait tout aussi philosophe que La Harpe l'est dans cette occasion. Le génie ne SORT d'aucune école ; il ne s'acquiert nulle part et se développe partout ; comme il ne reconnaît point de maître, il ne doit remercier que la Providence.

Ceux qui présentent ces grands hommes comme des productions de Port-Royal, se doutent peu qu'ils lui font un tort mortel aux yeux des hommes clairvoyants : on ne lui cherche des grands noms que parce qu'il en manque. Quel ami des Jésuites a jamais imaginé de dire, pour exalter ces pères : *Et pour tout dire en un mot, c'est de leur école que sont sortis Descartes, Bossuet et le prince de Condé ?* Les partisans de la société se gardent bien de la louer aussi gauchement. Ils ont d'autres choses à dire.

Voltaire a dit : *Nous avons d'Arnaud cent quatre volumes (il fallait dire cent quarante), dont presque*

aucun n'est aujourd'hui au rang de ces bons livres classiques qui honoraient le siècle de Louis XIV. Il n'est resté, dit-il encore, que sa Géométrie, sa Grammaire raisonnée et sa Logique.

Mais cette Géométrie est parfaitement oubliée. Sa Logique est un livre comme mille autres, que rien ne met au-dessus des ouvrages de même genre et que beaucoup d'autres ont surpassé. Quel homme, pouvant lire Gassendi, Wolf, s'Gravesande, ira perdre son temps sur *la Logique de Port-Royal* ? Le mécanisme même du syllogisme s'y trouve assez médiocrement développé, et cette partie tout entière ne vaut pas cinq ou six pages du célèbre Euler qui, dans ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, explique tout ce mécanisme de la manière la plus ingénieuse, au moyen de trois cercles différemment combinés.

Reste la *Grammaire générale*, petit volume in-12, dont on peut dire : C'est un bon livre. J'y reviendrai tout à l'heure. Voilà ce qui nous reste d'un homme qui écrivit cent quarante volumes, parmi lesquels il y a plusieurs *in-quarto* et plusieurs *in-folio*. Il faut avouer qu'il employa bien sa longue vie !

Voltaire, dans le même chapitre, fait aux solitaires de Port-Royal l'honneur de croire ou de dire que, par le tour d'esprit mâle, vigoureux et animé qui faisait le caractère de leurs livres et de leurs entretiens..., ils ne contribuèrent pas peu à répandre en France le bon goût et la véritable éloquence.

Je déclare sur mon honneur n'avoir jamais parlé à ces messieurs, ainsi je ne puis juger de ce qu'ils étaient dans leurs entretiens ; mais j'ai beaucoup feuilleté leurs livres, à commencer par le pauvre *Royaumont* qui fatigua si fort mon

enfance, et dont l'épître dédicatoire est un des monuments de platitude les plus exquis qui existent dans aucune langue ; et je déclare avec la même sincérité que non seulement il ne serait pas en mon pouvoir de citer une page de Port-Royal, Pascal excepté (faut-il toujours le répéter ?) écrite d'un *style mâle, vigoureux et animé*, mais que le *style mâle, vigoureux et animé*, est ce qui m'a paru manquer constamment et éminemment aux écrivains de Port-Royal. Ainsi, quoiqu'il n'y ait pas, en fait de goût, d'autorité plus imposante que celle de Voltaire, Port-Royal m'ayant appris que le Pape et même l'Eglise peuvent se tromper sur les faits, je n'en veux croire que mes yeux, car, sans pouvoir m'élever jusqu'au *style mâle, vigoureux et animé*, je sais cependant ce que c'est, et jamais je ne m'y suis trompé.

Je conviendrai plus volontiers, avec ce même Voltaire, que MALHEUREUSEMENT les solitaires de Port-Royal furent encore plus jaloux de répandre leurs opinions que le bon goût et la véritable éloquence. Sur ce point, il n'y a pas le moindre doute.

Non seulement les talents furent médiocres à Port-Royal, mais le cercle de ces talents fut extrêmement restreint, non seulement dans les sciences proprement dites, mais encore dans ce genre de connaissances qui se rapportaient le plus particulièrement à leur état. On ne trouve parmi eux que des grammairiens, des biographes, des traducteurs, des polémiques éternels, etc. ; du reste, pas un hébraïsant, pas un helléniste, pas un latiniste, pas un antiquaire, pas un lexicographe, pas un critique, pas un éditeur célèbre, et à plus forte raison, pas un mathématicien, pas un astronome, pas un physicien, pas un poète, pas un orateur : ils n'ont pu léguer (Pascal toujours

excepté) un seul ouvrage à la postérité. Étrangers à tout ce qu'il y a de noble, de tendre, de sublime dans les productions du génie, ce qui leur arrive de plus heureux et dans leurs meilleurs moments, c'est d'avoir raison.

Plusieurs causes ont concouru à la fausse réputation littéraire de Port-Royal. Il faut considérer d'abord qu'en France, comme chez toutes les autres nations du monde, les vers ont précédé la prose. Les premiers prosateurs semblent faire sur l'esprit public plus d'effets que les premiers poètes. Nous voyons Hérodote obtenir des honneurs dont Homère ne jouit jamais. Les écrivains de Port-Royal commencèrent à écrire à une époque où la prose française n'avait point déployé ses véritables forces. Boileau, en 1667, disait encore dans sa rétractation badine :

Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru ;

prenant comme on voit ces deux littérateurs, parfaitement oubliés de nos jours, pour deux modèles d'éloquence. Les écrivains de Port-Royal ayant écrit dans cette enfance de la prose, s'emparèrent d'abord d'une grande réputation, car il est aisé d'être les premiers en mérite quand on est les premiers en date. Aujourd'hui on ne les lit pas plus que d'Ablancourt et Patru, et même il est impossible de les lire. Cependant ils ont fait plus de bruit, et ils ont survécu à leurs livres, parce qu'ils appartenaient à une secte puissante dont les yeux ne se fermaient pas un instant sur ses dangereux intérêts. Tout écrit de Port-Royal était annoncé d'avance comme un prodige, un météore littéraire. Il était distribué par les frères, communément sous le manteau, vanté,

exalté, porté aux nues dans toutes les coteries du parti, depuis l'hôtel de la duchesse de Longueville, jusqu'au galetas du colporteur. Il n'est pas aisé de comprendre à quel point une secte ardente et infatigable, agissant toujours dans le même sens, peut influencer sur la réputation des livres et des hommes. De nos jours encore, cette influence n'est pas à beaucoup près éteinte.

Une autre cause de cette réputation usurpée fut le plaisir de contrarier, de chagriner, d'humilier une société fameuse, et même de tenir tête à la cour de Rome, qui ne cessait de tonner contre les dogmes jansénistes. Ce dernier attrait enrôla surtout les parlements dans le parti janséniste. Orgueilleux ennemis du Saint-Siège, ils devaient chérir ce qui lui déplaisait.

Mais rien n'augmenta la puissance de Port-Royal sur l'opinion publique, comme l'usage exclusif qu'ils firent de la langue française dans tous leurs écrits. Ils savaient le grec sans doute, ils savaient le latin, mais sans être ni hellénistes, ni latinistes, ce qui est bien différent. Aucun monument de véritable latinité n'est sorti de chez eux : ils n'ont pas même su faire l'építaphe de Pascal en bon latin. Outre cette raison d'incapacité qui est incontestable, une autre raison de pur instinct conduisait les solitaires de Port-Royal. L'Eglise catholique, établie pour croire et pour aimer, ne dispute qu'à regret. Si on la force d'entrer en lice, elle voudrait au moins que le peuple ne s'en mêlât pas. Elle parle donc volontiers latin, et ne s'adresse qu'à la science. Toute secte au contraire a besoin de la foule et surtout des femmes. Les jansénistes écrivirent donc en français, et c'est une nouvelle conformité qu'ils eurent avec *leurs cousins*. Le même esprit de démocratie religieuse

Ils conduisit à nous empester de leurs traductions de l'Écriture sainte et des Offices divins. Ils traduisirent tout jusqu'au Missel pour contredire Rome qui, par des raisons évidentes, n'a jamais aimé ces traductions. L'exemple fut suivi de tout côté, et ce fut un grand malheur pour la religion. On parle souvent des *travaux* de Port-Royal. Singuliers travaux catholiques, qui n'ont cessé de déplaire à l'Église catholique !

Après ce coup frappé sur la religion à laquelle ils n'ont fait que du mal, ils en portèrent un autre non moins sensible aux sciences classiques par leur malheureux système d'enseigner les langues antiques en langue moderne ; je sais que le premier coup d'œil est pour eux ; mais le second a bientôt montré à quel point le premier est trompeur. L'enseignement de Port-Royal est la véritable époque de la décadence des *bonnes lettres*. Dès lors l'étude des langues savantes n'a fait que déchoir en France. J'admire de tout mon cœur les efforts qu'on fait chez elle dans ce moment ; mais ces efforts sont précisément la meilleure preuve de ce que je viens d'avancer. Les Français sont encore dans ce genre si fort au-dessous de leurs voisins d'Angleterre et d'Allemagne, qu'avant de reprendre l'égalité, ils auront tout le temps nécessaire pour réfléchir sur la malheureuse influence de Port-Royal.

De la Vertu hors de l'Église

Qu'on vienne maintenant nous vanter la piété, les mœurs, la vie austère des gens de ce parti.

Tout ce rigorisme ne peut être en général qu'une mascarade de l'orgueil, qui se déguise de toutes les manières, même en humilité. Toutes les sectes, pour faire illusion aux autres et surtout à elles-mêmes, ont besoin du rigorisme ; mais la véritable *morale relâchée* dans l'Eglise catholique, c'est la désobéissance. Celui qui ne sait pas plier sous l'autorité, cesse de lui appartenir. De savoir ensuite jusqu'à quel point l'homme qui se trompe sur le dogme peut mériter dans cet état, c'est le secret de la Providence que je n'ai point le droit de sonder. Veut-elle agréer, d'une manière que j'ignore, les pénitences d'un fakir ? Je m'en réjouis et je la remercie. Quant aux vertus chrétiennes, hors de l'unité, elles peuvent avoir encore plus de mérite ; elles peuvent aussi en avoir moins à raison du mépris des lumières. Sur tout cela je ne sais rien, et que m'importe ? Je m'en repose sur Celui qui ne peut être injuste. Le salut des autres n'est pas mon affaire ; j'en ai une terrible sur les bras, c'est le mien. Je ne dispute donc pas plus à Pascal ses vertus que ses talents. Il y a bien aussi, je l'espère, des vertus chez les protestants, sans que je sois pour cela, je l'espère aussi, obligé de les tenir pour catholiques. Notre miséricordieuse Eglise n'a-t-elle pas frappé d'anathème ceux qui disent que toutes les actions des infidèles sont des péchés, ou seulement que la grâce n'arrive point jusqu'à eux ? Nous aurions bien droit, en arguant d'après les propres principes de ces hommes égarés, de leur soutenir que toutes leurs vertus sont nulles et inutiles ; mais qu'elles valent tout ce qu'elles peuvent valoir, et que Dieu me préserve de mettre des bornes à sa bonté ! Je dis seulement que ces vertus sont étrangères à l'Eglise, et, sur ce point, il n'y a pas de doute.

Il en est des livres comme des vertus, car les livres sont des *vertus*. *Pascal*, dit-on, *Arnaud*, *Nicole*, ont fait d'excellents livres en faveur de la religion ; soit. Mais *Abbadie* aussi, *Ditton*, *Sherlock*, *Léland*, *Jacquelot* et cent autres ont supérieurement écrit sur la religion. Bossuet lui-même ne s'est-il pas écrié : *Dieu bénisse le savant Bull !* Ne l'a-t-il pas remercié solennellement, au nom du clergé de France, du livre composé par ce docteur anglican sur la foi *anté-nicéenne* ? J'imagine cependant que Bossuet ne tenait pas *Bull* pour orthodoxe. Si j'avais été contemporain de Pascal, j'aurais dit aussi de tout mon cœur : *Que Dieu bénisse le savant Pascal, et en récompense, etc.* ; maintenant encore j'admire bien sincèrement ses *Pensées*, sans croire cependant qu'on n'aurait pas mieux fait de laisser dans l'ombre celles que les premiers éditeurs y avaient laissées, et sans croire encore que la religion chrétienne soit pour ainsi dire *pendue* à ce livre. L'Église ne doit rien à Pascal pour ses ouvrages, dont elle se passerait fort aisément. Nulle puissance n'a besoin de révoltés : plus leur nombre est grand, et plus ils sont dangereux. L'homme banni et privé des droits de citoyen par un arrêt sans appel, sera-t-il moins flétri, moins dégradé, parce qu'il a l'art de se cacher dans l'État, de changer tous les jours d'habits, de nom et de demeure ; d'échapper, à l'aide de ses parents, de ses amis, de ses partisans, à toutes les recherches de la police ; d'écrire enfin des livres dans le sein de l'État, pour démontrer à sa manière qu'il n'en est point banni, que ses juges sont des ignorants et des prévaricateurs, que le souverain même est trompé, et qu'il n'entend pas ses propres lois ? — Au contraire, il est

plus coupable, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, plus banni, plus absent que s'il était dehors.

Réquisitoire contre le jansénisme

On lit dans un recueil infiniment estimable, *que les Jésuites avaient entraîné avec eux les jansénistes dans la tombe*. C'est une grande et bien étonnante erreur, semblable à celle de Voltaire, qui disait déjà, dans son *Siècle de Louis XIV* (Tome III, chap. XXXVIII) : *Cette secte n'ayant plus que des convulsionnaires, est tombée dans l'avilissement... ce qui est devenu ridicule ne peut plus être dangereux*. Belles phrases de poète, qui ne tromperont jamais un homme d'Etat. Il n'y a rien de si vivace que cette secte, et sans doute elle a donné dans la Révolution d'assez belles preuves de vie pour qu'il ne soit pas permis de la croire morte. Elle n'est pas moins vivante dans une foule de livres modernes que je pourrais citer. N'ayant point été écrasée dans le XVII^e siècle, comme elle aurait dû l'être, elle put croître et s'enraciner librement. Fénelon, qui la connaissait parfaitement, avertit Louis XIV, en mourant, de prendre garde au jansénisme. La haine de ce grand prince contre la secte a souvent été tournée en ridicule dans notre siècle. Elle a été nommée *petitesse* par des hommes très *petits* eux-mêmes, et qui ne comprenaient pas Louis XIV. Je sais ce qu'on peut reprocher à ce grand prince, mais sûrement aucun juge équitable ne lui refusera un bon sens royal, un tact souverain, qui peut-être n'ont jamais été égalés. C'est par ce sentiment exquis de la souve-

raineté qu'il jugeait une secte, ennemie, comme sa mère, de toute hiérarchie, de toute subordination, et qui, dans toutes les secousses politiques, se rangera toujours du côté de la révolte. Il avait vu d'ailleurs les papiers secrets de Quesnel, qui lui avaient appris bien des choses. On a prétendu, dans quelques brochures du temps, qu'il préférerait un athée à un janséniste, et là-dessus les plaisanteries ne tarissent pas. On raconte qu'un seigneur de sa cour lui ayant demandé, pour son frère, je ne sais quelle ambassade, Louis XIV lui dit : *Savez-vous bien, monsieur, que votre frère est violemment soupçonné de jansénisme ?* Sur quoi le courtisan s'étant écrié : *Sire, quelle calomnie ! je puis avoir l'honneur d'assurer V. M. que mon frère est athée ;* le roi avait répliqué, avec une mine toute rassérénée : — *Ah ! c'est autre chose.*

On rit, mais Louis XIV avait raison. C'était *autre chose* ; en effet, l'athée devait être *damné* et le janséniste *disgracié*. Un roi ne juge point comme un confesseur. La raison d'Etat, dans cette circonstance, pouvait être justement consultée avant tout. A l'égard des erreurs religieuses qui n'intéressaient que la conscience et ne rendaient l'homme coupable que devant Dieu, Louis XIV disait volontiers : *Deorum injuriæ diis curæ.* Je ne me souviens pas du moins que l'Histoire l'ait surpris à vouloir anticiper à cet égard sur les arrêts de la Justice divine. Mais quant à ces erreurs actives qui bravaient son autorité, il ne leur pardonnait pas : et qui pourrait l'en blâmer ? On a fait au reste beaucoup trop de bruit pour cette fameuse *persécution* exercée contre les jansénistes dans les dernières années de Louis XIV, et qui se réduisait au fond à quelques emprisonnements passagers, à quelques lettres de cachet, très proba-

blement agréables à des hommes qui, n'étant rien dans l'Etat et n'ayant rien à perdre, tiraient toute leur existence de l'attention que le gouvernement voulait bien leur accorder en les envoyant déraisonner ailleurs.

On a poussé les hauts cris au sujet de cette charrue passée sur le sol de Port-Royal. Pour moi, je n'y vois rien d'atroce. Tout châtiment qui n'exige pas la présence du patient est tolérable. J'avais, d'ailleurs, conçu de moi-même d'assez violents doutes sur une solennité qui me semblait assez peu française, lorsque, dans un pamphlet janséniste nouvellement publié, j'ai lu « que Louis XIV avait fait passer *en quelque manière* la charrue sur le terrain de Port-Royal. » Ceci atténuerait notablement l'*épouvantable* sévérité du roi de France, car ce n'est pas tout à fait la même chose, par exemple, qu'une tête coupée *en quelque manière* ou réellement coupée; mais je mets tout au pire, et j'admets la charrue *à la manière ordinaire*. Louis XIV, en faisant croître du blé sur un terrain qui ne produisait plus que de mauvais livres, aurait fait toujours un acte de sage agriculteur et de bon père de famille.

C'est encore une observation bien importante que le fameux usurpateur, qui a fait de nos jours tant de mal au monde, guidé par ce seul instinct qui meut les hommes extraordinaires, ne pouvait pas souffrir le jansénisme, et que, parmi les termes insultants qu'il distribuait autour de lui assez libéralement, le titre de *janséniste* tenait à son sens la première place. Ni le roi, ni l'usurpateur ne se trompaient sur ce point : tous les deux, quoique si différents, étaient conduits par le même esprit ; ils sentaient leur ennemi, et le dénonçaient, par une antipathie spontanée, à toutes les autorités

de l'univers. Quoique dans la Révolution française la secte janséniste semble n'avoir servi qu'en second, comme le valet de l'exécuteur, elle est peut-être, dans le principe, plus coupable que les ignobles ouvriers qui achevèrent l'œuvre, car ce fut le jansénisme qui porta les premiers coups à la pierre angulaire de l'édifice, par ses criminelles innovations. Et dans ces sortes de cas où l'erreur doit avoir de si fatales conséquences, celui qui argumente est plus coupable que celui qui assassine. Je n'aime pas nommer, surtout lorsque les plus déplorables égarements se trouvent réunis à des qualités qui ont leur prix. Mais qu'on relise les discours prononcés dans la séance de la *Convention nationale*, où l'on discuta la question de savoir *si le roi pouvait être jugé*, séance qui fut, pour le royal martyr, l'escalier de l'échafaud : on y verra de quelle manière le jansénisme opina. Quelques jours après seulement (le 13 février 1793, vers les onze heures du matin), je l'entendis, dans la chaire d'une cathédrale étrangère, expliquer à ses auditeurs, qu'il appelait *citoyens*, les bases de la nouvelle organisation ecclésiastique. « Vous êtes alarmés, leur disait-il, de voir les élections données au peuple, mais songez donc que tout à l'heure elles appartenaient au roi qui *n'était, après tout, qu'un commis de la nation, dont nous sommes heureusement débarrassés.* » Rien ne peut attendrir ni convertir cette secte, mais c'est ici surtout où il est bon de la comparer à ses nobles adversaires. Ils avaient sans doute beaucoup à se plaindre d'un gouvernement qui, dans sa triste décrépitude, les avait traités avec tant d'inhumanité et d'ingratitude ; cependant, rien ne peut ébranler leur foi ni leur zèle, et les restes déplorables de cet ordre célèbre, ranimant dans le moment le plus terrible leurs

forces épuisées, purent encore fournir vingt-deux victimes au massacre des Carmes.

Ce contraste n'a pas besoin de commentaire. Que les souverains de la France se rappellent les dernières paroles de Fénelon : qu'ils veillent attentivement sur le jansénisme ! Tant que la serpe royale n'aura pas atteint la racine de cette plante vénéneuse, elle ne cessera de tracer dans le sein d'une terre qu'elle aime, pour jeter ensuite plus loin ses dangereux rejets. La protéger, l'épargner même, serait une faute énorme. *Cette faction dangereuse n'a rien oublié* depuis sa naissance pour diminuer l'autorité de toutes les puissances ecclésiastiques et séculières qui ne lui étaient pas favorables. Tout Français, ami des jansénistes, est un sot ou un janséniste. Quand je pourrais pardonner à la secte ses dogmes atroces, son caractère odieux, sa filiation et sa paternité également déshonorantes, ses menées, ses intrigues, ses projets et son insolente obstination, jamais je ne lui pardonnerais son dernier crime, celui d'avoir fait connaître le remords au cœur céleste du ROI MARTYR. Qu'elle soit à jamais maudite, l'indigne faction qui vint, profitant sans pudeur, sans délicatesse, sans respect, des malheurs de la souveraineté esclave et profanée, saisir brutalement une main sacrée et la forcer de signer ce qu'elle abhorrait. Si cette main, prête à s'enfermer dans la tombe, a cru devoir tracer le témoignage solennel d'un PROFOND REPENTIR, que cette confession sublime, consignée dans l'immortel testament, retombe comme un poids accablant, comme un anathème éternel sur ce coupable parti qui la rendit nécessaire aux yeux de l'innocence auguste, inexorable pour elle seule au milieu des respects de l'univers.

Une autre cause, plus importante encore, de l'esprit d'opposition au Saint-Siège en France est le système gallican, qui a trouvé son expression dans la Déclaration de 1682. Les extraits qui suivent donneront une idée de l'argumentation du livre second où de Maistre étudie le gallicanisme.

Louis XIV et la Papauté

Dieu seul est grand, mes frères, disait Massillon en commençant l'oraison funèbre de Louis XIV ; et c'est avec grande raison qu'il débutait par cette maxime, en louant un prince qui semblait quelquefois l'avoir oubliée.

Assurément ce prince possédait des qualités éminentes, et c'est bien mal à propos que dans le dernier siècle on avait formé une espèce de conjuration pour le rabaisser ; mais, sans déroger à la justice qui lui est due, la vérité exige cependant qu'en lisant son histoire, on remarque franchement et sans amertume ces époques d'énivrement où tout devait plier devant son impérieuse volonté.

Si l'on songe aux succès éblouissants d'une très longue partie de son règne, à cette constellation de talents qui brillaient autour de lui, et ne réunissaient leur influence que pour le faire valoir ; à l'habitude du commandement le plus absolu ; à l'enthousiasme de l'obéissance qui devinait ses ordres au lieu de les attendre ; à la flatterie qui l'entourait comme une sorte d'atmosphère, comme l'air qu'il respirait, et qui finit enfin par devenir un culte, une véritable adoration, on ne s'étonnera plus que d'une chose : c'est qu'au milieu de toutes les séductions imaginables, il ait pu conserver le bon sens qui le distinguait, et que de temps en temps encore il ait pu se douter qu'il était un homme.

Rendons gloire et rendons grâces à la monarchie chrétienne ; chez elle la volonté est toujours ou presque toujours droite ; c'est par le jugement qu'elle appartient à l'humanité, et c'est de la raison qu'elle doit se défier. Elle ne veut pas l'injustice, mais tantôt elle se trompe, et tantôt on la trompe sur le juste et sur l'injuste : et, lorsque malheureusement la prérogative royale se trouve mêlée, même en apparence, à quelque question de droit public ou privé, il est infiniment dangereux que le juste, aux yeux du souverain, ne soit tout ce qui favorise cette prérogative.

Si quelque monarque se trouva jamais exposé à cette espèce de séduction, ce fut sans doute Louis XIV. On l'a nommé *le plus catholique des rois*, et rien n'est plus vrai si l'on ne considère que les intentions du prince. Mais si, dans quelque circonstance, le Pape se croyait obligé de contredire la moindre des volontés royales, tout de suite la prérogative s'interposait entre le prince et la vérité, et celle-ci courait grand risque.

Sous le masque allégorique de la gloire, on chantait devant lui, sur la scène :

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste héros que j'aime.

La loi ne souffrant pas d'exception, le Pape s'y trouvait compris comme le prince d'Orange. Jamais roi de France ne fut aussi sincèrement attaché à la foi de ses pères, rien n'est plus certain ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que jamais roi de France, depuis Philippe-le-Bel, n'a donné au Saint-Siège plus de chagrin que Louis XIV. Imagine-t-on rien d'aussi dur, d'aussi peu généreux que la conduite de ce grand prince dans l'affaire

des franchises ? Il n'y avait qu'un cri en Europe sur ce malheureux droit d'asile accordé à Rome aux hôtels des ambassadeurs. C'était, il faut l'avouer, un singulier titre pour les souverains catholiques, que celui de *protecteurs des assassins*. Le Pape, enfin, avait fait agréer à tous les autres princes l'abolition de cet étrange privilège. Louis XIV seul demeura sourd au cri de la raison et de la justice. Dès qu'il s'agissait de céder, il fallait, pour l'y contraindre, une bataille de Hochstedt que le Pape ne pouvait livrer. On sait avec quelle hauteur cette affaire fut conduite, et quelle recherche de cruauté humiliante on mit dans toutes les satisfactions qu'on exigea du Pape. Voltaire convient que *le duc de Créqui avait révolté les Romains par sa hauteur ; que ses laquais s'étaient avisés de charger la garde du Pape l'épée à la main ; que le parlement de Provence enfin avait fait citer le Pape, et saisir le comtat d'Avignon*.

Il serait impossible d'imaginer un abus plus révoltant du pouvoir, une violation plus scandaleuse des droits les plus sacrés de la souveraineté. Et que dirons-nous surtout d'un tribunal civil qui, pour faire sa cour au prince, cite un souverain étranger, chef de l'Eglise catholique, et séquestre une de ses provinces ? Je ne crois pas que, dans les immenses annales de la servitude et de la déraison, on trouve rien d'aussi monstrueux. Mais tels étaient trop souvent les Parlements de France ; ils ne résistaient guère à la tentation de se mettre à la suite des passions souveraines, pour renforcer la prérogative parlementaire.

L'Assemblée de 1682

Pour venger enfin sur le Pape, suivant la règle, les injures qu'on lui avait faites, les grands facteurs des maximes anti-pontificales, ministres et magistrats, imaginèrent d'indiquer une assemblée du clergé, où l'on poserait des bornes fixes à la puissance du Pape, après une mûre discussion de ses droits.

Jamais peut-être on ne commit d'imprudence plus fatale ; jamais la passion n'aveugla davantage des hommes d'ailleurs très éclairés. Il y a dans tous les gouvernements des choses qui doivent être laissées dans une salutaire obscurité, qui sont suffisamment claires pour le bon sens, mais qui cessent de l'être du moment où la science entreprend de les éclaircir davantage et de les circonscrire avec précision par le raisonnement et surtout par l'écriture.

Personne ne disputait dans ce moment sur l'infailibilité du Pape ; du moins c'était une question abandonnée à l'école, et l'on a pu voir, par tout ce qui a été dit dans l'ouvrage précédemment cité, que cette doctrine était assez mal comprise. On peut même remarquer qu'elle était absolument étrangère à celle de la régale, qui n'intéressait que la haute discipline. La convocation n'avait donc pas d'autre but que celui de mortifier le Pape.

Colbert fut le premier moteur de cette malheureuse résolution. Ce fut lui qui détermina Louis XIV. Il fut le véritable auteur des quatre propositions, et les courtisans en camail qui les écrivirent ne furent au fond que ses secrétaires.

Un mouvement extraordinaire d'opposition se

manifesta parmi les évêques députés à l'assemblée, tous choisis, comme on le sent assez, de la main même du ministre.

Les notes de Fleury nous apprennent que les prélats qui avaient le plus influé dans la convocation de l'assemblée, et dans la détermination qu'on prit d'y traiter de l'autorité du Saint-Siège, *avaient dessein de mortifier le Pape et de satisfaire leur propre ressentiment.*

Bossuet voyait de même, dans le clergé, des évêques s'abandonner inconsidérément à des opinions qui pouvaient les conduire bien au-delà du but où ils se proposaient eux-mêmes de s'arrêter. Il ne dissimulait pas que, parmi ce grand nombre d'évêques, *il en était quelques-uns que des ressentiments personnels avaient aigris contre la cour de Rome.*

Il exposait ses terreurs secrètes au célèbre abbé de Rancé : « Vous savez, lui disait-il, ce que c'est que les assemblées, et quel esprit y domine ordinairement. Je vois certaines dispositions qui me font *un peu* espérer de celle-ci ; mais je n'ose me fier à mes espérances, et en vérité elles ne sont pas sans beaucoup de craintes. »

Dans un tribunal civil, et pour le moindre intérêt pécuniaire, de pareils juges eussent été récusés ; mais dans l'assemblée de 1682, où il s'agissait cependant de choses assez sérieuses, on n'y regarda pas de si près.

Enfin les députés s'assemblèrent, *et le roi leur ordonna de traiter la question de l'autorité du Pape.* Contre cette décision, il n'y avait rien à dire, et ce qui est bien remarquable, c'est que, dans cette circonstance comme dans celle de la régale, on ne voit pas la moindre opposition et pas même l'idée de la plus respectueuse remontrance.

Tous ces évêques demeurent purement passifs ; et Bossuet même, qui ne voulait pas, avec très grande raison, qu'on traitât la question de l'autorité du Pape, n'imagina pas seulement de contredire les ministres d'aucune manière visible, du moins pour l'œil de la postérité.

Si le roi avait voulu, il n'avait qu'à dire un mot, il était maître de l'assemblée. C'est Voltaire qui l'a dit : faut-il l'en croire ? Il est certain que dans le temps on craignit un schisme ; il est certain encore qu'un écrit contemporain, publié sous le titre faux de *Testament politique de Colbert*, alla jusqu'à dire qu'*avec une telle assemblée le roi eût pu substituer l'Alcoran à l'Évangile.* Cependant, au lieu de prendre ces exagérations à la lettre, j'aime mieux m'en tenir à la déclaration de l'archevêque de Reims, dont l'inimitable franchise m'a singulièrement frappé. Dans son rapport à l'assemblée de 1682, il lui disait, en se servant des propres paroles d'Yves de Chartres : « Des hommes plus courageux parleraient peut-être avec plus de courage ; de plus gens de bien pourraient dire de meilleures choses : *pour nous, qui sommes médiocres en tout, nous exposons notre sentiment, non pour servir de règle en pareille occurrence, mais pour céder au temps, et pour éviter de plus grands maux dont l'Église est menacée, si on ne peut les éviter autrement.* »

Bossuet et Fénelon

« Bossuet, a dit l'auteur du *Tableau de la littérature française dans le XVIII^e siècle*, Bossuet

avait fait retentir dans la chaire toutes les maximes qui établissent le pouvoir absolu des rois et des ministres de la religion. Il avait en mépris les opinions et les volontés des hommes, et il avait voulu les soumettre entièrement au joug.»

On pourra trouver peut-être trop de couleur moderne dans ce morceau ; mais, en la faisant disparaître, il restera une grande vérité : c'est que *jamais l'autorité n'eut de plus grand ni surtout de plus intègre défenseur que Bossuet.*

La cour était pour lui un véritable sanctuaire où il ne voyait que la puissance divine dans la personne du roi. La gloire de Louis XIV et son absolue autorité ravissaient le prélat, comme si elles lui avaient appartenu en propre. Quand il loue le monarque, il laisse bien loin derrière lui tous les adorateurs de ce prince, qui ne lui demandaient que la faveur. Celui qui le trouverait flatteur montrerait bien peu de discernement. Bossuet ne loue que parce qu'il admire, et sa louange est toujours parfaitement sincère. Elle part d'une certaine *foi* monarchique qu'on sent mieux qu'on ne peut la définir ; et son admiration est communicative, car il n'y a rien qui persuade comme la persuasion. Il faut ajouter que la soumission de Bossuet n'a rien d'avilissant, parce qu'elle est purement chrétienne ; et, comme l'obéissance qu'il prêche au peuple est une obéissance d'amour qui ne rabaise point l'homme, la liberté qu'il employait à l'égard du souverain était aussi une liberté chrétienne qui ne déplaisait point. Il fut le seul homme de son siècle (avec Montausier peut-être) qui eût droit de dire la vérité à Louis XIV sans le choquer. Lorsqu'il lui disait en chaire : *Il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter, vous-même, Sire, vous-même, etc.,* ce prince l'en-

tendait comme il aurait entendu David disant dans les psaumes : *Ne vous fiez pas aux princes, auprès desquels il n'y a point de salut.* L'homme n'était pour rien dans la liberté exercée par Bossuet ; or, c'est l'homme seul qui choque l'homme : le grand point est de savoir l'anéantir. Boileau disait à l'un des plus habiles courtisans de son siècle :

Esprit né pour la cour et maître en l'art de plaire,
Qui sais également et parler et te taire...

Ce même éloge appartient éminemment à Bossuet. Nul homme ne fut jamais plus maître de lui-même, et ne sut mieux dire ce qu'il fallait, comme il fallait et quand il fallait. Était-il appelé à désapprouver un scandale public, il ne manquait point à son devoir ; mais quand il avait dit : *Il ne vous est pas permis de l'avoir*, il savait s'arrêter, et n'avait plus rien à démêler avec l'autorité.

S'il y a quelque chose de piquant pour l'œil d'un observateur, c'est de placer à côté de ce caractère celui de Fénelon levant la tête au milieu des favoris ; à l'aise à la cour où il se croyait chez lui, et fort étranger à toutes sortes d'illusions ; sujet soumis et profondément dévoué, mais qui avait besoin d'une force, d'un ascendant, d'une indépendance extraordinaire pour opérer le miracle dont il était chargé.

Trouve-t-on dans l'histoire l'exemple d'un autre thaumaturge *qui ait fait d'un prince un autre prince*, en forçant la plus terrible nature à reculer ? Je ne le crois pas.

Voltaire a dit : *L'aigle de Meaux, le cygne de Cambrai.* On peut douter que l'expression soit juste à l'égard du second, qui avait peut-être dans

l'esprit moins de flexibilité, moins de condescendance, et plus de sévérité que l'autre.

Les circonstances mirent ces deux grands personnages en regard, et par malheur ensuite en opposition. Honneur éternel de leur siècle et du sacerdoce français, l'imagination ne les sépare plus, et il est devenu impossible de penser à eux sans les comparer.

C'est le privilège des grands siècles de léguer leurs passions à la postérité, et de donner à leurs grands hommes je ne sais quelle seconde vie qui nous fait illusion et nous les rend présents. Qui n'a pas entendu des disputes pour et contre M^{me} de Maintenon, soutenues avec une chaleur véritablement *contemporaine* ? Bossuet et Fénelon présentent le même phénomène. Après un siècle, ils ont des amis et des ennemis dans toute la force des termes, et leur influence se fait sentir encore de la manière la plus marquée.

Fénelon voyait ce que personne ne pouvait s'empêcher de voir : des peuples haletants sous le poids des impôts, des guerres interminables, l'ivresse de l'orgueil, le délire du pouvoir, les lois fondamentales de la monarchie mises sous les pieds de la licence presque couronnée ; la race de *l'altière Vasthi*, menée en triomphe au milieu d'un peuple ébahi, battant des mains *pour le sang de ses maîtres*, ignorant sa langue au point de ne pas savoir ce que c'est que le *sang* ; et cette race enfin présentée à l'aréopage effaré qui la déclarait légitime, en frissonnant à l'aspect d'une apparition militaire.

Alors le zèle qui dévorait le grand archevêque savait à peine se contenir. Mourant de douleur, ne voyant plus de remède pour les contemporains, et courant au secours de la postérité, il ranimait

les morts, il demandait à l'allégorie ses voiles, à la mythologie ses heureuses fictions ; il épuisait tous les artifices du talent pour instruire la souveraineté future, sans blesser celle qu'il aimait tendrement en pleurant sur elle. Quelquefois aussi il put dire comme l'ami de Job : *Je suis plein de discours : il faut que je parle et que je respire un moment.* Semblable à la vapeur brûlante emprisonnée dans l'airain, la colère de la vertu, bouillonnant dans ce cœur virginal, cherchait, pour se soulager, une issue dans l'oreille de l'amitié. C'est là qu'il déposait ce lamentable secret : *Il n'a pas la moindre idée de ses devoirs ;* et s'il y a quelque chose de certain, c'est qu'il ne pouvait adresser ce mot qu'à celle qui le croyait parfaitement vrai. Rien n'empêchait donc Fénelon d'articuler un de ces gémissements auprès de cette femme célèbre, *qui depuis... ; mais alors elle était son amie.*

Cependant qu'est-il arrivé ? Ce grand et aimable génie paie encore aujourd'hui les efforts qu'il fit, il y a plus d'un siècle, pour le bonheur des rois, encore plus que pour celui des peuples. L'oreille superbe de l'autorité redoute encore la pénétrante douceur des vérités prononcées par cette Minerve envoyée sous la figure de Mentor ; et peu s'en faut que, dans les cours, Fénelon ne passe pour un républicain. C'est en vain qu'on pourrait s'en flatter : jamais on n'y saura distinguer la voix du respect qui gémit de celle de l'audace qui blasphème.

Bossuet, au contraire, parce qu'il fut plus maître de son zèle, et que surtout il ne lui permit jamais de se montrer au-dehors sous des formes humaines, inspire une confiance sans bornes. Il est devenu l'homme des rois. La majesté se

mire et s'admire dans l'impression qu'elle fait sur ce grand homme ; et cette faveur de Bossuet a rayonné sur les quatre articles qu'on s'est plu à regarder comme son ouvrage, parce qu'il les peignit sur le papier ; et les quatre articles, à leur tour, que les factieux présentent à l'autorité, grossièrement trompée, comme le palladium de la souveraineté, réfléchissent sur l'évêque de Meaux le faux éclat qu'ils empruntent d'une chimérique raison d'État.

Qui sait si Bossuet et Fénelon n'eurent pas le malheur de se donner précisément les mêmes torts, l'un envers la puissance pontificale, l'autre envers la puissance temporelle ?

C'est l'avis d'un homme d'esprit dont j'estime également la personne et les opinions. Il pense même *que dans les ouvrages de Fénelon et dans le ton familier qu'il prend en instruisant les rois, on trouve d'assez bonnes preuves que, dans une assemblée de politiques, il eût fait volontiers quatre articles sur la puissance temporelle.*

Sans le croire, je le laisserais croire, et peut-être sans réclamation, si je ne voyais pas la démonstration du contraire dans les papiers secrets de Fénelon, publiés parmi les pièces justificatives de son Histoire. On y voit que, dans les plans de réforme qu'il dessinait seul avec lui-même, tout était strictement conforme aux lois de la monarchie française, sans un atome de fiel, sans l'ombre d'un désir nouveau. Il ne donne même dans aucune théorie : sa raison est toute pratique.

Fénelon, il faut l'avouer, est l'idole des philosophes : est-ce une accusation contre sa mémoire ? La réponse dépend de celle qu'on aura faite, il n'y a qu'un instant, au problème élevé sur l'amour des jansénistes pour Bossuet, et que

j'essayais de résoudre par la loi universelle des affinités.

Fénelon, d'ailleurs, pourrait se défendre en disant : « Jamais je n'ai été aussi sévère envers mon siècle, que Massillon lorsqu'il s'écriait en chaire et dans l'oraison funèbre de Louis XIV : *O siècle si vanté, votre ignominie s'est donc augmentée avec votre gloire !* »

Mais laissons Fénelon et ses torts, s'il en a eu, pour revenir à l'immense faveur de Bossuet, dont j'ai montré la source. Il ne faut pas douter un moment que son autorité, en qualité d'homme favorable et agréable à la puissance, n'ait commencé la fortune des quatres articles. Les Parlements de France, et celui de Paris surtout, profitant des facilités que leur donnait un nouveau siècle pervers et frivole, se permirent de changer en loi de l'Etat des propositions théologiques, condamnées par les Souverains Pontifes, par le clergé français contemporain, par un grand roi détrompé, et surtout par la raison. Le Gouvernement faible, corrompu, inappliqué, auquel on ne montrait qu'une augmentation de pouvoir, soutint ou laissa faire des magistrats qui, dans le fond, ne travaillaient que pour eux. Le clergé, affaibli par ces articles mêmes, jura de les soutenir (c'est-à-dire de les croire), précisément parce qu'ils l'avaient privé de la force nécessaire pour résister. Je l'ai dit, et rien n'est plus vrai : dès qu'un homme ou un corps distingué a prêté serment à l'erreur, le lendemain il l'appelle *vérité*. Le clergé, par cette funeste condescendance, se trouva serf à l'égard de la puissance temporelle, en proportion précise de l'indépendance qu'il acquérait envers son supérieur légitime ; et au lieu de consentir à

s'apercevoir de cette humiliation, il l'appela
LIBERTÉ.

Et de ce faisceau d'erreurs, de sophismes, de faux aperçus, de lâchetés, de prétentions ridicules ou coupables, puissamment serré par l'habitude et l'orgueil, il est résulté un tout, un ensemble formidable, un préjugé national, immense, composé de tous les préjugés réunis, si fort enfin, si compact et si solide, que je ne voudrais pas répondre de le voir céder aux anathèmes réunis de la logique et de la religion.

Au Clergé de France

Maistre termine son exposé du Gallicanisme par une éloquente adresse au Clergé de France que l'expérience de la Révolution a déjà éclairé sur les dangers d'une Église nationale.

Le clergé de France qui a donné au monde, pendant la tempête révolutionnaire, un spectacle si admirable, ne peut ajouter à sa gloire qu'en renonçant hautement à des erreurs fatales qui l'avaient placé si fort au-dessous de lui-même. Dispersé par une tourmente affreuse sur tous les points du globe, partout il a conquis l'estime et souvent l'admiration des peuples. Aucune gloire ne lui a manqué, pas même la palme des martyrs. L'histoire de l'Église n'a rien d'aussi magnifique que le massacre des Carmes, et combien d'autres victimes se sont placées à côté de celles de ce jour horriblement fameux ! Supérieur aux insultes, à la pauvreté, à l'exil, aux tourments et aux échafauds, il courut le dernier danger, lorsque, sous la main du

plus habile persécuteur, il se vit *exposé aux anti-chambres* ; supplice à peu près semblable à celui dont les barbares proconsuls, du haut de leurs tribunaux, menaçaient quelquefois les vierges chrétiennes. — Mais alors Dieu nous apparut, et le sauva.

Que manque-t-il à tant de gloire ? Une victoire sur le préjugé. Pendant longtemps peut-être le clergé français sera privé de cet éclat extérieur qu'il tenait de quelques circonstances heureuses, et qui le trompaient sur lui-même. Aujourd'hui il ne peut maintenir son rang que par la pureté et par l'austérité des maximes. Tant que la grande pierre d'achoppement subsistera dans l'Eglise, il n'aura rien fait, et bientôt il sentira que le sève nourrière n'arrive plus du tronc jusqu'à lui. Que si quelque autorité, aveugle héritière d'un aveuglement ancien, oserait encore lui demander un serment à la fois ridicule et coupable, qu'il réponde par les paroles que lui dictait Bossuet vivant : *Non possumus ! non possumus !* Et le clergé peut être sûr qu'à l'aspect de son attitude intrépide, personne n'osera le pousser à bout.

Alors de nouveaux rayons environneront sa tête, et le grand œuvre commencera par lui.

Mais pendant que je trace ces lignes, une idée importune m'assiège et me tourmente. Je lis ces mots dans l'*Histoire de Bossuet* :

L'assemblée de 1682 est l'époque la plus mémorable de l'histoire de l'Eglise gallicane, c'est celle où elle a jeté le plus grand éclat ; les principes qu'elle a consacrés ont mis le sceau à cette longue suite de services que l'Eglise de France a rendu à la France.

Et cette même époque est à mes yeux le grand anathème qui pesait sur le sacerdoce français, l'acte le plus coupable après le schisme formel,

la source féconde des plus grands maux de l'Eglise, la cause de l'affaiblissement visible et graduel de ce grand corps ; un mélange fatal et unique peut-être d'orgueil et d'inconsidération, d'audace et de faiblesse ; enfin, l'exemple le plus funeste qui ait été donné dans le monde catholique aux peuples et aux rois.

O Dieu ! qu'est-ce que l'homme, et de quel côté se trouve l'aveuglement ?

Où trouver plus de candeur, plus d'amour pour la vérité, plus d'instruction, plus de talent, plus de traits saillants du cachet antique, que dans le prélat illustre que je viens de citer, à qui j'ai voué tant de vénération, et dont l'estime m'est si chère ?

Et moi, j'ai bien aussi peut-être quelques droits d'avoir un avis sur cette grande question. Je puis me tromper sans doute, nul homme n'en est plus convaincu que moi ; mais il est vrai aussi que nul homme n'a été mis par ce qu'on appelle le *hasard* dans des circonstances plus heureuses, pour n'être pas trompé. — *C'est pourquoi je suis inexcusable, si je me suis laissé prévenir...*

Ah ! je ne veux plus m'occuper de si tristes pensées. — J'aime mieux m'adresser à vous, sage lecteur, qui m'avez suivi attentivement jusqu'à cet endroit pénible de ma longue carrière ; vous voyez ce qui peut arriver aux hommes les plus faits pour s'entendre. Qu'un tel spectacle ne vous soit pas inutile. Si l'ardente profession des mêmes principes, si des intentions pures, un travail obstiné, une longue expérience, l'amour des mêmes choses, le respect pour les mêmes personnes ; si tout ce qui peut enfin réunir les opinions ne peut les empêcher de s'écarter à l'infini, voyez au moins dans cette calamité la preuve

évidente de la *nécessité*, c'est-à-dire de *l'existence* d'un pouvoir suprême, unique, indéfectible, établi par CELUI qui ne nous aurait rien appris s'il nous avait laissé le doute ; établi, dis-je, pour commander aux esprits dans tout ce qui a rapport à sa loi, pour les tenir invariablement unis sur la même ligne, pour épargner enfin aux enfants de la vérité, l'infortune et la honte de diverger comme l'erreur.

Les soirées de Saint-Pétersbourg

(1821, posthume)

Nous donnons, d'abord, le préambule fameux des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, dû comme on sait à la plume de Xavier, frère de Joseph de Maistre ; puis, le début des entretiens et l'exposition de leur sujet : la Providence et le problème du mal.

Un soir d'été sur la Néva

Au mois de juillet 1809, à la fin d'une journée des plus chaudes, je remontais la Néva dans une chaloupe, avec le conseiller privé de T***, membre du sénat de St-Pétersbourg, et le chevalier de B***, jeune Français que les orages de la révolution de son pays et une foule d'événements bizarres avaient poussé dans cette capitale. L'estime réciproque, la conformité de goûts, et quelques relations précieuses de services et d'hospitalité avaient formé entre nous une liaison intime. L'un et l'autre m'accompagnaient ce jour-là jusqu'à la maison de campagne où je passais l'été. Quoique située dans l'enceinte de la ville, elle est cependant assez

éloignée du centre pour qu'il soit permis de l'appeler *campagne* et même *solitude*, car il s'en faut de beaucoup que toute cette enceinte soit occupée par les bâtiments ; et quoique les vides qui se trouvent dans la partie habitée se remplissent à vue d'œil, il n'est pas possible de prévoir si les habitations doivent un jour s'avancer jusqu'aux limites tracées par le doigt hardi de Pierre I^{er}.

Il était à peu près neuf heures du soir ; le soleil se couchait par un temps superbe ; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile que nous vîmes *badiner*. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame ; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à St-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier ; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque environné de vapeurs rougeâtres roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couvrent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords

au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle des fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avidé marchand.

Nous rencontrons de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont

connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie, emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font ? Vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrange à chacun d'eux ; le mécanisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie, sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre I^{er} s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'*Isaac*. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semble avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblaient se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé

de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu ; si une femme, des enfants, des frères séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers.

Sans nous communiquer nos sensations, nous jouissions avec délices de la beauté du spectacle qui nous entourait, lorsque le chevalier de B*** rompant brusquement le silence, s'écria : « Je voudrais bien voir ici, sur cette même barque où nous sommes, un de ces hommes pervers, nés pour le malheur de la société ; un de ces monstres qui fatiguent la terre... »

« Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît (ce fut la question de ses deux amis parlant à la fois) ? — Je lui demanderais, reprit le chevalier, si cette nuit lui paraît aussi belle qu'à nous. »

L'exclamation du chevalier nous avait tirés de notre rêverie : bientôt son idée originale engagea entre nous la conversation suivante, dont nous étions fort éloignés de prévoir les suites intéressantes.

LE COMTE

Mon cher chevalier, les cœurs pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours. Ils peuvent s'amuser, ou plutôt s'étourdir, jamais ils n'ont de jouissances réelles. Je ne les crois point susceptibles d'éprouver les mêmes sensations que nous. Au demeurant, Dieu veuille les écarter de notre barque.

LE CHEVALIER

Vous croyez donc que les méchants ne sont pas heureux ? Je voudrais le croire aussi ; cependant, j'entends dire chaque jour que tout leur réussit. S'il en était ainsi réellement, je serais un peu fâché que la Providence eût réservé entièrement pour un autre monde la punition des méchants et la récompense des justes : il me semble qu'un petit à-compte de part et d'autre, dès cette vie même, n'aurait rien gâté. C'est ce qui me ferait désirer au moins que les méchants, comme vous le croyez, ne fussent pas susceptibles de certaines sensations qui nous ravissent. Je vous avoue que je ne vois pas trop clair dans cette question. Vous devriez bien me dire ce que vous en pensez, vous, messieurs, qui êtes si forts dans ce genre de philosophie.

Pour moi qui, dans les camps nourri dès mon enfance,
Laisai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,

je vous avoue que je ne me suis pas trop informé de quelle manière il plaît à Dieu d'exercer sa justice, quoique, à vous dire vrai, il me semble, en réfléchissant sur ce qui se passe dans le monde, que, s'il punit dès cette vie, au moins il ne se presse pas.

LE COMTE

Pour peu que vous en ayez d'envie, nous pourrions fort bien consacrer la soirée à l'examen de cette question, qui n'est pas difficile en elle-même, mais qui a été embrouillée par les sophismes de l'orgueil et de sa fille aînée l'irréligion. J'ai grand regret à ces *symposiaques*, dont l'antiquité nous a

laissé quelques monuments précieux. Les dames sont aimables sans doute ; il faut vivre avec elles, pour ne pas devenir sauvages. Les sociétés nombreuses ont leur prix ; il faut même savoir s'y prêter de bonne grâce ; mais, quand on a satisfait à tous les devoirs imposés par l'usage, je trouve fort bon que les hommes s'assemblent quelquefois pour raisonner, même à table. Je ne sais pourquoi nous n'imitons plus les anciens sur ce point. Croyez-vous que l'examen d'une question intéressante n'occupât pas le temps d'un repas d'une manière plus utile et plus agréable même que les discours légers ou répréhensibles qui animent les nôtres ? C'était, à ce qu'il me semble, une assez belle idée que celle de faire asseoir Bacchus et Minerve à la même table, pour défendre à l'un d'être libertin et à l'autre d'être pédante. Nous n'avons plus de Bacchus, et d'ailleurs notre petite *symposie* le rejette expressément ; mais nous avons une Minerve bien meilleure que celle des anciens ; invitons-la à prendre le thé avec nous : elle est affable et n'aime pas le bruit ; j'espère qu'elle viendra.

Vous voyez déjà cette petite terrasse supportée par quatre colonnes chinoises au-dessus de l'entrée de ma maison : mon cabinet de livres ouvre immédiatement sur cette espèce de belvédère, que vous nommerez, si vous voulez, un grand balcon ; c'est là qu'assis dans un fauteuil antique, j'attends paisiblement le moment du sommeil. Frappé deux fois de la foudre, comme vous savez, je n'ai plus de droit à ce qu'on appelle vulgairement *bonheur* : je vous avoue même qu'avant de m'être raffermi par de salutaires réflexions, il m'est arrivé trop souvent de me demander à moi-même : *Que me reste-t-il ?* Mais la conscience, à force de me

répondre moi, m'a fait rougir de ma faiblesse, et depuis longtemps je ne suis pas même tenté de me plaindre. C'est là surtout, c'est dans mon observatoire que je trouve des moments délicieux. Tantôt je m'y livre à de sublimes méditations : l'état où elles me conduisent par degrés tient du ravissement. Tantôt j'évoque, innocent magicien, des ombres vénérables qui furent jadis pour moi des divinités terrestres, et que j'invoque aujourd'hui comme des génies tutélaires. Souvent il me semble qu'elles me font signe ; mais lorsque je m'élançe vers elles, de charmants souvenirs me rappellent ce que je possède encore, et la vie me paraît aussi belle que si j'étais encore dans l'âge de l'espérance.

Lorsque mon cœur oppressé me demande du repos, la lecture vient à mon secours. Tous mes livres sont là sous ma main : il m'en faut peu, car je suis depuis longtemps bien convaincu de la parfaite inutilité d'une foule d'ouvrages qui jouissent encore d'une grande réputation...

Les trois amis ayant débarqué et pris place autour de la table à thé, la conversation reprit son cours.

Le bourreau

Dieu ne peut pas suspendre les lois générales du monde en faveur des bons, pour faire tomber les maux sur les méchants seuls : le demander serait l'obliger à faire un miracle perpétuel. On peut affirmer cependant que le plus grand bonheur temporel va à la vertu. Car par la justice humaine Dieu punit le crime : c'est à ce propos que Maistre fait le portrait, si célèbre, et si discuté, du bourreau.

De cette prérogative redoutable dont je vous parlais tout à l'heure résulte l'existence nécessaire

d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtimens décernés par la justice humaine ; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment, car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession. Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables ? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres ? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement ; il naît comme nous ; mais c'est un être extraordinaire, et, pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter ! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne, C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné ; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part ; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée

et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalles qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi*. Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel ; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable, etc.* Nul éloge moral ne peut lui convenir, car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible ; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtement : il a jeté notre terre sur ces deux

pôles, *car Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde.*

Il y a donc dans le cercle temporel une loi divine et visible pour la punition du crime ; et cette loi, aussi stable que la société qu'elle fait subsister, est exécutée invariablement depuis l'origine des choses : le mal étant sur la terre, il agit constamment ; et par une conséquence nécessaire, il doit être constamment réprimé par le châtement ; et, en effet, nous voyons sur toute la surface du globe une action constante de tous les gouvernements pour arrêter ou punir les attentats du crime : le glaive de la justice n'a point de fourreau ; toujours il doit menacer ou frapper. Qu'est-ce donc qu'on veut dire lorsqu'on se plaint de *l'impunité du crime* ? Pour qui sont le knout, les gibets, les roues et les bûchers ? Pour le crime apparemment. Les erreurs des tribunaux sont des exceptions qui n'ébranlent point la règle : j'ai d'ailleurs plusieurs réflexions à vous proposer sur ce point. En premier lieu, ces erreurs fatales sont bien moins fréquentes qu'on ne l'imagine : l'opinion étant, pour peu qu'il soit permis de douter, toujours contraire à l'autorité, l'oreille du public accueille avec avidité les moindres bruits qui supposent un meurtre judiciaire ; mille passions individuelles peuvent se joindre à cette inclination générale ; mais, j'en atteste votre longue expérience, M. le sénateur, c'est une chose excessivement rare qu'un tribunal homicide par passion ou par erreur.

Le péché originel et l'homme

Dieu ne punit pas seulement le crime par la justice humaine, il punit encore le péché par les maladies. Elles sont des châtiments. Le péché originel se répète à chaque instant de la durée. L'homme se sent dégradé.

L'essence de toute intelligence est de connaître et d'aimer. Les limites de sa science sont celles de sa nature. L'être immortel n'apprend rien : il sait par essence tout ce qu'il doit savoir. D'un autre côté, nul être intelligent ne peut aimer le mal naturellement ou en vertu de son essence ; il faudrait pour cela que Dieu l'eût créé mauvais, ce qui est impossible. Si donc l'homme est sujet à l'ignorance et au mal, ce ne peut être qu'en vertu d'une dégradation accidentelle qui ne saurait être que la suite d'un crime. Ce besoin, cette faim de la science, qui agite l'homme, n'est que la tendance naturelle de son être qui le porte vers son état primitif, et l'avertit de ce qu'il est.

Il *grave*, si je puis m'exprimer ainsi, vers les régions de la lumière. Nul castor, nulle hirondelle, nulle abeille n'en veulent savoir plus que leurs devanciers. Tous les êtres sont tranquilles à la place qu'ils occupent. Tous sont dégradés, mais ils l'ignorent ; l'homme seul en a le sentiment, et ce sentiment est tout à la fois la preuve de sa grandeur et de sa misère, de ses droits sublimes et de son incroyable dégradation. Dans l'état où il est réduit, il n'a pas même le triste bonheur de s'ignorer : il faut qu'il se contemple sans cesse, et il ne peut se contempler sans rougir ; sa grandeur même l'humilie, puisque ses lumières qui l'élèvent jusqu'à l'ange ne servent qu'à lui montrer dans lui des penchants abominables qui

le dégradent jusqu'à la brute. Il cherche dans le fond de son être quelque partie saine sans pouvoir la trouver : le mal a tout souillé, *et l'homme entier n'est qu'une maladie*. Assemblage inconcevable de deux puissances différentes et incompatibles, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu, de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme jusque dans son essence la plus intime. Toute intelligence est par sa nature même le résultat, à la fois ternaire et unique, d'une *perception* qui appréhende, d'une *raison* qui affirme, et d'une *volonté* qui agit. Les deux premières puissances ne sont qu'affaiblies dans l'homme ; mais la troisième *est brisée*, et, semblable au serpent du Tasse, *elle se traîne après soi*, toute honteuse de sa douloureuse impuissance. C'est dans cette troisième puissance que l'homme se sent blessé à mort. Il ne sait ce qu'il veut ; il veut ce qu'il ne veut pas ; il ne veut pas ce qu'il veut ; il *voudrait vouloir*. Il voit dans lui quelque chose qui n'est pas lui et qui est plus fort que lui. Le sage résiste et s'écrie : *Qui me délivrera ?* L'insensé obéit, et il appelle sa lâcheté *bonheur* ; mais il ne peut se défaire de cette autre volonté incorruptible dans son essence, quoiqu'elle ait perdu son empire ; et le remords, en lui perçant le cœur, ne cesse de lui crier : *En faisant ce que tu ne veux pas, tu consens à la loi*. Qui pourrait croire qu'un tel être ait pu sortir dans cet état des mains du Créateur ? Cette idée est si révoltante, que la philosophie seule, j'entends la philosophie païenne, a deviné le péché originel. Le vieux Timée de Locres ne disait-il pas déjà, sûrement d'après son maître Pythagore, *que nos vices viennent bien moins de nous-mêmes que de nos pères et des éléments qui*

*nous constituent ? Platon ne dit-il pas de même qu'il faut s'en prendre au générateur plus qu'au généré ? Et dans un autre endroit n'a-t-il pas ajouté que le Seigneur, Dieu des dieux, voyant que les êtres soumis à la génération avaient perdu (ou détruit en eux) le don inestimable, avait déterminé de les soumettre à un traitement propre tout à la fois à les punir et à les régénérer. Cicéron ne s'éloignait pas du sentiment de ces philosophes et de ces initiés qui avaient pensé que nous étions dans ce monde pour expier quelque crime commis dans un autre. Il a cité même et adopté quelque part la comparaison d'Aristote, à qui la contemplation de la nature humaine rappelait l'épouvantable supplice d'un malheureux lié à un cadavre et condamné à pourrir avec lui. Ailleurs il dit expressément que la nature nous a traités en marâtre plutôt qu'en mère ; et que l'esprit divin qui est en nous est comme étouffé par le penchant qu'elle nous a donné pour tous les vices ; et n'est-ce pas une chose singulière qu'Ovide ait parlé sur l'homme précisément dans les termes de saint Paul ? Le poète érotique a dit : *Je vois le bien, je l'aime, et le mal me séduit* ; et l'Apôtre, si élégamment traduit par Racine, a dit :*

Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Au surplus, lorsque les philosophes que je viens de vous citer, nous assurent que les vices de la nature humaine appartiennent plus *aux pères qu'aux enfants*, il est clair qu'ils ne parlent d'aucune génération en particulier. Si la proposition demeure dans le vague, elle n'a plus de sens ; de manière que la nature même des choses la rapporte

à une corruption d'origine, et par conséquent universelle. Platon nous dit *qu'en se contemplant lui-même il ne sait s'il voit un monstre plus double, plus mauvais que Typhon, ou bien plutôt un être moral, doux et bienfaisant, qui participe de la nature divine*. Il ajoute que l'homme, ainsi tirailé en sens contraire, ne peut faire le bien et vivre heureux *sans réduire en servitude cette puissance de l'âme où réside le mal, et sans remettre en liberté celle qui est le séjour et l'organe de la vertu*. C'est précisément la doctrine chrétienne, et l'on ne saurait confesser plus clairement le péché originel. Qu'importent les mots ? L'homme est mauvais, horriblement mauvais. Dieu l'a-t-il créé tel ? Non, sans doute, et Platon lui-même se hâte de répondre *que l'être bon ne veut ni ne fait de mal à personne*. Nous sommes donc dégradés, et comment ? Cette corruption que Platon voyait en lui n'était pas apparemment quelque chose de particulier à sa personne, et sûrement il ne se croyait pas plus mauvais que ses semblables. Il disait donc essentiellement comme David : *Ma mère m'a conçu dans l'iniquité* ; et si ces expressions s'étaient présentées à son esprit, il aurait pu les adopter sans difficulté. Or, toute dégradation ne pouvant être qu'une peine, et toute peine supposant un crime, la raison seule se trouve conduite, comme par force, au péché originel : car notre funeste inclination au mal étant une vérité de sentiment et d'expérience proclamée par tous les siècles, et cette inclination, toujours plus ou moins victorieuse de la conscience et des lois, n'ayant jamais cessé de produire sur la terre des transgressions de toute espèce, jamais l'homme n'a pu reconnaître et déplorer ce triste état sans confesser par là même le dogme lamentable dont je vous entre-

tiens ; car il ne peut être *méchant* sans être *mauvais*, ni mauvais sans être dégradé, ni dégradé sans être puni, ni puni sans être coupable.

Enfin, messieurs, il n'y a rien de si attesté, rien de si universellement cru sous une forme ou sous une autre, rien enfin de si intrinsèquement plausible que la théorie du péché originel.

Laissez-moi vous dire encore ceci : Vous n'éprouverez, j'espère, nulle peine à concevoir qu'une intelligence originellement dégradée soit et demeure incapable (à moins d'une régénération substantielle) de cette contemplotation ineffable que nos vieux maîtres appelèrent fort à propos *vision béatifique*, puisqu'elle produit, et que même elle est le bonheur éternel ; tout comme vous concevrez qu'un œil matériel, substantiellement vicié, peut être incapable, dans cet état, de supporter la lumière du soleil. Or, cette incapacité de jouir du SOLEIL est, si je ne me trompe, l'unique suite du péché originel que nous soyons tenus de regarder comme naturelle et indépendante de toute transgression actuelle. La raison peut, ce me semble, s'élever jusque là ; et je crois qu'elle a droit de s'en applaudir sans cesser d'être docile.

Le Sauvage

Du péché originel vient la dégradation de l'homme. Car jadis il était plus instruit, plus savant qu'aujourd'hui. Qu'on n'objecte pas le sauvage. Il est une branche détachée de l'arbre social par quelque grand crime. Ici se place le portrait du sauvage qu'on a souvent cité.

On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis

pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable, appesantie sur ces races dévouées, efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. Le sauvage coupe l'arbre pour cueillir le fruit ; il dételle le bœuf que les missionnaires viennent de lui confier, et le fait cuire avec le bois de la charrue. Depuis plus de trois siècles il nous contemple sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même ; encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses : il s'en repose sur notre avarice, qui ne lui manquera jamais. Comme les substances les plus abjectes et les plus révoltantes sont cependant encore susceptibles d'une certaine dégénération, de même les vices naturels de l'humanité sont encore viciés dans le sauvage. Il est voleur, il est cruel, il est dissolu, mais il l'est autrement que nous. Pour être criminels, nous surmontons notre nature : le sauvage la suit, il a l'appétit du crime, il n'en a point les remords. Pendant que le fils tue son père pour le soustraire aux ennuis de la vieillesse, sa femme détruit dans son sein le fruit de ses brutales amours pour échapper aux fatigues de l'allaitement. Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant ; il le déchire, il le rôtit, et le dévore en chantant ; s'il tombe sur nos liqueurs fortes, il boit jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fièvre, jusqu'à la mort, également dépourvu de la raison qui commande à l'homme par la crainte, et de l'instinct qui écarte l'animal par le dégoût. Il est visiblement dévoué ;

il est frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale ; il fait trembler l'observateur qui sait voir : mais voulons-nous trembler sur nous-mêmes et d'une manière très salutaire, songeons qu'avec notre intelligence, notre morale, nos sciences et nos arts, nous sommes précisément à l'homme primitif ce que le sauvage est à nous. Je ne puis abandonner ce sujet sans vous suggérer encore une observation importante : le barbare, qui est une espèce de moyenne proportionnelle entre l'homme civilisé et le sauvage, a pu et peut encore être civilisé par une religion quelconque, mais le sauvage proprement dit ne l'a jamais été que par le christianisme. C'est un prodige du premier ordre, une espèce de rédemption, exclusivement réservée au véritable sacerdoce. Eh ! comment le criminel condamné à la mort civile pourrait-il rentrer dans ses droits sans lettres de grâce du souverain ? et quelles lettres de ce genre ne sont pas contre-signées ? Plus vous y réfléchirez, et plus vous serez convaincus qu'il n'y a pas moyen d'expliquer ce grand phénomène des peuples sauvages, dont les véritables philosophes ne se sont point assez occupés.

Langue française. — Langue universelle

Il ne faut pas confondre le sauvage avec le barbare. Chez celui-ci la langue humaine qui s'était dégradée renaît et s'enrichit. La parole n'a pu être inventée : elle vient de l'éternité. Les langues ont commencé, mais non pas la parole. La question de l'origine de la parole est la même que celle de l'origine des idées. La communication des langues n'est pas un phénomène moins remarquable que le mélange des hommes sur la terre.

Réfléchissons d'abord sur la *langue universelle*. Jamais ce titre n'a mieux convenu à la langue fran-

çaise ; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que sa puissance semble augmenter avec sa stérilité. Ses beaux jours sont passés : cependant tout le monde l'entend, tout le monde la parle, et je ne crois pas même qu'il y ait de ville en Europe qui ne renferme quelques hommes en état de l'écrire purement. La juste et honorable confiance accordée en Angleterre au clergé de France exilé, a permis à la langue française d'y jeter de profondes racines : c'est une seconde conquête peut-être, qui n'a point fait de bruit, car Dieu n'en fait point, mais qui peut avoir des suites plus heureuses que la première. Singulière destinée de ces deux grands peuples, qui ne peuvent cesser de se chercher ni de se haïr ! Dieu les a placés en regard comme deux aimants prodigieux qui s'attirent par un côté et se fuient par l'autre, car ils sont à la fois ennemis et parents. Cette même Angleterre a porté nos langues en Asie, elle a fait traduire Newton dans la langue de Mahomet, et les jeunes Anglais soutiennent des thèses à Calcutta, en arabe, en persan et en bengali. De son côté, la France qui ne se doutait pas, il y a trente ans, qu'il y eût plus d'une langue vivante en Europe, les a toutes apprises, tandis qu'elle forçait les nations d'apprendre la sienne. Ajoutez que les plus longs voyages ont cessé d'effrayer l'imagination ; que tous les grands navigateurs sont européens ; que l'Orient entier cède manifestement à l'ascendant européen ; que le Croissant, pressé sur ses deux points, à Constantinople et à Delhi, doit nécessairement éclater par le milieu ; que les événements ont donné à l'Angleterre quinze cents lieues de frontières avec le Thibet et la Chine, et vous aurez une idée de ce qui se prépare. L'homme, dans son ignorance, se trompe

souvent sur les fins et sur les moyens, sur ses forces et sur la résistance, sur les instruments et sur les obstacles. Tantôt il veut couper un chêne avec un canif, et tantôt il lance une bombe pour briser un roseau, mais la Providence ne tâtonne jamais, et ce n'est pas en vain qu'elle agite le monde. Tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons *saluer de loin*, pour me servir d'une tournure religieuse. Nous sommes douloureusement et bien justement broyés; mais, si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes *broyés* que pour être *mêlés*.

LE SÉNATEUR.

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ !

LE CHEVALIER.

Vous permettez bien, j'espère, au *soldat* de prendre la parole en français :

Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.

Nul n'est innocent

Le troisième entretien développe cette idée chère à Maistre : toute douleur est un supplice imposé par quelque crime actuel ou originel. Si l'on en était bien convaincu, on trouverait moins de difficulté à expliquer, avec les prétendus succès du coupable, le prétendu malheur de l'innocent. Celui-ci a toujours la paix du juste, celui-là, toujours les troubles du méchant. Y a-t-il, d'ailleurs, un homme vraiment juste et bon ?

LE COMTE.

Je ne sais pas trop ce que c'est que le *sort*, mais je vous avoue que, pour mon compte, je

vois quelque chose encore de bien plus déraisonnable que ce qui vous paraît à vous l'excès de la déraison : c'est l'inconcevable folie qui ose fonder des arguments contre la Providence, sur les malheurs de l'innocence *qui n'existe pas*. Où est donc l'innocence, je vous en prie ? Où est le juste ? est-il ici, autour de cette table ? Grand Dieu, eh ! qui pourrait donc croire un tel excès de délire, si nous n'en étions pas les témoins à tous les moments ? Souvent je songe à cet endroit de la Bible où il est dit : « *Je visiterai Jérusalem avec des lampes.* » Ayons nous-mêmes le courage de visiter nos cœurs *avec des lampes*, et nous n'oserons plus prononcer qu'en rougissant les mots de *vertu*, de *justice* et d'*innocence*. Commençons par examiner le mal qui est en nous, et pâlissons en plongeant un regard courageux au fond de cet abîme, car il est impossible de connaître le nombre de nos transgressions, et il ne l'est pas moins de savoir jusqu'à quel point tel ou tel acte coupable a blessé l'ordre général et contrarié les plans du Législateur éternel. Songeons ensuite à cette épouvantable communication de crimes qui existe entre les hommes, *complicité, conseil, exemple, approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse ? Quel homme sensé pourra songer sans frémir à l'action désordonnée qu'il a exercée sur ses semblables, et aux suites possibles de cette funeste influence ? Rarement l'homme se rend coupable seul, rarement un crime n'en produit pas un autre. Où sont les bornes de la responsabilité ? De là ce trait lumineux qui étincelle entre mille autres dans le livre des Psaumes : *Quel homme peut connaître toute l'étendue de ses prévarications ? O Dieu, purifiez-moi de celles que j'ignore, et pardonnez-moi même celles d'autrui.*

Après avoir ainsi médité sur nos crimes, il se présente à nous un autre examen encore plus triste, peut-être, c'est celui de nos vertus : quelle effrayante recherche que celle qui aurait pour objet le petit nombre, la fausseté et l'inconstance de ces vertus ! Il faudrait avant tout en sonder les bases : hélas ! elles sont bien plutôt déterminées par le préjugé que par les considérations de l'ordre général fondé sur la volonté divine. Une action nous révolte bien moins parce qu'elle est *mauvaise*, que parce qu'elle est *honteuse*. Que deux hommes du peuple se battent, armés chacun de son couteau, ce sont deux *coquins* : allongez seulement les armes et attachez au crime une idée de noblesse et d'indépendance, ce sera l'action d'un gentilhomme, et le souverain, vaincu par le préjugé, ne pourra s'empêcher *d'honorer lui-même* le crime commis contre *lui-même* : c'est-à-dire, la rébellion ajoutée au meurtre. L'épouse criminelle parle tranquillement de *l'infamie* d'une infortunée que la misère conduisit à une faiblesse visible ; et, du haut d'un balcon doré, l'adroit dilapidateur du trésor public voit marcher au gibet le malheureux serviteur qui a volé un écu à son maître. Il y a un mot bien profond dans un livre de pur agrément : je l'ai lu, il y a quarante ans précis, et l'impression qu'il me fit alors ne s'est point effacée. C'est dans un conte moral de Marmontel. Un paysan, dont la fille a été déshonorée par un grand seigneur, dit à ce brillant corrupteur : *Vous êtes bien heureux, monsieur, de ne pas aimer l'or autant que les femmes : vous auriez été un Cartouche*. Que faisons-nous communément pendant toute notre vie ? *Ce qui nous plaît*. Si nous daignons nous abstenir de voler et

de tuer, c'est que nous n'en avons nulle envie, *car cela ne se fait pas* :

Sed si
Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit. . . . ?

Ce n'est pas le crime que nous craignons, c'est le déshonneur, et, pourvu que l'opinion écarte la honte, ou même y substitue la gloire, comme elle en est bien la maîtresse, nous commettons le crime hardiment, et l'homme ainsi disposé s'appelle sans façon *juste*, ou tout au moins *honnête homme* : et qui sait s'il ne remercie pas Dieu *de n'être pas comme un de ceux-là* ? C'est un délire dont la moindre réflexion doit nous faire rougir. Ce fut sans doute avec une profonde sagesse que les Romains appelèrent du même nom la *force* et la *vertu*. Il n'y a, en effet, point de vertu proprement dite sans victoire sur nous-mêmes, et tout ce qui ne nous coûte rien ne vaut rien. Otons de nos misérables vertus ce que nous devons au tempérament, à l'honneur, à l'opinion, à l'orgueil, à l'impuissance et aux circonstances : que nous restera-t-il ? Hélas ! bien peu de chose. Je ne crains pas de vous le confesser, jamais je ne médite cet épouvantable sujet sans être tenté de me jeter à terre comme un coupable qui demande grâce, sans accepter d'avance tous les maux qui pourraient tomber sur ma tête, comme une légère compensation de la dette immense que j'ai contractée envers l'éternelle justice. Cependant vous ne sauriez croire combien de gens, dans ma vie, m'ont dit que j'étais *un fort honnête homme*.

LE CHEVALIER.

Je pense, je vous l'assure, tout comme ces

personnes-là, et me voici tout prêt à vous prêter de l'argent sans témoins et sans billet, sans examiner même si vous n'aurez point envie de ne pas me le rendre. Mais, dites-moi, je vous prie, n'auriez-vous point blessé votre cause sans y songer, en nous montrant ce voleur public, qui voit, du haut *d'un balcon doré*, les apprêts d'un supplice bien plus fait pour lui que pour la malheureuse victime qui va périr ? Ne nous ramèneriez-vous point, sans vous en apercevoir, *au triomphe du vice et aux malheurs de l'innocence* ?

LE COMTE.

Non en vérité, mon cher chevalier, je ne suis point en contradiction avec moi-même : c'est vous, avec votre permission, qui êtes distrait en nous parlant des malheurs de l'innocence. Il ne fallait parler que *du triomphe du vice* : car le domestique qui est pendu pour avoir volé un écu à son maître n'est pas du tout *innocent*. Si la loi du pays prescrit la peine de mort pour tout vol domestique, tout domestique sait que, s'il vole son maître, il s'expose à la mort. Que si d'autres crimes beaucoup plus considérables ne sont ni connus ni punis, c'est une autre question : mais, quant à lui, il n'a nul droit de se plaindre. Il est coupable suivant la loi ; il est jugé suivant la loi ; il est envoyé à la mort suivant la loi, on ne lui fait aucun tort. Et quant au voleur public, dont nous parlions tout à l'heure, vous n'avez pas bien saisi ma pensée. Je n'ai point dit qu'il fût heureux ; je n'ai point dit que ses malversations ne seront jamais ni connues ni châtiées ; j'ai dit seulement que le coupable a eu l'art, *jusqu'à ce moment*,

de cacher ses crimes, et qu'il passe pour ce qu'on appelle *un honnête homme*. Il ne l'est pas cependant à beaucoup près pour l'œil qui voit tout. Si donc la goutte, ou la pierre, ou quelque autre supplément terrible de la justice humaine, viennent lui faire payer le *balcon doré*, voyez-vous là quelque injustice ? Or, la supposition que je fais dans ce moment se réalise à chaque instant sur tous les points du globe. S'il y a des vérités certaines pour nous, c'est que l'homme n'a aucun moyen de juger les cœurs ; que la conscience dont nous sommes portés à juger le plus favorablement, peut être horriblement souillée aux yeux de Dieu ; qu'il n'y a point d'homme innocent dans ce monde ; que tout mal est une peine, et que le juge qui nous y condamne est infiniment juste et bon : c'est assez, ce me semble, pour que nous apprenions au moins à nous taire.

Mais permettez qu'avant de finir je vous fasse part d'une réflexion qui m'a toujours extrêmement frappé : peut-être qu'elle ne fera pas moins d'impression sur vos esprits.

Il n'y a point de juste sur la terre. Celui qui a prononcé ce mot devint lui-même une grande et triste preuve des étonnantes contradictions de l'homme : mais ce juste imaginaire, je veux bien le réaliser un moment par la pensée, et je l'accable de tous les maux possibles. Je vous le demande, qui a droit de se plaindre dans cette supposition ? C'est le juste apparemment ; c'est le juste souffrant. Mais c'est précisément ce qui n'arrivera jamais. Je ne puis m'empêcher dans ce moment de songer à cette jeune fille devenue célèbre, dans cette grande ville, parmi les personnes bien-faisantes qui se font un devoir sacré de chercher le malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans ;

il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un horrible cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et le nez ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales, comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache entièrement de la terre, et semble la rendre inaccessible ou indifférente à la douleur. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien : *O douleur, tu as beau faire, tu ne me feras jamais convenir que tu sois un mal.* Elle fait bien mieux : elle n'en parle pas. Jamais il n'est sorti de sa bouche que des paroles d'amour, de soumission et de reconnaissance. L'inaltérable résignation de cette fille est devenue une espèce de spectacle ; et, comme dans les premiers siècles du christianisme, on se rendait au cirque par simple curiosité pour y voir *Blandine, Agathe, Perpétue*, livrées aux lions ou aux taureaux sauvages, et que plus d'un spectateur s'en retourna tout surpris d'être chrétien, des curieux viennent aussi dans votre bruyante cité contempler la jeune martyre *livrée au cancer*. Comme elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses longues et cruelles insomnies : *Je ne suis pas, dit-elle, aussi malheureuse que vous le croyez ; Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui.* Et lorsqu'un homme de bien, que vous connaissez, M. le sénateur, lui dit un jour : *Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous serez devant lui ?* Elle répondit avec une naïveté évangélique : *Je lui demanderai pour mes bienfaiteurs la grâce de l'aimer autant que je l'aime.*

Certainement, messieurs, si l'innocence existe quelque part dans le monde, elle se trouve sur ce lit de douleur auprès duquel le mouvement de la conversation vient de nous amener un instant ; et, si l'on pouvait adresser à la Providence des plaintes raisonnables, elles partiraient justement de la bouche de cette victime pure qui ne sait cependant que bénir et aimer. Or, ce que nous voyons ici, on l'a toujours vu, et on le verra jusqu'à la fin des siècles. Plus l'homme s'approchera de cet état de justice dont la perfection n'appartient pas à notre faible nature, et plus vous le trouverez aimant et résigné jusque dans les situations les plus cruelles de la vie. Chose étrange ! c'est le crime qui se plaint des souffrances de la vertu ; c'est toujours le coupable, et souvent le coupable, *heureux* comme il veut l'être, plongé dans les délices et regorgeant des seuls biens qu'il estime, qui ose quereller la Providence lorsqu'elle juge à propos de refuser ces mêmes biens à la vertu ! Qui donc a donné à ces téméraires le droit de prendre la parole au nom de la vertu qui les désavoue avec horreur, et d'interrompre par d'insolents blasphèmes les prières, les offrandes et les sacrifices volontaires de l'amour ?

LE CHEVALIER.

Ah ! mon cher ami, que je vous remercie ! Je ne saurais vous exprimer à quel point je suis touché par cette réflexion qui ne s'était pas présentée à mon esprit. Je l'emporte dans mon cœur, car il faut nous séparer. Il n'est pas nuit, mais il n'est plus jour, et déjà les eaux brunissantes de la Néva annoncent l'heure du repos.

Je ne sais, au reste, si je le trouverai. Je crois que je rêverai beaucoup à la jeune fille, et pas plus tard que demain je chercherai sa demeure.

LE SÉNATEUR.

Je me charge de vous y conduire.

Portrait de Voltaire

Tout mal, étant un châtement, peut être prévenu par la prière. Car Dieu peut être prié, quoi qu'en disent les philosophes de l'école de Voltaire.

LE CHEVALIER.

Oh ! mon cher ami, vous êtes aussi trop rancuneux envers *François-Marie Arouet* ; cependant il n'existe plus : comment peut-on conserver tant de rancune contre les morts ?

LE COMTE.

Mais ses œuvres ne sont pas mortes : elles vivent, elles nous tuent ; il me semble que ma haine est suffisamment justifiée.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure ; mais permettez-moi de vous le dire, il ne faut pas que ce sentiment, quoique bien fondé dans son principe, nous rende injustes envers un si beau génie, et ferme nos yeux sur

ce talent universel qu'on doit regarder comme une brillante propriété de la France.

LE COMTE.

Beau génie tant qu'il vous plaira, M. le chevalier : il n'en sera pas moins vrai qu'en louant Voltaire, il ne faut le louer qu'avec une certaine retenue, j'ai presque dit, à contre-cœur. L'admiration effrénée dont trop de gens l'entourent est le signe infailible d'une âme corrompue. Qu'on ne se fasse point illusion : si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les *Œuvres de Ferney*, Dieu ne l'aime pas. Souvent on s'est moqué de l'autorité ecclésiastique qui condamnait les livres *in odium auctoris* ; en vérité rien n'était plus juste : *Refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons*. Si cette loi était sévèrement observée, on verrait bientôt disparaître les livres empoisonnés. Mais, puisqu'il ne dépend pas de nous de la promulguer, gardons-nous au moins de donner dans l'excès, bien plus répréhensible qu'on ne le croit, d'exalter sans mesure les écrivains coupables, et celui-là surtout. Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un arrêt terrible, car c'est lui qui a dit : *Un esprit corrompu ne fut jamais sublime*. Rien n'est plus vrai, et c'est pourquoi Voltaire, avec ses cent volumes, ne fut jamais que *joli*, j'excepte la tragédie, où la nature de l'ouvrage le forçait d'exprimer de nobles sentiments étrangers à son caractère ; et même encore sur la scène, qui est son triomphe, il ne trompe pas des yeux exercés. Dans ses meilleures pièces, il ressemble à ses deux grands rivaux, comme le plus habile hypocrite ressemble à un saint. Je n'entends point

d'ailleurs contester son mérite dramatique, je m'en tiens à ma première observation : dès que Voltaire parle en son nom, il n'est que *joli* ; rien ne peut l'échauffer, pas même la bataille de Fontenoi. *Il est charmant*, dit-on : je le dis aussi, mais j'entends que ce mot soit une critique. Du reste, je ne puis souffrir l'exagération qui le nomme *universel*. Certes, je vois de belles exceptions à cette universalité. Il est nul dans l'ode : et qui pourrait s'en étonner ? L'impiété réfléchie avait tué chez lui la flamme divine de l'enthousiasme. Il est encore nul et même jusqu'au ridicule dans le drame lyrique, son oreille ayant été absolument fermée aux beautés harmoniques comme ses yeux l'étaient à celles de l'art. Dans les genres qui paraissent les plus analogues à son talent naturel, il se traîne : il est médiocre, froid, et souvent (qui le croirait ?) lourd et grossier dans la comédie, car le méchant n'est jamais comique. Par la même raison, il n'a pas su faire une épigramme, la moindre gorgée de son fiel ne pouvant couvrir moins de cent vers. S'il essaie la satire, il glisse dans le libelle. Il est insupportable dans l'histoire, en dépit de son art, de son élégance et des grâces de son style, aucune qualité ne pouvant remplacer celles qui lui manquent et qui sont la vie de l'histoire, la gravité, la bonne foi et la dignité. Quant à son poème *épique*, je n'ai pas droit d'en parler, car, pour juger un livre, il faut l'avoir lu, et, pour le lire, il faut être éveillé. Une monotonie assoupissante plane sur la plupart de ses écrits, qui n'ont que deux sujets, la Bible et ses ennemis : il blasphème ou il insulte. Sa plaisanterie si vantée est cependant loin d'être irréprochable : le rire qu'elle excite n'est pas légitime ; c'est une grimace. N'avez-vous jamais

remarqué que l'anathème divin fut écrit sur son visage ? Après tant d'années il est temps encore d'en faire l'expérience. Allez contempler sa figure au palais de l'*Ermitage* : jamais je ne la regarde sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a point été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs, qui aurait su peut-être y répandre un certain beau idéal. Ici tout est naturel. Il y a autant de vérité dans cette tête qu'il y en aurait dans un plâtre pris sur le cadavre. Voyez ce front abject que la pudeur ne colora jamais, ces deux cratères éteints où semblent bouillonner encor la luxure et la haine. Cette bouche, — je dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma faute. — ce *rictus* épouvantable, courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme... — Ne me parlez pas de cet homme, je ne puis en soutenir l'idée. Ah ! qu'il nous a fait de mal ! Semblable à cet insecte, le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plantes les plus précieuses, Voltaire, avec son *aiguillon*, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens ; il les imbibe de ses poisons qu'il transmet ainsi d'une génération à l'autre. C'est en vain que, pour voiler d'inexprimables attentats, ses stupides admirateurs nous assourdissent de tirades sonores où il a parlé supérieurement des objets les plus vénérés. Ces aveugles volontaires ne voient pas qu'ils achèvent ainsi la condamnation de ce coupable écrivain. Si Fénelon, avec la même plume qui peignit les joies de l'Elysée, avait écrit le livre *du Prince*, il serait mille fois plus vil et plus coupable que Machiavel. Le grand crime de Voltaire est l'abus du talent

et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour célébrer Dieu et la vertu. Il ne saurait alléguer, comme tant d'autres, la jeunesse, l'inconsidération, l'entraînement des passions, et, pour terminer, enfin, la triste faiblesse de notre nature. Rien ne l'absout : sa corruption est d'un genre qui n'appartient qu'à lui ; elle s'enracine dans les dernières fibres de son cœur et se fortifie de toutes les forces de son entendement. Toujours alliée au sacrilège, elle brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes ; il ose du fond de son néant lui donner un nom ridicule, et cette loi adorable que l'Homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle L'INFAME. Abandonné de Dieu qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve ; il livre son imagination à l'enthousiasme de l'enfer qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment ! comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver ? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue.... par la main du bourreau.

Le génie français

La prière est la respiration de l'âme. Les hommes ont toujours prié, car seule une philosophie désespérante déclare nécessaires et aveugles les fléaux humains. On les peut détourner et prévenir par la prière et par la foi. Locke a beau dire. Par bonheur, il est peu lu : un livre célèbre n'est pas toujours un livre bien connu.

LE COMTE.

Dans vingt écrits français du dernier siècle j'ai lu : *Locke* et *Newton* ! Tel est le privilège des grandes nations : qu'il plût aux Français de dire : *Corneille* et *Vadé* ! ou même *Vadé* et *Corneille* ! si l'euphonie, qui décide de bien des choses, avait la bonté d'y consentir, je suis prêt à croire qu'ils nous forceraient à répéter avec eux : *Vadé* et *Corneille* !

LE CHEVALIER.

Vous nous accordez une grande puissance, mon cher ami ; je vous dois des remerciements au nom de ma nation.

LE COMTE.

Je *n'accorde* point cette puissance, mon cher chevalier, je la *reconnais* seulement : ainsi vous ne me devez point de remerciements. Je voudrais d'ailleurs n'avoir que des compliments à vous adresser sur ce point ; mais vous êtes une terrible puissance : jamais, sans doute, il n'exista de nation plus aisée à tromper ni plus difficile à détromper, ni plus puissante pour tromper les

autres. Deux caractères particuliers vous distinguent de tous les peuples du monde : l'esprit d'association et celui de prosélytisme. Les idées chez vous sont toutes nationales et toutes passionnées. Il me semble qu'un prophète, d'un seul trait de son fier pinceau, vous a peints d'après nature, il y a vingt-cinq siècles, lorsqu'il a dit : *Chaque parole de ce peuple est une conjuration ; l'étincelle électrique, parcourant, comme la foudre dont elle dérive, une masse d'hommes en communication représente faiblement l'invasion instantanée, j'ai presque dit fulminante, d'un goût, d'un système, d'une passion parmi les Français qui ne peuvent vivre isolés.* Au moins, si vous n'agissiez que sur vous-mêmes, on vous laisserait faire ; mais le penchant, le besoin, la fureur d'agir sur les autres, est le trait le plus saillant de votre caractère. On pourrait dire que ce trait est *vous-mêmes*. Chaque peuple a sa mission : telle est la vôtre. La moindre opinion que vous lancez sur l'Europe est un bélier poussé par trente millions d'hommes. Toujours affamés de succès et d'influence, on dirait que vous ne vivez que pour contenter ce besoin, et, comme une nation ne peut avoir reçu une destination séparée du moyen de l'accomplir, vous avez reçu ce moyen dans votre langue, par laquelle vous réglez bien plus que par vos armes, quoiqu'elles aient ébranlé l'univers. L'empire de cette langue ne tient point à ses formes actuelles : il est aussi ancien que la langue même, et déjà, dans le XIII^e siècle, un Italien écrivait en français l'histoire de sa patrie, *parce que la langue française courait parmi le monde, et était plus dilettable à lire et à oïr que nulle autre.* Il y a mille traits de ce genre. Je me souviens d'avoir lu jadis une lettre du fameux

architecte *Christophe Wren*, où il examine les dimensions qu'on doit donner à une église. Il les déterminait uniquement par l'étendue de la voix humaine ; ce qui devait être ainsi, la prédication étant devenue la partie principale du culte, et presque tout le culte dans les temples qui ont vu cesser le sacrifice. Il fixe donc ses bornes, au-delà desquelles la voix, pour toute oreille anglaise, n'est plus que du bruit ; *mais*, dit-il encore : *Un orateur français se ferait entendre de plus loin, sa prononciation étant plus distincte et plus ferme.* Ce que Wren a dit de la parole orale me semble encore bien plus vrai de cette parole bien autrement pénétrante qui retentit dans les livres. Toujours celle des Français est entendue de plus loin : car le style est un accent. Puisse cette force mystérieuse, mal expliquée jusqu'ici, et non moins puissante pour le bien que pour le mal, devenir bientôt l'organe d'un prosélytisme salutaire, capable de consoler l'humanité de tous les maux que vous lui avez faits !

La Guerre

La Providence explique la guerre : c'est le sujet du septième entretien. De là une digression brillante, et paradoxale, devenue célèbre.

LE CHEVALIER.

Pour cette fois, monsieur le sénateur, j'espère que vous dégagerez votre parole, et que vous nous lirez quelque chose sur la guerre.

LE SÉNATEUR.

Je suis tout prêt : car c'est un sujet que j'ai beaucoup médité. Depuis que je pense, je pense à la guerre, ce terrible sujet s'empare de toute mon attention, et jamais je ne l'ai assez approfondi.

Le premier mal que je vous en dirai vous étonnera sans doute ; mais, pour moi, c'est une vérité incontestable : « *L'homme étant donné avec sa raison, ses sentiments et ses affections, il n'y a pas moyen d'expliquer comment la guerre est possible humainement.* » C'est mon avis très réfléchi. La Bruyère décrit quelque part cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez ; cependant je me le rappelle parfaitement : il insiste beaucoup sur la folie de la guerre ; mais plus elle est folle, moins elle est explicable.

LE CHEVALIER.

Il me semble cependant qu'on pourrait dire, avant d'aller plus loin : *que les rois vous commandent et qu'il faut marcher.*

LE SÉNATEUR.

Oh ! pas du tout, mon cher chevalier, je vous en assure. Toutes les fois qu'un homme, qui n'est pas absolument un sot, vous présente une question comme très problématique après y avoir suffisamment songé, défiez-vous de ces solutions subites qui s'offrent à l'esprit de celui qui s'en est ou légèrement, ou point du tout, occupé : ce sont ordinairement de simples aperçus sans consistance, qui n'expliquent rien et ne tiennent pas

devant la réflexion. Les souverains ne commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion ; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent. Il y a dans tous les pays des choses bien moins révoltantes que la guerre, et qu'un souverain ne se permettrait jamais d'ordonner. Souvenez-vous d'une plaisanterie que vous me fîtes un jour sur une nation *qui a une académie des sciences, un observatoire astronomique et un calendrier faux*. Vous m'ajoutiez, en prenant votre sérieux, ce que vous aviez entendu dire à un homme d'État de ce pays : *Qu'il ne serait pas sûr du tout de vouloir innover sur ce point ; et que sous le dernier gouvernement, si distingué par ses idées libérales (comme on dit aujourd'hui), on n'avait jamais osé entreprendre ce changement*. Vous me demandâtes même ce que j'en pensais. Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il y a des sujets bien moins essentiels que la guerre, sur lesquels l'autorité sent qu'elle ne doit point se compromettre ; et prenez garde, je vous prie, qu'il ne s'agit pas d'expliquer la *possibilité*, mais la *facilité* de la guerre. Pour couper des barbes, pour raccourcir des habits, Pierre I^{er} eut besoin de toute la force de son invincible caractère : pour amener d'innombrables légions sur le champ de bataille, même à l'époque où *il était battu pour apprendre à battre*, il n'eut besoin, comme tous les autres souverains, que de parler. Il y a cependant dans l'homme, malgré son immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables : la compassion lui est aussi naturelle que la respiration. Par quelle magie inconcevable est-il toujours prêt, au premier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance,

souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier, mettre en pièces, sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé, et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort, s'il le peut ? Je concevrais encore une guerre nationale : mais combien y a-t-il de guerres de ce genre ? Une en mille ans, peut-être : pour les autres, surtout entre nations civilisées, qui raisonnent et qui savent ce qu'elles font, je déclare n'y rien comprendre. On pourra dire : *La gloire explique tout* ; mais, d'abord, la gloire n'est que pour les chefs ; en second lieu, c'est reculer la difficulté : car je demande précisément d'où vient cette gloire extraordinaire attachée à la guerre. J'ai souvent eu une vision dont je veux vous faire part. J'imagine qu'une intelligence, étrangère à notre globe, y vient pour quelque raison *suffisante* et s'entretient avec quelqu'un de nous sur l'ordre qui règne dans ce monde. Parmi les choses curieuses qu'on lui raconte, on lui dit que la corruption et les vices dont on l'a parfaitement instruite, exigent que l'homme, dans de certaines circonstances, meure par la main de l'homme, que ce droit de tuer sans crime n'est confié, parmi nous, qu'au bourreau et au soldat. « L'un, ajoutera-t-on, donne la mort aux coupables, convaincus et condamnés ; et ses exécutions sont heureusement si rares, qu'un de ces ministres de mort suffit dans une province. Quant aux soldats, il n'y en a jamais assez : car ils doivent tuer sans mesure, et toujours d'honnêtes gens. De ces deux *tueurs* de profession, le soldat et l'exécuteur, l'un est fort honoré, et l'a toujours été parmi toutes les nations qui ont habité jusqu'à présent ce globe où vous êtes arrivé ; l'autre, au contraire, est tout aussi généralement déclaré infâme : devi-

nez, je vous prie, sur qui tombe l'anathème ? »

Certainement le génie voyageur ne balancerait pas un instant ; il ferait du bourreau tous les éloges que vous n'avez pu lui refuser l'autre jour, monsieur le comte, malgré tous nos préjugés, lorsque vous nous parliez de ce *gentilhomme*, comme disait Voltaire. « C'est un être sublime, nous dirait-il ; c'est la pierre angulaire de la société, puisque le crime est venu habiter votre terre, et qu'il ne peut être arrêté que par le châ-timent ; ôtez du monde l'exécuteur, et tout ordre disparaît avec lui. Quelle grandeur d'âme, d'ailleurs ! quel noble désintéressement ne doit-on pas nécessairement supposer dans l'homme qui se dévoue à des fonctions si respectables sans doute, mais si pénibles et si contraires à votre nature ! car je m'aperçois, depuis que je suis parmi vous, que, lorsque vous êtes de sang froid, il vous en coûte pour tuer une poule. Je suis donc persuadé que l'opinion l'environne de tout l'honneur dont il a besoin, et qui lui est dû à si juste titre. Quant au soldat, c'est, à tout prendre, un ministre de cruautés et d'injustices. Combien y a-t-il de guerres évidemment justes ? Combien n'y en a-t-il pas d'évidemment injustes ! Combien d'injustices particulières, d'horreurs et d'atrocités inutiles ! J'ima-gine donc que l'opinion a très justement versé parmi vous autant de honte sur la tête du soldat, qu'elle a jeté de gloire sur celle de l'exécuteur impassible des arrêts de la justice souveraine. »

Vous savez ce qui en est, messieurs, et combien le génie se serait trompé ! Le militaire et le bourreau occupent en effet les deux extrémités de l'échelle sociale ; mais c'est dans le sens inverse de cette belle théorie. Il n'y a rien de si noble que le premier, rien de si abject que le second :

car je ne ferai point un jeu de mots en disant que leurs fonctions ne se rapprochent qu'en s'éloignant ; elles se touchent comme le premier degré dans le cercle touche le 360°, précisément parce qu'il n'y en a pas de plus éloigné. Le militaire est si noble, qu'il ennoblit même ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opinion générale, puisqu'il peut exercer les fonctions de l'exécuteur sans s'avilir, pourvu cependant qu'il n'exécute que ses pareils, et que, pour leur donner la mort, il ne se serve que de ses armes.

LE CHEVALIER.

Ah ! que vous dites là une chose importante, mon cher ami ! Dans tout pays où, par quelque considération que l'on puisse imaginer, on s'aviserait de faire exécuter par le soldat des coupables qui n'appartiendraient pas à cet état, en un clin d'œil, et sans savoir pourquoi, on verrait s'éteindre tous ces rayons qui environnent la tête du militaire : on le craindrait, sans doute, car tout homme qui a, pour contenance ordinaire, un bon fusil muni d'une bonne platine, mérite grande attention : mais ce charme indéfinissable de l'honneur aurait disparu sans retour. L'officier ne serait plus rien comme officier : s'il avait de la naissance et des vertus, il pourrait être considéré, *malgré* son grade, au lieu de l'être *par* son grade ; il l'ennoblirait, au lieu d'en être ennobli ; et, si ce grade donnait de grands revenus, il aurait le prix de la richesse, jamais celui de la noblesse. Mais vous avez dit, monsieur le sénateur : « *Pourvu cependant que le soldat n'exécute que ses compagnons, et que, pour les faire mourir, il n'emploie que les armes de son état.* » Il faudrait ajouter :

et pourvu qu'il s'agisse d'un crime militaire : dès qu'il est question d'un crime *vilain*, c'est l'affaire du bourreau.

LE COMTE.

En effet, c'est l'usage. Les tribunaux ordinaires ayant la connaissance des crimes civils, on leur remet les soldats coupables de ces sortes de crimes. Cependant, s'il plaisait au souverain d'en ordonner autrement, je suis fort éloigné de regarder comme certain que le caractère du soldat en serait blessé ; mais nous sommes tous les trois bien d'accord sur les deux autres conditions ; et nous ne doutons pas que ce caractère ne fût irrémisiblement flétri si l'on forçait le soldat à fusiller le simple citoyen, ou à faire mourir son camarade par le feu ou par la corde. Pour maintenir l'honneur et la discipline d'un corps, d'une association quelconque, les récompenses privilégiées ont moins de force que les châtimens privilégiés : les Romains, le peuple de l'antiquité à la fois le plus sensé et le plus guerrier, avaient conçu une singulière idée au sujet des châtimens militaires de simple correction. Croyant qu'il ne pouvait y avoir de discipline sans bâton, et ne voulant cependant avilir ni celui qui frappait, ni celui qui était frappé, ils avaient imaginé de consacrer, en quelque manière, la bastonnade militaire : pour cela ils choisirent un bois, le plus inutile de tous aux usages de la vie, *la vigne*, et ils le destinèrent uniquement à châtier le soldat. La vigne, dans la main du centurion, était le signe de son autorité et l'instrument des punitions corporelles non capitales. La bastonnade, en général, était, chez les Romains, une peine avouée par

la loi ; mais nul homme non militaire ne pouvait être frappé avec la vigne, et nul autre bois que celui de la vigne ne pouvait servir pour frapper un militaire. Je ne sais comment quelque idée semblable ne s'est présentée à l'esprit d'aucun souverain moderne. Si j'étais consulté sur ce point, ma pensée ne ramènerait pas la vigne ; car les imitations serviles ne valent rien : je proposerais le laurier.

LE CHEVALIER.

Votre idée m'enchanté, et d'autant plus que je la crois très susceptible d'être mise à exécution. Je présenterais bien volontiers, je vous l'assure, à S. M. I. le plan d'une vaste serre qui serait établie dans la capitale, et destinée exclusivement à produire le laurier nécessaire pour fournir des baguettes de discipline à tous les bas officiers de l'armée russe. Cette serre serait sous l'inspection d'un officier général, chevalier de Saint-Georges, au moins de la seconde classe, qui porterait le titre de *haut inspecteur de la serre aux lauriers* : les plantes ne pourraient être soignées, coupées et travaillées que par de vieux invalides d'une réputation sans tache. Le modèle des baguettes, qui devraient être toutes rigoureusement semblables, reposerait à l'office des guerres dans un étui de vermeil ; chaque baguette serait suspendue à la boutonnière du bas officier par un ruban de Saint-Georges, et sur le fronton de la serre on lirait : *C'est mon bois qui produit mes feuilles*. En vérité, cette niaiserie ne serait point bête. La seule chose qui m'embarrasse un peu, c'est que les caporaux...

LE SÉNATEUR.

Mon jeune ami, quelque génie qu'on ait et de quelque pays qu'on soit, il est impossible d'improviser un *Code* sans respirer et sans commettre une seule faute, quand il ne s'agirait même que du *Code de la baguette* ; ainsi, pendant que vous y songerez un peu plus mûrement, permettez que je continue.

Quoique le militaire soit en lui-même dangereux pour le bien-être et les libertés de toute nation, car la devise de cet état sera toujours plus ou moins celle d'Achille : *Jura nego mihi nata* ; néanmoins les nations les plus jalouses de leurs libertés n'ont jamais pensé autrement que le reste des hommes sur la prééminence de l'état militaire ; et l'antiquité sur ce point n'a pas pensé autrement que nous : c'est un de ceux où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours. Voici donc le problème que je vous propose : *Expliquez pourquoi ce qu'il y a de plus honorable dans le monde, au jugement de tout le genre humain sans exception, est le droit de verser innocemment le sang innocent ?* Regardez-y de près, et vous verrez qu'il y a quelque chose de mystérieux et d'inexplicable dans le prix extraordinaire que les hommes ont toujours attaché à la gloire militaire ; d'autant que, si nous n'écou- tions que la théorie et les raisonnements humains, nous serions conduits à des idées directement opposées. Il ne s'agit donc point d'expliquer la possibilité de la guerre par la gloire qui l'environne : il s'agit avant tout d'expliquer cette gloire même, ce qui n'est pas aisé. Je veux encore vous faire part d'une autre idée sur le même sujet. Mille et mille fois on nous a dit que les nations,

étant les unes à l'égard des autres dans l'état de nature, elles ne peuvent terminer leurs différends que par la guerre. Mais, puisque aujourd'hui j'ai l'humeur interrogante, je demanderai encore : *Pourquoi toutes les nations sont-elles demeurées respectivement dans l'état de nature, sans avoir fait jamais un seul essai, une seule tentative pour en sortir?* Suivant les folles doctrines dont on a bercé notre jeunesse, il fut un temps où les hommes ne vivaient point en société ; et cet état imaginaire, on l'a nommé ridiculement *l'état de nature*. On ajoute que les hommes, ayant balancé doctement les avantages des deux états, se déterminèrent pour celui que nous voyons...

LE COMTE.

Voulez-vous me permettre de vous interrompre un instant pour vous faire part d'une réflexion qui se présente à mon esprit contre cette doctrine, que vous appelez si justement *folle* ? Le Sauvage tient si fort à ses habitudes les plus brutales que rien ne peut l'en dégoûter. Vous avez vu sans doute, à la tête du *Discours sur l'inégalité des conditions*, l'estampe gravée d'après l'historiette, vraie ou fausse, du Hottentot qui retourne chez ses égaux. Rousseau se doutait peu que ce frontispice était un puissant argument contre le livre. Le Sauvage voit nos arts, nos lois, nos sciences, notre luxe, notre délicatesse, nos jouissances de toute espèce, et notre supériorité surtout qu'il ne peut se cacher, et qui pourrait cependant exciter quelques désirs dans des cœurs qui en seraient susceptibles ; mais tout cela ne le tente seulement pas, et constamment *il retourne chez ses égaux*. Si donc le Sauvage de nos jours, ayant

connaissance des deux états, et pouvant les comparer journellement en certains pays, demeure inébranlable dans le sien, comment veut-on que le Sauvage primitif en soit sorti, par voie de délibération, pour passer dans un autre état dont il n'avait nulle connaissance ? Donc la société est aussi ancienne que l'homme, donc le sauvage n'est et ne peut être qu'un homme dégradé et puni. En vérité, je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.

LE SÉNATEUR.

Vous prêchez un converti, comme dit le proverbe ; je vous remercie cependant de votre réflexion : on n'a jamais trop d'armes contre l'erreur. Mais, pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, si l'homme a passé *de l'état de nature*, dans le sens vulgaire de ce mot, à l'état de civilisation, ou par délibération ou *par hasard* (je parle encore la langue des insensés), pourquoi les nations n'ont-elles pas eu autant d'esprit ou autant de bonheur que les individus ; et comment n'ont-elles jamais convenu d'une société générale pour terminer les querelles des nations, comme elles sont convenues d'une souveraineté nationale pour terminer celle des particuliers ? On aura beau tourner en ridicule *l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre* (car je conviens qu'elle est impraticable), mais je demande pourquoi ? je demande pourquoi les nations n'ont pu s'élever à l'état social comme les particuliers ? comment la raisonnante Europe surtout n'a-t-elle jamais rien tenté dans ce genre ? J'adresse en particulier cette même question aux croyants avec encore

plus de confiance : comment Dieu, qui est l'auteur de la société des individus, n'a-t-il pas permis que l'homme, sa créature chérie, qui a reçu le caractère divin de la perfectibilité, n'ait pas seulement essayé de s'élever jusqu'à la société des nations ? Toutes les raisons imaginables, pour établir que cette société est impossible, militeront de même contre la société des individus. L'argument qu'on tirerait principalement de l'impraticable universalité qu'il faudrait donner à la grande souveraineté, n'aurait point de force : car il est faux qu'elle dût embrasser l'univers. Les nations sont suffisamment classées et divisées par les fleuves, par les mers, par les montagnes, par les religions, et par les langues surtout qui ont plus ou moins d'affinité. Et quand un certain nombre de nations conviendraient seules de passer à *l'état de civilisation*, ce serait déjà un grand pas de fait en faveur de l'humanité. Les autres nations, dira-t-on, tomberaient sur elles : eh ! qu'importe ? elles seraient toujours plus tranquilles entre elles et plus fortes à l'égard des autres, ce qui est suffisant. La perfection n'est pas du tout nécessaire sur ce point : ce serait déjà beaucoup d'en approcher, et je ne puis me persuader qu'on n'eût jamais rien tenté dans ce genre, sans une loi occulte et terrible qui a besoin du sang humain.

LE COMTE.

Vous regardez comme un fait incontestable que jamais on n'a tenté cette *civilisation des nations* : il est cependant vrai qu'on l'a tentée souvent, et même avec obstination ; à la vérité sans savoir ce qu'on faisait, ce qui était une circonstance

très favorable au succès, et l'on était en effet bien près de réussir, autant du moins que le permet l'imperfection de notre nature. Mais les hommes se trompèrent : ils prirent une chose pour l'autre, et tout manqua, en vertu, suivant toutes les apparences, de cette loi occulte et terrible dont vous nous parlez.

LE SÉNATEUR.

Je vous adresserais quelques questions, si je ne craignais de perdre le fil de mes idées. Observez donc, je vous prie, un phénomène bien digne de votre attention : c'est que le métier de la guerre, comme on pourrait le croire ou le craindre, si l'expérience ne nous instruisait pas, ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, au moins celui qui l'exerce : au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête, et, pour mon compte, j'ai toujours fait un cas particulier, comme je vous le disais dernièrement, du bon sens militaire. Je le préfère infiniment aux longs détours des gens d'affaires. Dans le commerce ordinaire de la vie, les militaires sont plus aimables, plus faciles, et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes. Au milieu des orages politiques, ils se montrent généralement défenseurs intrépides des maximes antiques ; et les sophismes les plus éblouissants échouent presque toujours devant leur droiture : ils s'occupent volontiers des choses et des connaissances utiles, de l'économie politique, par exemple : le seul ouvrage peut-être que l'antiquité nous ait laissé sur ce sujet est d'un militaire, Xénophon ; et le

premier ouvrage du même genre qui ait marqué en France est aussi d'un militaire, le maréchal de Vauban. La religion chez eux se marie à l'honneur d'une manière remarquable ; et lors même qu'elle aurait à leur faire de graves reproches de conduite, ils ne lui refuseront point leur épée, si elle en a besoin. On parle beaucoup de la *licence des camps* : elle est grande sans doute, mais le soldat communément ne trouve pas ces vices dans les camps ; il les y porte. Un peuple moral et austère fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur le champ de bataille. La vertu, la piété même, s'allient très bien avec le courage militaire ; loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de saint Louis ne le gênait point sous la cuirasse. Voltaire même est convenu de bonne foi qu'une armée prête à périr pour obéir à Dieu serait invincible. Les lettres de Racine vous ont sans doute appris que, lorsqu'il suivait l'armée de Louis XIV en 1691, en qualité d'historiographe de France, jamais il n'assistait à la messe dans le camp sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.

Cherchez dans les œuvres spirituelles de Fénelon la lettre qu'il écrivait à un officier de ses amis. Désespéré de n'avoir pas été employé à l'armée, comme il s'en était flatté, cet homme avait été conduit, probablement par Fénelon même, dans les voies de la plus haute perfection : il en était à *l'amour pur* et à *la mort des Mystiques*. Or, croyez-vous peut-être que l'âme tendre et aimante du *Cygne de Cambrai* trouvera des compensations pour son ami dans les scènes de carnage auxquelles il ne devra prendre aucune part ; qu'il lui dira : *Après tout, vous êtes heureux ; vous ne verrez*

point les horreurs de la guerre et le spectacle épouvantable de tous les crimes qu'elle entraîne ? Il se garde bien de lui tenir ces propos de femmelette : il le console, au contraire, et s'afflige avec lui. Il voit dans cette privation un malheur accablant, une croix amère, toute propre à le détacher du monde.

Et que dirons-nous de cet autre officier, à qui madame Guyon écrivait qu'il ne devait point s'inquiéter, s'il lui arrivait quelquefois de perdre la messe les jours ouvriers, *surtout à l'armée ?* Les écrivains de qui nous tenons ces anecdotes vivaient cependant dans un siècle passablement guerrier, ce me semble : mais c'est que rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire.

LE CHEVALIER.

Je suis fort éloigné de contredire cette vérité ; cependant il faut convenir que si la vertu ne gâte point le courage militaire, il peut du moins se passer d'elle : car l'on a vu, à certaines époques, des légions d'athées obtenir des succès prodigieux.

LE SÉNATEUR.

Pourquoi pas, je vous prie, si ces athées en combattaient d'autres ? Mais permettez que je continue. Non seulement l'état militaire s'allie fort bien en général avec la moralité de l'homme, mais, ce qui est tout-à-fait extraordinaire, c'est qu'il n'affaiblit nullement ces vertus douces qui semblent le plus opposées au métier des armes. Les caractères les plus doux aiment la guerre, la

désirent et la font avec passion. Au premier signal, ce jeune homme aimable, élevé dans l'horreur de la violence et du sang, s'élançe du foyer paternel, et court les armes à la main chercher sur le champ de bataille ce qu'il appelle *l'ennemi*, sans savoir encore ce que c'est qu'un *ennemi*. Hier il se serait trouvé mal s'il avait écrasé par hasard le canari de sa sœur : demain vous le verrez monter sur un monceau de cadavres, *pour voir de plus loin*, comme disait Charron. Le sang qui ruisselle de toutes parts ne fait que l'animer à répandre le sien et celui des autres : il s'enflamme par degrés, et il en viendra jusqu'à *l'enthousiasme du carnage*.

LE CHEVALIER.

Vous ne dites rien de trop : avant ma vingt-quatrième année révolue, j'avais vu trois fois *l'enthousiasme du carnage* : je l'ai éprouvé moi-même, et je me rappelle surtout un moment terrible ou j'aurais passé au fil de l'épée une armée entière, si j'en avais eu le pouvoir.

LE SÉNATEUR.

Mais si, dans le moment où nous parlons, on vous proposait de saisir la blanche colombe avec le sang-froid d'un cuisinier, puis...

LE CHEVALIER.

Fi donc ! vous me faites mal au cœur !

LE SÉNATEUR.

Voilà précisément le phénomène dont je vous

parlais tout à l'heure. Le spectacle épouvantable du carnage n'endurcit point le véritable guerrier. Au milieu du sang qu'il fait couler, il est humain comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour. Dès qu'il a remis l'épée dans le fourreau, la sainte humanité reprend ses droits, et peut-être que les sentiments les plus exaltés et les plus généreux se trouvent chez les militaires. Rappelez-vous, M. le chevalier, le grand siècle de la France. Alors la religion, la valeur et la science s'étant mises pour ainsi dire en équilibre, il en résulta ce beau caractère que tous les peuples saluèrent par une acclamation unanime comme le modèle du caractère européen. Séparez-en le premier élément, l'ensemble, c'est-à-dire toute la beauté, disparaît. On ne remarque point assez combien cet élément est nécessaire à tout, et le rôle qu'il joue là même où les observateurs légers pourraient le croire étranger. L'esprit divin qui s'était particulièrement reposé sur l'Europe adoucissait jusqu'aux fléaux de la justice éternelle, et la *guerre européenne* marquera toujours dans les annales de l'univers. On se tuait, sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même si vous voulez mille et mille crimes inutiles, mais cependant on commençait la guerre au mois de mai ; on la terminait au mois de décembre ; on dormait sous la toile ; le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre, et tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur.

C'était cependant un magnifique spectacle que celui de voir tous les souverains d'Europe, retenus par je ne sais quelle modération impérieuse, ne demander jamais à leurs peuples, même dans le moment d'un grand péril, tout ce qu'il était

possible d'en obtenir : ils se servaient doucement de l'homme, et tous, conduits par une force invisible, évitaient de frapper sur la souveraineté ennemie aucun de ces coups *qui peuvent rejaillir* : gloire, honneur, louange éternelle à la loi d'amour proclamée sans cesse au centre de l'Europe ! Aucune nation ne triomphait de l'autre : la guerre antique n'existait plus que dans les livres ou chez les peuples *assis à l'ombre de la mort* ; une province, une ville, souvent même quelques villages, terminaient, en changeant de maître, des guerres acharnées. Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée, savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs, évitait le palais des rois ; des danses, des spectacles, servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi invité à ces fêtes venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain ; et, dans les horreurs mêmes de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pouvait entendre l'accent de la pitié et les formules de la courtoisie. Au premier signal des combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de toutes parts : la médecine, la chirurgie, la pharmacie, amenaient de nombreux adeptes ; au milieu d'eux s'élevait le génie de *saint Jean de Dieu*, de *saint Vincent de Paul*, plus grand, plus fort que l'homme, constant comme la foi, actif comme l'espérance, habile comme l'amour. Toutes les victimes vivantes étaient recueillies, traitées, consolées : toute plaie était touchée par la main de la science et par celle de la charité !... Vous parliez tout à l'heure, M. le chevalier, de légions d'*athées* qui ont obtenu des succès prodigieux : je crois que, si l'on pouvait enrégimenter des tigres, nous verrions encore de plus grandes merveilles : jamais le Christianisme,

si vous y regardez de près, ne vous paraîtra plus sublime, plus digne de Dieu, et plus fait pour l'homme qu'à la guerre. Quand vous dites, au reste, *légions d'athées*, vous n'entendez pas cela à la lettre ; mais supposez ces légions aussi mauvaises qu'elles peuvent l'être, savez-vous comment on pourrait les combattre avec le plus d'avantage ? ce serait en leur opposant le principe diamétralement contraire à celui qui les aurait constituées. Soyez bien sûr que des *légions d'athées* ne tiendraient pas contre des *légions fulminantes*.

Enfin, messieurs, les fonctions du soldat sont terribles ; mais il faut qu'elles tiennent à une grande loi du monde spirituel, et l'on ne doit pas s'étonner que toutes les nations de l'univers se soient accordées à voir dans ce fléau quelque chose encore de plus particulièrement divin que dans les autres ; croyez que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Écriture sainte. Coupables mortels, et malheureux, parce que nous sommes coupables, c'est nous qui rendons nécessaires tous les maux physiques, mais surtout la guerre : les hommes s'en prennent ordinairement aux souverains, et rien n'est plus naturel : Horace disait en se jouant :

Du délire des rois les peuples sont punis.

Mais J.-B. Rousseau a dit, avec plus de gravité et de véritable philosophie :

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
C'est le courroux du Ciel qui fait armer les rois.

Observez de plus que cette loi déjà si terrible

de la guerre n'est cependant qu'un chapitre de la loi générale qui pèse sur l'univers.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera* : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'aux plus humbles graminées, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tuées* ! Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile ; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimborazo ; il empaille le crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à sonnettes

vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal ; l'homme demande, tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe, à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge, au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art, à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant : ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les exterminera tous ? Lui : c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux ; lui qui est né pour aimer ; lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer, et qui finit par inventer des fictions pour se faire pleurer ; lui enfin à qui il a été déclaré *qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il aura versé injustement* ? c'est la guerre qui accomplira le décret. N'entendez-vous pas la terre qui crie et demande du sang ? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre ; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expia-

tion dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme ? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais ? Il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV ; mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : *Nous ne voulons plus vous servir*. Un révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat ; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, *il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même ; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort*.

Et ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort.

Mais l'anathème doit frapper plus directement et plus visiblement sur l'homme : l'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les

crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre ; d'autres fois, ministre d'une vengeance précise et infailible, il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang. N'attendez pas qu'elles fassent aucun effort pour échapper à leur jugement ou pour l'abrèger. On croit voir ces grands coupables, éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir ; et bientôt une *rare jeunesse* se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères.

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde.

La guerre est divine par ses conséquences d'un ordre surnaturel, tant générales que particulières ; conséquences peu connues parce qu'elles sont peu recherchées, mais qui n'en sont pas moins incontestables. Qui pourrait douter que la mort trouvée dans les combats n'ait de grands privilèges ? et qui pourrait croire que les victimes de cet épouvantable jugement aient versé leur sang en vain ? Mais il n'est pas temps d'insister sur ces sortes de matières ; notre siècle n'est pas mûr encore pour s'en occuper : laissons-lui sa physique, et tenons cependant toujours nos yeux fixés sur ce monde invisible qui expliquera tout.

La guerre est divine dans la gloire mystérieuse qui l'entourne, et dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte.

La guerre est divine dans la protection accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui seront rarement frappés dans les combats, et seulement lorsque leur renommée ne peut plus s'accroître et que leur mission est remplie.

La guerre est divine par la manière dont elle se déclare. Je ne veux excuser personne mal à propos ; mais combien ceux qu'on regarde comme les auteurs immédiats des guerres sont entraînés eux-mêmes par les circonstances ! Au moment précis amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont commise contre lui. *La terre avide de sang, comme nous l'avons entendu il y a quelques jours, ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre.* Applaudissons donc autant qu'on voudra au poète estimable qui s'écrie :

Au moindre intérêt qui divise
Ces foudroyantes majestés,
Bellone porte la réponse,
Et toujours le salpêtre annonce
Leurs meurtrières volontés.

Mais que ces considérations très inférieures ne nous empêchent point de porter nos regards plus haut.

La guerre est divine dans ses résultats qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine : car ils peuvent être tout différents entre deux nations, quoique l'action de la guerre se soit montrée égale de part et d'autre. Il y a des guerres qui avilissent les nations, et les avilissent pour des siècles ; d'autres les exaltent, les perfectionnent de toutes manières, et

remplacent même bientôt, ce qui est fort extraordinaire, les pertes momentanées, par un surcroît visible de population. L'histoire nous montre souvent le spectacle d'une population riche et croissante au milieu des combats les plus meurtriers ; mais il y a des guerres vicieuses, des guerres de malédictions, que la conscience reconnaît bien mieux que le raisonnement : les nations en sont blessées à mort, et dans leur puissance, et dans leur caractère ; alors vous pouvez voir le vainqueur même dégradé, appauvri, et gémissant au milieu de ses tristes lauriers, tandis que sur les terres du vaincu, vous ne trouverez, après quelques moments, pas un atelier, pas une charrue qui demande un homme.

La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine les succès. C'était sûrement sans y réfléchir, mon cher chevalier, que vous répétiez l'autre jour la célèbre maxime, que *Dieu est toujours pour les gros bataillons*. Je ne croirai jamais qu'elle appartienne réellement au grand homme à qui on l'attribue ; il peut se faire enfin qu'il ait avancé cette maxime en se jouant, ou sérieusement dans un sens limité et très vrai ; car Dieu, dans le gouvernement temporel de sa providence, ne déroge point (le cas de miracle excepté) aux lois générales qu'il a établies pour toujours. Ainsi, comme deux hommes sont plus forts qu'un, cent mille hommes doivent avoir plus de force et d'action que cinquante mille. Lorsque nous demandons à Dieu la victoire, nous ne lui demandons pas de déroger aux lois générales de l'univers ; cela serait trop extravagant ; mais ces lois se combinent de mille manières, et se laissent vaincre jusqu'à un point qu'on ne peut assigner. Trois hommes sont plus forts qu'un seul sans doute :

la proposition générale est incontestable ; mais un homme habile peut profiter de certaines circonstances, et un seul Horace tuera les trois Curiaces. *Un corps qui a plus de masse qu'un autre a plus de mouvement* : sans doute, si les vitesses sont égales ; mais il est égal d'avoir trois de masse et deux de vitesse, ou trois de vitesse et deux de masse. De même une armée de 40.000 hommes est inférieure physiquement à une autre armée de 60.000 : mais, si la première a plus de courage, d'expérience et de discipline, elle pourra battre la seconde ; car elle a plus d'action avec moins de masse, et c'est ce que nous voyons à chaque page de l'histoire. Les guerres d'ailleurs supposent toujours une certaine égalité ; autrement il n'y a point de guerre. Jamais je n'ai lu que la république de Raguse ait déclaré la guerre aux sultans, ni celle de Genève aux rois de France. Toujours il y a un certain équilibre dans l'univers politique, et même il ne dépend pas de l'homme de le rompre (si l'on excepte certains cas rares, précis et limités) ; voilà pourquoi les coalitions sont si difficiles : si elles ne l'étaient pas, la politique étant si peu gouvernée par la justice, tous les jours on s'assemblerait pour détruire une puissance ; mais ces projets réussissent peu, et le faible même leur échappe avec une facilité qui étonne dans l'histoire. Lorsqu'une puissance trop prépondérante épouvante l'univers, on s'irrite de ne trouver aucun moyen pour l'arrêter ; on se répand en reproches amers contre l'égoïsme et l'immoralité des cabinets qui les empêchent de se réunir pour conjurer le danger commun : c'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV ; mais, dans le fond, ces plaintes ne sont pas fondées. Une coali-

tion entre plusieurs souverains, faite sur les principes d'une morale pure et désintéressée, serait un miracle. Dieu, qui ne le doit à personne, et qui n'en fait point d'inutiles, emploie, pour rétablir l'équilibre, deux moyens plus simples : tantôt le géant s'égorge lui-même, tantôt une puissance bien inférieure jette sur son chemin un obstacle imperceptible, mais qui grandit ensuite on ne sait comment, et devient insurmontable ; comme un faible rameau, arrêté dans le courant d'un fleuve, produit enfin un attérissement qui le détourne.

En partant donc de l'hypothèse de l'équilibre, du moins approximatif, qui a toujours lieu, ou parce que les puissances belligérantes sont égales, ou parce que les plus faibles ont des alliés, combien de circonstances imprévues peuvent déranger l'équilibre et faire avorter ou réussir les plus grands projets, en dépit de tous les calculs de la prudence humaine ! Quatre siècles avant notre ère, des oies sauvèrent le Capitole ; neuf siècles après la même époque, sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre. Je doute que, de part ni d'autre, on comptât sur de pareils alliés ou qu'on redoutât de pareils ennemis. L'histoire est pleine de ces événements inconcevables qui déconcertent les plus belles spéculations. Si vous jetez d'ailleurs un coup d'œil plus général sur le rôle que joue à la guerre la puissance morale, vous conviendrez que nulle part la main divine ne se fait sentir plus vivement à l'homme : on dirait que c'est un *département*, passez-moi ce terme, dont la Providence s'est réservée la direction, et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès y dépendent presque entièrement de ce qui dépend le moins de lui. Jamais il n'est averti plus souvent

et plus vivement qu'à la guerre de sa propre nullité et de l'inévitable puissance qui règle tout. C'est l'opinion qui perd les batailles, et c'est l'opinion qui les gagne. *L'intrépide Spartiate sacrifiait à la peur* (Rousseau s'en étonne quelque part, je ne sais pourquoi); Alexandre sacrifia aussi à la peur avant la bataille d'Arbelles. Certes, ces gens-là avaient grandement raison; et, pour rectifier cette dévotion pleine de sens, il suffit de prier *Dieu qu'il daigne ne pas nous envoyer la peur*. La peur! Charles V se moqua plaisamment de cette épitaphe qu'il lut en passant: *Ci-gît qui n'eut jamais peur*. Et quel homme n'a jamais eu peur dans sa vie? qui n'a point eu l'occasion d'admirer, et dans lui, et autour de lui, et dans l'histoire, la toute-puissante faiblesse de cette passion, qui semble souvent avoir plus d'empire sur nous à mesure qu'elle a moins de motifs raisonnables? *Prions donc, monsieur le chevalier, — car c'est à vous, s'il vous plait, que ce discours s'adresse, puisque c'est vous qui avez appelé ces réflexions — prions Dieu, de toutes nos forces, qu'il écarte de nous et de nos amis la peur qui est à ses ordres, et qui peut ruiner en un instant les plus belles spéculations militaires.*

Et ne soyez pas effarouché de ce mot de *peur*; car, si vous le preniez dans son sens le plus strict, vous pourriez dire que la chose qu'il exprime est rare, et qu'il est honteux de la craindre. Il y a une peur de femme qui s'enfuit en criant; et celle-là, il est permis, ordonné même de ne pas la regarder comme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait un phénomène inconnu. Mais il y a une autre peur bien plus terrible, qui descend dans le cœur le plus mâle, le glace, et lui persuade qu'il est vaincu. Voilà le fléau épouvantable tou-

jours suspendu sur les armées. Je faisais un jour cette question à un militaire du premier rang, que vous connaissez l'un et l'autre. *Dites-moi, M. le Général, qu'est-ce qu'une bataille perdue ?* *Je n'ai jamais bien compris cela.* Il me répondit après un moment de silence : *Je n'en sais rien.* Et, après un second silence, il ajouta : *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue.* Rien n'est plus vrai. Un homme qui se bat avec un autre est vaincu lorsqu'il est tué ou terrassé, et que l'autre est debout ; il n'en est pas ainsi de deux armées : l'une ne peut être tuée, tandis que l'autre reste en pied. Les forces se balancent ainsi que les morts, et, depuis surtout que l'invention de la poudre a mis plus d'égalité dans les moyens de destruction, une bataille ne se perd plus matériellement, c'est-à-dire, parce qu'il y a plus de morts d'un côté que de l'autre : aussi Frédéric II, qui s'y entendait un peu, disait : *Vaincre, c'est avancer.* Mais quel est celui qui avance ? C'est celui dont la conscience et la contenance font reculer l'autre. Rappelez-vous, M. le comte, ce jeune militaire de votre connaissance particulière, qui vous peignait un jour, dans une de ses lettres, *ce moment solennel où, sans savoir pourquoi, une armée se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné.* Je me souviens que vous fûtes frappé de cette phrase, qui exprime en effet à merveille le moment décisif ; mais ce moment échappe tout à fait à la réflexion, et prenez garde surtout qu'il ne s'agit nullement du nombre dans cette affaire. Le soldat qui glisse en avant a-t-il compté les morts ? L'opinion est si puissante à la guerre qu'il dépend d'elle de changer la nature d'un même événement, et de lui donner deux noms différents, sans autre raison que son bon

plaisir. Un général se jette entre deux corps ennemis, et il écrit à sa cour : *Je l'ai coupé, il est perdu.* Celui-ci écrit à la sienne : *Il s'est mis entre deux feux, il est perdu.* Lequel des deux s'est trompé ? celui qui se laissera saisir par la *froide déesse.* En supposant toutes les circonstances et celle du nombre surtout, égales de part et d'autre au moins d'une manière approximative, montrez-moi entre les deux positions une différence qui ne soit pas purement morale. Le terme de *tourner* est aussi une de ces expressions que l'opinion *tourne* à la guerre comme elle l'entend. Il n'y a rien de si connu que la réponse de cette femme de Sparte à son fils qui se plaignait d'avoir une épée trop courte : *Avance d'un pas* ; mais, si le jeune homme avait pu se faire entendre du champ de bataille, et crier à sa mère : *Je suis tourné*, la noble Lacédémonienne n'aurait pas manqué de lui répondre : *Tourne-toi.* C'est l'imagination qui perd les batailles.

Ce n'est pas même toujours à beaucoup près le jour où elles se donnent qu'on sait si elles sont perdues ou gagnées : c'est le lendemain, c'est souvent deux ou trois jours après. On parle beaucoup de batailles dans le monde sans savoir ce que c'est ; on est surtout assez sujet à les considérer comme des points, tandis qu'elles couvrent deux ou trois lieues de pays : on vous dit gravement : Comment ne savez-vous pas ce qui s'est passé dans ce combat, puisque vous y étiez ? tandis que c'est précisément le contraire qu'on pourrait dire assez souvent. Celui qui est à la droite sait-il ce qui se passe à la gauche ? sait-il seulement ce qui se passe à deux pas de lui ? Je me représente aisément une de ces scènes épouvantables : sur un vaste terrain couvert de tous

les apprêts du carnage, et qui semble s'ébranler sous les pas des hommes et des chevaux ; au milieu du feu et des tourbillons de fumée ; étourdi, transporté par le retentissement des armes à feu et des instruments militaires, par des voix qui commandent, qui hurlent ou qui s'éteignent ; environné de morts, de mourants, de cadavres mutilés ; possédé tour à tour par la crainte, par l'espérance, par la rage, par cinq ou six ivresses différentes, que devient l'homme ? que voit-il ? que sait-il au bout de quelques heures ? que peut-il sur lui et sur les autres ? Parmi cette foule de guerriers qui ont combattu tout le jour, il n'y en a souvent pas un seul, et pas même le général, qui sache où est le vainqueur. Il ne tiendrait qu'à moi de vous citer des batailles modernes, des batailles fameuses dont la mémoire ne périra jamais ; des batailles qui ont changé la face des affaires en Europe, et qui n'ont été perdues que parce que tel ou tel homme a cru qu'elles l'étaient ; de manière qu'en supposant toutes les circonstances égales, et pas une goutte de sang de plus versée de part et d'autre, un autre général aurait fait chanter le *Te Deum* chez lui, et forcé l'histoire de dire tout le contraire de ce qu'elle dira. Mais, de grâce, à quelle époque a-t-on vu la puissance morale jouer à la guerre un rôle plus étonnant que de nos jours ? n'est-ce pas une véritable magie que tout ce que nous avons vu depuis vingt ans ? C'est sans doute aux hommes de cette époque qu'il appartient de s'écrier :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

Mais, sans sortir du sujet qui nous occupe

maintenant, y a-t-il, dans ce genre, un seul événement contraire aux plus évidents calculs de la probabilité que nous n'ayons vu s'accomplir en dépit de tous les efforts de la prudence humaine ? N'avons-nous pas fini même par voir perdre des batailles gagnées ? au reste, messieurs, je ne veux rien exagérer, car vous savez que j'ai une haine particulière pour l'exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens. Pour peu que vous en trouviez dans ce que je viens de dire, je passe condamnation sans disputer, d'autant plus volontiers que je n'ai nul besoin d'avoir raison dans toute la rigueur de ce terme. Je crois en général que les batailles ne se gagnent ni ne se perdent point physiquement. Cette proposition n'ayant rien de rigide, elle se prête à toutes les restrictions que vous jugerez convenables, pourvu que vous m'accordiez à votre tour (ce que nul homme sensé ne peut me contester) que la puissance morale a une action immense à la guerre, ce qui me suffit. Ne parlons donc plus de *gros bataillons*, M. le Chevalier ; car il n'y a pas d'idée plus fautive et plus grossière, si on ne la restreint dans le sens que je crois avoir expliqué assez clairement.

LE COMTE.

Votre patrie, M. le sénateur, ne fut pas sauvée par de *gros bataillons*, lorsqu'au commencement du XVII^e siècle, le prince Pajarski et un marchand de bestiaux, nommé Mignin, la délivrèrent d'un joug insupportable. L'honnête négociant promit ses biens et ceux de ses amis, en montrant le ciel à Pajarski, qui promit son bras et son sang : ils commencèrent avec mille hommes, et ils réussirent.

LE SÉNATEUR.

Je suis charmé que ce trait se soit présenté à votre mémoire ; mais l'histoire de toutes les nations est remplie de faits semblables qui montrent comment la puissance du nombre peut être produite, excitée, affaiblie ou annulée par une foule de circonstances qui ne dépendent pas de nous. Quant à nos *Te Deum*, si multipliés et souvent si déplacés, je vous les abandonne de tout mon cœur, M. le chevalier. Si Dieu nous ressemblait, ils attireraient la foudre ; mais il sait ce que nous sommes, et nous traite selon notre ignorance. Au surplus, quoiqu'il y ait des abus sur ce point comme il y en a dans toutes les choses humaines, la coutume générale n'en est pas moins sainte et louable.

Toujours il faut demander à Dieu des succès, et toujours il faut l'en remercier ; or comme rien dans ce monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre ; qu'il a restreint sur cet article le pouvoir naturel de l'homme, et qu'il aime à s'appeler *le Dieu de la guerre*, il y a toutes sortes de raisons pour nous de redoubler nos vœux lorsque nous sommes frappés de ce fléau terrible ; et c'est encore avec grande raison que les nations chrétiennes sont convenues tacitement, lorsque leurs armes ont été heureuses, d'exprimer leur reconnaissance envers le *Dieu des armées* par un *Te Deum* ; car je ne crois pas que, pour le remercier des victoires qu'on ne tient que de lui, il soit possible d'employer une plus belle prière : elle appartient à votre église, monsieur le comte.

LE COMTE.

Oui, elle est née en Italie, à ce qui paraît ; et

le titre d'*Hymne ambrosienne* pourrait faire croire qu'elle appartient exclusivement à saint Ambroise : cependant on croit assez généralement, à la vérité sur la foi d'une simple tradition, que le *Te Deum* fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *improvisé* à Milan par les deux grands et saints docteurs saint Ambroise et saint Augustin, dans un transport de ferveur religieuse ; opinion qui n'a rien que de très probable. En effet, ce cantique inimitable, conservé, traduit par votre Église et par les communions protestantes, ne présente pas la plus légère trace du travail et de la méditation, n'est point une *composition* : c'est une *effusion* ; c'est une poésie brûlante, affranchie de tout mètre ; c'est un dithyrambe divin où l'enthousiasme, volant de ses propres ailes, méprise toutes les ressources de l'art. Je doute que la foi, l'amour, la reconnaissance, aient parlé jamais de langage plus vrai et plus pénétrant.

La Prière

Le sujet de la guerre ramène tout naturellement la pensée de Maistre vers la prière, sur laquelle il écrit ces pages admirables, trop peu connues.

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez ce que vous nous dites dans notre dernier entretien sur le caractère intrinsèque des différentes prières. C'est un sujet que je n'avais jamais médité ; et vous me donnez envie de faire *un cours de prières* : ce sera un

objet d'érudition, car toutes les nations ont prié.

LE COMTE.

Ce sera un cours très intéressant et qui ne sera pas de pure érudition. Vous trouverez sur votre route une foule d'observations intéressantes ; car la prière de chaque nation est une espèce d'indicateur qui nous montre avec une précision mathématique la position morale de cette nation. Les Hébreux, par exemple, ont donné quelquefois à Dieu le nom de *père* : les Païens mêmes ont fait grand usage de ce titre ; mais lorsqu'on en vient à la prière, c'est autre chose : vous ne trouverez pas dans toute l'antiquité profane, ni même dans l'ancien Testament, un seul exemple que l'homme ait donné à Dieu le titre de *père* en lui parlant dans la prière. Pourquoi encore les hommes de l'antiquité, étrangers à la révélation de Moïse, n'ont-ils jamais su exprimer le repentir dans leurs prières ? Ils avaient des remords comme nous, puisqu'ils avaient une conscience : leurs grands criminels parcouraient la terre et les mers pour trouver des expiations et des expiateurs ; ils sacrifiaient à tous les dieux irrités ; ils se parfumaient, ils s'inondaient d'eau et de sang ; mais le *cœur contrit* ne se voit point : jamais ils ne savent demander pardon dans leurs prières. Ovide, après mille autres, a pu mettre ces mots dans la bouche de l'homme outragé qui pardonne au coupable : *Non quia tu dignus, sed quia mitis ego* ; mais nul ancien n'a pu transporter ces mêmes mots dans la bouche du coupable parlant à Dieu. Nous avons l'air de traduire Ovide dans la liturgie de la messe lorsque nous

disons : *Non œstimator meriti, sed veniœ largitor admitte* ; et cependant nous disons alors ce que le genre humain entier n'a jamais pu dire sans révélation ; car l'homme savait bien qu'il pouvait *irriter* Dieu ou *un Dieu*, mais non qu'il pouvait *l'offenser*. Les mots de *crime* et de *criminel* appartiennent à toutes les langues : ceux de *péché* et de *pécheur* n'appartiennent qu'à la langue chrétienne. Par une raison du même genre, toujours l'homme a pu appeler Dieu *père*, ce qui n'exprime qu'une relation de création et de puissance ; mais nul homme, par ses propres forces, n'a pu dire *mon père* ! car ceci est une relation d'amour, étrangère même au mont Sinaï, et qui n'appartient qu'au Calvaire.

Encore une observation : la barbarie du peuple hébreu est une des thèses favorites du XVIII^e siècle ; il n'est permis d'accorder à ce peuple aucune science quelconque : il ne connaissait pas la moindre vérité physique ni astronomique : pour lui, la terre n'était qu'une *platitude* et le ciel qu'un *baldaquin* ; sa langue dérive d'une autre, et aucune ne dérive d'elle ; il n'avait ni philosophie, ni arts, ni littérature ; jamais, avant une époque très retardée, les nations étrangères n'ont eu la moindre connaissance des livres de Moïse ; et il est très faux que les vérités d'un ordre supérieur qu'on trouve disséminées chez les anciens écrivains du Paganisme dérivent de cette source. Accordons tout par complaisance : comment se fait-il que cette même nation soit constamment raisonnable, intéressante, pathétique, très souvent même sublime et ravissante dans ses prières ? La Bible, en général, renferme une foule de prières dont on a fait un livre dans notre langue ; mais elle renferme de plus, dans ce genre, le livre des

livres, le livre par excellence et qui n'a point de rival, celui des Psaumes.

LE SÉNATEUR.

Nous avons eu déjà une longue conversation avec monsieur le chevalier sur le livre des Psaumes ; je l'ai plaint à ce sujet, comme je vous plains vous-même, de ne pas entendre l'esclavon : car la traduction des Psaumes que nous possédons dans cette langue est un chef-d'œuvre.

LE COMTE.

Je n'en doute pas : tout le monde est d'accord à cet égard, et d'ailleurs votre suffrage me suffirait ; mais il faut que, sur ce point, vous me pardonniez des préjugés ou des systèmes invincibles. Trois langues furent consacrées jadis sur le calvaire : l'hébreu, le grec et le latin ; je voudrais qu'on s'en tint là. Deux langues religieuses dans le cabinet et une dans l'église, c'est assez. Au reste, j'honore tous les efforts qui se sont faits dans ce genre chez les différentes nations : vous savez bien qu'il ne nous arrive guère de disputer ensemble.

LE CHEVALIER.

Je vous répète aujourd'hui ce que je disais l'autre jour à notre cher sénateur en traitant le même sujet : j'admire un peu David comme Pindare, je veux dire sur parole.

LE COMTE.

Que dites-vous, mon cher chevalier ? Pindare

n'a rien de commun avec David : le premier a pris soin lui-même de nous apprendre *qu'il ne parlait qu'aux savants, et qu'il se souciait fort peu d'être entendu de la foule de ses contemporains, auprès desquels il n'était pas fâché d'avoir besoin d'interprètes*. Pour entendre parfaitement ce poète, il ne vous suffirait pas de le *prononcer*, de le *chanter* même ; il faudrait encore le *danser*. Je vous parlerai un jour de ce *soulier dorique* tout étonné des nouveaux mouvements que lui prescrivait la muse impétueuse de Pindare. Mais quand vous parviendriez à le comprendre aussi parfaitement qu'on le peut de nos jours, vous seriez peu intéressé. Les odes de Pindare sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que vous importent *les chevaux de Hiéron* ou *les mules d'Agésias* ? quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes ? Le charme tenait aux temps et aux lieux ; aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Elide, plus d'Alphée ; celui qui se flatterait de trouver le Péloponèse au Pérou serait moins ridicule que celui qui le chercherait dans la Morée. David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances : il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui. Jérusalem n'a point disparu pour nous : *elle est toute où nous sommes* ; et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez sans cesse les Psaumes, non, si vous m'en croyez, dans nos traductions modernes qui sont trop loin de la source, mais dans la version latine adoptée dans notre église. Je sais que l'hébraïsme, toujours

plus ou moins visible à travers la Vulgate, étonne d'abord le premier coup d'œil ; car les Psaumes, tels que nous les lisons aujourd'hui, quoiqu'ils n'aient pas été traduits sur le texte, l'ont cependant été sur une version qui s'était tenue elle-même très près de l'hébreu ; en sorte que la difficulté est la même : mais cette difficulté cède aux premiers efforts. *Faites choix d'un ami qui*, sans être hébraïsant, ait pu néanmoins, par des lectures attentives et reposées, se pénétrer de l'esprit d'une langue la plus antique sans comparaison de toutes celles dont il nous reste des monuments, de son laconisme logique, plus embarrassant pour nous que le plus hardi laconisme grammatical, et qui se soit accoutumé surtout à saisir la liaison des idées presque invisible chez les Orientaux, dont le génie bondissant n'entend rien aux nuances européennes : vous verrez que le mérite essentiel de cette traduction est d'avoir su précisément passer assez près et assez loin de l'hébreu ; vous verrez comment une syllabe, un mot, et je ne sais quelle aide légère donnée à la phrase, feront jaillir sous vos yeux des beautés du premier ordre. Les Psaumes sont une véritable *préparation évangélique* ; car nulle part l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible, et de toutes parts on y lit les promesses de tout ce que nous possédons. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours. Lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel, et relatif seulement à quelque événement de la vie du Roi-Prophète, toujours son génie échappe à ce cercle rétréci ; toujours il généralise : comme il voit tout dans l'immense unité de la puissance qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentiments se tournent en

prières : il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes. Jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme ; et cependant, lorsque l'Aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui *plus d'air* qu'Horace n'en voyait jadis sous le Cygne de Dircé. Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit : *Où me cacher, où fuir tes regards pénétrants ? Si j'emprunte les ailes de l'aurore et que je m'envole jusqu'aux bornes de l'Océan, c'est ta main même qui m'y conduit et j'y rencontrerai ton pouvoir. Si je m'élançe dans les cieux, t'y voilà ; si je m'enfonçe dans l'abîme, te voilà encore.* Tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons le contempler. — *Seigneur, dit-il, vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages, je serai ravi en chantant les œuvres de vos mains. Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur ! vos desseins sont des abîmes ; mais l'aveugle ne voit pas ces merveilles et l'insensé ne les comprend pas.*

S'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images ! quelle richesse d'expressions ! Voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime les noces de la terre et de l'élément humide : *Tu visites la terre dans ton amour et tu la combles de richesses ! Fleuve du Seigneur, surmonte tes rivages ! prépare la nourriture de l'homme, c'est l'ordre que tu as reçu ; inonde les sillons, va chercher les germes des plantes, et la terre, pénétrée de gouttes génératrices, tressaillera de fécondité. Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de bénédictions ; tes nuées distilleront*

l'abondance ; des îles de verdure embelliront le désert ; les collines seront environnées d'allégresse ; les épis se presseront dans les vallées ; les troupeaux se couvriront de riches toisons ; tous les êtres pousseront un cri de joie. Oui, tous diront une hymne à ta gloire.

Mais c'est dans un ordre plus relevé qu'il faut l'entendre expliquer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait de son temps être aperçu que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrase prend chez lui un caractère prophétique ; il devance les siècles, et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénelon, il découvre dans le cœur de l'homme *ces degrés mystérieux qui, de vertus en vertus, nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux.* Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine. Cette loi est *une lampe pour son pied mal assuré, une lumière, un astre, qui l'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vertu ; elle est vraie, elle est la vérité même : elle porte sa justification en elle-même ; elle est plus douce que le miel, plus désirable que l'or et les pierres précieuses ; et ceux qui lui sont fidèles y trouveront une récompense sans bornes ; il la méditera jour et nuit ; il cachera les oracles de Dieu dans son cœur afin de ne le point offenser ; il s'écrie : Si tu dilates mon cœur, je courrai dans la voie de tes commandements.*

Quelquefois le sentiment qui l'opprime intercepte sa respiration. Un verbe, qui s'avance pour exprimer la pensée du prophète, s'arrête sur ses lèvres et retombe sur son cœur ; mais la piété le comprend lorsqu'il s'écrie : **TES AUTELS, Ô DIEU DES ESPRITS !**

D'autres fois on l'entend deviner en quelques mots tout le Christianisme. *Apprends-moi, dit-il,*

à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu. Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, parce qu'il est Dieu, et que le mérite dépend exclusivement de cette direction soumise de la pensée ?

Il connaissait bien la loi terrible de notre nature viciée : il savait que *l'homme est conçu dans l'iniquité, et révolté dès le sein de sa mère contre la loi divine*. Aussi bien que le grand Apôtre, il savait que *l'homme est un esclave vendu à l'iniquité qui le tient sous son joug, de manière qu'il ne peut y avoir de liberté que là où se trouve l'esprit de Dieu*. Il s'écrie donc avec une justesse véritablement chrétienne : *C'est par toi que je serai arraché à la tentation ; appuyé sur son bras, je franchirai le mur : ce mur de séparation élevé dès l'origine entre l'homme et le Créateur, ce mur qu'il faut absolument franchir, puisqu'il ne peut être renversé*. Et lorsqu'il dit à Dieu : *Agis avec moi*, ne confesse-t-il pas, n'enseigne-t-il pas toute la vérité ? D'une part *rien sans nous*, et de l'autre *rien sans toi*. Que si l'homme ose témérairement ne s'appuyer que sur lui-même, la vengeance est toute prête : *Il sera livré aux penchants de son cœur et aux rêves de son esprit*.

Certain que l'homme est de lui-même incapable de prier, David demande à Dieu de le pénétrer *de cette huile mystérieuse, de cette onction divine qui ouvrira ses lèvres, et leur permettra de prononcer des paroles de louange et d'allégresse* ; et comme il ne nous racontait que sa propre expérience, il nous laisse voir dans lui le travail de l'inspiration. *J'ai senti, dit-il, mon cœur s'échauffer au dedans de moi ; les flammes ont jailli de ma pensée intérieure ; alors ma langue s'est déliée, et j'ai parlé*. A ces flammes chastes de l'amour divin,

à ces élans sublimes d'un esprit ravi dans le ciel, comparez la chaleur putride de Sapho ou l'enthousiasme soldé de Pindare : le goût, pour se décider, n'a pas besoin de la vertu.

Voyez comment le Prophète déchiffre l'incrédule d'un seul mot : *il a refusé de croire, de peur de bien agir* ; et comment en un seul mot encore il donne une leçon terrible aux croyants lorsqu'il leur dit : *Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, haïssez donc le mal.*

Cet homme extraordinaire, enrichi de dons si précieux, s'était néanmoins rendu énormément coupable ; mais l'expiation enrichit ses hymnes de nouvelles beautés : jamais le repentir ne parla un langage plus vrai, plus pathétique, plus pénétrant. Prêt à recevoir avec résignation tous les fléaux du Seigneur, *il veut lui-même publier ses iniquités. Son crime est constamment devant ses yeux, et la douleur qui le ronge ne lui laisse aucun repos.* Au milieu de Jérusalem, au sein de cette pompeuse capitale, destinée à devenir bientôt *la plus superbe ville de la superbe Asie*, sur ce trône où la main de Dieu l'avait conduit, *il est seul comme le pélican du désert, comme l'effraie cachée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit sur le faite aérien des palais. Il consume ses nuits dans les gémissements, et sa triste couche est inondée de ses larmes. Les flèches du Seigneur l'ont percé. Dès lors il n'y a plus rien de sain en lui ; ses os sont ébranlés ; ses chairs se détachent ; il se courbe vers la terre ; son cœur se trouble ; toute sa force l'abandonne ; la lumière même ne brille plus pour lui ; il n'entend plus ; il a perdu la voix ; il ne lui reste que l'espérance.* Aucune idée ne saurait le distraire de sa douleur, et cette douleur se tournant toujours en prière comme

tous ses autres sentiments, elle a quelque chose de vivant qu'on ne rencontre point ailleurs. Il se rappelle sans cesse un oracle qu'il a prononcé lui-même : *Dieu a dit au coupable : Pourquoi te mêles-tu d'annoncer mes préceptes avec ta bouche impure ? je ne veux être célébré que par le juste.* La terreur chez lui se mêle donc constamment à la confiance ; et jusque dans les transports de l'amour, dans l'extase de l'admiration, dans les plus touchantes effusions d'une reconnaissance sans bornes, la pointe acérée du remords se fait sentir comme l'épine à travers les touffes vermeilles du rosier.

Enfin, rien ne me frappe dans ces magnifiques psaumes comme les vastes idées du Prophète en matière de religion ; celle qu'il professait, quoique resserrée sur un point du globe, se distinguait néanmoins par un penchant marqué vers l'universalité. Le temple de Jérusalem était ouvert à toutes les nations, et le disciple de Moïse ne refusait de prier son Dieu avec aucun homme, ni pour aucun homme : plein de ces idées grandes et généreuses, et poussé d'ailleurs par l'esprit prophétique qui lui montrait d'avance *la célérité de la parole et la puissance évangélique*, David ne cesse de s'adresser au genre humain et de l'appeler tout entier à la vérité. Cet appel à la lumière, ce vœu de son cœur, revient à chaque instant dans ses sublimes compositions. Pour l'exprimer en mille manières, il épuise la langue sans pouvoir se contenter. *Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur ; écoutez-moi, vous tous qui habitez le temps. Le Seigneur est bon pour tous les hommes, et sa miséricorde se répand sur tous ses ouvrages. Son royaume embrasse tous les siècles et toutes les générations. Peuples de la terre, poussez vers Dieu*

des cris d'allégresse ; chantez des hymnes à la gloire de son nom ; célébrez sa grandeur par vos cantiques ; dites à Dieu : La terre entière vous adorera ; elle célébrera par ses cantiques la sainteté de votre nom. Peuples, bénissez votre Dieu et faites retentir partout ses louanges ; que vos oracles, Seigneur, soient connus de toute la terre, et que le salut que nous tenons de vous parvienne à toutes les nations. Pour moi, je suis l'ami, le frère de tous ceux qui vous craignent, de tous ceux qui observent vos commandements. Rois, princes, grands de la terre, peuples qui la couvrez, louez le nom du Seigneur, car il n'y a de grand que ce nom. Que tous les peuples réunis à leurs maîtres ne fassent plus qu'une famille pour adorer le Seigneur ! Nations de la terre, applaudissez, chantez, chantez notre roi ! chantez, car le Seigneur est le roi de l'univers. CHANTEZ AVEC INTELLIGENCE. Que tout esprit loue le Seigneur.

Dieu n'avait pas dédaigné de contenter ce grand désir. Le regard prophétique du saint Roi, en se plongeant dans le profond avenir, voyait déjà l'immense explosion du *cénacle* et la face de la terre renouvelée par l'effusion de l'esprit divin. Que ses expressions sont belles et surtout justes ! *De tous les points de la terre les hommes se RESSOUVIENDRONT du Seigneur et se convertiront à lui ; il se montrera, et toutes les familles humaines s'inclineront.*

Sages amis, observez ici en passant comment l'infinie bonté a pu *dissimuler quarante siècles* : elle attendait le *souvenir* de l'homme. Je finirai par vous rappeler un autre vœu du Prophète-Roi : *Que ces pages, dit-il, soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent point encore béniront le Seigneur.*

Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Éternel ; ses chants participent de l'éternité : les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La synagogue conserva les psaumes ; l'Église se hâta de les adopter ; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée ; et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrées. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bay ; on les murmure au Japon.

Le Livre des Soirées

Au début du huitième entretien, Maistre en résumant tout ce qui a été dit jusqu'alors, caractérise la méthode des *Soirées de Saint-Petersbourg*.

LE CHEVALIER.

Trouvez bon, messieurs, qu'avant de poursuivre nos entretiens je vous présente le procès-verbal des séances précédentes.

LE SÉNATEUR.

Qu'est-ce donc que vous voulez dire, monsieur le chevalier ?

LE CHEVALIER.

Le plaisir que je prends à nos conversations

m'a fait naître l'idée de les écrire. Tout ce que nous disons ici se grave profondément dans ma mémoire. Vous savez que cette faculté est très forte chez moi : c'est un mérite assez léger pour qu'il me soit permis de m'en parer ; d'ailleurs je ne donne point aux idées le temps de s'échapper. Chaque soir avant de me coucher, et dans le moment où elles me sont encore très présentes, j'arrête sur le papier les traits principaux, et pour ainsi dire la *trame* de la conversation ; le lendemain je me mets au travail de bonne heure et j'achève le tissu, m'appliquant surtout à suivre le fil du discours et la filiation des idées. Vous savez d'ailleurs que je ne manque pas de temps, car il s'en faut que nous puissions nous réunir exactement tous les jours ; je regarde même comme une chose impossible que trois personnes indépendantes puissent, pendant deux ou trois semaines seulement, faire chaque jour la même chose, à la même heure. Elles auront beau s'accorder, se promettre, se donner parole expressément, et toute affaire cessante, toujours il y aura de temps à autre quelque empêchement insurmontable, et souvent ce ne sera qu'une bagatelle. Les hommes ne peuvent être réunis pour un but quelconque sans une loi ou une règle qui les prive de leur volonté : il faut être religieux ou soldat, J'ai donc eu plus de temps qu'il ne fallait, et je crois que peu d'idées essentielles me sont échappées. Vous ne me refuserez pas d'ailleurs le plaisir d'entendre la lecture de mon ouvrage : et vous comprendrez, à la largeur des marges, que j'ai compté sur de nombreuses corrections. Je me suis promis une véritable jouissance dans ce travail commun ; mais je vous avoue qu'en m'imposant cette tâche pénible, j'ai pensé aux autres plus qu'à moi. Je

connais beaucoup d'hommes dans le monde, beaucoup de jeunes gens surtout, extrêmement dégoûtés des doctrines modernes. D'autres flottent et ne demandent qu'à se fixer. Je voudrais leur communiquer ces mêmes idées qui ont occupé nos soirées, persuadé que je serais utile à quelques-uns et agréable au moins à beaucoup d'autres. Tout homme est une espèce de foi pour un autre, et rien ne l'enchanté, lorsqu'il est pénétré d'une croyance et à mesure qu'il en est pénétré, comme de la trouver chez l'homme qu'il estime. S'il vous semblait même que ma plume, aidée par une mémoire heureuse et par une révision sévère, eût rendu fidèlement nos conversations, en vérité je pourrais fort bien faire la folie de les porter chez l'imprimeur.

LE COMTE.

Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'un tel ouvrage réussît.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, je vous en prie ? Vous me disiez cependant, il y a peu de temps, *qu'une conversation valait mieux qu'un livre.*

LE COMTE.

Elle vaut mieux sans doute pour s'instruire, puisqu'elle admet l'interruption, l'interrogation et l'explication ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit faite pour être imprimée.

LE CHEVALIER.

Ne confondons pas les termes : ceux de *conversation*, de *dialogue* et d'*entretien* ne sont pas synonymes. La *conversation* divague de sa nature : elle n'a jamais de but antérieur ; elle dépend des circonstances ; elle admet un nombre illimité d'interlocuteurs. Je conviendrais donc si vous voulez qu'elle ne serait pas faite pour être imprimée, quand même la chose serait possible, à cause d'un certain *pêle-mêle* de pensées, fruit des transitions les plus bizarres, qui nous mènent souvent à parler, dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'opéra-comique.

Mais l'*entretien* est beaucoup plus sage ; il suppose un sujet, et, si ce sujet est grave, il me semble que l'entretien est subordonné aux règles de l'art dramatique, qui n'admettent point un quatrième interlocuteur. Cette règle est dans la nature. Si nous avions ici un quatrième, il nous gênerait fort.

Quant au *dialogue*, ce mot ne représente qu'une fiction ; car il suppose une conversation qui n'a jamais existé. C'est une œuvre purement artificielle : ainsi on peut en écrire autant qu'on voudra ; c'est une composition comme une autre, qui part toute formée, comme Minerve, du cerveau de l'écrivain, et les dialogues des *morts*, qui ont illustré plus d'une plume, sont aussi réels, et même aussi probables, que ceux des vivants publiés par d'autres auteurs. Ce genre nous est donc absolument étranger.

Depuis que vous m'avez jeté l'un et l'autre dans les lectures sérieuses, j'ai lu les *Tusculanes* de Cicéron, traduites en français par le président Bouhier et par l'abbé d'Olivet. Voilà encore une

œuvre de pure imagination, et qui ne donne pas seulement l'idée d'un entretien réel. Cicéron introduit un auditeur qu'il désigne tout simplement par la lettre A : il se fait faire une question par cet auditeur imaginaire, et lui répond tout d'une haleine par une dissertation régulière : ce genre ne peut être le nôtre. Nous ne sommes point des lettres majuscules ; nous sommes des êtres très réels, très palpables : nous parlons pour nous instruire et pour nous consoler. Il n'y a entre nous aucune subordination ; et, malgré la supériorité d'âge et de lumières, vous m'accordez une égalité que je ne demande point. Je persiste donc à croire que si nos entretiens étaient publiés fidèlement, c'est-à-dire avec toute cette exactitude qui est possible... Vous riez, M. le sénateur ?

LE SÉNATEUR.

Je ris, en effet, parce qu'il me semble que, sans vous en apercevoir, vous argumentez puissamment contre votre projet. Comment pourriez-vous convenir plus clairement des inconvénients qu'il entraînerait, qu'en nous entraînant nous-mêmes dans une conversation sur les conversations ? Ne voudriez-vous pas aussi l'écrire, par hasard ?

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerais pas, je vous assure, si je publiais le livre ; et je suis persuadé que personne ne s'en fâcherait. Quant aux autres digressions inévitables dans tout entretien réel, j'y vois plus d'avantages que d'inconvénients, pourvu qu'elles naissent du sujet et sans aucune violence. Il me

semble que toutes les vérités ne peuvent se tenir debout par leurs propres forces : il en est qui ont besoin d'être, pour ainsi dire, *flanquées* par d'autres vérités, et de là vient cette maxime très vraie que j'ai lue je ne sais où : *Que pour savoir bien une chose, il fallait en savoir un peu mille.* Je crois donc que cette facilité que donne la conversation, d'assurer sa route en étayant une proposition par d'autres lorsqu'elle en a besoin ; que cette facilité, dis-je, transportée dans un livre, pourrait avoir son prix et mettre de l'art dans la négligence.

LE SÉNATEUR.

Écoutez, M. le chevalier, je le mets sur votre conscience, et je crois que notre ami en fait autant. Je crains peu, au reste, que la responsabilité puisse jamais vous ôter le sommeil, le livre ne pouvant faire beaucoup de mal, ce me semble. Tout ce que nous vous demandons en commun, c'est de vous garder sur toutes choses, quand même vous ne publieriez l'ouvrage qu'après notre mort, de dire dans la préface : *J'espère que le lecteur ne regrettera pas son argent* ; autrement vous nous verriez apparaître comme deux ombres furieuses, et malheur à vous !

Après cette digression, l'entretien est ramené sur le problème du mal. Maître vante l'utilité de la souffrance, justifie l'existence du Purgatoire que prouve à elle seule l'idée de Dieu. Dieu est juste : l'existence du désordre ici-bas suffirait à le démontrer. Mais il faut le sens religieux pour comprendre les choses divines. Sénèque et saint Paul en sont les témoignages.

Les Origines du Christianisme

LE CHEVALIER.

Dès que j'aurai rédigé cet entretien, je veux le faire lire à cet ami commun dont vous me parliez il y a peu de temps ; je suis persuadé qu'il trouvera vos raisons bonnes, ce qui vous fera grand plaisir, puisque vous l'aimez tant. Si je ne me trompe, il croira même que vous avez ajouté aux raisons de Sénèque, qui devait être cependant un très grand génie, car il est cité de tout côté. Je me rappelle que mes premières versions étaient puisées dans un petit livre intitulé *Sénèque chrétien*, qui ne contenait que les propres paroles de ce philosophe. Il fallait que cet homme fût d'une belle force pour qu'on lui ait fait cet honneur. J'avais donc une assez grande vénération pour lui, lorsque La Harpe est venu déranger toutes mes idées avec un volume entier de son Lycée, tout rempli d'oracles tranchants rendus contre Sénèque. Je vous avoue cependant que je penche toujours pour l'avis du valet de la comédie :

Ce Sénèque, monsieur, était un bien grand homme !

LE COMTE.

Vous faites fort bien, M. le chevalier, de ne point changer d'avis. Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque ; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs ; sans doute il est trop recherché, trop sen-

tencieux ; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres : mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus, il pénètre profondément les esprits,

Et de tout ce qu'il dit laisse un long souvenir.

Je ne connais pas d'auteur (Tacite peut-être excepté) qu'on se rappelle davantage. A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables ; ses épîtres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter en chaire avec quelques légers changements : ses *questions naturelles* sont sans contredit le morceau le plus précieux que l'antiquité nous ait laissé dans ce genre : il a fait un beau traité sur la *Providence* qui n'avait point encore de nom à Rome du temps de Cicéron. Il ne tiendrait qu'à moi de le citer sur une foule de questions qui n'avaient pas été traitées ni même pressenties par ses devanciers. Cependant, malgré son mérite, qui est très grand, il me serait permis de convenir sans orgueil que j'ai pu ajouter à ses raisons. Car je n'ai en cela d'autre mérite que d'avoir profité de plus grands secours ; et je crois aussi, à vous parler vrai, qu'il n'est supérieur à ceux qui l'ont précédé que par la même raison, et que s'il n'avait été retenu par les préjugés de siècle, de patrie et d'État, il eût pu nous dire à peu près tout ce que je vous ai dit ; car tout me porte à juger qu'il avait une connaissance assez approfondie de nos dogmes.

LE SÉNATEUR.

Croiriez-vous peut-être au Christianisme de

Sénèque ou à sa correspondance épistolaire avec saint Paul ?**LE COMTE.**

Je suis fort éloigné de soutenir ni l'un ni l'autre de ces deux faits ; mais je crois qu'ils ont une racine vraie, et je me tiens sûr que Sénèque a entendu saint Paul, comme je le suis que vous m'écoutez dans ce moment. Nés et vivants dans la lumière, nous ignorons ses effets sur l'homme qui ne l'aurait jamais vue. Lorsque les Portugais portèrent le Christianisme aux Indes, les Japonais, qui sont le peuple le plus intelligent de l'Asie, furent si frappés de cette nouvelle doctrine dont la renommée les avait cependant très imparfaitement informés, qu'ils députèrent à Goa deux membres de leurs deux principales académies pour s'informer de cette nouvelle religion ; et bientôt des ambassadeurs japonais vinrent demander des prédicateurs chrétiens au vice-roi des Indes ; de manière que, pour le dire en passant, il n'y eut jamais rien de plus paisible, de plus égal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon : ce qui est profondément ignoré par beaucoup de gens qui se mêlent d'en parler. Mais les Romains et les Grecs du siècle d'Auguste étaient bien d'autres hommes que les Japonais du XVI^e. Nous ne réfléchissons pas assez à l'effet que le Christianisme dut opérer sur une foule de bons esprits de cette époque. Le gouverneur romain de Césarée, qui savait très bien ce que c'était que cette doctrine, disant tout effrayé à saint Paul : « *C'est assez pour cette heure, retirez-vous,* » et les aréopagites qui lui disaient : « *Nous vous entendrons une autre fois sur ces*

choses, » faisaient, sans le savoir, un bel éloge de sa prédication. Lorsqu'Agrippa, après avoir entendu saint Paul, lui dit : *Il s'en faut de peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien ;* l'Apôtre lui répondit : *Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût de rien du tout, et que vous devinssiez, vous et tous ceux qui m'entendent, semblables à moi, A LA RÉSERVE DE CES LIENS, »* et il montra ses chaînes. Après que dix-huit siècles ont passé sur ces pages saintes : après cent lectures de cette belle réponse, *je crois la lire encore pour la première fois, tant elle me paraît noble, douce, ingénieuse, pénétrante !* Je ne puis vous exprimer enfin à quel point j'en suis touché. Le cœur de d'Alembert, quoique raccorni par l'orgueil et par une philosophie glaciale, ne tenait pas contre ce discours : jugez de l'effet qu'il dut produire sur les auditeurs. Rappelons-nous que les hommes d'autrefois étaient faits comme nous. Ce roi Agrippa, cette reine Bérénice, ces proconsuls Serge et Gallion (dont le premier se fit chrétien), ces gouverneurs Félix et Faustus, ce tribun Lysias et toute leur suite, avaient des parents, des amis, des correspondants. Ils parlaient, ils écrivaient. Mille bouches répétaient ce que nous lisons aujourd'hui, et ces nouvelles faisaient d'autant plus d'impression qu'elles annonçaient comme preuve de la doctrine des miracles incontestables, même de nos jours, pour tout homme qui juge sans passion. Saint Paul prêcha une année et demie à Corinthe et deux ans à Ephèse ; tout ce qui se passait dans ces grandes villes retentissait en un clin d'œil jusqu'à Rome. Mais enfin le grand apôtre arriva à Rome même où *il demeura deux ans entiers, recevant tous ceux qui venaient le voir, et prêchant en toute liberté sans que personne le gênât.* Pensez-vous qu'une telle

prédication ait pu échapper à Sénèque qui avait alors soixante ans ? et lorsque depuis, traduit au moins deux fois devant les tribunaux pour la doctrine qu'il enseignait, Paul se défendit publiquement et fut absous, pensez-vous que ces événements n'aient pas rendu sa prédication et plus célèbre et plus puissante ? Tous ceux qui ont la moindre connaissance de l'antiquité savent que le Christianisme, dans son berceau, était pour les Chrétiens une *initiation*, et pour les autres un *système*, une *secte* philosophique ou théurgique. Tout le monde sait combien on était alors avide d'opinions nouvelles : il n'est pas même permis d'imaginer que Sénèque n'ait point eu connaissance de l'enseignement de saint Paul ; et la démonstration est achevée par la lecture de ses ouvrages, où il parle de Dieu et de l'homme d'une manière toute nouvelle. A côté du passage de ses épîtres où il dit que *Dieu doit être honoré et aimé*, une main inconnue écrivit jadis sur la marge de l'exemplaire dont je me sers : *Deum amari vix alii auctores dixerunt*. L'expression est au moins très rare et très remarquable.

Pascal a fort bien observé *qu'aucune autre religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer* ; sur quoi je me rappelle que Voltaire, dans le honteux commentaire qu'il a ajouté aux pensées de cet homme fameux, objecte que *Marc-Aurèle et Epictète parlent CONTINUELLEMENT d'aimer Dieu*. Pourquoi ce joli érudit n'a-t-il pas daigné nous citer les passages ? Rien n'était plus aisé, puisque, suivant lui, ils se touchent. Mais revenons à Sénèque. Ailleurs il a dit : *Mes Dieux*, et même *notre Dieu et notre Père* ; il a dit formellement : *Que la volonté de Dieu soit faite*. On passe sur ces expressions ; mais cherchez-en de semblables chez

les philosophes qui l'ont précédé, et cherchez-les surtout dans Cicéron qui a traité précisément les mêmes sujets. Vous n'exigez pas, j'espère, de ma mémoire d'autres citations dans ce moment ; mais lisez les ouvrages de Sénèque, et vous sentirez la vérité de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je me flatte que, lorsque vous tomberez sur certains passages dont je n'ai plus qu'un souvenir vague, où il parle de l'incroyable héroïsme de certains hommes qui ont bravé les tourments les plus horribles avec une intrépidité qui paraît surpasser les forces de l'humanité, vous ne douterez guère qu'il n'ait eu les Chrétiens en vue.

D'ailleurs, la tradition sur le Christianisme de Sénèque et sur ses rapports avec saint Paul, sans être décisive, est cependant quelque chose de plus que rien, si on la joint surtout aux autres présomptions.

Enfin le Christianisme à peine né avait pris racine dans la capitale du monde. Les Apôtres avaient prêché à Rome vingt-cinq ans avant le règne de Néron. Saint Pierre s'y entretint avec Philon : de pareilles conférences produisirent nécessairement de grands effets. Lorsque nous entendons parler de Judaïsme à Rome sous les premiers empereurs, et surtout parmi les Romains mêmes, très souvent il s'agit de Chrétiens : rien n'est si aisé que de s'y tromper. On sait que les Chrétiens, du moins un assez grand nombre d'entre eux, se crurent longtemps tenus à l'observation de certains points de la loi mosaïque ; par exemple, à celui de l'abstinence du sang. Fort avant dans le quatrième siècle, on voit encore des Chrétiens martyrisés en Perse pour avoir refusé de violer les observances légales. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait souvent

confondus, et vous verrez en effet les Chrétiens enveloppés comme Juifs dans la persécution que ces derniers s'attirèrent par leur révolte contre l'empereur Adrien. Il faut avoir la vue bien fine et le coup d'œil très juste ; il faut de plus regarder de très près, pour discerner les deux religions chez les auteurs des deux premiers siècles. Plutarque, par exemple, de qui veut-il parler, lorsque, dans son *Traité de la Superstition*, il s'écrie : *O Grecs ! qu'est-ce donc que les Barbares ont fait de vous ?* et que tout de suite il parle de *sabbatismes*, de *prosternations*, de honteux accroupissements, etc. Lisez le passage entier, et vous ne saurez s'il s'agit de dimanche ou de sabbat, si vous contemplez un deuil judaïque ou les premiers rudiments de la pénitence canonique. Longtemps je n'y ai vu que le Judaïsme pur et simple ; aujourd'hui je penche pour l'opinion contraire. Je vous citerais encore à ce propos les vers de Rutilius, *si je m'en souvenais*, comme dit madame de Sévigné. Je vous renvoie à son voyage : vous y lirez les plaintes amères qu'il fait *de cette superstition judaïque qui s'emparait du monde entier*. Il en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde : or, qui pourrait croire qu'il s'agit ici de Judaïsme ? N'est-ce pas, au contraire, le Christianisme qui s'emparait du monde et qui repoussait également le Judaïsme et le Paganisme ? Ici les faits parlent ; il n'y a pas moyen de disputer.

Au reste, messieurs, je supposerai volontiers que vous pourriez bien être de l'avis de Montaigne, et qu'un moyen sûr de vous faire haïr les choses vraisemblables serait de vous les *planter* pour démontrées. Croyez donc ce qu'il vous plaira sur cette question particulière ; mais dites-moi,

je vous prie, pensez-vous que le Judaïsme seul ne fût pas suffisant pour influencer sur le système moral et religieux d'un homme aussi pénétrant que Sénèque, et qui connaissait parfaitement cette religion ? Laissons dire les poètes qui ne voient que la superficie des choses, et qui croient avoir tout dit quand ils ont appelé les Juifs *verpos* et *recutitos*, et tout ce qui vous plaira. Sans doute que le grand anathème pesait déjà sur eux. Mais ne pouvait-on pas alors, comme à présent, admirer les écrits en méprisant les personnes ? Au moyen de la version des Septante, Sénèque pouvait lire la Bible aussi commodément que nous. Que devait-il penser lorsqu'il comparait les théogonies poétiques au premier verset de la Genèse, ou qu'il rapprochait le déluge d'Ovide de celui de Moïse ? Quelle source immense de réflexions ! Toute la philosophie antique pâlit devant le seul livre de la *Sagesse*. Nul homme intelligent et libre de préjugés ne lira les Psaumes sans être frappé d'admiration et transporté dans un nouveau monde. A l'égard des personnes mêmes, il y avait de grandes distinctions à faire. Philon et Josèphe étaient bien apparemment des hommes de bonne compagnie, et l'on pouvait sans doute s'instruire avec eux. En général, il y avait dans cette nation, même dans les temps les plus anciens, et longtemps avant son mélange avec les Grecs, beaucoup plus d'instruction qu'on ne le croit communément, par des raisons qu'il ne serait pas difficile d'assigner. Où avaient-ils pris, par exemple, leur calendrier, l'un des plus justes, et peut-être le plus juste de l'antiquité ? Newton, dans sa chronologie, n'a pas dédaigné de lui rendre pleine justice, et il ne tient qu'à nous de l'admirer encore de nos jours, puisque

nous le voyons marcher de front avec celui des nations modernes, sans erreurs ni embarras d'aucune espèce. On peut voir, par l'exemple de Daniel, combien les hommes habiles de cette nation étaient considérés à Babylone, qui renfermait certainement de grandes connaissances. Le fameux rabbin *Moïse Maimonide*, dont j'ai parcouru quelques ouvrages traduits, nous apprend qu'à la fin de la grande captivité, un très grand nombre de Juifs ne voulurent point retourner chez eux ; qu'ils se fixèrent à Babylone ; qu'ils y jouirent de la plus grande liberté, de la plus grande considération, et que la garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.

En feuilletant l'autre jour mes petits *Elzévir*s que vous voyez là rangés en cercles sur ce plateau tournant, je tombai par hasard sur la république hébraïque de *Pierre Cuncæus*. Il me rappela cette anecdote si curieuse d'Aristote, qui s'entretint en Asie avec un Juif auprès duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.

La traduction des livres sacrés dans une langue devenue celle de l'univers, la dispersion des Juifs dans les différentes parties du monde, et la curiosité naturelle à l'homme pour tout ce qu'il y a de nouveau et d'extraordinaire, avaient fait connaître de tout côté la loi mosaïque, qui devenait ainsi une introduction au Christianisme. Depuis longtemps, les Juifs servaient dans les armées de plusieurs princes qui les employaient volontiers à cause de leur valeur reconnue et de leur fidélité sans égale. Alexandre surtout en tira grand parti et leur montra des égards recherchés. Ses successeurs au trône d'Egypte l'imitè-

rent sur ce point, et donnèrent constamment aux Juifs de très grandes marques de confiance. Lagus mit sous leur garde les plus fortes places de l'Égypte, et, pour conserver les villes qu'il avait conquises dans la Libye, il ne trouva rien de mieux que d'y envoyer des colonies juives. L'un des Ptolomées, ses successeurs, voulut se procurer une traduction solennelle des livres sacrés. Evergètes, après avoir conquis la Syrie, vint rendre ses actions de grâces à Jérusalem : il offrit à Dieu un grand nombre de victimes et fit de riches présents au temple. Philométor et Cléopâtre confièrent à deux hommes de cette nation le gouvernement du royaume et le commandement de l'armée. Tout en un mot justifiait le discours de Tobie à ses frères : *Dieu vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent pas, afin que vous leur fassiez connaître ses merveilles ; afin que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu et le seul tout-puissant.*

Suivant les idées anciennes, qui admettaient une foule de divinités et surtout de dieux nationaux, le Dieu d'Israël n'était, pour les Grecs, pour les Romains et même pour toutes les autres nations, qu'une nouvelle divinité ajoutée aux autres ; ce qui n'avait rien de choquant. Mais comme il y a toujours dans la vérité une action secrète plus forte que tous les préjugés, le nouveau Dieu, partout où il se montrait, devait nécessairement faire une grande impression sur une foule d'esprits. Je vous en ai cité rapidement quelques exemples, et je puis encore vous en citer d'autres. La cour des empereurs romains avait un grand respect pour le temple de Jérusalem. Caius Agrippa ayant traversé la Judée *sans y faire ses dévotions*, (voulez-vous me pardonner cette expres-

sion ?) son aïeul, l'empereur Auguste, en fut extrêmement irrité ; et ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'une disette terrible qui affligea Rome à cette époque fut regardée par l'opinion publique comme un châtement de cette faute. Par une espèce de réparation, ou par un mouvement spontané encore plus honorable pour lui, Auguste, quoiqu'il fût en général grand et constant ennemi des religions étrangères, ordonna qu'on sacrifierait chaque jour à ses frais sur l'autel de Jérusalem. Livie, sa femme, y fit présenter des dons considérables. C'était la mode à la cour, et la chose en était venue au point que toutes les nations, même les moins amies de la juive, craignaient de l'offenser, de peur de déplaire au maître ; et que tout homme qui aurait osé toucher au livre sacré des Juifs, ou à l'argent qu'ils envoyaient à Jérusalem, aurait été considéré et puni comme un sacrilège. Le bon sens d'Auguste devait sans doute être frappé de la manière dont les Juifs concevaient la Divinité. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans un texte célèbre ; mais rien ne m'a fait autant d'impression que l'étonnante sagacité de Tibère au sujet des Juifs. Séjan, qui les détestait, avait voulu jeter sur eux le soupçon d'une conjuration qui devait les perdre : Tibère n'y fit nulle attention, *car, disait ce prince pénétrant, cette nation, par principe, ne portera jamais la main sur un souverain.* Ces Juifs, qu'on se représente comme un peuple farouche et intolérant, étaient cependant, à certains égards, le plus tolérant de tous, au point qu'on a peine quelquefois à comprendre comment les professeurs exclusifs de la vérité se montraient si accommodants avec les religions étrangères. On connaît

la manière tout à fait *libérale* dont Elisée résolut le cas de conscience proposé par un capitaine de la garde syrienne. Si le prophète avait été jésuite, nul doute que Pascal, pour cette décision, ne l'eût mis, quoiqu'à tort, dans ses Lettres provinciales. Philon, si je ne me trompe, observe quelque part que le grand-prêtre des Juifs, seul dans l'univers, priait pour les nations et les puissances étrangères. En effet, je ne crois pas qu'il y en ait d'autre exemple dans l'antiquité. Le temple de Jérusalem était environné d'un portique destiné aux étrangers qui venaient y prier librement. Une foule de ces *Gentils* avaient confiance en ce Dieu (*quel qu'il fût*) qu'on adorait sur le mont de Sion. Personne ne les gênait ni ne leur demandait compte de leurs croyances nationales, et nous les voyons encore, dans l'Évangile, venir, au jour solennel de Pâque, adorer à Jérusalem, sans la moindre marque de désapprobation ni de surprise de la part de l'historien sacré.

L'esprit humain ayant été suffisamment préparé ou averti par ce noble culte, le Christianisme parut ; et, presque au moment de sa naissance, il fut connu et prêché à Rome. C'en est assez pour que je sois en droit d'affirmer que la supériorité de Sénèque sur ses devanciers, par parenthèse j'en dirais autant de Plutarque, dans toutes les questions qui intéressent réellement l'homme, ne peut être attribuée qu'à la connaissance plus ou moins parfaite qu'il avait des dogmes mosaïques et chrétiens. La vérité est faite pour notre intelligence comme la lumière pour notre œil ; l'une et l'autre s'insinuent sans effort de leur part et sans instruction de la nôtre, toutes les fois qu'elles sont à portée d'agir. Du moment où le Christianisme parut dans le monde,

il se fit un changement sensible dans les écrits des philosophes, ennemis même ou indifférents. Tous ces écrits ont, si je puis m'exprimer ainsi, *une couleur* que n'avaient pas les ouvrages antérieurs à cette grande époque. Si donc la raison humaine veut nous montrer ses forces, qu'elle cherche ses preuves avant notre ère ; qu'elle ne vienne point *battre sa nourrice*, et, comme elle l'a fait si souvent, nous citer ce qu'elle tient de la révélation, pour nous prouver qu'elle n'en a pas besoin. Laissez-moi, de grâce, vous rappeler un trait ineffable de ce *fou du grand genre* (comme l'appelle Buffon), qui a tant influé sur un siècle bien digne de l'écouter. Rousseau nous dit fièrement dans son *Emile* : *Qu'on lui soutient vainement la nécessité d'une révélation, puisque Dieu a tout dit à nos yeux, à notre conscience et à notre jugement : que Dieu veut être adoré EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ, et que tout le reste n'est qu'une affaire de police.* Voilà, messieurs, ce qui s'appelle raisonner ! *Adorer Dieu en esprit et en vérité !* C'est une bagatelle sans doute ! il n'a fallu que Dieu pour nous l'enseigner.

Lorsqu'une *bonne* nous demandait jadis : *Pourquoi Dieu nous a-t-il mis au monde ?* Nous répondions : *Pour le connaître, l'aimer, le servir dans cette vie, et mériter ainsi ses récompenses dans l'autre.* Voyez comment cette réponse, qui est à la portée de la première enfance, est cependant si admirable, si étourdissante, si incontestablement au-dessus de tout ce que la science humaine réunie a jamais pu imaginer, que le sceau divin est aussi visible sur cette ligne du Catéchisme élémentaire que sur le Cantique de Marie, ou sur les oracles les plus pénétrants du **SERMON DE LA MONTAGNE.**

Ne soyons donc nullement surpris si cette doctrine divine, plus ou moins connue de Sénèque, a produit dans ses écrits une foule de traits qu'on ne saurait trop remarquer. J'espère que cette petite discussion, que nous avons pour ainsi dire trouvée sur notre route, ne vous aura point ennuyés.

Quant à La Harpe, que j'avais tout à fait perdu de vue, que voulez-vous que je vous dise ? En faveur de ses talents, de sa noble résolution, de son repentir sincère, de son invariable persévérance, faisons grâce à tout ce qu'il a dit sur des choses qu'il n'entendait pas, ou qui réveillaient dans lui quelque passion mal assoupie. *Qu'il repose en paix !* Et nous aussi, messieurs, allons *reposer en paix* ; nous avons fait un excès aujourd'hui, car il est deux heures : cependant il ne faut pas nous en repentir. Toutes les soirées de cette grande ville n'auront pas été aussi innocentes, ni par conséquent aussi heureuses que la nôtre. *Reposons donc en paix !* et puisse ce sommeil tranquille, précédé et produit par des travaux utiles et d'innocents plaisirs, être l'image et le gage de ce repos sans fin qui n'est accordé de même qu'à une suite de jours passés comme les heures qui viennent de s'écouler pour nous !

Dieu est le lieu des esprits et des cœurs

Notre unité mutuelle résulte de notre unité en Dieu tant célébrée par la philosophie même. Le système de Malebranche de *la vision en Dieu* n'est qu'un superbe commentaire de ces mots si connus de saint Paul : *C'est en lui que nous avons*

la vie, le mouvement et l'être. Le panthéisme des stoïciens et celui de Spinoza sont une corruption de cette grande idée, mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette tendance vers l'unité. La première fois que je lus dans le grand ouvrage de cet admirable Malebranche, si négligé par son injuste et aveugle patrie : *Que Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, je fus ébloui par cet éclair de génie et prêt à me prosterner. Les hommes ont peu dit de choses aussi belles.

J'eus la fantaisie jadis de feuilleter les œuvres de madame Guyon, uniquement parce qu'elle m'avait été recommandée par le meilleur de mes amis, *François de Cambrai*. Je tombai sur un passage du commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, où cette femme célèbre compare les intelligences humaines aux eaux courantes qui sont toutes parties de l'Océan, et qui ne s'agitent sans cesse que pour y retourner (1).

(1) Voici le passage de Mad. Guyon, indiqué dans le dialogue : — « Dieu étant notre dernière fin, l'âme peut sans cesse s'écouler dans lui comme dans son terme et son centre, et y être mêlée et transformée sans en ressortir jamais. Ainsi qu'un fleuve, qui est une eau sortie de la mer et très distincte de la mer, se trouvant hors de son origine, tâche par diverses agitations de se rapprocher de la mer, jusqu'à ce qu'y étant enfin retombé, il se perde et se mélange avec elle, ainsi qu'il y était perdu et mêlé avant que d'en sortir ; et il ne peut plus en être distingué. » (*Comment, sur le Cantique des Cantiques* ; in-12, 1687, chap. I, v. 1.)

L'illustre ami de madame Guyon exprime encore la même idée dans son *Télémaque*. *La raison, dit-il, est comme un grand océan de lumières : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retournent pour s'y perdre.* (Liv. IV.) On sent dans ces deux morceaux deux âmes mêlées.

Mais toutes ces eaux ne peuvent se mêler à l'Océan sans se mêler ensemble, du moins d'une certaine manière que je ne comprends pas du tout. Quelquefois je voudrais m'élançer hors des limites étroites de ce monde ; je voudrais anticiper sur le jour des révélations et me plonger dans l'infini. Lorsque la double loi de l'homme sera effacée, et que ces deux centres seront confondus, il sera UN : car n'y ayant plus de combat dans lui, où prendrait-il l'idée de la dualité ? Mais, si nous considérons les hommes les uns à l'égard des autres, qu'en sera-t-il d'eux lorsque, le mal étant anéanti, il n'y aura plus de passion ni d'intérêt personnel ? Que deviendra le moi, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, lorsque tous les esprits se verront comme ils sont vus ? Qui peut comprendre, qui peut se représenter cette Jérusalem céleste où tous les habitants, pénétrés par le même esprit, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront le bonheur ? Une infinité de spectres lumineux de même dimension, s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux ; c'est un seul spectre infiniment lumineux. Je me garde bien cependant de vouloir toucher à la *personnalité*, sans laquelle l'immortalité n'est rien ; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé en voyant comment tout l'univers nous ramène à cette mystérieuse unité.

Saint Paul a inventé un mot qui a passé dans toutes les langues chrétiennes ; c'est celui d'*édifier*, qui est fort étonnant au premier coup d'œil : car qu'y a-t-il donc de commun entre la construction d'un édifice et le bon exemple qu'on donne à son prochain ?

Mais on découvre bientôt la racine de cette

expression. Le vice écarte les hommes, comme la vertu les unit. Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'enfante un intérêt particulier contraire à l'ordre général ; il n'y a pas un acte pur qui ne sacrifie un intérêt particulier à l'intérêt général, c'est-à-dire qui ne tende à créer une volonté une et régulière à la place de ces myriades de volontés divergentes et coupables. Saint Paul partait donc de cette idée fondamentale, que nous sommes tous *l'édifice de Dieu* ; et que *cet édifice que nous devons élever est le corps du Sauveur*. Il tourne cette idée de plusieurs manières. Il veut qu'on *s'édifie* les uns les autres ; c'est-à-dire que chaque homme prenne place volontairement comme une pierre de cet édifice spirituel, et qu'il tâche de toutes ses forces d'y appeler les autres, afin que tout homme *édifie et soit édifié*. Il prononce surtout ce mot célèbre : *La science enfle, mais la charité édifie* : mot admirable, et d'une vérité frappante : car la science réduite à elle-même divise au lieu d'unir, et toutes ses constructions ne sont que des apparences : au lieu que la vertu *édifie* réellement, et ne peut même agir sans *édifier*. Saint Paul avait lu dans le sublime testament de son maître que les hommes sont un et plusieurs comme Dieu ; de manière que tous sont *terminés et consommés dans l'unité*, car jusque-là l'œuvre n'est pas finie. Et comment n'y aurait-il point entre nous une certaine unité (elle sera ce qu'on voudra : on l'appellera comme on voudra), puisqu'un seul homme nous a perdus par un seul acte ? Je ne fais point ici ce qu'on appelle *un cercle* en prouvant l'unité par l'origine du mal, et l'origine du mal par l'unité : point du tout ; le mal n'est que trop prouvé par lui-même ; il est partout et surtout dans nous. Or, de toutes

les suppositions qu'on peut imaginer pour en expliquer l'origine, aucune ne satisfait le bon sens ennemi de l'ergotage autant que cette croyance, qui le présente comme le résultat héréditaire d'une prévarication fondamentale, et qui a pour elle le torrent de toutes les traditions humaines.

La dégradation de l'homme peut donc être mise au nombre des preuves de l'unité humaine, et nous aider à comprendre comment par la loi d'analogie, qui régit toutes les choses divines, *le salut de même est venu par un seul.*

Vous disiez l'autre jour, M. le comte, qu'il n'y avait pas de dogme chrétien qui ne fût appuyé sur quelque tradition universelle et aussi ancienne que l'homme, ou sur quelque sentiment inné qui nous appartient comme notre propre existence. Rien n'est plus vrai. N'avez-vous jamais réfléchi à l'importance que les hommes ont toujours attachée aux repas pris en commun ? *La table*, dit un ancien proverbe grec, *est l'entremetteuse de l'amitié.* Point de traités, point d'accords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. Pourquoi l'invitation adressée à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse ? pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés ? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du cacique ; passez de la plus haute civilisation aux rudiments de la société ; examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout vous trouverez les repas placés comme une espèce de religion, comme une théorie d'égards, de bienveillance, d'étiquette, souvent de politique ; théorie qui a ses lois, ses observances, ses délicatesses très remarquables. Les hommes

n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune. Ce signe a paru exalter l'union jusqu'à l'unité. Ce sentiment étant donc universel, la religion l'a choisi pour en faire la base de son principal mystère ; et comme tout repas, suivant l'instinct universel, était une *communio*n à la même coupe, elle a voulu à son tour que sa *communio*n fût un *repas*. Pour la vie spirituelle comme pour la vie corporelle, une nourriture est nécessaire. Le même organe matériel sert à l'une et à l'autre. A ce banquet, tous les hommes deviennent un en se rassasiant d'une nourriture qui est une, et qui est toute dans tous. Les anciens Pères, pour rendre sensible jusqu'à un certain point cette transformation dans l'unité, tirent volontiers leurs comparaisons de *l'épi* et de la *grappe*, qui sont les matériaux du mystère. Car tout ainsi que plusieurs grains de blé ou de raisin ne font qu'un pain et une boisson, de même ce pain et ce vin mystiques, qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le moi, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.

Il y a une foule d'exemples de ce sentiment naturel, légitimé et consacré par la religion, et qu'on pourrait regarder comme des traces presque effacées d'un état primitif. En suivant cette route, croyez-vous, M. le comte, qu'il fût absolument impossible de se former une certaine idée de cette solidarité qui existe entre les hommes (vous me permettrez bien ce terme de jurisprudence), d'où résulte la réversibilité des mérites qui explique tout ?

Examen de la philosophie de Bacon

(Posthume)

Joseph de Maistre, examinant la philosophie de Bacon l'un des créateurs de la méthode expérimentale, l'un des philosophes qui luttèrent davantage contre les méthodes de la scolastique, y découvre la plupart des principes du XVIII^e siècle contre lesquels il avait entrepris une lutte acharnée. Après avoir exposé et réfuté, parfois avec violence, les idées de Bacon sur Dieu, sur l'intelligence, l'âme, le mouvement, les sens, la matière, combattant le matérialisme, il en vient à développer l'argument des causes finales qui sont, selon lui, « le fléau du matérialisme ».

Les Causes finales

Il n'y a qu'ordre, proportion, rapport et symétrie dans l'univers. Si je laisse errer mes regards dans l'espace, j'y découvre une infinité de corps différemment lumineux. Ce sont des soleils, des planètes ou des satellites, et tous se meuvent, même ceux qui nous paraissent immobiles. L'homme a reçu le triangle pour mesurer tout : s'il fait tourner sur elle-même cette figure féconde, elle engendre le solide merveilleux qui recèle toutes les merveilles de la science. Là se trouve surtout la courbe planétaire ; comme toutes les

autres courbes régulières, elle est représentée et reproduite par le calcul. Un homme immortel a découvert les lois des mouvements célestes ; il a comparé les temps, les espaces parcourus et les distances. Le nombre enchaîne tous ces mouvements ; la lune même, longtemps *rebelle*, vient aussi se ranger sous la loi commune, et la comète vagabonde est surprise de se voir atteinte et ramenée par le calcul des extrémités de son orbite sur son périhélie. L'homme volant dans l'espace sur ce grain de matière qui l'emporte a pu saisir tous ces mouvements, il en fait des tables ; il sait l'heure et la minute de l'éclipse dont il est séparé par vingt générations passées ou futures ; il pourra sur une feuille légère tracer exactement le système de l'univers, et ces figures imperceptibles seront à l'immense réalité ce que l'intelligence représentatrice est à la créature, semblables par la *forme*, incommensurables par les dimensions.

Si l'homme regarde autour de lui, il voit sa demeure partagée en trois règnes parfaitement distingués, quoique les limites se confondent. Dans la matière morte il aperçoit cependant l'ordre, l'invariable division, la permanence des genres, et même une certaine organisation commencée. La cristallisation seule, par l'invariabilité de ses angles jusque dans ses derniers éléments, est pour lui une source intarissable d'admiration. Il croit connaître ce règne plus que les autres ; mais il se trompe, car il ne connaît les choses qu'à mesure qu'elles lui ressemblent. Déjà il se reconnaît dans la plante ; mais c'est à l'animal qu'il se compare plus particulièrement, il y arrive par la sensitive, et de l'huître il s'élève jusqu'à l'éléphant, où l'instinct semble faire un effort pour s'approcher

de la raison qu'il ne peut toucher. Entre ces deux extrêmes, quelle profusion de richesses ! quelle délicatesse dans les nuances ! quelle infinie diversité de fins et de moyens ! Contemplez cette division ternaire de l'homme, cette tête où s'élabore la pensée ; cette poitrine, règne du sentiment et des passions ; cette région inférieure, réceptacle des opérations grossières ! Trois organes principaux sont présents dans toutes les parties du corps par des prolongements de leur propre substance. L'homme est tout foie par les veines qui en partent ; il est tout cœur par les artères ; il est tout cerveau par les nerfs. Cette division ternaire, qui est frappante dans l'homme, se répète plus ou moins dans toute l'espèce animale à mesure qu'elle est parfaite ; mais la nature s'est jouée dans l'insecte en *couplant* les principes pour les distinguer ; et c'est encore cette humble espèce qu'elle a choisie pour montrer à l'homme dans les étonnantes métamorphoses de l'insecte une allégorie frappante ; car, lui-même, n'est-il pas successivement *ver*, *LARVE* et *papillon* ? Que l'homme rassemble toutes les forces de son âme pour admirer la merveille seule de la reproduction des êtres vivants. O profondeur ! O mystère inconcevable qui fatigue l'admiration sans pouvoir l'assouvir ! Qu'est-ce donc que cette communication de la vie ? Le germinaliste, après avoir trouvé tant de raisons de se moquer de l'épigénésiste, s'arrête lui-même tout pensif devant l'oreille du mulet, et doute de tout ce qu'il croyait. Imprégnation, gestation, naissance, accroissement, nutrition, reproduction, dissolution, équilibre des sexes, balancement des forces, lois de la mort, abîme de combinaisons, de rapports, d'affinités et d'intentions manifestes, qui en prouvent d'autres sans nombre ! Un ancien

médecin observait que, *parmi les os qui forment, au nombre de deux cents, la charpente du corps humain, il n'en est pas un qui n'ait plus de quarante fins.* Le soleil est en rapport avec l'œil du ciron : les rayons du grand astre doivent pénétrer cet œil, se courber dans le cristallin et se réunir sur la rétine comme sur celle du naturaliste qui cherche l'animalcule à l'aide du microscope ; et comme rien dans la nature ne peut attirer sans être attiré (je dis dans la proportion des masses), comme le vaisseau de cent pièces qui attire à lui un canot s'en approche lui-même nécessairement, quoique dans une proportion insensible, de même dans le grand ensemble toutes les fins sont réciproques en proportion de l'importance comparée des êtres ; et il est impossible que l'œil du ciron ait été mis en rapport avec le soleil sans que le soleil, à son tour, ait été proportionnellement fait pour le ciron ; il y a même une contradiction logique dans la supposition d'une fin, d'une dépendance, d'une proportion, d'un rapport quelconque *non réciproque.*

La démonstration de l'ouvrier par l'ouvrage est vulgaire ; elle se présente à tous les esprits, et s'adapte à tous les degrés d'intelligence. Si elle appartient en particulier à quelqu'un, c'est à Cicéron, car il n'y a point, à proprement parler, de pensées neuves : toutes sont communes jusqu'à ce qu'elles soient saisies par un homme qui sache les revêtir d'une de ces formes qui n'appartiennent qu'au génie. Alors elles sont tirées de la foule, et deviennent la propriété de celui qui a su les distinguer ainsi. C'est donc Cicéron qui a dit : *Quoi ! la sphère d'Archimède prouve l'existence d'un ouvrier intelligent qui l'a fabriquée, et le*

ystème réel de l'univers, dont cette machine n'est que l'imitation, n'aurait pas la même force ! Il serait difficile de présenter le grand argument d'une manière plus heureuse.

Science et Religion au XVII^e et au XVIII^e siècle

Poursuivant l'étude de la philosophie de Bacon, Joseph de Maistre en vient à parler de l'union de la religion et de la science dont Bacon, et beaucoup de philosophes modernes après lui, s'ingénient à découvrir le conflit et l'opposition,

Rien ne déplaisait tant à Bacon que l'union de la théologie et de la philosophie. Il appelle cette union *un mauvais mariage*, plus nuisible qu'une guerre ouverte entre les deux puissances. La théologie s'oppose, si l'on veut l'en croire, à toute nouvelle découverte dans les sciences, la chimie a été *souillée* par les affinités théologiques. Il se plaint de « *l'hiver moral* et des cœurs glacés de son siècle, en qui la religion avait dévoré le génie. » Enfin il ne se contente pas d'insulter Platon et Pythagore, comme nous l'avons vu, il en vient à se plaindre à peu près ouvertement du tort que le Christianisme avait fait aux sciences. Il observe que, depuis l'époque chrétienne, l'immense majorité des esprits s'était tournée vers la théologie, et que tous les secours, comme toutes les récompenses, étaient pour elle. Il se plaint même que, dans l'antiquité, les études des philosophes s'étaient tournées en grande partie vers la morale, qui était comme une théologie païenne. On croit entendre un encyclopédiste, et personne ne peut méconnaître dans les différentes citations

qu'on vient de lire, et dans une foule d'autres que présente cet ouvrage, cette haine concentrée, cette rancune incurable contre la religion et ses ministres, qui a distingué particulièrement la plupart des savants et des beaux esprits de notre siècle.

Il est cependant peu de maximes à la fois plus fausses et plus dangereuses que celle qui tend à séparer la religion de la science. « L'esprit, a dit Malebranche, devient plus pur, plus lumineux, plus fort et plus étendu à proportion que s'augmente l'union qu'il a avec Dieu, parce que c'est elle qui fait toute sa perfection. »

Je ne suis point étonné que cette maxime et tant d'autres du même genre aient fait tort à Malebranche dans le dernier siècle, et que sa patrie même, saisie d'un accès de délire dont l'histoire de l'esprit humain ne présente pas d'autre exemple, l'ait mis au-dessous de Locke. Malebranche n'a pas moins parfaitement raison, et il n'y a pas même de l'exagération dans ce qu'il ajoute : « Que les hommes peuvent regarder l'astronomie, la chimie et presque toutes les sciences comme les divertissements d'un honnête homme, mais qu'ils ne doivent pas se laisser surprendre à leur éclat, ni les préférer à la science de l'homme. » Bacon est tout à fait inexcusable d'avoir contredit cette grande vérité, après l'avoir très heureusement exprimée en prononçant ce mot si connu, *que la religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre*. Il a donc parlé non seulement contre la vérité, mais encore contre sa conscience, en accordant aux sciences naturelles une suprématie qui ne leur appartient nullement. La prodigieuse

dégradation des caractères dans le dix-huitième siècle (publiée même physiquement, surtout en France, par celle des physionomies) n'a pas d'autre cause que l'extinction des sciences morales sous le règne exclusif de la physique et de la desséchante algèbre.

La science a son prix sans doute, mais elle doit être limitée de plus d'une manière ; car d'abord il est bon qu'elle soit restreinte dans un certain cercle dont le diamètre ne saurait être tracé avec précision, mais qu'en général il est dangereux d'étendre sans mesure. Quelqu'un a fort bien dit, en France, que la science ressemble au feu : concentré dans les différents foyers destinés à le recevoir, il est le plus utile et le plus puissant agent de l'homme ; éparpillé au hasard, c'est un fléau épouvantable.

L'antiquité nous donne encore sur ce point une leçon frappante, car ce n'est pas sans une grande raison que, dans les temps primitifs, nous voyons la science renfermée dans les temples et couverte des voiles de l'allégorie. C'est qu'en effet le feu ne doit point être remis aux enfants. Que si les enfants ont grandi, ou que les hommes faits aient oublié certains usages du feu, ou que la science elle-même soit devenue moins brûlante, la règle originelle sera modifiée sans doute ; cependant, toujours elle se montrera dans l'alliance naturelle et fondamentale de la religion et de la science et dans les mots mêmes qui accompagneront constamment leur séparation. *O lois catholiques*, profondément ignorées par l'aveugle écrivain dont j'expose les erreurs ! mais qui sait si de nos jours encore on voudra les reconnaître ?

Les sciences doivent, en outre, être considérées dans leur rapport avec les différents ordres de la société. L'homme d'Etat, par exemple, ne se plongera jamais dans les recherches purement physiques qui excluent son caractère et son talent. Elles paraissent convenir tout aussi peu aux prêtres, qui auront toujours, au contraire, un talent particulier et même une certaine vocation pour l'astronomie. Il n'est pas étonnant que, dans l'antiquité, cette science se présente comme une propriété du sacerdoce, que, dans les siècles moyens, l'astronomie soit demeurée de nouveau cachée dans les temples, et qu'enfin, au jour du réveil des sciences, le véritable système du monde ait été trouvé par un *prêtre*. Si les devoirs sévères et les occupations immenses du sacerdoce légitime lui permettaient de se livrer à la chimie et, mieux encore, à la médecine, il obtiendrait certainement des succès prodigieux. Sur la haute question du lien caché qui unit les sciences divines et humaines, la sagesse consiste à prendre exactement le contre-pied de tout ce qu'a dit Bacon, c'est-à-dire à tâcher d'unir *par tous les moyens possibles* ce qu'il a tâché de diviser *par tous les moyens possibles*, la science et la religion.

Il faut de plus que les sciences naturelles soient tenues à leur place, qui est la seconde, la préséance appartenant de droit à la théologie, à la morale et à la politique. Toute nation où cet ordre n'est pas observé est dans un état de dégradation. D'où vient la prééminence marquée du dix-septième siècle, surtout en France ? De l'heureux accord des trois éléments de la supériorité moderne, la religion, la science et la chevalerie, et de la suprématie accordée au premier. On a souvent

comparé ce siècle au suivant, et, comme il n'y avait pas trop moyen de contester la supériorité du premier dans la littérature, on s'en consolait par la supériorité *incontestable* du second dans la philosophie, tandis que c'est précisément le contraire qu'il fallait dire, car notre siècle fut surpassé par la philosophie bien plus que par la littérature du précédent. Qu'est-ce donc que la philosophie ? Si je ne me trompe, *c'est la science qui nous apprend la raison des choses*, et qui est plus profonde à mesure que nous connaissons *plus de choses*. La philosophie du dix-huitième siècle est donc parfaitement nulle (du moins pour le bien) puisqu'elle est purement négative, et qu'au lieu de nous apprendre quelque chose, elle n'est dirigée, de son propre aveu, qu'à détromper l'homme, à ce qu'elle dit, de tout ce qu'il croyait savoir, en ne lui laissant que la physique. Descartes, qui ouvre le dix-septième siècle, et Malebranche, qui le ferme, n'ont point eu d'égaux parmi leurs successeurs. Y a-t-il dans le siècle suivant une meilleure anatomie, un plus terrible examen du cœur humain que le livre de La Rochefoucauld ? un cours de morale plus complet, plus approfondi, plus satisfaisant que celui de Nicole ? Y a-t-il dans notre siècle beaucoup de livres à comparer à celui d'Abbadie, *de la Connaissance de soi-même et des sources de la morale* ? Pascal, comme philosophe, a-t-il été égalé dans le siècle suivant ? Quels hommes que Bossuet et Fénelon dans la partie philosophique de leurs écrits ! La théologie ayant d'ailleurs plusieurs points de contact avec la métaphysique, il faut bien se garder de passer les théologiens sous silence, quand il s'agit de la supériorité philosophique. Lisez, par exemple, ce que Pétau a écrit sur la liberté de l'homme

en elle-même et dans son rapport avec la prévision et l'action divine ; suivez-le dans la savante histoire de tout ce que l'esprit humain a pensé sur ces profondes questions, et lisez ensuite ce que Locke a balbutié sur le même sujet : vous pâmerez de rire, et vous saurez au moins ce que vaut une grande réputation moderne en voyant ce qu'elle a coûté.

Il est encore très important de remarquer qu'indépendamment de la supériorité du dix-septième siècle dans les ouvrages philosophiques proprement dits, sa littérature entière, prise dans le sens le plus général du mot, respire je ne sais quelle philosophie sage, je ne sais quelle raison calme, qui circule, pour ainsi dire, dans toutes les veines de ce grand corps, et qui, s'adressant constamment au bon sens universel, ne surprend, ne choque et ne trouble personne. Ce tact exquis, cette mesure parfaite fut nommée *timidité* par le siècle suivant, qui n'estima que la contradiction, l'audace et l'exagération.

Une autre considération générale, qui n'est qu'une suite de la précédente, et qui assure une supériorité décidée à la philosophie du dix-septième siècle sur la suivante, c'est que la première est dirigée tout entière au perfectionnement de l'homme, au lieu que la seconde est une puissance délétère qui ne tend, en détruisant les dogmes communs, qu'à isoler l'homme, à le rendre orgueilleux, égoïste, pernicieux à lui-même et aux autres ; car l'homme, qui ne vaut que parce qu'il croit, ne vaut rien s'il ne croit rien.

Et cette considération de l'utilité déciderait seule la question de vérité ; car jamais l'erreur ne peut manquer de nuire, ni la vérité d'être utile.

Si l'on a cru quelquefois le contraire, c'est qu'on n'y avait pas regardé d'assez près.

Mais ce qui doit être observé par-dessus tout, c'est que l'infériorité du dix-huitième siècle est due uniquement à l'esprit d'irrégion qui l'a distingué. Les talents ne lui ont pas manqué, mais seulement ce principe qui les exalte et les dirige.

Dans les livres de certains mystiques de l'Asie appelés *suphis*, il est écrit « que Dieu, au commencement des choses, ayant rassemblé tous les esprits, leur demanda s'ils ne se *reconnaissaient pas obligés d'exécuter toutes ses volontés* » et que tous répondirent : OUI. C'est une grande et évidente vérité présentée sous une forme dramatique qui l'anime. Qu'y a-t-il de plus certain que la noble destination de tous les êtres spirituels de concourir librement dans leurs sphères respectives, à l'accomplissement des décrets éternels ? La sanction de cette loi n'est pas moins évidente. Toute action de l'intelligence créée, contraire aux vues de l'intelligence créatrice, amène nécessairement une dégradation de cette même lumière qui lui avait été donnée pour concourir à l'ordre, et si cette action désordonnée est de plus volontaire et délibérée, c'est une véritable révolte dont l'effet doit être particulièrement funeste. Or, comme jamais la sublime destination de l'esprit ne fut contredite d'une manière plus générale et plus directe que dans le dix-huitième siècle, il ne faut pas être surpris que tous les talents y soient demeurés, pour ainsi dire, au-dessous d'eux-mêmes.

Donnez à Buffon la foi de Linnée ; imaginez Jean-Jacques Rousseau tonnant dans une chaire chrétienne sous le surplis de Bourdaloue, Montesquieu écrivant avec la plume qui traça *Télémaque*

et la *Politique sacrée*, Madame du Deffant allant tous les jours à la messe, n'aimant que Dieu et sa fille, s'échauffant sur la Providence, sur la grâce, sur saint Augustin, et peignant une société qui lui ressemble, etc., etc. ; qui sait si, dans des genres si différents, le grand siècle ne se trouverait pas avantageusement balancé ?

Galilée

L'un des exemples fameux qu'on a beaucoup exploité pour montrer l'opposition entre la science et la religion, est la condamnation de Galilée. Avec sa verve et sa franchise ordinaires, Joseph de Maistre réfute l'objection célèbre.

Quant à l'affaire de Galilée, il est inconcevable qu'on ose en parler encore après les éclaircissements qui ont été donnés sur ce sujet. Tiraboschi a démontré, dans trois dissertations intéressantes, que les Souverains Pontifes, loin de retarder la connaissance du véritable système du monde, l'avaient, au contraire, grandement avancée, et que, pendant deux siècles entiers, trois Papes et trois Cardinaux avaient successivement soutenu, encouragé, récompensé, et Copernic lui-même et les différents astronomes précurseurs plus ou moins heureux de ce grand homme ; en sorte que c'est en grande partie à l'Eglise romaine que l'on doit la véritable connaissance du système du monde. On se plaint de la persécution que souffrit Galilée pour avoir soutenu le mouvement de la terre, et l'on ne veut pas se rappeler que Copernic dédia son fameux livre des *Révolutions célestes* au grand pape Paul III, protecteur éclairé de

toutes les sciences, et que, dans l'année même qui vit la condamnation de Galilée, la cour de Rome n'oublia rien pour amener dans l'université de Bologne ce fameux Képler, qui non seulement avait embrassé l'opinion de Galilée sur le mouvement de la terre, mais qui prêtait de plus un poids immense à cette opinion par l'autorité de ses immortelles découvertes, complément à jamais fameux de la démonstration du système copernicien.

Un savant astronome, de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, s'étonne de la hardiesse avec laquelle Copernic, *en parlant à un Pape*, s'exprime dans son épître dédicatoire sur les hommes *qui s'avisent de raisonner sur le système du monde sans être mathématiciens*. Il part de la supposition que les Papes avaient proscrit ce système, tandis que le contraire de cette supposition est incontestable. Jamais l'Eglise réunie, jamais les Papes, en leur qualité de chefs de l'Eglise n'ont prononcé un mot ni contre ce système en général, ni contre Galilée en particulier. Galilée fut condamné par l'inquisition, c'est-à-dire par un tribunal qui pouvait se tromper comme un autre, et qui se trompa, en effet, sur le fond de la question ; mais Galilée se donna tous les torts envers le tribunal, et il dut enfin à ses imprudences multipliées une mortification qu'il aurait pu éviter avec la plus grande aisance, et sans se compromettre aucunement. Il n'y a plus de doute sur ces faits. Nous avons les dépêches de l'ambassadeur du grand-duc à Rome, qui déplore les torts de Galilée. S'il s'était abstenu d'écrire, comme il en avait donné sa parole ; s'il ne s'était pas obstiné à vouloir prouver le système de Copernic par l'Écriture sainte ; s'il avait seulement écrit en

langue latine, au lieu d'échauffer les esprits en langue vulgaire, il ne lui serait rien arrivé. Mais supposons le contraire de ces faits, et donnons tous les torts à l'inquisition, en résultera-t-il *que les catholiques persécutèrent Galilée* ? Quel délire ! il y a deux cents millions de catholiques sur la terre, vivant sous une foule de souverainetés différentes : comment se trouvèrent-ils gênés tous à la fois et pour toujours par le décret d'un tribunal séant dans les murs de Rome ? Quelle corporation, et même quel individu catholique, en sa qualité de catholique, a jamais persécuté Galilée ? S'il était défendu d'enseigner le système de Copernic dans cette capitale, qui empêchait de l'enseigner à quelques milles de Rome, dans tout le reste de l'Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, dans tout le monde enfin, Rome exceptée ? Le même écrivain que je citais tout à l'heure s'étonne *que le livre de Copernic ait paru sous l'égide d'un Pape dont les successeurs devaient un jour lancer les foudres du Vatican, et même appeler à leur aide le bras séculier, pour étouffer la vérité nouvelle, et ramener sur le globe la nuit du préjugé à peine dissipée.*

Je ne veux faire aucune comparaison, mais voilà cependant encore un exemple remarquable de la force des préjugés sur les plus excellents esprits. En effet, jamais les Papes n'ont lancé ce qu'on appelle *les foudres du Vatican* sur les partisans de Copernic, et moins encore ont-ils *appelé à leur secours la puissance temporelle* pour étouffer la nouvelle doctrine, car cette puissance leur appartient chez eux, comme à tous les autres princes, et hors de l'état ecclésiastique ils l'auraient invoquée en vain. On ne citera pas un seul monument, un seul rescrit, un seul jugement des Papes

qui tende à étouffer ou seulement à décréditer aucune vérité physique ou astronomique : tout se réduit à ce décret de l'inquisition contre Galilée, décret qui ne signifie rien, qui est isolé dans l'histoire, qui n'a produit d'ailleurs et ne pouvait produire aucun effet.

TABLE ANALYTIQUE

Religion

La Providence	45
La Providence fait bien ce qu'elle fait.	45
La Providence mène la Révolution	154
Les Causes finales	383
Dieu est le lieu des esprits et des cœurs	377
Le Christ vainqueur des dieux	336
Le Christianisme est la seule religion d'amour	368
Le Christianisme est immortel	178
Les origines du Christianisme	364
L'Eglise catholique est toujours jeune.	206
Le miracle de l'Eglise immortelle.	231
Le Christ règne	177
L'Eglise et les missions	213
La France apôtre du Catholicisme	200, 202
La Papauté	230
La vertu hors de l'Eglise	255
L'Eglise gallicane.	239, 267
L'Eglise gallicane et l'Eglise catholique	136
Louis XIV et le gallicanisme.	264
Le jansénisme	241
Port-Royal	244
Réquisitoire contre le jansénisme.	258
Bossuet et Fénelon	268
La Révolution a sauvé la France.	158
La Révolution a épuré le sacerdoce.	160
Le clergé français.	275
La Prière	347
Les Psaumes de David	349, 356
Le <i>Te Deum</i>	345

Apologétique

La vérité de la Bible	57
Le Déluge et la science	60
La Science et la religion	387
La dégradation prouve le péché originel	290
Les limites de la science	387
La superstition, religion de ceux qui n'en ont pas	196
Le vice heureux et la vertu malheureuse	39
L'innocence paie pour le crime	172
La religion est la base de la société	173
Le christianisme a vaincu le monde	179
Le Christianisme a fait l'Europe	175
L'Eglise a détruit l'esclavage	217
Ce que l'Eglise a fait pour la femme	219
La guerre est l'instrument de Dieu	168
La Révolution est l'agent de Dieu	154
Les Prêtres sous la Révolution	160
Défense de l'Inquisition	192, 197
Galilée	394
Les Jésuites	141
Défense du latin, langue de l'Eglise	211

Morale

La lutte du bien et du mal	150
La réversibilité des mérites	172
Nul n'est innocent	298
L'expiation par la souffrance	303
La vie humaine	149
Les forces morales mènent le monde	134
C'est le moral qui gagne les batailles	106, 340
Le pouvoir de la volonté	69
Il faut être soi	33
Les dangers de l'obstination	108, 119
Le châtement de l'impie	185
Le sauvage est un dégradé	294, 322
La guerre	313
La guerre est partout dans le monde	332
La guerre est l'état habituel de l'humanité	163
Le soldat	315

Le soldat et le bourreau	316
Le bourreau vengeur de la société	286
La paix universelle	323
Les qualités morales des Grecs	226
Qu'est-ce que la patrie ?	91

L'Ame de Maistre

La foi de Maistre	86, 124, 134, 141,	149
Le dévouement aux jésuites	100,	142
L'amour de la patrie	5, 95,	140
L'amour de la France		9
Le dévouement au roi	86,	87
Maistre et Napoléon		38
L'esprit de famille	17, 26, 45,	131
Les souffrances de la séparation	14, 50, 53,	97
Les angoisses du père	55, 64,	129
L'amour paternel	14, 47, 80, 96,	132
Conseils paternels	13, 18, 19,	20
Conseils à une pensionnaire		16
L'esprit	24, 31, 73,	90
Le cœur	6, 7,	140
La modération		4
Le caractère		33
Pauvre et fier	86,	144
La gaîté dans la pauvreté	21,	22
La pitié	68,	126
Lettres de condoléances	5,	139
Le livre du <i>Pape</i>		152
Le projet des <i>Soirées</i>		40

Histoire

L'histoire et la guerre	163
Louis XIV et le jansénisme	258
Louis XIV et la Papauté	263
Le droit d'asile et Louis XIV	265
L'assemblée du clergé de 1682	266
Le Jansénisme et la Révolution	261
La Révolution	154
Mirabeau	157

Le Clergé français pendant la Révolution	275
La France et l'Autriche en 1794	10
Le caractère de Napoléon	119, 38
Napoléon et la Russie en 1805	36
L'empereur Alexandre	37
La bataille d'Eylau.	51
La bataille de Friedland.	54
La bataille de la Moskowa.	101
La bataille de la Bérésina	117
La Retraite de Russie.	108, 111, 118, 123
L'entrée à Moscou	121
L'incendie de Moscou.	111
Le caractère des Français	8, 10

Art et Littérature

David et Pindare.	349
Homère.	25
Les Grecs	220
La philosophie des Grecs	222
L'éloquence en Grèce	226
La dignité de la langue latine	209
Le latin.	70, 89
Sénèque et Saint-Paul.	366
Saint Augustin.	83
Le Tasse	25
Alfieri	46
Bossuet	269
Fénelon.	270
Pascal	245
La littérature de Port-Royal.	245
Port-Royal et la langue française.	254
Voltaire.	307
M ^{me} de Staël	146
Le génie français.	311
La langue française, vraie langue universelle.	296
La conversation, le dialogue et l'entretien	361
La méthode des <i>Soirées</i>	358
La science et la femme	70, 77
Les femmes savantes	27, 70
La femme doit rester femme.	74
La peinture	82

Récits et Anecdotes

Une restauration.	182
La condamnation d'un Juif à St-Pétersbourg.	41
Un soir d'été sur la Néva	279
Le carnaval de Chambéry	2
L'invention de Harrisson	70
Le dîner du savant Haller.	72
Une fête à Péterhof.	80
La bénédiction de la Néva.	65
La découverte d'un mammouth	59
Une malade	303
Le supplice du knout	42
Le Kremlin	114
L'incendie de Moscou.	112
Le pape de Moscou.	115
Le vétérán de Napoléon.	110

Anthologie

Le matin de l'Epiphanie.	66
La jeune malade	303
Un soir d'été sur la Néva	279
Le bourreau	286
Le sauvage	294
Le Knout	42
La conjugaison du verbe <i>chérir</i>	11
Pindare n'a rien de commun avec David	349
Dans le vaste domaine de la nature.	332
Un courrier arrive à Bordeaux	182
Il n'y a point de juste sur la terre	303
La guerre est divine	335
O Sainte Eglise Romaine	234

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

I. — La vie. L'homme	xi
II. — Le Catholique	xxii
III. — Le Penseur	xxix
IV. — L'Ecrivain.	xlvii
CONCLUSION	lii

Correspondance (1792-1820)

A M ^{me} de Constantin, sa Sœur	1
A M. le Baron Vignet des Etoles	3
A M. le Comte Henri Costa de Beauregard.	5
A M. le Baron Vignet des Etoles.	8
A M ^{lle} Adèle de Maistre	11
A la Même	12
A M ^{lle} Constance de Maistre	14
A M ^{lle} Adèle de Maistre	16
A la Même	18
A M ^{me} de Constantin, sa Sœur	20
A M ^{lle} Adèle de Maistre	23
A la Même	27
A M ^{me} la Comtesse Trissino, née Ghillino	29
A M ^{me} la Baronne de Pont, à Vienne.	32
Au Roi de Sardaigne.	36
A Monseigneur de la Fare	38
A M ^{me} de Saint-Réal	40
A M ^{lle} Adèle de Maistre	44
A M. le Marquis de la Pierre, à Londres.	48
A M ^{lle} Adèle de Maistre	52
A M ^{me} de Saint-Réal	54

A M. le Comte de Vargas, à Cagliari	56
A M ^{lle} Adèle de Maistre	64
Au Chevalier de Maistre	65
A M ^{lle} Constance de Maistre	69
A la Même	74
A la Même	76
A M ^{lle} Adèle de Maistre	81
A M. l'Amiral Tchitchagof	84
Au Même	91
A M ^{lle} Constance de Maistre	96
Au Comte Rodolphe	99
Au Comte de Front (?)	101
Au Roi de Sardaigne	107
Au Même	112
Au Même	117
A M ^{lle} Constance de Maistre	129
A M ^{me} Nicolas de Maistre	132
A M. le Vicomte de Bonald, à Paris	133
A M. l'Amiral Tchitchagof, à Londres	138
A M. le Chevalier de Saint-Réal, son beau-frère, à Gênes	141
A M ^{lle} Constance de Maistre	144
Au Prince Kolowsky	146
A M. le Chevalier d'Orly	149
A M ^{lle} Constance de Maistre	151

Considérations sur la France (1796)

La Providence et les Révolutions	154
La Révolution a sauvé la France	158
La Révolution irréligieuse a été l'instrument de la Providence	160
De la destruction violente de l'espèce humaine	163
Les idées religieuses sont la base de toute société	173
Le Christ règne	177
Une Restauration	182

Essai sur le principe générateur des constitutions politiques (1809)

Le Châtiment de l'impiété	185
-------------------------------------	-----

Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole (1815)

Défense de l'Inquisition	190
La superstition et la religion	195
Contradictions des adversaires de l'Inquisition	196

Du Pape (1819)

La France et l'Eglise Catholique	200
L'éternelle jeunesse de l'Église Catholique	206
La langue latine.	208
L'Église catholique et les Missions.	213
L'Église catholique et l'esclavage	217
Les Grecs.	220
La Papauté	230
O Sainte Église romaine	231

De l'Église gallicane (1821, posthume)

L'Église Gallicane	239
Le Jansénisme.	241
Port-Royal	244
De la Vertu hors de l'Église	255
Réquisitoire contre le jansénisme	258
Louis XIV et la Papauté.	263
L'Assemblée de 1682.	266
Bossuet et Fénelon.	268
Au Clergé de France.	275

Les Soirées de Saint-Petersbourg (1821. posthume)

Un soir d'été sur la Néva	279
Le bourreau	286
Le péché originel et l'homme.	290
Le Sauvage	294
Langue française. — Langue universelle	296
Nul n'est innocent.	298
Portrait de Voltaire	306
Le génie français	311
La Guerre.	313
La Prière	346

Le livre des Soirées	358
Les origines du Christianisme	364
Dieu est le lieu des esprits et des cœurs.	377

Examen de la philosophie de Bacon (posthume)

Les causes finales	383
Science et Religion au XVII ^e et au XVIII ^e siècle.	387
Galilée	394
Table Analytique	399

